REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

REVUE

DE

SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **HENRI BERR**

TOME TRENTIÈME

(Nouvelle Série. — Tome IV)

FÉVRIER A JUIN 1920



PARIS

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

12, RUE SAINTE-ANNE (Ier)

—

1920

L'HISTOIRE DANS LE MONDE EN RUINES

Nous avons souligné, en reprenant la publication de la *Revue*, la nécessité, plus impérieuse que jamais, de réfléchir sur l'objet et sur le rôle de l'histoire. Parmi nos collaborateurs, personne plus que Lucien Febvre ne cherche, pour sa part, à rendre le travail historique conscient. Divers articles, sa *Franche-Comté*, ses thèses remarquables ont précisé son attitude — qui consiste à vouloir faire de l'histoire une science, non en improvisant des synthèses hasardeuses, mais en mettant dans l'analyse l'esprit de synthèse. Il est de ceux qui, à l'Université de Strasbourg, — foyer d'activité intense, — mènent avec lucidité la tâche organisatrice. Nous sommes heureux de publier la leçon d'ouverture de son cours d'histoire moderne. — H. B.

A l'heure où, pour la première fois, je prends la parole en public dans l'Université française de l'Alsace française, à l'heure où, plus fortement que jamais, je sens ce que pèse l'honneur de donner ici l'un des enseignements capitaux de cette Université, celui de l'histoire moderne — quel que soit mon désir d'éviter ce qui ressemble à un vain apparat, je ne puis m'empêcher de rechercher avec vous, brièvement mais en toute conscience, les raisons d'être profondes, les conditions nécessaires, les principes de cet enseignement tel que je le comprends — tel que « nous » le comprenons.

Si j'apporte avec moi, comme un idéal, le beau mot de Michelet : que l'enseignement est une amitié — je vous dois cette recherche. Car une amitié durable, une amitié digne de son nom ne se fonde que dans la clarté. C'est le fruit d'une connaissance parfaite et d'une sincérité vraiment candide. Je vous dois cette recherche. Mais ne songeriez-vous pas à réclamer ma dette, je sentirais pour moi, profondément, le besoin d'une sorte d'examen de conscience qui, pour être solennel, n'a pas besoin d'être grandiloquent.

Nous voici ici, dans cette ville qu'il y a à peine un peu plus d'un an aujourd'hui, un usurpateur tenait encore captive. Nous voici rescapés d'une effroyable catastrophe, d'une tragédie sans précédent dans l'histoire — sauvés, mais combien meurtris ; vainqueurs, mais combien épuisés par notre victoire même? Nous voici ici — et quelle que soit l'affluence des jeunes disciples qui, de notre vieille France, de notre vieille Alsace, sont accourus dans nos salles d'étude et de travail, nous ne pouvons pas ne pas songer à tant de vides que rien ne comblera, jamais; à tant de pertes que rien ne réparera, jamais : à tant de jeunes et belles existences, fauchées en pleine fleur et dont le sacrifice nous installe ici ; à ces dix générations que la guerre abominable a si sauvagement décimées qu'elles ne survivent plus que par quelques débris — telles ces forêts de cauchemar qu'on traversait parfois au front sans s'en douter : deux ou trois souches à demi calcinées tendant au-dessus d'un sol couturé de cicatrices, comme un gibet, un moignon de branche morte... Et je dis que nous serions de bien pauvres créatures si, hantés, obsédés par la pensée de ces pertes ; hantés, obsédés par l'idée que nous sommes là, chacun, non pas pour faire simplement notre tâche à nous, honnêtement, laborieusement, loyalement, de toutes nos forces et de tout notre cœur, telle que nous l'aurions faite si la grande tourmente ne nous avait pas pris dans ses tourbillons — mais pour faire en même temps, pour faire par surcroît leur tâche à eux ; pour exaucer leurs vœux ; pour remplir leur destin ; pour donner à leur sacrifice toute sa valeur et toute son efficace — je dis que nous serions vraiment, oui, de bien pauvres machines si, à l'heure de recommencer notre labeur de paix, notre travail méthodique et réglé de professeurs et d'érudits, une sorte d'angoisse ne nous saisissait pas à sentir monter du fond de notre conscience cette question : « Ai-je le droit ? »

Ai-je le droit, historien que j'étais, de reprendre aujourd'hui ma besogne d'historien? Faire de l'histoire. Enseigner de l'histoire. Remuer des cendres les unes toutes froides déjà, les autres encore tièdes, les plus récentes presque chaudes — mais cendres toutes, résidu inerte d'existences consumées. D'autres tâches, plus pressantes, plus actuelles, plus utiles pour prononcer le grand mot ne sollicitent-elles pas notre activité? Écoutez cette immense clameur qui emplit le monde haletant d'épuisement : « Assez de disciplines mortes, assez de vanités littéraires, assez de théories et de désinté-

ressement. Ce ne sont pas des lettrés, des érudits, des historiens qu'il nous faut. Pour réparer tant de dommages, pour remettre debout le vieux monde qui chancelle, il nous faut des savants — et non pas de ces savants de cabinet, de ces méditatifs, de ces philosophes de Rembrandt plongés dans le clair obscur perpétuel d'une cellule sans ouvertures sur la vie du siècle — des ingénieurs, des techniciens, des industriels, des hommes de pratique et d'action, des hommes d'argent en même temps puisque l'argent, c'est à la fois et de plus en plus le moyen du travail et la fin de l'individu. Moi qui vous apporte de l'histoire, ai-je le droit? Le droit personnel de donner mon temps, mon activité, ce qui me reste de vie, à l'histoire : le droit surtout, parlant en maître à mes disciples, à mes étudiants, à vous-même, d'encourager les autres à suivre la même voie que moi? Pour vous, pour moi, l'examen s'impose. Mon droit, il faut que je le reconnaisse s'il existe, et que vous le proclamiez avec moi. Il faut que dans l'immense chantier du monde renaissant — du monde qui doit proscrire et détruire tout les frelons et tous les parasites — vous ne remettiez pas à une vieille routine le soin de donner une place à l'histoire.

I

Quel vain scrupule, pensera-t-on peut-être? L'histoire en général, l'histoire moderne en particulier ne portent-elles pas en elles-mêmes leur justification? Elles la trouvent aisément dans leur utilité nationale.

Comme l'ingénieur, comme le grand industriel et le savant technicien l'historien doit travailler à la gloire, à la grandeur, à l'expansion de son pays, comme eux, de même qu'eux, en collaboration et en liaison constante avec eux, par des méthodes toutes semblables aux leurs. Suivre leurs progrès pas à pas, les préparer d'avance, les justifier, les prolonger à la fois dans le passé qui, par avance, détermine et explique le présent — et dans l'avenir sur lequel, s'il a quelque talent, l'historien doit bien savoir projeter l'ombre élargie et pleine de promesses du présent — telle est sa tâche, telle sa fonction dans la grande œuvre d'expansion et de restauration de son pays. Et quelle tâche plus belle à la fois et plus aisée, au

lendemain de la victoire, alors que le prestige du triomphe porte tout naturellement la France sur le devant de la scène; quelle tâche plus belle et plus pressante ici surtout, dans cette Alsace sevrée pendant presqu'un demi-siècle de parole et de pensée françaises, assiégée par les mille mensonges et les mille astuces d'un vainqueur sans scrupules, d'autant plus avide d'entendre, enfin, la vérité française ? Que l'histoire serve : nul ne s'avisera de la trouver inutile.

Eh bien non. S'il fallait acheter à ce prix le droit moral de faire de l'histoire, je le dis bien haut — j'y renoncerais. Et le *non* que je viens de prononcer, je veux le prononcer d'autant plus fort, je veux le répéter d'autant plus haut que je parle ici, précisément, dans cette salle — dans ce bâtiment élevé pour la justification d'une politique, pour la glorification d'une dynastie et d'un état.

L'histoire qui sert, c'est une histoire serve. Professeurs de l'Université Française de Strasbourg, nous ne sommes point les missionnaires débottés d'un Evangile national officiel, si beau, si grand, si bien intentionné qu'il puisse paraître. Nous n'apportons à Strasbourg, dans les plis de nos robes doctorales, ni provisions d'antidotes savamment combinés pour détruire les derniers effets de la pharmacopée historico-providentielle de nos prédécesseurs, ni contre-épreuve ingénieusement maquillée et travestie à la française de cette vérité casquée et cuirassée, aux faux airs de Bellone ou de Germania, seule et véritable déesse de ce qui était, hier, un temple officiel — de ce qui est aujourd'hui un centre libre de recherches. La vérité, nous ne l'amenons point, captive, dans nos bagages. Nous la cherchons. Nous la chercherons jusqu'à notre dernier jour. Nous dresserons à la chercher après nous, avec la même inquiétude sacrée, ceux qui viendront se mettre à notre école. L'habiller à la mode d'un pays, au goût d'une époque, au gré de nos passions ? A défaut de notre conscience de savant, notre prudence nationale nous l'interdirait ; notre amour averti de la France, notre sens de son intérêt évident, aiguisé par tant de dangers, tant de craintes et d'émotions toutes récentes,nous représenterait les dangers, les périls sans nombre d'un telle entreprise. Ce qui a perdu l'Allemagne, n'est-ce pas précisement de s'être façonné une vérité à son usage exclusif, une vérité à sa ressemblance et à sa seule convenance ? n'est-ce pas de s'être hypnotisée dans la contemplation de cette figure imaginaire et d'avoir cru finalement,

par une sorte de suggestion volontaire, qu'elle était l'image de la réalité, alors qu'elle traduisait simplement le rêve malsain du plus monstrueux des égoïsmes nationaux ?

La perpétuelle inquiétude d'un esprit toujours en éveil, toujours en action, aussi incapable de se laisser enfermer dans des formules, de devenir le prisonnier de ses attitudes, de ses préjugés — que capable, à chaque instant, de s'adapter avec une rapide aisance aux situations nouvelles et changeantes ; cette mobilité, cette souplesse d'une pensée toujours prête à accueillir les suggestions venues des coins les plus divers de l'horizon — ce n'est pas seulement l'attitude même de la recherche intelligente et féconde ; c'est, j'en atteste tout notre effort d'hier, tout notre effort de guerre aussi ingénieux et varié que tenace et résolu — c'est, pour notre idéal national, pour notre civilisation, pour notre indépendance et notre volonté de paix et de liberté, la meilleure, la plus efficace, la plus sûre des sauvegardes.

L'histoire est une science. Elle n'est pas une avocasserie. Dans l'immense et multiple enquête qui se poursuit, sur le monde à la fois et sur cet autre monde qui est l'homme, par l'effort commun et convergent de toutes les sciences et de tous les savants — elle a sa place, son rôle et sa province. Et si son champ est encore si peu, si misérablement défriché qu'il se trouve, parmi ceux-là même qui devraient y travailler, des hommes incapables de l'embrasser du regard dans son immensité, mais contents, sans plus, de fouiller silencieusement le sol sous leurs pieds, au hasard du piquet où ils sont attachés ; s'il se trouve d'autres hommes pour railler les ouvriers de bonne volonté qui, ne se résignant pas à enterrer leur effort dans une tranchée stérile, tentent, si petit et faible soit-il, de l'harmoniser aux efforts voisins et de le faire servir d'avance à la réalisation du grand plan qu'ils regardent comme possible et nécessaire — c'est que l'histoire est, tout simplement et tout immensément, cette chose formidable, ce fronton énorme d'un édifice dont les premières assises même ne sont pas encore bien établies et fondées pour l'avenir : La science, non pas des sociétés humaines, comme le disait, non sans intentions polémiques, Fustel de Coulanges dans sa préface de l'*Alleu* — mais la science du développement de l'homme à travers les âges, ce développement étant, en fait, conditionné par le groupement des hommes en société. Etablir scientifiquement les *faits* utiles à la connaissance de

ce développement : Tâche infinie déjà, d'une délicatesse, d'une difficulté telle que pour beaucoup, elle paraît suffire à absorber toute l'activité des historiens. Mais classer les faits historiques selon leur nature particulière et par ordre chronologique en séries homogènes : voilà une nouvelle tâche, une besogne de second degré ; et c'est en elle que, communément, on fait consister le propre de l'œuvre historique. Cependant, les séries une fois constituées, ne devra-t-on point y chercher, soit en les examinant séparément, soit en les comparant entre elles, d'une part des successions, de l'autre des coexistences constantes de phénomènes — c'est-à-dire des lois ? Ne sera-ce point là le couronnement nécessaire du long travail des historiens, sa conclusion, son aboutissement et, en même temps, sa justification ? Nous le croyons de toute notre foi et c'est à préparer méthodiquement, consciemment les voies à un tel travail que nous entendons ici consacrer le meilleur de nos efforts.

Mais précisément, la justification que nous cherchions tout-à-l'heure, n'est-elle point là — dans cet idéal même et cette volonté? Si l'histoire n'est, comme tant de bons esprits le professent encore, qu'une connaissance de l'individuel et du particulier, de l'unique, de ce qui ne se représente pas deux fois — au lieu d'être, comme je le crois, la discipline critique qui doit départir l'individuel du collectif, étudier leurs rapports et leurs connexions; si l'historien, par ailleurs, n'est qu'un dégrossisseur de pierres et, circonstance aggravante, de pierres qu'on lui interdit, à lui, d'utiliser pour une construction d'ensemble — mais qu'on déclare par contre « matériaux de choix » pour le sociologue, ou même le psychologue — alors vraiment, qu'on chasse l'histoire de cette maison et qu'on invite les historiens à consacrer à des tâches plus fécondes une activité dont ils n'ont pas le droit de mésuser dans la grande détresse d'un monde qu'on a quelque pudeur à qualifier de civilisé. L'heure n'est plus des miniatures et des enluminures, des tableaux de bataille et des cartons de tapis. Mais qu'elle vienne vite, par contre, l'heure bienfaisante, l'heure espérée d'une mainmise progressive et méthodique de la science sur l'univers — l'heure où, dans le désordre universel, s'introduira un peu de cet ordre bienfaisant qu'engendre la connaissance et l'application des lois...

II

Ainsi, à nos yeux, l'histoire est une science. Et qui, comme toutes ses sœurs, entend bien aboutir à des lois. — Mais peut-on dès maintenant se proposer comme but la constitution d'un corps de lois historiques ? Comme but lointain, oui. Comme but idéal, oui. Comme but prochain, non. Les temps ne sont pas venus.

De l'amas des faits historiques, tirer des lois, des lois véritables, des lois entraînant prévision de l'avenir — l'entreprise n'est aujourd'hui ni à mon pouvoir, ni au pouvoir de personne. Y a-t-il là de quoi railler ? ou tirer argument contre l'histoire ? ou conclure qu'elle n'est pas, qu'elle ne saurait être jamais une science — car qu'est-ce qu'une prétendue science qui, depuis qu'elle existe, n'a pu encore formuler de lois ? Mais, au fait, depuis quand existe-t-elle ? Depuis des dizaines de siècles, si l'on tient Hérodote pour un historien au même titre que Fustel de Coulanges ; depuis quelques décades à peine si l'on estime que, dans la seconde moitié du XIXe siècle seulement, l'une des deux ou trois disciplines les plus compliquées et les plus délicates a commencé réellement à prendre conscience de sa méthode et de son but — l'une de celles où la détermination des causes, en raison même de leur nature et de leur complexité, souffre des difficultés telles qu'elles peuvent paraître parfois presque insurmontables aux bonnes volontés les mieux assurées ; une de celles enfin dont les progrès apparaissent le plus étroitement subordonnés à ceux d'autres sciences voisines, encore dans l'enfance — et pour n'en citer que deux, la psychologie et la sociologie : toutes deux réunies sont-elles, à l'heure actuelle, beaucoup plus riches en lois que notre jeune histoire ?

En fait, l'histoire, jusqu'à présent, n'a guère connu que de fausses lois, généralisations brillantes improvisées à l'aide de faits insuffisamment nombreux et mal analysés par des esprits trop enclins à devancer les temps, dans l'excès même de leur vivacité. Les unes se soucient moins de contrefaire des lois proprement dites que de munir les historiens d'un principe d'ensemble qui leur permette de réduire à l'unité d'une explication passe-partout cette écrasante complexité du monde vivant sous laquelle succombe parfois leur raison. De ces prétendues lois, la plus connue sans doute a fait

jadis fortune sous le nom de « matérialisme historique ». Toute l'histoire de la société humaine jusqu'à ce jour est l'histoire de luttes entre oppresseurs et opprimés dressés les uns contre les autres dans un conflit incessant, menant une guerre sans répit, tantôt masquée, tantôt ouverte, tantôt consciente, tantôt inconsciente, mais toujours fatale et qui ne peut s'achever que par un bouleversement révolutionnaire de la société toute entière, ou par la destruction des deux classes en conflit. Or, ces classes, d'où proviennent-elles? de l'économie, c'est-à-dire de la propriété, de la technique, de la production et de l'organisation du travail. Et, « de même que, pour la plupart des individus humains, l'essentiel de la vie c'est le métier; de même que le métier, qui est la forme économique de l'activité individuelle, détermine le plus souvent les habitudes, les pensées, les douleurs, les joies, les rêves mêmes des hommes — de même, à chaque période de l'histoire, la structure économique de la société détermine les formes politiques, les mœurs sociales et même la direction générale de la pensée [1] ». S'il y a, et puisqu'il y a une politique, une religion, une morale, un art, une littérature, tout un système d'idées spécifiquement bourgeoises ou spécifiquement aristocratiques, ou spécifiquement ouvrières — il s'ensuit que l'économie est la cause véritable non seulement de toutes les transformations politiques, mais encore de toutes les conceptions religieuses, morales, esthétiques ou intellectuelles de l'humanité.

Système explicatif de tout l'ensemble des faits historiques — le matérialisme historique connaît des rivaux, aussi ambitieux, aussi démesurés, aussi chimériques que lui. Les uns, supra-terrestres, pourrait-on dire : ce sont ceux qui dérivent de cette théorie providentielle de l'histoire universelle qu'exposait jadis, avec tant de force, Bossuet — et que, naguère encore, un esprit curieux, Em. Garat, dans un livre intitulé : *Simple hypothèse. L'action providentielle de la Révolution française depuis 1789 jusqu'à nos jours* (Paris, Daragon, 1909, in-8°) appliquait curieusement à la Révolution française. Les autres, d'ordre physique et naturel : tel ce système étrange que, dans toute une série d'ouvrages destinés à établir, comme il dit, « la grande loi de l'Histoire », un Belge, M. Millard, s'est acharné à exposer et à prétendre démontrer; système aux termes duquel la vie des peuples procéderait par géné-

1. Jaurès, *Histoire Socialiste*, t. I, *La Constituante*, Introduction, p. 6.

rations historiques d'environ un millier d'années, se subdivisant elles-mêmes en phases d'environ deux cent cinquante ans. Ce seraient les courants électriques qui parcourent notre globe, ce serait le magnétisme terrestre qui rendrait compte de ces oscillations, de ce rythme millénaire des événements historiques, des alternatives d'éclat et de déclin que M. Millard s'efforce de définir dans l'histoire des différents peuples.

D'autres lois se présentent sous une forme à la fois moins et plus ambitieuse que les précédentes. Elles n'essaient pas de fournir un principe d'explication universelle de tous les faits historiques, de doter les historiens de la clef passe-partout qui leur ouvrira toutes les arcanes du passé. Elles se proposent de déterminer l'ordre régulier et normal dans lequel se succèdent les sociétés, les régimes, les croyances, les économies, les manifestations intellectuelles de tout ordre. Auguste Comte a donné, dans sa loi des trois états, un premier échantillon de ces sortes d'explications, plus modestes en apparence, semble-t-il, que les précédentes — plus ambitieuses en réalité puisqu'elles ont la prétention de permettre une prévision certaine de l'avenir. Je parlais tout à l'heure du livre de Garat sur la Révolution. L'auteur y fait cette remarque, que la Révolution française entendue, d'une manière très large, comme s'étendant de 1789 jusqu'à nos jours, se divise en deux périodes :

A) De 1789 à 1799 ;
B) De 1799 à nos jours.

Or, la période *A* voit se succéder trois régimes politiques en dix ans :

a) Monarchie constitutionnelle : c'est la Constituante ;
b) Démocratie : c'est la Convention ;
c) Régime parlementaire : c'est le Directoire.

Semblablement, la période *B* voit se succéder — mais en plus de cent ans cette fois — les trois mêmes régimes politiques, et dans le même ordre :

a) Monarchie constitutionnelle : premier Empire et Restauration ;
b) Démocratie : la seconde République ;
c) Régime parlementaire : l'Empire et la Troisième République.

Ainsi, la période *A* serait comme l'esquisse, la préfiguration, la préparation rapide de la période *B* qui reprendrait, mais avec plus de loisir, plus d'intervalles et d'efficacité, l'ébauche tracée de façon fugitive entre 1789 et 1799.

A quoi bon insister sur le caractère artificiel de cette tentative et de toutes celles qui lui ressemblent [1] — à quoi bon noter les trésors d'ingéniosité que ces théoriciens trop pressés sont condamnés à dépenser vainement pour essayer de plier à leurs vues théoriques des époques historiques délimitées de la façon la plus arbitraire?

Leur grand tort à tous, c'est de ne pas savoir attendre — de chercher à devancer les temps — de vouloir réaliser la synthèse, avant d'avoir parachevé l'analyse. Comme il est intéressant de suivre le développement et la fortune en histoire de cette notion de « Synthèse » qui a fini, dans la langue courante des historiens, par prendre le sens véritablement singulier non plus « d'opération intellectuelle » mais de livre ou de travail d'un certain type. On ne dit plus « faire la synthèse », c'est-à dire l'analyse étant terminée, rechercher comment les éléments simples qu'elles nous a procurés, les facteurs irréductibles qu'elle nous a permis de dénombrer entrent en composition dans une réalité historique donnée; on dit (et je m'excuse de répéter ces formules, d'un français vraiment abominable) : « donner une Synthèse », ou encore « élever une Synthèse » comme s'il s'agissait d'un hall de marché couvert, ou mieux d'une baraque Adrian — car presque toujours, dans le jargon que je viens de parler à contre-cœur, la synthèse est qualifiée de « provisoire ». — Opération? Non, résultat. Mécanisme de recherche et de découverte? Non; produit brut; et produit de médiocre qualité, le mot de provisoire n'est que trop juste, généralement. Conduite comme elle l'est la plupart du temps, la « Synthèse » historique qui ne repose que sur des analyses inexactes et incomplètes, ne peut mener en effet qu'à du provisoire. Une synthèse précédée d'une véritable analyse, il n'y aurait pas lieu, au contraire, de se demander même un instant si elle est provisoire ou non. Elle serait ou bien faite ou mal faite, sans plus.

1. Par exemple, celle d'E. Bovet cherchant « la loi de l'histoire littéraire » et croyant la trouver dans la succession régulière, dans tous les pays, à toutes les époques, de trois aspects successifs de la production littéraire : lyrisme, épopée, drame.

Ainsi, quand je pose que l'histoire est une science, que sa fin dernière est l'obtention de lois — en réalité, c'est une méthode que j'entends, avant tout, définir ainsi. La pensée que son effort doit aboutir un jour à permettre le dégagement de véritables lois — cette pensée ne doit jamais quitter l'historien. C'est elle qui donne son prix, sa direction aussi a son travail ; c'est elle qui doit régler, déterminer, ordonner de haut ce travail ; c'est elle qui lui confère son sens, sa dignité et sa valeur. Un historien qui n'a point cette idée, qui n'est point soutenu par cet idéal — il me semble que ce doit être vraiment un désespéré. Quel est le sens de son labeur, quelle en est la portée et la justification? Et comment se contenter, se payer de raisons comme celles que, dans son étude critique — dans son pamphlet plutôt, intitulé : « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », Charles Péguy formulait de la sorte : « Les... historiens font ordinairement de l'histoire sans méditer sur les limites et les conditions de l'histoire. Sans doute ils ont raison. Il vaut mieux que chacun fasse son métier — d'une manière générale, il vaut mieux qu'un historien commence par faire de l'histoire sans en chercher aussi long. Autrement il n'y aurait jamais rien de fait... Un historien qui resterait fixé sur une méditation de la situation faite à l'histoire ne ferait pas beaucoup avancer cette histoire. Et non plus la métaphysique, s'il n'était pas doué, né philosophe et historien. Ils seraient deux hommes en arrêt, et non des hommes qui travailleraient. » Texte qu'il faut lire avec un grain de sel — et qui, mi-ironique, mi-condescendant, ne traduit sans doute pas tout-à-fait la pensée de Péguy lui-même; mais il traduit admirablement un état d'esprit malheureusement trop répandu...

Non. La véritable façon de travailler à la synthèse pour nous, au moment où nous sommes de l'évolution des études historiques, c'est de procéder à l'analyse. La véritable façon de hâter l'heure où, de la masse des faits historiques scientifiquement établis, méthodiquement analysés, groupés en séries constituées et pour ainsi dire organiques, des lois se dégageront peu à peu — ce n'est pas de jeter sur nos ignorances le voile plus ou moins somptueux de théories improvisées — c'est, patiemment, méthodiquement, lentement, de procéder à un travail de dissection rigoureux. C'est en décomposant l'expérience passée et présente que l'on parviendra un jour, j'en ai la conviction profonde, dans la mesure où le

permettent les lois spéciales de la nature humaine et en accord profond avec ces lois, à recomposer l'expérience future.

De cet effort d'analyse, je voudrais que le cours de cette année soit un exemple.

III

S'il est une question qui a tout spécialement attiré, et de façon heureuse et puissante, l'attention des théoriciens du matérialisme historique — c'est celle de la genèse de notre société moderne. J'entends, de notre société moderne considérée comme société bourgeoise.

Relisons, dans la traduction de Ch. Andler, les pages du *Manifeste Communiste*, les pages bien connues dans lesquelles, avec une vigueur, une force, une puissance d'enchaînement et de déduction vraiment remarquables, Karl Marx et Engels formulent ce qui est pour eux la grande loi de l'Histoire Moderne. Puis, arrachons-nous au prestige d'une généralisation si vigoureuse et si ordonnée. Prenons ces pages pressantes non comme type de démonstration, mais comme objet de discussion. Prenons-les, si vous voulez, corps à corps, membre par membre : quelle belle occasion, en vérité, de confronter nos méthodes d'analyse avec ces procédés de synthèse ambitieux, ou plutôt, avec cette réduction à l'unité vraiment un peu rude?

Cette confrontation, ce sera tout l'objet de notre travail de cette année. Réduisant le champ de notre expérience; ne sortant point des limites d'un seul pays, d'un seul domaine de civilisation : la France; appliquant notre effort uniquement à la première moitié d'un siècle par lui-même aussi riche que touffu, le XVIe — cette classe bourgeoise dont on nous parle, nous allons essayer d'abord de la décrire, de la caractériser, de la décomposer en ses divers éléments, de nous la représenter non pas *in abstracto*, mais telle qu'elle était, en chair et en os, vivante et agissante, à la date et dans le pays que nous étudions. Car, lorsqu'on parle des progrès de la bourgeoisie à l'époque moderne; lorsqu'on trace cette courbe harmonieuse que nous suivions tout à l'heure à travers les paragraphes successifs du *Manifeste* et qui, partant de la fin du Moyen-Age, de ce XVe siècle témoin, nous dit-on, des premiers

progrès réels de la bourgeoisie, aboutit d'une part à la Révolution de 89, c'est-à-dire à la prise de possession par la classe bourgeoise du pouvoir politique — et de l'autre à la Révolution du machinisme, c'est-à-dire à son installation définitive au pouvoir économique source de tous les autres — n'est-on point tenté, quoi qu'on en ait, de donner à toutes ces bourgeoisies dont on décrit la filiation et l'engendrement successif, des caractères de constance, de similitude et d'immutabilité qu'une étude attentive des faits ne permet point de constater nettement? Quels sont, à travers cette évolution, les facteurs communs, quels les facteurs variables? Pourquoi les uns persistent-ils? Pourquoi, comment et à quelle date, sous l'empire de quelles causes les autres disparaissent-ils ou se transforment-ils?

Premier effort d'analyse, qui nous amène aussitôt à en tenter un second. Le matérialisme économique proclame, sans réserves ni réticences : « Les classes sont économiques; elles résultent de l'économie. » Mais en résultent-elles directement, mécaniquement, immédiatement? La classe ne résulte-t-elle pas, au contraire, de la prise de conscience collective par tous ses membres d'un certain nombre d'idées, de désirs, de sentiments, de manières d'être intellectuelles et morales qui constituent une « conscience de classe »? Mais ces idées alors, ces sentiments, ces façons d'être, quelles sont-elles et d'où viennent-elles? Sont-elles le produit direct des conditions économiques? Reconnaissent-elles d'autres origines? N'y a-t-il point lieu de distinguer dans leur ensemble la part de l'imitation, celle de l'héritage, celle de la déformation plus ou moins involontaire?

Ces idées à leur tour, comment agissent-elles, enfin, et que produisent-elles? quelle est leur influence sur la politique, la religion, la littérature, la morale, l'art des différentes classes? Peut-on déterminer un apport politique, artistique, religieux de la bourgeoisie par opposition à un apport de la noblesse, ou du clergé, ou du prolétariat? Plus précisément, puisque dans mon champ de cette année, je rencontre à la fois la Réforme, la Renaissance, les guerres de François Ier et d'Henri II contre Charles-Quint – qu'y a-t-il dans la Réforme, qu'y a-t-il dans la Renaissance de spécifiquement bourgeois, de spécifiquement noble? Dans les vastes groupements d'idées et de sentiments que désignent ces noms illustres, est-il possible de faire sa part à l'esprit de classe, de délimiter des frontières, mais

de dégager aussi ce qui appartient à la plus haute, à la plus libre vie de l'esprit — de l'esprit affranchi de la tyrannie pesante des forces économiques, des forces matérielles, des forces inconscientes ? Quel est, en d'autres termes, dans la France du xvie siècle, le rôle exact joué par les classes, la place tenue par elles en face de celle qu'occupent les grandes et hautes individualités dont l'action apparaît plus ou moins libérée des servitudes et des contraintes économiques et collectives ? Et ces individus eux-mêmes, dans quelle mesure reflètent-ils la pensée des grands groupements d'ensemble dont ils peuvent apparaître tantôt comme les représentants, tantôt comme les adversaires ? Il n'est pas de problème plus intéressant je ne dis pas à résoudre : nos ambitions doivent savoir attendre — mais du moins à poser.

IV

Dois-je m'excuser maintenant d'avoir fait précéder de cette longue préface théorique et dogmatique ce qui sera l'objet propre du cours de cette année ? Au fond, je me sens très porté à m'absoudre moi-même de l'avoir rédigée. Car je ne suis pas de ceux qui estiment que, pour aller vite et sûrement en terrain inconnu, il faut surtout bien se garder de perdre deux minutes à chercher une boussole.

L'histoire telle que je la conçois et que je m'efforcerai de la promouvoir et de la pratiquer ici, vous en voyez nettement, j'imagine, les traits caractéristiques.

Dans ses procédés, elle est essentiellement analytique. Non qu'à la synthèse elle entende dénier ses droits. Mais il faut commencer par le commencement et, avant de « conduire par ordre ses pensées » en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour s'élever peu à peu, comme par degrés, à la connaissance des plus composés — il faut d'abord connaître et saisir ces objets les plus simples et les plus aisés à connaître ; il faut commencer, en d'autres termes — et ces termes sont toujours cartésiens — par décomposer chacune des difficultés (disons, nous, chacun des complexes de faits historiques) en autant de parties qu'il se peut et qu'il est requis pour les mieux résoudre.

Analytique dans ses procédés, notre histoire n'est ni collectiviste, ni individualiste — puisque tout son effort tend, non pas à nier

arbitrairement la possibilité des initiatives individuelles, mais à leur faire leur part, aussi bien à l'intérieur des classes que dans le champ clos de ces classes aux prises avec d'autres collectivités ou avec des forces individualistes.

Dans son esprit enfin, elle est idéaliste — et elle le demeurerait même si ses analyses aboutissaient, contre toute prévision, à prouver le primat de l'économique. Car, les faits économiques sont, comme tous les autres faits sociaux, des faits de croyance et d'opinion ; la richesse même, et le travail, et l'argent ne sont-ils point non « des choses », mais des idées, des représentations, des jugements humains sur « des choses » ?

Ni fatalisme pesant, ni brutalité d'un effet de masses, obtenu à force de simplifications arbitraires. La sérénité d'un effort d'analyse vraiment désintéressé : tel sera, dans les leçons qui vont suivre celle-ci, l'idéal que je m'efforcerai, en toute liberté d'esprit, d'atteindre avec vous et de réaliser de mon mieux.

4 décembre 1919.

Lucien Febvre.

INTRODUCTION A UNE HISTOIRE UNIVERSELLE[1]

Deux circonstances, très diverses, sont aujourd'hui favorables à l'Histoire Universelle : le développement des études historiques, d'une part : de l'autre, les conditions « mondiales » de la vie des peuples.

Depuis près d'un siècle, des travailleurs de plus en plus nombreux — anthropologistes, historiens, archéologues — ont poussé en tous sens leur enquête patiente, jusqu'au plus profond du passé humain. A la longue, la connaissance accablante du détail impose aux esprits le problème de l'ensemble ; et le besoin se fait sentir impérieusement d'un point de vue ordonnateur d'où l'on domine le temps.

Mais le travail des historiens, si désintéressé qu'il puisse être, n'obéit pas seulement à une loi interne : il subit, dans une certaine mesure, des influences extérieures. Or, s'il y a un phénomène caractéristique de l'époque actuelle, c'est la solidarité humaine sur toute la surface de la terre. Notre planète semble rapetissée par la rapidité des communications, et les nations civilisées ont des rapports si étroits, soit entre elles, soit — par une colonisation intensive — avec les peuples inférieurs, que, comme dans un organisme, tout retentit sur tout. Il y a une politique mondiale, une économie mondiale, une civilisation mondiale. Et cette unité visible des groupes humains dans l'espace, par l'espace, invite à réfléchir sur le rôle qu'a pu jouer le facteur mondial depuis les origines.

Ainsi, par delà les travaux consacrés aux faits et aux individus,

1. Les pages suivantes se trouveront en tête de l'*Evolution de l'Humanité*, la synthèse collective, en cent volumes, que nous avons annoncée, et dont paraîtra prochainement le premier volume : *La Terre avant l'Histoire* (*Les origines de la Vie et de l'Homme*), par Edmond Perrier.

aux pays et aux peuples, aux époques successives, la Terre et l'Humanité apparaissent comme objets d'étude nécessaires.

L'Allemagne, depuis une vingtaine d'années, a donné le spectacle d'une floraison de l'Histoire Universelle — sous le nom de *Weltgeschichte*. Dans ce pays de l'érudition, mais aussi des synthèses aventureuses, où l'on sait mal tenir l'équilibre entre la micrographie et la métaphysique, l'ardent labeur des historiens et la préoccupation mondiale ont abouti à la publication d'œuvres nombreuses, inégales en importance et en intérêt, qui ont cherché à satisfaire et qui ont excité en même temps l'appétit d'histoire universelle. Certaines ne sont que des collections de chapitres, des répertoires sans unité, telles autres sont systématiques à l'excès : il en est de coopératives, faites en collaboration plus ou moins étroite, et il en est qu'un seul cerveau a — témérairement — réalisées. Au surplus, toutes ont leurs mérites, à quelques critiques qu'elles prêtent.

On pouvait se demander pourquoi la France, à son heure, n'emploierait pas les ressources en hommes de science dont elle dispose, elle aussi, n'utiliserait pas surtout son génie propre, ce besoin de clair et profond savoir, pour une vaste entreprise qui embrasserait l'Humanité, depuis ses origines, et la Terre, dans toute son étendue.

L'œuvre que ces pages inaugurent — synthèse française et à la française — présentera les caractères suivants.

Elle aura une unité réelle : non seulement l'unité du sujet, — qui est l'Histoire intégrale, — mais l'unité du plan — qui liera fortement toutes les parties — et l'unité même des idées directrices. Voici, d'ailleurs, comment sera évitée l'incohérence, sans que se renouvellent les abus de la systématisation. Ce que, dans l'état présent des connaissances, un individu ne peut accomplir seul, un individu ne doit même l'organiser qu'avec la plus grande réserve. Quelques idées présideront à l'ensemble : mais non pas idées dominatrices, imposées aux collaborateurs et, par eux, aux faits ; idées expérimentales, bien plutôt, hypothèses immanentes à l'œuvre et, par le libre travail, l'autorité souveraine des collaborateurs, soumises au contrôle des faits. L'entreprise sera donc comme une vaste expérience qui se réalisera peu à peu, sous les yeux du public, pour le plus grand profit de la science historique, et d'où

les idées proposées à l'épreuve sortiront confirmées ou rectifiées.

Dans l'unité de l'ensemble chaque partie aura son unité propre. L'ouvrage a été conçu non en gros volumes collectifs, groupant dans des chapitres plus ou moins disparates des collaborateurs divers, mais en volumes autonomes, de proportions moyennes et, par conséquent, nombreux, répondant aux grands problèmes et aux divisions organiques de l'histoire, confiés chacun autant que possible à un seul savant, d'une compétence reconnue. Chacun sera donc une œuvre lui-même, portera la marque d'une personnalité, aura d'autant plus d'intérêt qu'il aura été écrit avec plus de liberté et de joie. Chacun aura sa destinée particulière. Des ensembles de volumes auront la leur également, formeront — à des points de vue divers — un tout dans le tout, des synthèses partielles dans la synthèse intégrale. Il s'agit, en somme, de combiner les avantages d'une Encyclopédie historique avec ceux d'une Histoire continue de l'évolution humaine.

La caractéristique générale de l'entreprise ainsi posée, insistons, d'abord sur les principes directeurs de l'œuvre, ensuite sur la physionomie des volumes.

I

Science et vie : cette formule pourrait exprimer l'idéal qu'on désire atteindre.



L'œuvre sera érudite. Non seulement elle n'offrira que le savoir le plus authentique, mais elle le présentera muni de ses preuves, — par des procédés qui seront exposés plus loin. Une synthèse d'érudition qui recueille les résultats sans indiquer les sources demande un acte de foi, puisqu'elle ne facilite pas le contrôle, et semble clore la recherche, puisqu'elle ne donne pas le mouvement pour aller au delà. Ici, en établissant l'inventaire du travail accompli, on montrera tout le travail qui reste à faire, et on procurera les moyens de le faire. Pour l'érudition, l'œuvre constituera donc, à la fois, un point d'arrivée et un point de départ.

Mais elle ne veut pas être simplement érudite : elle sera scienti-

fique, — au sens plein de ce mot. L'érudition prépare et réunit les matériaux : la science seule les ordonne. C'est, d'ailleurs, un des problèmes les plus délicats que l'esprit humain ait eu à résoudre que celui de la constitution scientifique de l'histoire. Ranger les faits en séries dans des cadres traditionnels, *raconter* des vies d'individus ou de peuples, cela n'a rien à voir avec le travail de la science, — dont le propre est de généraliser et de dégager les principes d'*explication*.

Sans prétendre que la méthode de la synthèse scientifique soit actuellement fixée, en histoire, de façon définitive, on peut admettre — au moins comme hypothèse à vérifier — que les faits dont l'évolution humaine est tissée se laissent ramener à trois ordres bien distincts. Les uns sont contingents ; d'autres sont nécessaires ; d'autres répondent à une logique intérieure. Il semble bien qu'on mette à profit et que l'on concilie les tentatives d'explication les plus opposées en essayant de prouver que tout le contenu de l'évolution humaine rentre dans ces cadres généraux de la contingence, de la nécessité et de la logique ; il semble que, par cette division tripartite, l'histoire trouve et son articulation naturelle et toute sa portée explicative. Cette division, en effet, ouvre des vues profondes sur la causalité. Elle invite à chercher dans la masse des faits historiques, pour la débrouiller, trois sortes de relations causales : des successions brutes, où des faits sont purement et simplement déterminés par d'autres ; des rapports constants, où des faits sont liés à d'autres par des nécessités ; un enchaînement interne, où des faits sont rattachés à d'autres par des raisons. De ce point de vue sur la nature des causes qui concourent en histoire, la synthèse apparaît, non point aisée, sans doute, mais du moins concevable. Ailleurs, nous avons longuement développé cette hypothèse méthodologique [1] ; nous ne ferons ici que préciser brièvement ces indications.

Les sociétés, pour se constituer et pour durer, sont soumises à des nécessités spéciales — qu'on appelle *institutions*. Partout où il y a société, il y a institutions — au moins à l'état d'ébauche. Dans toutes les sociétés se retrouvent les mêmes institutions fondamentales, sous des formes variées : encore la diversité des formes

1. *La Synthèse en Histoire*, Essai critique et théorique, Alcan, 1911.

n'est-elle pas illimitée, dans ce qu'elle a de caractéristique, et s'explique-t-elle en partie par des différences dans la structure même des sociétés, — c'est-à-dire dans le nombre des unités sociales et leur degré de concentration. La « sociologie », lorsqu'elle est consciente et rigoureuse, considère les sociétés *en tant que sociétés* seulement. L'œuvre propre du sociologue, c'est l'étude de l'organisation sociale, — faite d'un point de vue comparatif. Pour mieux définir les fonctions essentielles de la société qui se traduisent en institutions, pour préciser davantage le rapport de ces fonctions avec la structure sociale et leurs rapports réciproques, elle isole l'élément social de l'histoire. Elle est un aspect de la synthèse historique, mais elle n'en est qu'un des aspects. La synthèse historique plénière remet cet élément, les nécessités ou lois sociales, en contact avec les autres éléments de l'histoire, que négligent — ou parfois nient — les purs sociologues.

Il importe, d'ailleurs, quand on s'attache à discerner les divers éléments explicatifs, de faire la distinction suivante : si les institutions sont toujours de *fabrication* sociale, en quelque sorte, portent la marque de la société, il ne s'ensuit pas que toujours elles expriment des nécessités spécifiques de la société et répondent à des fonctions véritables : tout ce qui prend, au cours de la vie des sociétés, la forme institutionnelle, n'est pas d'*essence* sociale.

C'est une fonction essentielle de la société que la *fonction juridico-politique*, — qui se différencie en fonctions politique, juridique et morale — : elle n'a de raison d'être que dans et pour la société, et elle en est comme l'armature même. Bien que les institutions économiques répondent aux nécessités propres de l'individu, — nécessités de subsistance, puis besoins de jouissance et de luxe, — on peut parler d'une *fonction économique* des sociétés ; théoriquement, on pourrait même considérer cette fonction comme primordiale : car la société ne s'est peut-être organisée que pour donner à ces besoins de l'individu une satisfaction plus sûre et plus complète par des moyens appropriés et qui substituent, dans une large mesure, la coopération et la division du travail à l'effort individuel. Mais on ne peut parler de fonction mentale ou esthétique des sociétés, bien qu'il se soit produit des institutions en vue de l'art et de la science. La société ne *pense* pas. Le développement mental, comme le développement esthétique, — depuis la technique la plus rudimentaire jusqu'à l'épanouissement de la

philosophie, de la science et de l'art, — repose essentiellement sur les facultés de l'individu : il est humain, et non social. Au surplus, ce développement humain n'est possible que dans la société : il y a entre l'humain et le social action et réaction ; et c'est un problème qui se pose avec les origines mêmes de la pensée que celui des rapports de l'individu — en tant qu'être pensant — et de la société. Il se pose particulièrement à propos de cette catégorie, si complexe, de phénomènes qu'on nomme religieux. Pas plus que d'une fonction mentale ou esthétique, nous ne croyons qu'on puisse, malgré les apparences, parler d'une fonction religieuse des sociétés. La religion est constituée, en son fond, par un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à un milieu, à des forces qui entourent l'homme et le dépassent ; en d'autres termes, elle est une interprétation des choses, sur laquelle tend à se régler l'activité des hommes. Elle exprime les inquiétudes les plus hautes de la pensée débutante, et elle y amalgame des éléments psychiques variés. Elle est d'essence humaine, — mais elle est fortement socialisée : il ne lui suffit pas d'avoir ses institutions propres, elle se mêle aux diverses fonctions de la vie sociale. En somme, elle consolide tout ensemble le lien social et l'humble mentalité primitive, — et elle les consolide l'un par l'autre. Mais en affermissant la pensée, elle l'enserre et tend à l'opprimer : aussi l'individu travaille-t-il soit à transformer les institutions religieuses, soit à s'en dégager en quelque mesure ; et c'est par ces reprises individuelles que se développent précisément l'art, la philosophie et la science.

Si donc l'étude du facteur social est comme la base de la synthèse historique, puisque la société est un milieu nécessaire à l'homme et un élément de constance, de régularité dans l'histoire, — il apparaît clairement, d'autre part, que l'évolution de la société, — même en tant que société, — que ses complications ne sont intelligibles que lorsqu'on prend en considération d'autres facteurs. Il faut faire intervenir ce facteur logique, dont abusaient jadis — sous les noms de finalité ou d'Idée — les philosophes de l'histoire, et ce facteur contingent, auquel les purs historiens se complaisent d'une façon trop exclusive, — autrement dit des principes de changement, de changement *fortuit* et de changement *orienté*.

Les contingences modifient la structure des sociétés humaines, retentissent sur les institutions ou agissent directement sur elles.

Elles sont en nombre infini dans l'histoire, mais elles peuvent être ramenées à certaines catégories générales : événements fortuits, rôle des individus en tant qu'individualités, dispositions collectives temporaires, conditions ethniques et géographiques. Or, ni ces diverses catégories, ni, dans chaque catégorie, les diverses contingences ne sont d'égal intérêt pour l'historien qui veut *expliquer*. Leur importance se mesure à l'ampleur et à la durée de leur action : du point de vue de l'évolution humaine, les milieux, les races, les époques peuvent être classés ; du même point de vue, les individus et les événements peuvent être triés : il y en a d'insignifiants et il y en a de considérables. L'intelligence ne saurait dominer et systématiser le passé qu'à condition de pratiquer des éliminations, — comme le hasard l'a fait, l'a trop fait, pour les époques lointaines. Il faut laisser retomber à l'oubli une partie de ce qui en a été tiré.

En laissant retomber ces contingences négligeables, on voit apparaître mieux le rôle de la logique dans l'existence des sociétés. C'est le facteur logique qui est explicatif, au sens le plus profond du mot. C'est lui qui donne à l'évolution sa continuité réelle, sa loi intérieure ; c'est par rapport à lui, précisément, c'est dans la mesure ou elles le servent ou le contrarient, que les contingences prennent leur valeur foncière : celles-ci amènent de l'*autre* : celui-là seul produit du *nouveau*, seul il est créateur. — Et le principe d'où procède toute logique, le moteur véritable de l'histoire, — comme de la vie, — on ne saurait le trouver, semble-t-il, que dans la tendance à être, à maintenir et à amplifier l'être. La vie n'est pas quelque chose de passif et, pour ainsi dire, de vide : elle est tendance et elle est mémoire. Quand elle réussit, elle *retient* les moyens de sa réussite. La logique, dans le sens étroit du mot, c'est le bon usage de l'esprit ; au sens large, c'est l'activité conforme aux tendances fondamentales de l'être, qui use de moyens appropriés. Émanée donc du tréfonds de la vie, l'activité logique aboutit à l'entr'aide aussi bien qu'à la lutte, s'épanouit dans l'instinct social plus que dans l'égoïsme, — crée, en définitive, la société elle-même.

Une fois la société constituée avec ses lois spécifiques, le principe qui l'a fait naître la fait se développer. Cette même logique qui fonde l'organisme social produit en grande partie les phénomènes internes de crise et de réforme, d'évolution politique, juri-

dico-morale, économique. Et elle se manifeste dans l'activité extérieure des groupes humains, dans les rapports intersociaux, par divers phénomènes d'un intérêt historique capital. — C'est le phénomène de « migration », — dont ne suffisent pas à rendre compte les pressions du milieu géographique, mais qui, dans une « volonté de changement », exprime l'inquiétude du mieux-être, le désir d'un habitat favorable à la vie, sans doute aussi l'ambition d'élargir le cercle du connu et de prendre davantage possession de la terre. C'est le phénomène d' « impérialisme », — qui, dans une « volonté d'accroissement », tend, pour des fins diverses, à la prise de possession d'une portion plus ou moins grande d'humanité : il y a, d'ailleurs, des modes variés d'impérialisme, les uns plus contraignants, les autres plus assimilateurs. Ce sont, enfin, les phénomènes de « réception », de « renaissance », de « coopération » internationale, — qui, dans une « volonté de culture », tendent à unir les sociétés, à travers l'espace et le temps, pour la prise de possession de la nature et son adaptation aux fins humaines, qui les rendent de plus en plus solidaires dans la création et la multiplication des « valeurs » de toutes sortes.

A propos des manifestations de cette logique sociale, — qu'il s'agisse de la vie interne ou de l'activité extérieure des sociétés, — une question se pose, importante et délicate, qui se posait déjà à propos de l'évolution mentale, celle du rôle de l'individu, de ses rapports avec la société. On a vu que le développement de la mentalité introduit dans l'organisation sociale des éléments qui sont d'origine humaine, — c'est-à-dire individuelle, — et qui revêtent la forme « institutionnelle », sans que, d'ailleurs, l'individu aliène jamais totalement sa faculté propre de penser. Or, agent de logique mentale, l'individu l'est aussi, semble-t-il, de logique sociale. Ces institutions, qui apparaissent comme quelque chose d'objectif et, dans une large mesure, de contraignant, ces actes du groupe, qui apparaissent comme jaillissant de la volonté collective, n'échappent pas entièrement à la conscience de l'individu. Qu'est-ce que la « conscience sociale », en somme, pour qui ne veut pas être dupe des mots, sinon la représentation de la société dans les consciences individuelles ? Les phénomènes les plus éclatants de la vie sociale, qui naissent de ce qu'on peut appeler des « états de foule », comportent, si effacée soit-elle, une participation active de l'individu. Dans ces états, — qui sont essentiellement affectifs, —

quoique les représentations individuelles s'avivent et s'harmonisent par l'émotion commune et que, jusqu'à un certain point, l'unité de conscience soit momentanément réalisée, il peut se trouver pourtant, il se trouve toujours, sans doute, des individus qui, éprouvant à un degré supérieur les besoins du groupe, en précisent et en orientent la manifestation ; qui, par conséquent, ne sont pas de simples éléments de la société, mais de véritables *agents* sociaux. Et en dehors de ces états de foule, — qui, pour des raisons multiples, deviennent de moins en moins fréquents au cours de l'histoire, — la représentation de la société n'est elle pas singulièrement inégale en intensité et en précision dans les diverses consciences individuelles ? La société, répétons-le, ne pense pas ; c'est l'individu qui pense : aussi peut-il être plus encore qu'agent social ; il peut être initiateur, *inventeur* social. La logique mentale et la logique sociale ont la même source profonde, et elles se rejoignent ici. Née des réussites de l'action, la pensée s'emploie, dans l'individu, à servir l'action, à perfectionner la vie sociale. Il est difficile de contester l'efficacité pratique des idées : il importe de la déterminer.

En somme, débrouiller l'écheveau compliqué de la causalité ; distinguer les « rencontres » ou le « donné » pur de l'histoire, les institutions ou les nécessités sociales, les besoins ou les raisons profondes qui affleurent en idées dans la conscience réfléchie ; étudier le jeu de ces divers éléments, — contingents, nécessaires, logiques, — leur action réciproque et ce qu'on peut appeler le réarrangement des causes : voilà quel devrait être l'objet essentiel de cette synthèse. — Gardons-nous bien, pourtant, de trop promettre. A vrai dire, l'histoire universelle — en raison de son étendue, de sa complication, de ses lacunes, de l'obligation du travail collectif — ne permet point la solution complète de ces problèmes. Ce sont des études plus restreintes, et en même temps plus pénétrantes, qui peuvent donner les démonstrations décisives. Mais, pour que les études particulières s'orientent convenablement, il est utile d'avoir imprimé à l'ensemble de l'histoire la bonne direction. C'est pourquoi on s'efforcera ici, tout au moins, de faire le contraire d'une œuvre unilatérale, de ne négliger aucun des éléments explicatifs, de donner à chacun d'eux, par un dosage attentif, la part qui lui revient. A la distribution des matières, à la

détermination des cent volumes présideront donc bien des hypothèses organisatrices. Indiquées au début, rappelées ça et là en des pages d'avant-propos, elles serviront de fil conducteur, — mais discrètement. Il ne siérait pas d'appuyer trop. Encore une fois, les collaborateurs seront libres ; et leur liberté même donnera à l'entreprise toute sa valeur. Ce ne sera pas une expérience arrangée, — non plus qu'une simple expérience « pour voir », selon l'expression de Claude Bernard. S'il ne s'agit pas de résoudre les problèmes à tout prix, il s'agit de les poser et de mettre dans l'histoire universelle comme un levain de science véritable.

***

Profondément scientifique d'intention, l'œuvre n'en sera pas pour cela moins vivante. On s'imagine à tort que la science, en histoire, est l'opposé de la vie et que la résurrection du passé est un privilège de l'art. C'est l'analyse qui émiette le passé en une poussière de faits : ce que l'érudition recueille est sauvé de l'oubli, non de la mort. La synthèse ressuscite, autrement que l'intuition, et mieux. La tâche ainsi définie par Michelet : « résurrection de la vie intégrale, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds », le génie ne suffit pas à la remplir ; la science le peut faire, en approfondissant la théorie de la causalité et en cherchant, dans la synthèse, à reconstituer le jeu des causes.

Cette ambition animera donc notre œuvre, de faire comprendre, par ses causes, et de faire suivre le mouvement progressif — non pas continûment et absolument, mais dans l'ensemble et à certains points de vue progressif — qui donne un sens à la vie de l'humanité. Les faits de toutes catégories — qu'isolent les histoires spéciales et qui, dans les histoires générales, constituent le plus souvent une mosaïque de chapitres juxtaposés — seront ici considérés dans leur rapport avec l'être intime, avec les besoins permanents et le caractère individuel des sociétés diverses. Et ces sociétés, d'autre part, seront considérées non pour elles-mêmes, mais dans leur rapport avec les grandes transformations de l'humanité. Ce n'est pas que nous fassions de celle-ci une entité ou une idole. Mais les modalités et le progrès de la vie, sous la forme humaine, dans les sociétés, — voilà l'objet propre de la science historique. On n'entend pas autre chose, en somme, par la « civilisation » ou

la « culture », — mots commodes mais vagues. Nous ne nous priverons pas d'employer le terme de civilisation ; et comme on ne saurait partir d'une définition précise, nous lui donnerons au cours des volumes son sens large, — complexité croissante de la vie, — en comptant sur l'œuvre même pour faire apparaître ce qui, dans cet ensemble complexe, est essentiel, et pour déterminer le droit fil du progrès.

Par un souci de beauté et d'efficacité pleines, nous nous sommes imposé ici une difficulté pratique. La publication suivra l'ordre même du plan général. Il aurait été bien plus aisé, ce plan une fois conçu, de publier au hasard de leur achèvement les volumes qu'il comporte ; mais nous n'aurions pas produit une œuvre : nous aurions seulement formé une collection. Avec le principe adopté, les auteurs — comme le public — prendront un intérêt plus vif à l'entreprise. Ils seront mis en mesure d'ajuster leur ouvrage aux ouvrages voisins et, si personnelle que puisse être leur contribution, de l'engrener dans l'ensemble. Sans doute, il y a des sujets dont la place ne s'impose pas étroitement : mais, en dehors d'un nombre très limité de cas, nous ferons tout pour que les volumes paraissent dans l'ordre établi et surtout pour qu'ils ne chevauchent jamais d'une série sur l'autre.

Nous entendons par *séries* des groupements de volumes, constitués à des points de vue divers — sur lesquels il convient de fournir quelques indications.

C'est un problème très délicat que celui des divisions de l'Histoire Universelle dans leur rapport avec le temps. — *Periodisierung der Weltgeschichte*, disent les Allemands — : il y a là toutes sortes de défauts et de partis pris à éviter. Les divisions chronologiques sont des cadres commodes et même nécessaires ; mais, poussée trop loin, la préoccupation chronologique tend, d'une part, à morceler l'étude des régions et des peuples et, d'autre part, à mettre sur un même plan des phénomènes d'inégale importance au point de vue de la culture (Lavisse et Rambaud). Si la chronologie est subordonnée à des préoccupations géographiques ou ethniques, la trame est brisée : on a une collection d'histoires, — par parties du monde (Helmolt) ou par peuples (Duruy ; Oncken ; Heeren, Uckert, Von Giesebrecht et Lamprecht), — non une histoire universelle. Quand, au contraire, la chronologie est subordonnée à la logique, la trame se noue trop étroitement : on a une synthèse

métaphysique et non scientifique de l'histoire. Les divisions purement logiques, — soit qu'elles prêtent à l'humanité, par un choix de centres de civilisation ou de races prépondérantes, une succession de périodes pour ainsi dire emboîtées (Philosophie de l'histoire, Hegel), soit qu'elles prêtent à tous les peuples une succession de périodes identiques (Lamprecht); qu'elles aboutissent au progrès continu (Philosophes allemands) ou au retour éternel (Vico) avec ou sans progrès, — ces divisions sont arbitraires, condamnables, condamnées: pourtant on les voit toujours renaître, sans doute parce qu'elles répondent à un élément de la réalité historique.

Pour notre part, nous cherchons à concilier les préoccupations diverses. Nous aurons quatre grandes sections chronologiques: introduction (préhistoire et protohistoire), antiquité; origines du christianisme et moyen âge; époque moderne; époque contemporaine. Chacune d'elles comprendra le même nombre de volumes, à peu de chose près, quoiqu'elles doivent embrasser des périodes de plus en plus courtes. Cette économie de l'œuvre se justifie aisément, tant sont inégales et les ressources dont on dispose pour étudier ces périodes, et l'utilité pratique qu'offre leur étude respective.

Dans nos sections, des divisions secondaires et, dans ces divisions, les unités seront agencées de façon à satisfaire, le mieux qu'il sera possible, les intérêts de la géographie, de l'ethnographie — ou de la psychologie des peuples — et de la logique. Sans doute, la préoccupation de l'ensemble, de l'évolution humaine, sera partout visible: et, par la nature même des choses, elle éclatera de plus en plus, puisque, comme nous l'avons remarqué précédemment, la solidarité humaine est de plus en plus manifeste: mais, au cours de l'histoire, la lumière sera projetée successivement, projetée au moment opportun et dans la mesure voulue, sur les parties de la terre et sur les peuples dont l'influence deviendra sensible ou prépondérante. Quant à la logique, si notre conception de la causalité lui ménage une large place, c'est en lui enlevant tout caractère métaphysique et *a priori*: elle n'est pour nous qu'un de ces éléments positifs de l'histoire dont le rôle demande à être déterminé. Aussi bien, le principe de division fondamental, ici, n'est-il pas d'ordre intime? Ne dérive-t-il pas, précisément, de la nature complexe de la causalité historique? On le sait déjà, notre principal

souci sera de faire partout ressortir l'effet des grandes contingences, la pression des nécessités sociales, l'action profonde du facteur psychique, — besoins et idées, — et de mettre ainsi en évidence, non pas une continuité de progrès, mais le jeu triple des causes permanentes et les résultats de ce travail continu.

Notre œuvre, tout en rendant les services d'une Encyclopédie, sera autre chose, on le voit, qu'une Encyclopédie. Si un peu de science stérilise l'histoire, beaucoup de science doit la vivifier. La préoccupation des causes générales, éternelles, qui peut rehausser la recherche la plus humble, donnera ici à la Synthèse non seulement toute sa dignité, mais son plein intérêt et comme un attrait dramatique. Il s'agit, en somme, de refaire, derrière l'humanité, le chemin qu'elle a suivi ; il s'agit de le refaire, — ce chemin que l'instinct aveugle, que des puissances obscures, que des circonstances multiples lui ont imposé, — en comprenant pourquoi elle l'a parcouru. Sur la route des temps, parmi les efforts, les ambitions, les luttes, les destins divers des groupes, malgré les piétinements, les détours et les reculs, l'humanité monte. En montant, elle embrasse de plus haut l'horizon ; elle tâche, avec les historiens, à se situer dans l'espace et la durée, à prendre conscience d'elle-même, à savoir pour pouvoir mieux. Ainsi une entreprise comme celle-ci est un acte. Et si l'historien a le devoir, comme savant, de recueillir les faits et de rechercher les causes objectivement, impassiblement, il a le droit, comme homme, de se passionner pour son travail et de l'animer d'une flamme intérieure.

Puisque notre œuvre devait avoir ce caractère vivant, un dernier problème se posait à nous. Fallait-il se contenter d'un texte nu et rejeter absolument l'image, ou fallait-il utiliser l'illustration et procurer au texte ce surcroît d'intérêt et de vie ?

L'illustration a ses dangers. Quelques images semées dans un volume lui donnent un aspect plus aimable, ou plus frivole, mais n'en rehaussent pas nécessairement la valeur. Beaucoup d'images finissent par faire la loi au volume, en commandent le format, les proportions, et risquent de réduire le texte au rôle de commentaire. Cependant l'image a une vertu non douteuse. La résurrection du passé dans ses organismes intérieurs et profonds implique bien la vision, à quelque degré, des êtres et des milieux. Michelet est le « voyant », non pas seulement des âmes mais des formes. Or, s'il

convient de remplacer la dangereuse intuition psychologique par la recherche méthodique des causes, peut-être convient il aussi de remplacer ou d'aider la dangereuse vision imaginative par la contemplation d'images authentiques.

Quand, dans nos volumes, le texte serait obscur, incomplet sans cet auxiliaire, la figure utile se trouvera à la place opportune. A certains volumes qui, par leur sujet, demandent davantage, des planches de reproductions pourront être jointes en appendice. Du reste, le rôle de la figure, ici, sera toujours accessoire. Mais nous prévoyons qu'elle pourra prendre sa pleine importance dans une suite d'Albums qui constitueraient, parallèlement aux quatre sections de l'œuvre, une Évolution de l'Humanité par l'image. — Sans doute, l'Album historique n'est pas une nouveauté : mais nous jugeons possible de lui donner une valeur nouvelle par le choix des documents reproduits, par leur disposition surtout, par une préoccupation constante, en faisant percevoir les aspects divers de la vie, de faire apparaître ces grandes transformations de l'Humanité que notre œuvre a pour but d'expliquer.

II

Chaque volume, avons-nous dit, aura son intérêt propre, son unité.

Chaque volume, pour une période ou une question de l'histoire, sera l'inventaire de ce qui est fait, de ce qui reste à faire.

Chaque volume contiendra une Bibliographie, — non pas intégrale, bien entendu, mais suffisamment complète pour procurer aux travailleurs, avec les indications essentielles, le moyen de trouver le surplus. Les articles de cette Bibliographie seront numérotés. Au cours du volume, dans les notes, les références — autant que possible — seront faites par chiffres : chiffre de l'article bibliographique, chiffre de tomaison, — s'il y a lieu, — chiffre de pagination. Mises bout à bout, séparées simplement par des tirets, ces références pourront être multipliées sans envahir et encombrer le livre.

Par cette disposition sera rendue réalisable notre double fin : satisfaire les esprits scientifiques et servir les travailleurs, tout en nous adressant au grand public cultivé, curieux des destinées de

l'Humanité. L'exposé des résultats acquis, dans un texte aussi clair, aussi vivant que possible, remplira largement les pages : l'amateur d'histoire y trouvera son compte ; il échappera même à l'involontaire distraction que donnent des notes immédiatement intelligibles. Pour être utilisées, nos références chiffrées exigeront une recherche dans la Bibliographie : mais ainsi, sous une forme économique, l'auteur aura pu justifier l'essentiel de son texte ; et, au prix d'un léger effort, le lecteur historien remontera, s'il le veut, aux sources, soit pour vérifier le contenu du livre, soit pour pousser le travail au delà du point où l'auteur l'aura mené.

Les ouvrages sans références, les synthèses où la bibliographie se trouve, tout au plus, au début ou à la fin des chapitres, sans notes courantes, sont assez à la mode pour l'instant, — en Allemagne, et ailleurs, — par réaction contre les excès de l'annotation érudite. Mais cet excès opposé nous paraît dangereux. Dans ces conditions antiscientifiques, il faut, comme nous l'avons dit, croire l'auteur sur parole : or, celui-ci, quelque scrupuleux qu'il puisse être, se laissera aller, dans bien des cas, à grouper les faits artificiellement, à présenter des hypothèses pour des certitudes. Qu'il s'agisse des faits ou de l'explication des faits, le certain, le probable, le possible, doivent être soigneusement nuancés et toujours proposés comme tels à la critique.

La préoccupation du travail ultérieur, de ce qui reste à faire, apparaîtra, du reste, avec le dernier chapitre de chaque volume, de façon éclatante. Il sera destiné à montrer les lacunes qui subsistent, les questions qui se posent dans les divers domaines, pour les diverses périodes de l'histoire, les publications urgentes, les recherches, explorations, fouilles qui, peut-être, par des trouvailles nouvelles, éclaireraient des points obscurs. L'ensemble de ces cent chapitres de conclusion aura des avantages multiples. Non seulement il fournira aux spécialistes d'utiles directions, leur offrira en abondance des sujets à traiter, mais il donnera aux bonnes volontés incertaines le moyen de s'employer efficacement. On pourrait souhaiter que cette vue générale du chantier historique aboutît à une meilleure organisation de l'effort, à une répartition plus opportune des équipes, et orientât vers des régions négligées de la science une partie des travailleurs dont quelques domaines sont encombrés.

Enfin, même au public simplement curieux, cet inventaire sera

profitable : il procurera une notion saine de l'état présent et de l'avenir des études historiques. Personne ne pourra, naïvement, s'imaginer que, dans cette Synthèse, en cent volumes, l'histoire est faite. L'histoire se fait : elle se fait comme connaissance du passé par l'érudition et comme explication du passé par l'étude des causes. La connaissance du passé, actuellement bien incomplète, le sera toujours, tout en progressant constamment : de ce qui a été, de ce qui a vécu, de ce que le temps a créé et ensuite aboli, une faible portion peut être évoquée. Mais les problèmes scientifiques que pose le passé se préciseront peu à peu, finiront même par être résolus au cours de l'enquête indéfinie. Et voilà comment le public — aussi bien que les historiens — doit concevoir l'histoire-science ou la synthèse : la détermination, la solution graduelle de problèmes limités, relatifs à un objet sans limites et en partie inconnaissable.

III

Ainsi notre entreprise peut beaucoup, semble-t-il, pour un progrès décisif dans l'étude de l'évolution humaine : elle tend au bon aménagement du travail, à l'élaboration d'une méthode vraiment scientifique; elle veut initier le public à ce que l'histoire tout ensemble a de plus sérieux et de plus captivant. Dans les sciences de la nature, les recherches de laboratoire, si techniques et ingrates soient-elles, aboutissent à des théories ou à des résultats pratiques auxquels personne, parmi les profanes, ne demeure indifférent : aussi les encouragements de toute espèce ne manquent pas à ceux qui les cultivent. Parce qu'elle est trop érudite et trop peu scientifique, l'histoire des savants est devenue une spécialité aride dont le public se désintéresse, tandis qu'il accueille les ouvrages anecdotiques ou romanesques que d'habiles vulgarisateurs lui font prendre pour la vraie histoire.

Grâce aux collaborateurs éminents que groupe cette œuvre, peut-être y aura-t-il quelque chose de changé. Notre programme est immense, et notre ambition paraîtra téméraire à certains. Mais il faut oser. On parle beaucoup, depuis quelque temps, de « renaissance française » : il est visible que le goût de l'action, que la confiance dans les énergies spontanées de la vie se sont ranimés chez

nous. Cette disposition aurait un côté inquiétant si, comme quelques-uns l'annoncent, elle devait être anti-intellectualiste. Il convient que ce besoin d'agir et ce réveil d'énergie se manifestent aussi par le courage intellectuel. La vie s'épanouit dans la connaissance. Et une science historique virilement comprise — conscience réfléchie de l'humanité — est nécessaire pour diriger les puissances tumultueuses de l'instinct.

Janvier 1920.

Cette introduction — rédigée et imprimée, avec de légères différences, dès 1913 — est donnée ici telle qu'elle aurait paru en octobre 1914, sans les événements qui ont bouleversé le monde.

Nous n'avons rien à y changer. La « renaissance française » dont nous parlions s'est manifestée, dans le domaine de l'action, avec un éclat incomparable. Elle a abouti à la victoire de la France et, par elle, à la victoire d'une forme de civilisation. La guerre de 1914-18 est, dans l'évolution de l'humanité, dans l'histoire mondiale, un point d'arrivée, un point de départ. Elle se raccorde au plan de cette œuvre; elle le fortifie et le couronne d'une façon inespérée: elle lui fournit une admirable conclusion.

Nous désirions opposer aux tentatives allemandes de *Weltgeschichte* une entreprise française, conçue et réalisée à la française. Et nous voulions donner un exemple de courage intellectuel. Plus que jamais notre initiative semblera opportune. Il faut que, dans ce domaine aussi, la vitalité de la France se manifeste. Il faut que, dans ce domaine aussi, notre supériorité sur l'Allemagne éclate. Malgré ses mérites, la science allemande s'est compromise souvent par sa subordination à des fins égoïstes. Il y a eu des « vérités allemandes ». La science française n'est pas nationale : elle est l'apport d'une nation au trésor intellectuel de l'humanité. Elle se voue à la recherche de la vérité intemporelle et sans patrie [1].

Les collaborateurs de cette entreprise se sont remis au travail avec une ardeur accrue, avec un sentiment plus vif de leurs responsabilités. Mais il y a, parmi eux, des vides cruels. Un hommage

1. Nous avons précisé l'opposition des mentalités française et germanique dans *Le Germanisme contre l'Esprit français, Essai de psychologie historique*, 1919.

doit être rendu ici à ces savants qui ont quitté la tâche familière et aimée, avec tant de sérénité ou d'enthousiasme, pour courir les risques de la longue et dure campagne, à ceux surtout qui sont tombés pour sauver, avec la France, la science, telle qu'ils la comprenaient.

Nous ne pourrons, au début de notre publication, suivre aussi strictement que nous nous l'étions proposé l'ordre de notre plan. Des interruptions forcées, des remplacements que la mort ou le jeu des circonstances ont entraînés, retarderont certains volumes. Pourtant, nous nous écarterons du plan le moins possible ; et nous maintiendrons cette unité de la conception qui fera de l'*Évolution de l'Humanité* — comme nous l'avons dit une œuvre, — et non une simple collection, — une synthèse, — et non un assemblage de monographies.

H. B.

LES INFLUENCES ETHNIQUES
DANS LA RELIGION GRECQUE

Essai d'application de la méthode ethnologique à l'histoire religieuse[1].

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

Il se manifeste depuis quelque temps dans l'étude des religions une tendance plus ou moins déclarée à faire intervenir les influences ethniques. Les diverses conceptions religieuses sont considérées de plus en plus comme des manifestations caractéristiques de la mentalité spéciale à chaque race. Comme on est arrivé d'autre part à reconnaître qu'il n'y a plus de peuples de race pure, que les nations sont depuis longtemps des agrégats de races diverses, on a été conduit à ne plus regarder les religions dites nationales comme des systèmes homogènes et dus à une conception unique, mais comme de véritables synthèses conciliant, parfois assez mal, des tendances différentes, et représentant des compromis assez hasardeux. La fusion d'éléments divers ainsi réalisée dans la plupart des religions correspondrait à la fusion qui s'est effectuée socialement entre races distinctes chez les nations correspon-

1. Dans notre Introduction au tome XXIX, nous avons annoncé — et expliqué — notre intention de faire une large place à l'étude des origines. En publiant ce suggestif article, riche en hypothèses, nous serions heureux d'appeler la discussion sur les problèmes qu'il soulève. (N. D. L. R.)

dantes [1]. De là il est facile de conclure qu'on peut reconnaître les éléments constitutifs d'un système religieux en distinguant les éléments ethniques du peuple qui l'a adopté, et en attribuant à chacun de ceux-ci la part d'idées religieuses qui répond à ses conceptions et à ses traditions particulières.

Les mythologies doivent donc, comme les langues, garder trace des mélanges qui ont formé les peuples. A côté d'un élément prépondérant qui cache souvent les autres, ont doit trouver les restes de croyances plus ou moins bien amalgamées et transformées. Cela peut se réduire à quelques survivances secondaires dont le sens est perdu ou altéré, ou au contraire se manifester par un véritable syncrétisme qui groupe sur le même pied des croyances religieuses de même valeur.

En général le fait se traduit dans les mythologies par des luttes ou conflits entre divinités, écho des luttes réelles qui se sont produites entre les éléments ethniques qui adoraient ces divinités. On a souvent émis l'idée que les guerres entre dieux symbolisent des guerres entre races ; on la trouve déjà chez Varron [2], et chez Leibnitz [3] ; elle a été reprise et développée par Bernhoft [4], Rohde [5], Gruppe [6], etc. Mais ce sont surtout des savants anglais qui en ont déduit des conséquences intéressantes. Miss Jane Harrison [7], en 1903, reprenant la distinction établie par Rohde entre dieux chthoniens et dieux ouraniens, en a tiré une interprétation de la religion grecque très séduisante. Les rites ouraniens, ou si l'on veut, olympiens, se seraient superposés aux rites chthoniens ; ce sont deux strates de pensée religieuse qui correspondraient à des peuples différents, d'une part aux Méditerranéens préhelleniques avec leur civilisation minoenne, d'autre part aux Grecs proprement dits, avec la civilisation classique.

M. Ridgeway [8] a adopté en 1906 le même point de vue. D'après

1. Cette conception du rôle des races dans la formation des religions a déjà été émise par plusieurs auteurs. Citons Decharme, *Myth. de la Grèce ant.* (Intr., XXIX) : « Il faut tenir compte d'une distinction importante dans l'étude des fables grecques : la distinction des races auxquelles ces fables appartiennent et des contrées où chacune d'elles a eu son développement local. C'est en se plaçant au premier de ces points de vue que M. Dietrich-Muller a composé sa *Myth. des races hellén.* ».

2. Varron, *De gente pop. rom.*, I, frag. 6.

3. Voir *Rev. Ét. Anc.*, 1912, p. 412.

4. Bernhoft, *Staat und Recht der Römer.*

5. Rohde, *Psyche.*

6. Gruppe, *Griech. Myth.*, II, 754.

7. Jane Harrison, *Prolegomena to the study of greek religion*, Cambridge, 1903.

8. Ridgeway, *Early age of Greece*, I, 374.

lui, le duel entre les religions chthonienne et ouranienne correspond à la guerre entre les Pélasges et les envahisseurs Nordiques, peuples dont la fusion a produit les Grecs de l'histoire.

On peut encore citer comme exemples de la même méthode les études de M. Marti sur les origines hébraïques [1], de M. Baden Powell sur les habitants primitifs de l'Inde [2], de M. Perdrizet sur la distinction entre les Gètes et les Thraces [3], et de M. Ramsay sur la population phrygienne [4].

J'ai moi-même exposé en 1915 [5] que, dans la mythologie eddique, la lutte entre les deux groupes de divinités appelées les Ases et les Vanes, traduisait le conflit réel de deux races entrant dans la composition des peuples germaniques.

Enfin, tout récemment, M. Piganiol [6], a fondé sur le même principe toute une théorie nouvelle des origines de Rome.

Il y a donc là une méthode générale, riche en applications nombreuses, et capable de nous éclairer sur la formation des religions antiques par un parallélisme avec la composition ethnique des peuples qui les ont pratiquées.

Mais l'application de cette méthode suppose la connaissance exacte des caractères physiques et moraux des peuples dont on s'occupe, et des races qui les constituent. Nos données sur ce point sont encore assez limitées et controversées ; aussi faut-il toujours faire précéder l'étude d'une religion de l'étude ethnologique du peuple auquel elle appartient, et cette recherche doit être poussée jusqu'à l'analyse des premiers éléments constitutifs de ce peuple.



Si nous voulons appliquer la nouvelle méthode à l'étude de la religion grecque, nous devons d'abord tenir compte de ce que le peuple hellénique ne se compose pas seulement de véritables Aryens. On admet universellement que l'invasion aryenne, qui a donné à la Grèce ses caractères historiques, a recouvert des peu-

1. Marti, *Religion des alten Testaments*, 1906.
2. Baden-Powell, *Indian village community*.
3. Perdrizet, *Géta roi des Edones ; Bull. Corres. Hell.*, XXXV, 1911, p. 108.
4. Ramsay, *A study of Phrygian art ; Journ. of Hell. Stud.*, IX, 1888, p. 350.
5. G. Poisson, *La Race germanique et sa prétendue supériorité ; Rev. anthropologique*, janvier 1916.
6. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*.

ples et des civilisations antérieurs dont elle a laissé subsister une partie. C'est sur cette considération que s'appuyent Miss Harrison et M. Ridgeway pour opposer aux cultes chthoniens des anciens possesseurs du pays les cultes ouraniens des envahisseurs. On peut admettre avec eux que les vaincus appartenaient surtout au peuple qui a développé la civilisation minoenne, et se composaient par suite en majorité de Méditerranéens. C'est donc à cette race bien caractérisée physiquement, et dotée d'une civilisation originale, que doivent être attribués les cultes chthoniens d'une conception si particulière que les auteurs ci-dessus rappelés ont mis en évidence aux temps minoens, et retrouvés plus ou moins modifiés dans la religion grecque.

Les mêmes auteurs attribuent aux envahisseurs aryens ce qu'ils appellent la religion ouranienne, et la regardent comme l'expression intégrale de leur mentalité propre, de leurs sentiments innés. Ils semblent admettre par là que les Aryens possédaient l'homogénéité, l'unité d'une race pure, n'ayant qu'une seule conception, fortement personnelle, de l'idéal religieux. Or l'opinion générale est établie aujourd'hui que les Indo-européens ne sont pas une race définie, mais un complexe de races déjà très mélangées. C'est cette constatation qui a contribué à ruiner la doctrine de la mythologie comparée, en renversant toutes les conclusions qu'elle fondait sur le dogme d'une race privilégiée, douée d'aptitudes spéciales, et possédant une civilisation absolument personnelle. Il a fallu se résigner à reconnaître dans les peuples aryens les mêmes éléments ethniques qui ont contribué à former toutes les populations de l'Europe, et même d'une partie de l'Asie et de l'Afrique.

A vrai dire on discute encore sur les races primitives qui entrent dans la composition des peuples historiques. L'hypothèse la plus simple et en même temps la plus compréhensive et celle de Ripley, qui n'admet que trois races fondamentales. Déjà Penka [1] posait un principe analogue en distinguant ce qu'il appelait les trois races aryenne, touranienne et nègre, mais en les caractérisant d'une façon trop tendancieuse, pour les besoins de sa thèse progermaniste.

Ripley [2] distingue les trois races suivantes : La race nordique, dolichocéphale, de haute taille et blonde ;

1. Penka, *Die Herkunft der Arier*, Vienne, 1886.
2. Ripley, *The racial geography of Europe*, 1898 ; *The races of Europe*, 1900.

La race méditerranéenne, dolichocéphale, de petite taille et brune :

La race alpine, brachycéphale, de petite taille, et moyennement brune.

Cette division est admise par la plupart des auteurs de langue anglaise. On la trouve chez Peake [1], Osborn [2], Haddon [3], Madison Grant [4], Chalmers Mitchell [5], etc.

En France on se rallie plutôt à la théorie de Deniker [6], qui distingue en Europe six races principales et quatre races secondaires. Mais cette répartition se rapporte aux populations actuelles, et il est à craindre que toutes ces races ne soient pas réellement primitives, et représentent des mélanges ou des variations fixées dans le cours des siècles. En laissant de côté les races secondaires et en ramenant les races principales à des types bien distincts, on retombe sur le classement de Ripley qui, dans l'état actuel de la science, donne une idée suffisante des facteurs principaux des populations historiques. Je m'y suis rallié complètement dans de précédentes études [7] et ce sera encore mon point de départ dans les présentes recherches.

J'ai dit ailleurs [8] qu'il n'était pas possible pour le moment de savoir laquelle de ces trois races avait joué le rôle principal dans la formation des peuples aryens, et qu'il fallait provisoirement regarder ceux-ci comme constitués par toutes les trois à peu près dans la même proportion.

Dans ces conditions la religion des Hellènes, à leur arrivée sur le sol de la Grèce, ne peut plus être tenue pour homogène, et se définir par une appellation précise, telle que celle d'Ouranienne. Ce n'est pas seulement par l'absorption des croyances religieuses des indigènes soumis que la religion grecque a englobé des éléments chthoniens ou autres, contradictoires avec ses tendances spéciales. Les Méditerranéens auxquels on attribue les cultes

1. Peake. *The origin of the Dolmens*, *Man*. XVI, 1916, n° 8, p. 116.
2. Osborn, *Men of the old stone age*, New-York, 1916.
3. Haddon (A.-C.), *The wanderings of peoples*, Cambridge, 1911.
4. Madison-Grant, *The passing of the great race*, New-York, 1916.
5. Chalmers-Mitchell, *Le Darwinisme et la Guerre*, Paris, 1916.
6. Deniker, *Races et Peuples de la terre*, 1900.
7. G. Poisson, *L'Origine celtique de la légende de Lohengrin*, extrait de la *Revue Celtique*, suivi de notes additionnelles (voir note E), 1913, H. Champion, Paris. — *La Race germanique et sa prétendue supériorité*, 1916. — *L'Origine latine des Roumains; Rev. anthropologique*, 1917, n. 9-10.
8. Dans les études ci-dessus visées.

chthoniens ont pris part eux-mêmes à l'élaboration de la famille indo-européenne, et ont dû dès lors laisser une trace de leurs conceptions religieuses dans le syncrétisme aryen. Tout ce que l'on peut admettre, c'est que la rencontre des envahisseurs hellènes avec les indigènes de race méditerranéenne a rendu de la vigueur aux quelques croyances spéciales à cette race que les Aryens avaient conservées pures. De même l'influence d'autres peuples soumis ou voisins a pu faire réapparaître dans la religion grecque les tendances propres aux deux autres races primitives.

En résumé, il ne suffit pas de distinguer dans la religion grecque les apports des Hellènes primitifs et des indigènes qu'ils ont soumis. Il est infiniment probable que les Hellènes n'ont apporté avec eux qu'une religion déjà très composite, comme ils l'étaient eux-mêmes au point de vue ethnique. On est conduit finalement à rechercher dans leur religion, telle qu'elle se présente à l'époque historique, les éléments dus à chacune des trois races primordiales de l'Europe, sans distinguer si ces éléments y sont entrés au moment où la civilisation aryenne s'est constituée, ou s'ils y ont été introduits ultérieurement par des influences extérieures.



L'application de cette méthode conduit à rechercher dans la religion grecque les éléments qui s'écartent de ses tendances générales, et qui paraissent procéder d'idées différentes. Ces éléments ne se reconnaissent pas facilement dans le syncrétisme anthropomorphique du temps d'Homère, et cela se comprend, car tout syncrétisme cherche avant tout à atténuer les caractères spécifiques des religions qu'il a fusionnées, et à faire oublier leur individualité ancienne. Ce n'est pas au moment où il est en plein épanouissement qu'il laisse surprendre son secret. Il faut attendre le moment de sa décadence, alors qu'il se dissocie en libérant ses éléments constitutifs. C'est ce qui est arrivé pour la religion grecque, et cette crise s'est manifestée par l'apparition des mystères.

On a vu souvent dans ceux-ci une évolution naturelle de la religion grecque. La religion homérique ne répondait pas à tous les besoins de l'âme humaine. Sa moralité était faible, et elle ne fournissait pas au fidèle les règles nécessaires pour diriger sa conscience. Mais surtout elle ne satisfaisait pas cette religiosité senti-

mentale qui est innée dans le cœur de l'homme. On avait besoin de dieux plus justes et plus humains, de dieux qui indiquassent à leurs fidèles les moyens infaillibles de se dégager des instincts de l'animalité. On voulait des formules et des rites qui assurassent le pardon en cette vie, et dans l'autre monde une destinée supérieure à la vie misérable que menaient dans l'Hadès les héros d'Homère. Il fallait quelque chose de nouveau pour répondre à ces besoins intimes de l'âme grecque que la religion officielle était incapable de satisfaire. Ces aspirations se traduisirent par le mouvement qui créa les mystères. Ce fut comme une tendance à créer au sein des croyances communes des sortes de refuges limités pour la satisfaction de besoins spéciaux et extraordinaires.

C'est l'explication que l'on donne en général du développement des mystères grecs, et elle est fondée, mais elle n'embrasse pas tous les éléments du problème. On aurait tort de croire, comme l'ont soutenu certains historiens, que les mystères furent uniquement des écoles de philosophie religieuse et morale, corrigeant et complétant au profit de la civilisation le principe insuffisant de la mythologie anthropomorphique. J'estime au contraire qu'ils durent surtout leur succès à des survivances d'anciens cultes primitifs, auxquelles revinrent les âmes déçues par le vide du culte régnant, probablement sous l'influence d'un atavisme inconscient. Ces anciens cultes, repris par des esprits plus civilisés, furent évidemment transformés, et servirent de support à des idées nouvelles, mais bien des détails des mystères traduisent leur antique origine[1].

Les mystères sont donc à la fois une régression vers d'anciens cultes primitifs, et une évolution vers une religion plus épurée que le culte officiel, et il est difficile de décider quel est celui de ces deux aspects qui a le plus contribué à leur succès.

1. Cette réapparition d'anciens cultes primitifs a déja été signalée par divers auteurs. — Bouché-Leclercq. dans une étude sur *Tyché* (*Rev. hist. relig.*, t. XXIII, p. 307), a soutenu que la popularité de cette déesse était due à un retour offensif des vieilles conceptions animistes. — M. Salomon Reinach (*Cultes*, etc., t. IV, p. 477) dit, après avoir signalé la remise en vigueur de vieux usages préhistoriques : « J'ai souvent insisté sur ces reculs apparents, dus à l'avènement de couches sociales attardées. » — Du même, dans *Rev. Ét. Grecq.*, janvier-mars 1915, p. 9 : « Lorsque le Panthéon Olympien prévalut dans la littérature, sinon dans la pensée grecque, — car il semble qu'on puisse suivre à la trace le vieux courant mystique qui affleure de temps en temps avant de reconquérir la suprématie avec les religions orientales — les cultes archaïques ne disparurent pas, mais s'accommodèrent au Panthéon. » — Moore, dans *Religious Thought of the Greeks*, montre le dionysisme et l'orphisme comme une régression temporaire des croyances helléniques vers l'animisme et la magie des primitifs.

Des institutions analogues aux mystères avec leurs pratiques magiques et leurs rites d'initiation, sont connus des primitifs et répondent à leur mentalité. Les anciens habitants de l'Europe devaient posséder quelque chose de semblable. Mais l'anthropomorphisme classique avait supprimé ces coutumes contraires au génie grec alors triomphant, et absorbé les cultes qui les pratiquaient. Il est probable toutefois que ces cultes avaient conservé quelques sectateurs obstinés et s'étaient maintenus en secret en prenant de plus en plus un caractère mystérieux, dans le sens usuel de ce mot. De petites sociétés secrètes, d'abord organisées pour pratiquer dans l'ombre des religions assez grossières, ont été peu à peu le refuge d'esprits plus élevés qui ont vu là le moyen de développer leurs idées philosophiques à l'abri de la défiance du culte officiel. A mesure qu'ils devenaient plus nombreux, ils ont exercé de plus en plus leur influence intellectuelle sur le milieu inférieur où ils se trouvaient relégués, et ils ont fondé finalement des systèmes religieux d'un esprit tout nouveau ; mais ils n'ont pu se libérer complètement des rites et des mythes dont la conservation constituait au début la raison d'être de leurs sociétés. De là ce mélange déconcertant, dans les mystères grecs, de cérémonies choquantes et de mythes enfantins, avec des enseignements de la plus haute moralité, et des conceptions d'un ordre élevé.

Nous laisserons de côté tout le développement moral et philosophique qui a été donné ainsi aux mystères, car c'est là un sujet étranger à celui qui nous occupe. J'insisterai au contraire sur l'origine de ces organisations, et sur leur but primitif qui a été de continuer et de restaurer des cultes anciens, antérieurs à la religion homérique, et provenant à mon avis des races primitives qui ont contribué à la formation des peuples aryens.

On admet généralement que le développement des cultes mystiques, favorisé par les tendances nouvelles de l'âme grecque, a dû néanmoins être provoqué par des influences étrangères exercées soit par les peuples soumis par les Hellènes, soit par des peuples voisins de la Grèce. Je ne nie pas que ces influences extérieures n'aient eu leur part dans le succès des mystères, mais c'est, à mon avis, en réveillant des traditions religieuses de même nature subsistant chez certains éléments du peuple grec. Les nations sujettes ou étrangères dont il s'agit appartenaient en effet elles-mêmes soit aux peuples aryens, soit aux races qui ont contribué à la formation

du groupe indo-européen. Restées en dehors de l'évolution plus complète subie par les Hellènes, et en ayant subi une autre distincte, elles avaient conservé, plus purs et plus vivaces, les cultes primitifs des premiers âges, et elles ont été capables de les ressusciter en partie chez les Grecs par leur contact et leur exemple. C'est ce que je vais essayer d'établir.

DEUXIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DE DÈMÈTER

Les mystères les plus célèbres sont ceux de Dèmèter. Il semble bien qu'ils soient très anciens, et que leur origine remonte à des conceptions tout à fait primitives. Ils sont en effet fondés sur de vieux rites agraires, comme en pratiquaient les premiers hommes qui se sont adonnés à l'agriculture rites ayant pour but d'assurer la fertilité des champs et de stimuler la végétation. Dans cet ordre d'idées, on a reconnu dans la Dèmèter primitive soit une truie-totem, soit un épi-totem, que l'on sacrifiait ou que l'on mangeait dans un repas de communion, pour se concilier les forces de la nature.

Si tel a été le caractère primitif de Dèmèter, cette divinité a pris ultérieurement un autre aspect, et, dans l'évolution des idées religieuses des prédécesseurs des Grecs, elle est devenue certainement la terre elle-même personnifiée et divinisée.

C'est un des résultats les plus certains des recherches modernes que d'avoir établi l'existence dans une grande partie de l'Europe méridionale, aux premiers âges de l'histoire, d'une divinité féminine qui représente la Terre. Les faits les plus décisifs dans ce sens ont été fournis par les découvertes opérées depuis quelques années en Crète et dans les îles de la Méditerranée orientale.

Dans ses belles découvertes de Crète [1], M. Evans a trouvé de nombreuses statuettes et figurations féminines qu'il n'a pas hésité à considérer commes des idoles. La plus célèbre est celle qu'on appelle la déesse aux serpents, femme en riche costume, avec jupe à volants, corsage à taille, et coiffure élevée, et maîtrisant trois

1. Voir pour ces découvertes : Dussaud, *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, Paris, 1910. — Lagrange, *La Crète ancienne*, Paris, 1908.

serpents qui l'enlacent. Dans un autre exemplaire plus petit, et revêtu du même costume, la déesse tient les serpents dans ses mains. D'autres statuettes présentent un type plus grossier.

D'autres figurations, sculptées ou gravées, représentent ce qu'on a appelé la déesse aux lions, figure féminine toujours richement vêtue, dressée sur un rocher et accompagnée d'un ou deux lions. Dans d'autres cas, la déesse a des colombes à ses côtés, ou porte simplement des fleurs à la main.

Enfin toute une série de figures représentent une déesse nue repliant ses bras sur sa poitrine, comme pour serrer ou soutenir ses seins. Il faut d'ailleurs noter que les statuettes habillées ont aussi leurs seins à découvert, suivant la mode crétoise à l'époque minoenne.

Malgré les variantes du type, on admet qu'il s'agit dans tous les cas de la même divinité sous des aspects divers. Son type le plus ancien paraît être celui d'une femme nue, car on en a trouvé quelques exemplaires remontant à l'époque néolithique, et très informes. Evans les a rapprochés d'une série d'idoles primitives répandues dans le domaine égéen où elles apparaissent dès le début de l'âge du cuivre. Très fréquentes dans les Cyclades, on les a rencontrées en Crète, dans la Grèce continentale, et en Asie Mineure, à Troie et à Yortan. C'est ce qu'on a appelé les idoles en violon, parce que les plus simples consistent en une plaque de terre cuite ou de pierre découpée en forme de violon, avec une tête étroite, un long coup et un corps ovale. On voit cette forme se perfectionner peu à peu de manière à donner une image de femme nue, encore grossière, mais néanmoins discernable, d'autant plus que le sexe en est généralement très accusé.

Avec les progrès de l'art à l'âge du bronze, les formes humaines de l'idole se perfectionnent. On possède de nombreuses statuettes en marbre de Paros, sorties des tombes des îles, et figurant une divinité féminine. A Troie les idoles sont en pierre, en marbre ou en os; en cherchant à les classer, M. Goetze est arrivé à cette conclusion qu'en général les idoles de forme trapézoïde sont les plus anciennes, et se trouvent déjà dans la couche I, tandis que les idoles à long cou sont les plus récentes et doivent être rapportées à la couche V. Mais déjà dans la couche II, on a trouvé une idole en plomb d'un art plus avancé, représentant nettement une déesse nue se pressant les seins.

Dans l'île de Chypre, on trouve des représentations très analogues sous forme de plaquettes ou de figurines. A l'âge du cuivre se rapportent les plaquettes rectangulaires sur la surface desquelles des incisions figurent les traits et les ornement de l'idole. La plaquette d'argile a souvent été étirée de manière à figurer une tête plate et des bras recourbés. C'est seulement à l'époque mycénienne que les coroplastes parviennent à se dégager de la galette plate, et à s'essayer à modeler en ronde-bosse. La déesse ainsi représentée est, selon l'expression de Heuzey[1], « une horrible figure de femme nue au profil courbé en forme de bec, aux larges flancs, aux jambes assemblées qui s'amincissent brusquement sans base stable et presque sans pieds. Les oreilles énormes sont percées de deux trous ». La rudesse des maquettes s'atténue un peu avec le temps.

On constate dans toutes ces idoles une sorte d'hésitation entre la représentation nue ou habillée. Celle-ci n'est pas toujours la plus récente. Il semble que les sculpteurs aient surtout voulu indiquer le sexe de la figure, chose plus facile quand la déesse était nue ; ils soulignent alors les caractères sexuels d'une façon exagérée. Quand ils ont habillé la figure, ils ont abouti quelquefois à cet étrange compromis de marquer le sexe sur les vêtements au moyen de traits incisés, ou bien, comme nous l'avons dit pour la déesse aux serpents, ils ont laissé les seins à découvert. Enfin le geste rituel par lequel beaucoup de statuettes se pressent les seins accuse le caractère maternel de la déesse ; dans certains cas même elle porte un enfant.

En résumé, nous pouvons suivre, dans tout le bassin égéen et pendant deux millénaires, l'évolution d'un type de déesse dont le culte paraît avoir été très répandu et même prédominant dans cette région.

On a voulu que le type de la déesse nue dérivât d'un prototype babylonien, la déesse Istar, mais M. S. Reinach[2] a montré qu'il fallait admettre le contraire. Il faut donc chercher son origine dans une autre direction.

1. Heuzey, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, p. 146.
2. S. Reinach, *Les Déesses nues dans l'art oriental et dans l'art grec*, in *Chroniques d'Orient*, II, p. 566-584.



M. Evans a rapproché les statuettes découvertes par lui dans les couches néolithiques de la Crète des statuettes de femme dites stéatopyges qu'on a trouvées d'abord en France dans les dépôts aurignaciens, dont on connaît un exemplaire de la même époque au centre de l'Europe à Willendorf, mais qui se montrent aussi à l'époque néolithique dans le bassin de la Méditerranée, en Italie, à Malte, en Égypte.

Le type des idoles plates des îles de la mer Égée s'est rencontré d'autre part en Espagne, avec la forme en violon, ou en cône tronqué. Puis sont venues, comme éléments de comparaison les statues menhirs de l'Aveyron et du Gard, ainsi que les monuments analogues de Favizzano en Italie, et de Sardaigne ; ce sont des pierres brutes à peine dégrossies sur lesquelles quelques entailles figurent grossièrement un personnage, dont le sexe est généralement indiqué par deux mamelons.

On est arrivé enfin à rattacher à ces diverses formes d'idoles d'autres représentations néolithiques plus incomplètes et réduites quelquefois à un simple visage, ou même à la partie supérieure d'un visage. Telles sont les sculptures trouvées sur les parois des grottes préhistoriques de la Marne par le baron de Baye ; on en a reconnu de semblables dans les allées couvertes des bassins de la Seine et de l'Oise. Ce sont de vagues linéaments de visages humains, réduits souvent à un nez et des sourcils, généralement sans bouche, mais toujours ornés d'un collier, et portant souvent l'indication des seins. Ils rappellent beaucoup les figures décorant certains vases découverts par Schliemann dans les fouilles de Troie, et qu'on a souvent comparées à des têtes de chouette.

Une dernière transformation du type figuré dont il s'agit consiste dans ces dessins gravés ou peints sur divers objets et représentant deux yeux avec leurs sourcils, réduits souvent à deux cercles accolés entourés de lignes courbes On en a trouvé en Espagne (os et phalanges gravés ou peints, cylindres et plaques de schiste gravés, vase de Millarès), en France (dolmens gravés, vases décorés), et dans les Iles Britanniques (cylindre en calcaire de Folkton Wold, et signes oculés de New-Grange, en Irlande).

L'ensemble de ces découvertes a permis aux préhistoriens d'y reconnaître les traces du culte d'une divinité féminine, culte qui se serait propagé à l'époque néolithique dans le bassin de la Méditerranée et dans une partie de l'Europe occidentale. En exposant cette théorie dans son *Manuel d'Archéologie préhistorique*[1], Déchelette la résume ainsi : « Tout semble démontrer que nous sommes bien en présence d'une idole féminine, personnification primitive de la maternité et protatype de ces déesses-mères si populaires dans tout le monde antique. » Mais il y voit aussi une déesse funéraire, gardienne des tombeaux.

Quels sont les rapports de cette divinité néolithique avec la déesse des fouilles crétoises et des îles de la mer Égée? Pour Déchelette, il y a identité, mais comme il est partisan de l'origine orientale de la civilisation, il fait venir ce culte des côtes de l'Asie Mineure et de l'Archipel dans l'Europe occidentale. M. S. Reinach au contraire explique la connexité de ces représentations occidentales et égéennes par un courant de civilisation allant du Nord-Ouest au Sud-Est.

J'ai cherché dans une étude antérieure[2] à montrer que la propagation de la divinité néolithique était due à l'extension de la race Méditerranéenne du Sud au Nord. Très répandue dans le bassin méditerranéen à l'époque où cette race y domine, on la retrouve en Europe partout où l'on constate que les Méditerranéens se sont propagés. L'exemple le plus frappant de cette coïncidence est celui des îles Britanniques où la population, à l'époque néolithique, est nettement du type méditerranéen, et où nous avons vu qu'on avait trouvé des traces indiscutables de la divinité préhistorique.

C'est également dans un milieu de type méditerranéen que se montrent, vers la fin du néolithique ou à l'âge du bronze, les petites figures de femme en terre cuite trouvées dans certains villages préhistoriques de la presqu'île des Balkans ou même de l'Europe centrale. On en distingue deux groupes. L'un, thraco-égéen, s'étend sur la Bulgarie et la Serbie orientale jusqu'aux Karpathes et dans le sud de la Russie ; la station la plus célèbre de ce groupe est celle de Tordos, en Hongrie ; les figures qui s'y rattachent sont généralement nues, assises, colorées et couvertes de dessins sur

1. Tome I, p. 586.

2. G. Poisson, *Les Migrations néolithiques*, première partie, *La Migration de la race mediterranéenne vers le nord ; Revue d'Auvergne*, 1915.

tout le corps. L'autre groupe est celui de l'Illyrie, avec la station typique de Butmir, en Bosnie. Les figures y sont pour la plupart habillées; la plus remarquable est celle de Klicevac, près de Kostok, sur le Danube.

La déesse préhistorique serait donc spéciale à la race méditerranéenne, et exprimerait ses idées religieuses particulières. C'est en Crète et dans le domaine égéen, où cette race s'est maintenue pure le plus longtemps, et a atteint le plus haut degré de sa civilisation personnelle, que l'on trouvera des indications sur le caractère de cette divinité. Mais il conviendra également de faire état des renseignements que nous fournissent les traditions historiques sur toutes les divinités de même nature dont on retrouve le souvenir dans toute l'étendue du bassin méditerranéen.



En Crète nous avons vu que la déesse se présente sous trois aspects principaux : la déesse nue, la déesse aux serpents, et la déesse aux lions.

La déesse nue a un caractère sexuel prononcé. La saillie de ses organes féminins, le geste par lequel elle presse ou soutient ses seins, tout cela accuse évidemment son rôle de mère, de force génératrice.

Les serpents qui distinguent le second type de la déesse lui donnent une autre signification. La relation entre le serpent et les puissances chthoniennes est universelle : l'art antique le donnait comme attribut à la déesse Terre, à la Tellus des Romains. Hécate est également une déesse aux serpents [1]. La divinité crétoise aurait donc un caractère chthonien, ainsi que Déchelette l'a admis pour sa parente, la divinité néolithique, gardienne des tombeaux.

La déesse aux lions est généralement debout sur le sommet d'une montagne, plus ou moins boisée. C'est la souveraine des montagnes, des bois et des bêtes fauves. Ces attributs nous rappellent un type divin bien connu, celui de la *Potnia thèrôn*, qui est au fond la Terre divinisée.

La déesse minoenne qui se manifeste ainsi comme une puissance génératrice, chthonienne, et dominatrice de la vie terrestre, doit

1. Gerhard, *Ueber Metroon und Göttermutter*, 1849. — Piganiol, *loc. cit.*, p. 105.

donc être considérée comme la Terre-mère, une des premières divinités qui se présentent à l'esprit des peuples primitifs. Elle a sa place dans la plupart des mythologies, mais il semble bien que les Crétois, et d'une façon générale les premiers peuples du bassin méditerranéen, lui aient donné dans leurs cultes une importance prépondérante.

Certes on voit à côté d'elle, dans les fouilles de Crète, des traces d'autres cultes, ceux du pilier, de l'arbre, de la hache [1], et surtout une autre divinité mâle. L'adoration des objets matériels est un reste de fétichisme, et peut d'ailleurs se rattacher au culte de la déesse, car, comme on l'a dit [2] : « Avant de s'entourer de fauves, elle fut une bête fauve. Avant de se fixer sur la pointe du rocher, elle fut le rocher sacré. Avant de se tenir debout sur le pilier de pierre ou de bois, elle fut ce pilier lui-même. » Quant au dieu mâle, ce n'est qu'un compagnon de la déesse, une divinité parèdre et subordonnée. M. Evans le regarde comme le fils ou l'amant de la déesse.

Les traditions mythologiques confirment ces interprétations. Elles nous montrent en Crète deux déesses. L'une est la *Mêter oreiè*, déesse de l'Ida et du Dicté, mère des hommes et des animaux. Sous le nom de Rhéa, elle est mère du Zeus crétois qu'elle cache et élève dans une caverne du mont Dicté. Ce Zeus n'est pas encore le Maître puissant de l'Olympe ; c'est un dieu jeune et imberbe, qui naît et qui meurt, puisqu'on montre son tombeau sur le mont Iouctas, près de Cnosse. Ce dieu jeune peut être aussi le Dionysos crétois ou Zagreus. C'est un dieu-taureau auquel se rapportent le culte minoen des cornes de consécration, et les traditions du taureau d'Europe, de celui de Pasiphaé et du Minotaure. A côté du couple de la mère et du fils, on connaît aussi en Crète une seconde forme de la divinité féminine, celle de la jeune fille, Britomartis, tantôt vierge comme Artémis, tantôt amante du dieu parèdre comme Europe, Pasiphaé ou Ariadne. Les deux types peuvent se confondre, et la déesse devient mère de son compagnon tout en restant vierge.

On retrouve les mêmes conceptions sur tout le littoral de la Méditerranée, à l'époque archaïque. C'est ce que s'est efforcé de

1. Evans, *Mycenæan tree and pillar-cult*, 1901.
2. Graillot, *Culte de Cybèle*, 1914, p. 2.

démontrer M. Hogarth[1], en citant avec Rhéa et Zeus en Crète, Isis et Horus en Egypte, Cybèle et Attis en Asie Mineure, Aschtoret et Tammuz en Syrie. Le Dr Bertholon a insisté sur cette démonstration[2]. D'après lui la déesse aurait porté en Afrique le nom de Tanit, et elle aurait été empruntée aux indigènes libyens par les Carthaginois, puisqu'on ne trouve pas ce nom en Phénicie. C'est une déesse-mère, car on l'a souvent assimilée à Junon, et diverses inscriptions africaines l'appellent Déa Nutrix. Un monument de Lambesse la représente avec un enfant sur le bras gauche, et un pain dans la main droite, ce qui la montre comme la déesse de la fécondité et de la végétation. C'est donc elle qu'on doit voir dans la Cérès africaine. Bertholon l'identifie à la déesse Neit qui tient une place particulière dans le Panthéon égyptien : c'est spécialement la déesse de la partie ouest du Delta, et aussi celle des peuplades libyennes limitrophes, et on a supposé qu'elle avait été introduite par celles-ci en Egypte. Le nom de Tanit serait celui de Neit précédé de l'article berbère.

Hérodote identifie Neit et Athènè, et il fait également de cette dernière une divinité des Libyens, sans toutefois parler de Tanit qu'il ne connaît pas. Mais Diodore de Sicile assimile très nettement Tanit à la déesse hellénique. J'ai essayé de montrer, dans un mémoire spécial[3], qu'on pouvait rattacher le culte d'Athènè à celui de la déesse néolithique, et par suite à la déesse méditerranéenne.

En Asie Bertholon cite la déesse Anaïtis de l'Asie Mineure, l'Anahita des Perses. Une inscription de Philadelphie (Lydie) appelle Anaïtis *mère*. Un hymne de l'Avesta invoque Anahita comme déesse des eaux, de la fertilité, celle qui augmente les troupeaux et donne aux femmes la fécondité. Les Grecs l'ont identifiée avec Artémis, mais avec une Artémis comme celle d'Ephèse, qui, avec ses mamelles multiples, est évidemment une déesse de la fécondité.

Cette déesse mère, M. Camille Jullian[4] s'est attaché dans plusieurs

1. Voir aussi : Prinz, *Bemerkungen zur altkretischen Religion*, dans *Wittheilungen des K. deutschen Arch. Instituts; Athen. Abt.*, XXXV, 1910, pp. 149-176.

2. Dr Berthelon, *Les premières populations de l'Afrique septentrionale; Rev. Tunisienne*, 1909-1910. — *Essai sur la Religion des Libyens; Rev. Tunisienne*, 1908, p. 480.

3. G. Poisson, *L'Origine préhistorique du mythe de Méduse et du culte d'Athènè; Rev. anthropologique*, 1916, n° 10.

4. C. Jullian, *Les Origines historiques du sol français; Rev. Bleue*, 1910. — *Les anciens dieux de l'Occident; Rev. Bleue*, 1914.

ouvrages a en établir l'existence en Occident à l'époque préhistorique, sous l'aspect de la terre mère. Il a montré l'importance et la persistance de ce culte en Gaule, surtout dans la Gaule méridionale, localisation que j'explique par la prédominance dans cette région de la race méditerranéenne.

Un dernier écho historique du culte archaïque de la déesse mère se trouve dans la mythologie irlandaise. J'ai rappelé plus haut que les Iles britanniques avaient eu une population primitive du type méditerranéen, et qu'on y avait trouvé des traces du culte de la divinité néolithique. Or les traditions sacrées de l'Irlande racontent que ce pays fut envahi par un peuple de civilisation avancée, les Tuatha de Danann, nom qui signifie les peuples du dieu fils de Dana[1]. Cette déesse Dana, qui donne son nom à ses peuples et prend ainsi le pas sur ses trois fils, présidait à la science, à la poésie et à la littérature. C'est la même transformation que j'ai admise pour l'Athènè grecque, et elle prouve que les Tuatha de Danann ont apporté en Irlande, avec le culte de la divinité féminine, des connaissances et des idées d'un ordre déjà très élevé.

En résumé, il y a certainement un rapport étroit entre la race méditerranéenne et la vieille divinité féminine dont les monuments primitifs et les traditions mythologiques établissent l'existence dans le bassin de la méditerranée, le sud et l'ouest de l'Europe. Or c'est à cette race qu'appartenaient en majeure partie les prédécesseurs des Grecs, qu'on les appelle Pélages ou autrement. C'est donc cette divinité que les conquérants Hellènes trouvèrent devant eux dans leur nouveau domaine, et, de même qu'ils n'anéantirent pas les populations conquises et se les assimilèrent peu à peu, ils durent également laisser subsister à l'état plus ou moins secret les cultes locaux. Puis, comme il arrive toujours en pareille matière, leur propre religion s'imprégna peu à peu de ces éléments étrangers. Essayons de retrouver dans la religion grecque la trace de la vieille déesse.



La mythologie grecque contient des traces encore bien apparentes du culte de la Terre-Mère. Elle met à l'origine des choses, après des entités vagues, telles que le chaos, Eros, l'Erèbe, l'Océan, deux

1. D'Arbois de Jubainville, *Cours de litt. celtique*, t. II, p. 145.

divinités mieux définies, Ouranos et Gaia ou Gê, le ciel et la terre : Gaia est souvent appelée la « pélasgique ». On se rappelait que l'oracle de Delphes avait été à une époque ancienne un sanctuaire de Gê, associée au dieu serpent Python ; même après la prise de possession du sanctuaire par Apollon, symbole de la conquête grecque, elle y avait conservé un autel secondaire. Pausanias nous apprend qu'à Phlionte la Terre était encore vénérée comme la grande Déesse.

Mais cette matérialisation trop grossière répugnait au génie grec. Le concept d'une divinité féminine ne lui était pas cependant étranger. Les éléments méditerranéens qui avaient pris part à la formation des peuples Indo-Européens avaient dû introduire cette idée religieuse dans la mythologie aryenne, mais sous une forme plus spiritualisée. Les Grecs transformèrent de la même façon le culte de la Terre-Mère des Pélasges, et de cet être panthéistique, puissance unique et dominante qui pénètre la substance de toutes les créatures, ils tirèrent une série variée de figures féminines, reproduisant chacune un aspect particulier du type primitif.

Les mythologues anciens et modernes ont souvent insisté sur ce fait que la plupart des déesses sont au fond identiques, et peuvent se ramener en dernière analyse à la Terre-Mère ou à la nature. Varron nous dit que la grande déesse phrygienne est des aspects de la Terre, et la même divinité que Cérès, Ops, Junon, Vesta, Proserpine. Apulée fait dire à la grande déesse : « Je suis la Nature, Mère de toutes choses, maîtresse des éléments, principe originel des siècles, divinité suprême, reine des Manes. Les Phrygiens m'appellent la Mère des dieux, les Athéniens Minerve. Je suis Vénus Saphienne pour les habitants de Chypre, et Diane Dyctéenne pour les Crétois. » Saint Augustin, l'Empereur Julien tiennent un langage analogue. De nos jours, Gerhard [1] et Curtius [2] ont repris cette théorie, dont les adeptes sont actuellement nombreux.

Chacune des déesses antiques représente donc un des aspects de la divinité primitive. Héra est comme elle l'épouse et la mère par excellence. Rhéa partage ce caractère, mais elle est encore, comme Cybèle, la déesse des montagnes et des bêtes sauvages. Artémis dompte également les habitants des bois, mais elle accentue le caractère virginal qui s'unit si étrangement à la maternité

1. Gerhard, *Ueber Metroon und Göttermutter*, 1849.
2. Curtius, *Histoire grecque*, trad. Bouché-Leclercq, t. I, p. 62.

chez la vieille déesse. Aphrodite en personnifie le caractère sexuel, si apparent dans les statuettes préhistoriques de femme nue. Minerve en symbolise au contraire les attributions intellectuelles et l'action civilisatrice.

Si nous arrivons enfin à Dèmèter, nous constatons qu'elle est également la même déesse préhellénique, considérée dans son rôle de Terre génératrice, mère des moissons, et de puissance souterraine, gardienne des tombeaux. Avec sa fille Perséphone, et Hécate, elle a absorbé tout le caractère chthonien de l'ancien culte. On a voulu en voir la preuve dans son nom même, où *Dê* serait une variante de *Gê*, ce qui n'est pas toutefois établi.

Son culte avait un caractère archaïque. Hérodote nous affirme qu'elle était une des anciennes déesses des Pélasges. A Argos, Pélasgos passait pour avoir fondé le temple de Dèmèter-Pélasgis ; à Athènes et à Patras, son culte était associé à celui de Gê ; il était très ancien en Thessalie, où se place la légende d'Erysichton. En Béotie elle était honorée sous le nom de Dèmèter Cabire ; à Lerne on la surnommait Chtonia. En Élide, à Olympie, Dèmèter et Coré étaient adorées sous le nom de Despoinai, les Maîtresses ; généralement elles recevaient le nom de Grandes Déesses.

Dans la religion officielle, Dèmèter avait bien perdu de son importance ancienne. D'abord regardée un peu comme une étrangère, une divinité crétoise, elle fut admise plus tard parmi les dieux Olympiens, en formant toutefois avec Dionysos un groupe à part. Les Achéens et les Ioniens ont fini par l'accepter, tandis que les Doriens l'ignoraient ou s'y montraient hostiles. Elle est considérée simplement comme la déesse de l'agriculture. Si elle préside quelquefois aux mariages, notamment à Athènes, cette prérogative lui est disputée ailleurs par Héra. Son rôle primitif de divinité funéraire s'est reporté sur sa fille Coré ou Perséphone. Bref Homère et les autres poètes la représentent comme une divinité secondaire et aux attributions limitées.

Mais bien des indices témoignent qu'elle joue un tout autre rôle en marge des cultes officiels dans les croyances populaires. Elle a conservé son prestige dans les couches inférieures de la population qui contiennent tant d'éléments pélasgiques. Elle est l'objet d'un culte secret, peut être interdit au début, puis toléré peu à peu avec un certain mépris, jusqu'au jour où des esprits supérieurs, dégoûtés du vide et de l'amoralité de la religion olympienne, s'avi-

sèrent qu'il y avait peut-être dans cette religion des petites gens quelque sens profond, quelque enseignement précieux. Faute de les y trouver, ils pouvaient les y introduire sous une forme ésotérique, et développer sous ce couvert leurs propres conceptions. De cette conjonction des vieilles superstitions populaires, et des besoins mystiques des esprits novateurs, sortit une vogue nouvelle pour le culte périmé, mais sous une forme spéciale qui fut celle des mystères. C'est en Attique particulièrement, où tout prouve la permanence d'un fort élément pélasgique, que ces tendances se manifestèrent, et se concrétisèrent dans l'institution des Mystères d'Éleusis.

Ceux-ci sont donc bien une survivance, une réapparition déguisée du vieux culte méditerranéen de la Terre mère, et de la divinité féminine de l'époque néolithique. Ils manifestent l'influence exercée sur la religion grecque par un élément ethnique spécial, la race dite méditerranéenne, qui était entrée pour une certaine part dans la composition de la famille aryenne, et que les Hellènes ont retrouvée sur le sol de la Grèce.

(*A suivre.*)

G. Poisson.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA MÉTHODE A ADOPTER

POUR ÉTUDIER

L'HISTOIRE DU XVIIIE SIÈCLE EN FRANCE

C'est un fait bien établi que notre XVIIIe siècle français est, en histoire, terre peu connue. En effet, c'est une époque où l'autorité souveraine ne parvient plus à établir comme au XVIIe siècle, avec Louis XIV, une centralisation suffisante et une certaine uniformité de direction. Il n'est donc plus possible à l'historien de s'attacher surtout au gouvernement central, à la vie de la Cour et de la ville, de voir relativement clair dans les relations de toutes les cellules avec l'organisme principal et dans leurs rapports mutuels. Et nous ne sommes pas encore au temps où la Révolution ayant fait table rase de tous les privilèges locaux et de tous les privilèges collectifs qui constituaient la défense de l'existence particulariste de chaque communauté, de chaque groupement, Napoléon pourra, pour un siècle et plus, imposer à la France une centralisation impitoyablement méthodique, une uniformité absolue d'institutions. Le XVIIIe siècle est aussi l'époque où le gouvernement n'a plus aucune continuité dans sa politique intérieure parce que le personnel dirigeant est d'une instabilité extrême, parce qu'en l'absence d'un monarque qui règne effectivement ou d'un principal ministre qui se fasse obéir, aucun accord n'est établi entre les ministres, eux-mêmes occupés à flatter ou combattre les influences qui se disputent dans la coulisse ou dans la ruelle la personne du Roi.

Le XVIIIe siècle est enfin l'époque où les ministres, accessibles bon gré mal gré aux suggestions d'une opinion publique désireuse de réformes et toutefois elle-même instable et capricieuse, où les

ministres, dis-je, oscillent de la routine léguée par les générations d'administrateurs dont ils héritent, aux initiatives les plus imprévues et les moins concertées.

Il n'est donc pas superflu, à l'heure où dans la paix le travail historique tend à reprendre, de signaler quelques-unes des lacunes, quelques-unes des erreurs les plus importantes dans nos connaissances sur le XVIIIe siècle français.

I

Tout d'abord, d'après même ce que je viens de dire, il ne suffit pas, dans cette période de faire l'histoire politique et administrative du gouvernement central pour comprendre et exposer l'histoire politique et administrative du pays. Indépendamment de la diversité des institutions et des privilèges sur tout le territoire, une synthèse ne sera réalisable qu'après de multiples analyses de la vie et de l'histoire locale dans la nation entière. Or, si par histoire locale on entend l'histoire administrative, celle-ci est si peu avancée qu'à peine possédons-nous sur quelques-uns des intendants des thèses et monographies. Grâce à des historiens de valeur nous connaissons Du Cluzel et son œuvre dans la généralité de Tours, Sénac de Meilhan dans celle de Hainaut et relativement Turgot en Limousin. Mais les autres ? Tout est à faire dans cet ordre de choses [1]. C'est au point que la Société d'histoire moderne s'est avisée naguère très justement qu'il fallait à cette entreprise une opération de début modeste mais indispensable : dresser la liste des intendants !

Mais l'histoire administrative n'est pas l'histoire locale tout entière, il s'en faut de beaucoup. Comment du reste comprendre l'action d'un administrateur si l'on ne pénètre pas dans l'esprit de ses administrés ? Pour les études d'histoire locale il faut que les travailleurs se résignent à quitter Paris et les dossiers des Archives nationales pour aller séjourner dans la lointaine province qu'ils auront choisie comme champ de leurs recherches. Et là même il ne leur suffira pas de s'enfermer dans les dépôts de documents départementaux, communaux, dans les archives notariales. Ils devront rechercher l'accès des sociétés savantes du crû. Ils ne devront pas

1. Le livre d'Ardascheff est une synthèse très nourrie, mais très brève, très rapide.

négliger davantage les familles, qui représentent encore les générations d'antan. Seul un long séjour leur permettra d'être admis à des foyers de fondation ancienne, et l'hospitalité qu'ils y trouveront leur imposera des devoirs délicats à remplir, une discrétion et un tact extrême dans l'usage des documents qui leur seront ainsi confiés. Mais dans les livres de raison et papiers de famille, dans la poussière des glanes et des notules il y a tant de chances de faire d'intéressantes découvertes ! Dans la bibliothèque constituée par un admirateur des philosophes et depuis délaissée ou encombrée de mornes hagiographies, on retrouvera à côté de Montesquieu, Voltaire, Rousseau, etc. les écrits de circonstance, les pamphlets et gazettes distribués sous le manteau et, ce qui est plus précieux, sur les marges de ces pages jaunies, les réflexions pressées, menues, en notes tracées d'une écriture nerveuse, de lecteurs qu'enfièvrait la fierté d'appartenir au siècle des lumières, enfin les cahiers faits d'extraits de lectures, les recueils de pensées, de mots d'esprit, de chansons inspirés alors par l'actualité. Il n'est pas jusqu'aux résidences des gens de cette époque, qui par ce qui subsiste de leur économie intérieure, par leur mobilier, les estampes oubliées aux murs, tout cela commenté par les traditions familiales, il n'est pas jusqu'à ces vieilles demeures qui ne vous fassent, par l'âme, contemporain du XVIIIe siècle. Il n'est pas jusqu'à la campagne que l'on ne doive étudier, la campagne où grands seigneurs et bourgeois des villes avaient leurs châteaux et maisons des champs ; et dans ces résidences, parmi le décor qui les encadre et devant les horizons que leurs propriétaires avaient choisis pour lire et rêver, on se sent plus proche des provinciaux d'il y a deux siècles. L'âme confuse, effervescente, de Rousseau s'éclaire pour celui qui a fait le pèlerinage des Charmettes. En un mot, il est indispensable de devenir pour un temps l'hôte des contemporains de Voltaire dans la région adoptée, de connaître par le menu les familles notables d'alors, de refaire pour chacune d'elles le travail que Balzac s'était assigné pour les personnages, partiellement imaginaires cependant, de sa *Comédie humaine*. Par là seulement les documents emportés de Paris et ceux que l'on aura réunis sur place prendront vie. Par là seulement on se rendra compte de la multiplicité de personnalités, du fourmillement de passions qui s'agitaient loin de Paris et de Versailles et plus ou moins indépendamment du gouvernement central.

Dira-t-on que pénétrer dans la société très fermée des villes de province est une entreprise ingrate et rebutante? Assurément le travailleur venu du dehors, particulièrement s'il est un universitaire, un fonctionnaire, se voit entouré par les érudits indigènes et les familles du crû de méfiances inspirées des motifs les plus complexes. Seul l'archiviste qui dans ses dossiers détient dès son arrivée tant de secrets de famille et tant de moyens d'humilier ou de satisfaire les traditions vaniteuses et les prétentions généalogiques, seul l'archiviste triomphe rapidement de tout ostracisme préalable. Cependant, à mon sens, il y a peu de villes où vous ne découvriez à la longue quelque nature d'élite, quelque intellectuel au sens le plus noble du mot, de qui s'ouvrent à vous en toute confiance la pensée, la mémoire très renseignée sur le passé de ses compatriotes, dont plus tard, quand vous repartez, vous emportez le souvenir comme un des plus chers de votre existence, comme le souvenir non seulement d'un précieux collaborateur, mais d'un véritable ami.

II

Autre difficulté pour l'historien du XVIIIe siècle français. C'est une époque d'effervescence des esprits, où chacun, secouant le joug des idées du passé, rêvant d'institutions autres que celles du passé, s'ingénie à concevoir et formuler réformes de détail et projets d'ensemble. Et précisément, devant la carence ou l'incohérence du gouvernement central, les pouvoirs régionaux et les notabilités provinciales : intendants, magistrats, et ces prélats que les uns par ironie, les autres par admiration qualifiaient d'*évêques administrateurs*, et les seigneurs grands propriétaires, proposaient, appliquaient sur place une foule d'innovations. Comme ils ne pouvaient que laisser subsister par ailleurs le pullulement des institutions et coutumes datant du Moyen-Age, comme force leur était de ménager tous les privilèges dont se réclamaient nobles, ecclésiastiques, bourgeois, etc., ainsi que ceux des États provinciaux, des corps de villes et des communautés; comme une habitude de l'Ancien Régime, une de celles dont nous nous sommes le moins dépouillés, est « une règle sévère, une pratique molle » chez tous les gouvernants; comme l'exception était immédiatement placée à côté de la règle; comme, par exemple, les ins-

pecteurs des manufactures chargés de faire respecter le colbertisme fermaient les yeux sur les dérogations à ce système, il en résultait que sur la terre de France foisonnait le fouillis le plus enchevêtré de lois, règlements, anomalies et dérogations contradictoires. Il y a évidemment là de quoi faire hésiter les travailleurs empressés à établir un classement rigoureux des faits et des institutions, ayant hâte d'en dégager des idées générales pour construire une thèse sagement ordonnée. Seul un labeur minutieux et d'une extrême prudence permet d'éviter dans l'étude de cette période des généralisations téméraires. C'est d'ailleurs un danger qui n'échappe pas à la majorité des historiens.

Un autre danger est beaucoup moins connu, et contre ce dernier il est également nécessaire de se mettre en garde. Au désordre des institutions correspond le désordre des idées. J'ai indiqué plus haut combien sont précieuses à feuilleter les bibliothèques privées. Mais que n'a pas lu dans ce temps un homme d'Église, un gentilhomme, un bourgeois; d'autant qu'à beaucoup d'entre eux les privilèges qui protègent les revenus, la concurrence réduite au minimum dans la production économique, font une aisance assurée et de nombreux loisirs? Ajoutez les relations sociales multipliées, amènes et courtoises, les voyages et correspondances qui facilitent les échanges d'idées, la fermentation de pensée de ces générations réveillées du sommeil chagrin où Maintenon « la vieille Sultane » et son seigneur vétuste avaient plongé d'autorité les sujets. Talleyrand a dit qu'alors on connut la douceur de vivre. Pour compléter sa formule il aurait pu préciser : surtout la douceur de vivre par l'intelligence, par la vie de société, par la conversation. Si l'admiration fétichiste pour les grands classiques ne permet pas en littérature de s'écarter des modèles qu'ils ont laissés, par contre avec l'audace de la jeunesse, avec la générosité qui exalte les âmes, chacun se voue à embrasser l'infini des réformes politiques, administratives, juridiques, économiques; chacun se passionne à lire, méditer, commenter le plus grand nombre des écrits qui paraissent; chacun enfin veut écrire à son tour, quitte à se contenir dans le commerce d'une correspondance admirative avec quelque écrivain même de troisième grandeur, quitte à se dépenser en essais qui ne seront jamais publiés. Non seulement à Paris, mais dans toutes les capitales provinciales, dans toutes les villes secondaires où rayonne plus ou moins une

académie, une société de bienfaisance, une loge maçonnique, où soit Madame l'Elue, soit Madame la Conseillère au présidial tient salon, sont discutées et colportées les nouvelles de la société parisienne, les lettres venues de Ferney, etc., les ouvrages de « citoyens », de « patriotes » de la localité ou du dehors, sur les réformes nécessaires et la construction de la cité future. Comment réduire à ses éléments essentiels la pensée, d'alors, comment distinguer les influences originelles, comment classer en courants d'idées ce bouillonnement?

Je n'ai pas l'ambition de donner ici des directives et les règles d'une méthode. Je voudrais m'en tenir à quelques observations sur divers points.

Un avertissement préliminaire peut être adressé à ceux qui ne sont pas encore très familiers avec le vocabulaire même du XVIII[e] siècle, avec sa langue politique dirais-je. On sait que la Révolution française s'est annoncée dans les mots bien avant de se traduire en faits, qu'à s'en tenir à la forme des propos tenus par les écrivains et orateurs, même par le public instruit, bien antérieurement à 1789 on verrait partout de véhéments révolutionnaires. Les termes de « citoyen » et de « patriote », le « droit de nature », « la justice et la raison » dans la bouche de ceux-là même qui devaient être le moins tentés de les invoquer, voilà ce qu'on rencontre sans cesse [1]. Annoncer la Révolution devient une banalité. Assurément les mots ont contribué à préparer la chose : ils y ont d'avance accoutumé les esprits. Toutefois il est arbitraire de prendre trop à la lettre ces termes subversifs, d'envisager comme de portée immédiate et profonde les manifestations recueillies par exemple dans le très utile ouvrage de Rocquain, *L'esprit révolutionnaire avant la Révolution*, de s'imaginer par conséquent que chaque année depuis 1715 la Révolution a failli éclater, et de voir dans Barbier, d'Argenson et autres, des prophètes de malheur à la divination infaillible. Les paroles les plus violentes, les aphorismes qui nous paraissent les plus incendiaires sont formulés très à

1. V. Aulard, *Révolution française*, 14 septembre 1912, la dix-neuvième mercuriale prononcée en 1715 par le chancelier d'Aguesseau sur *L'amour de la patrie*. V. aussi dans Lameire, *Les déplacements de souveraineté en Italie pendant les guerres du XVIII[e] siècle*, le langage d'une proclamation de Don Gregorio Muniain, ministre de l'infant Don Philippe, lors de la conquête d'une partie du Piémont par les Espagnols en 1745 : « Le roi d'Espagne est légitime souverain... par le droit de la raison » (p. 363, Paris, 1911, in-8°).

la légère et ceux-là mêmes de qui nous les tenons eussent été désolés qu'on voulût les traduire en faits. Il en est ainsi jusqu'au traité de Paris et jusqu'au triumvirat. Même alors la fermentation ne dépasse pas les limites des grandes cités et des villes de parlementaires. Nous sommes d'accord aujourd'hui pour admettre que Louis XV eût-il prolongé son existence et maintenu comme ministre Maupeou, la réforme de ce dernier aurait triomphé des dernières oppositions. La réprobation même contre Louis XV, si vive à Paris et dans la société éclairée, l'indifférence tout au moins répandue dans le public à son égard durant ses dernières années ne doivent pas faire illusion : la province, les campagnes, parce que mal averties de ses turpitudes et peut-être aussi par tradition ou par un loyalisme inconscient, l'ont regretté, l'ont pleuré. On ne doit donc pas s'abuser sur les écarts de plume ou de langage des Français contemporains de Montesquieu ou de Frédéric II, ils n'étaient pas plus disposés à renverser l'Ancien Régime par un cataclysme impitoyable que ces deux grands personnages, assurément pleins de circonspection.

Une seconde précaution à prendre à l'égard du vocabulaire politique du XVIIIe siècle, c'est de songer au caractère équivoque de ce vocabulaire. Malgré la vigueur des termes le langage employé est en réalité des plus malaisés à interpréter. Les mêmes dénominations ou définitions employées par deux écrivains correspondent à des notions absolument dissemblables. Je n'en veux pour preuves que le mot de *philosophe* qui désigne également un Condillac et un Voltaire, que celui de *monarchie* auquel Montesquieu donne un sens si intéressant et peu adopté jusqu'alors. Nombre d'écrivains, en outre, pour se faire lire du grand public et des femmes, sacrifient par trop à la littérature, recherchent le trait dans leur style et font, comme Madame du Deffand le disait méchamment de Montesquieu : « de l'esprit sur les lois ».

Il faut donc normalement, quand on étudie les idées du XVIIIe siècle, commencer par un examen critique de l'expression qui leur est donnée, de la forme qui les enveloppe.

Ce travail est aisé en comparaison d'un autre qui consiste à déterminer l'origine des idées qu'on a sous les yeux.

Pour répondre à cette nouvelle question, l'historien recherche dans quel milieu ont vécu les écrivains, les personnages en cause, quelles lectures ils ont faites. C'est la méthode ordinaire.

Mais il existe trois problèmes qu'il est nécessaire de résoudre préalablement et que l'on néglige trop souvent, sauf quand ces écrivains, ces personnages furent de première importance. Quels furent, dans leur jeunesse, leurs éducateurs ? Quelle fut, dans ce même stade de leur existence et depuis, l'influence de la religion et du clergé sur eux ? Quelle action ont exercée sur eux les femmes de leur entourage, qui, elles-mêmes, avaient reçu une éducation déterminée ? On a souligné que Voltaire avait été l'élève des Jésuites du Collège Louis-le-Grand, à Paris. Grâce aux travaux si informés de Loménie nous savons quelle fut la formation intellectuelle des Mirabeau, et les études si nourries et si méthodiques de M. Perroud ont mis en pleine lumière l'état d'esprit de Madame Roland et la part qu'elle prit à la carrière de son mari. Il manque de pareilles enquêtes sur la haute société et la bourgeoisie, sur les familles notables en général, dans les diverses provinces et cités de cette époque.

Prenons la question de l'éducation. La clientèle des jeunes gens de la bonne société se répartissait entre les collèges des Universités et ceux des Jésuites, ceci jusque trente ans avant la Révolution. Que valaient, que voulaient, qu'obtenaient les premiers de ces établissements à l'égard de leurs élèves ? Nous n'avons quelques renseignements que sur ceux de l'Université de Paris. La seule constatation d'ensemble est que les collèges universitaires donnaient un enseignement presque exclusivement humaniste, que le bon Rollin et ses confrères suscitaient, entretenaient, par tous les procédés pédagogiques alors en honneur, l'admiration des Républiques antiques de la Grèce et de Rome. Et l'on peut bien penser que de la sorte ils inculquèrent dans les esprits le vocabulaire révolutionnaire dont j'ai tout à l'heure essayé d'indiquer l'action sur les idées et sur les événements.

Toutefois les collèges proprement universitaires périclitaient. Leurs régents renfrognés, maniaques, pédants et solitaires avaient un ascendant limité à la durée des classes. Ce n'était pas à eux que l'élite noble et riche confiait ses enfants. C'était à la Compagnie de Jésus dont les collèges étaient si nombreux dans le royaume. Et quelles idées les jeunes générations ont-elles emportées des collèges des Jésuites, nous ne le saurons qu'après historique de ces établissements, qu'après étude des familles qui, de père en fils généralement, furent élevées dans chacun d'eux. La seule consta-

tation d'ensemble admissible jusqu'à présent est identique à celle que l'on déduit de l'enseignement universitaire. C'est au sortir des collèges de l'illustre Compagnie que l'on était en pleine possession du vocabulaire révolutionnaire. Les élèves des Jésuites, un Robespierre par exemple, restaient pénétrés pour leur vie des périodes enflammées du *Conciones*, et tous plus ou moins avaient, au nom de Brutus, condamné en termes violents la tyrannie de César et provoqué à l'assassinat du dictateur. Un enseignement aussi foncièrement humaniste, l'exaltation des Anciens en vers latins et en prose latine, sur les bancs de la classe et sur les tréteaux du théâtre que possédait chaque collège, ont sans doute contribué à persuader aux disciples des bons Pères, sans qu'ils eussent besoin de recourir à Montesquieu, que les Républiques antiques étaient fondées sur la vertu et que l'idéal du citoyen était réalisé dans les héros de Plutarque. Parfois même, semble-t-il, cet enseignement fut plus direct [1]. Un ironiste en conclurait que les voies de Dieu sont impénétrables. Je me contente de demander que l'on mette en lumière l'action à la fois pédagogique et politique des Jésuites au XVIII[e] siècle. Sans compter que leurs héritiers dans les Écoles, les Oratoriens entre autres, malgré de fortes tendances à la réforme des méthodes, ne modifièrent pas leurs conceptions essentielles. Peut-être des érudits de la Société de Jésus ont-ils en préparation des monographies sur cette question, et leurs riches archives ne pourraient manquer de nous procurer la pleine lumière. Même avec cette perspective et tout en se félicitant de cette collaboration, les travailleurs séculiers et laïques devraient se frayer un sentier parallèle dans ce domaine trop peu exploré. Si l'accès aux documents de la Société de Jésus leur demeurait refusé, il leur serait toujours loisible de s'attacher à scruter la mentalité des générations qui passèrent par les collèges de la Compagnie pour discerner dans quelle mesure persista l'influence éducatrice de ces maîtres.

Il ne suffirait pas du reste d'envisager les Jésuites comme corps professoral. Il faudrait y joindre leur participation à la vie intel-

1. Dans un article du *Mercure de France* (tome CXII, p. 646), je lis, sans pouvoir vérifier, que le P. Porée, à Louis-le-Grand, quelques années après la mort de Louis XIV, déclarait dans une harangue : Sous la monarchie, « le roi et les grands du royaume regardent ordinairement comme perdu tout le temps qu'ils n'emploient pas à la guerre. Au contraire, la politique des états républicains est de conserver et de procurer la paix ».

lectuelle des Académies, sociétés savantes et salons des capitales provinciales, participation qui fut des plus actives, souvent intéressante et même fructueuse, qui montre qu'à côté de purs humanistes l'Ordre comptait des esprits orientés vers la science et ses méthodes, que ses membres étaient parmi les orateurs et coryphées les plus féconds des cercles soit érudits soit mondains.

En somme nous savons beaucoup trop peu sur l'éducation de la société noble et bourgeoise au XVIIIe siècle, sur l'éducation que donnaient en particulier les Jésuites. Tant que cette lacune ne sera pas comblée, le problème de l'origine des idées adoptées par les gens de cette époque restera singulièrement ardu.

Même observation pour l'action religieuse du clergé vis-à-vis des laïques, non du clergé considéré comme corps et de l'Église considérée comme puissance, mais des personnalités ecclésiastiques mêlées à la vie de tous. On commence à admettre que le XVIIIe siècle ne fut pas le siècle de l'athéisme. Mais il ne fut même pas le siècle de l'anticléricalisme, du moins vis-à-vis des individualités du clergé. Sans doute chez les gens éclairés le besoin du divin trouvait à se satisfaire suffisamment par le déisme. Encore ce déisme s'accompagnait-il souvent du maintien des pratiques religieuses les plus essentielles, parce que c'étaient des habitudes, des traditions à la fois respectables et d'utilité sociale, ou même parce qu'elles étaient conformes aux règles de la prudence. D'autre part nobles entrés dans l'épiscopat et bourgeois entrés dans le clergé paroissial des villes ne requéraient plus de manifestations de stricte adhésion au dogme, sinon de la part des jansénistes ; ils glissaient eux-mêmes sans s'en douter au déisme comme à la tolérance dans les diverses circonstances de la vie de société. C'est le temps où la Sorbonne enfante un Turgot et un Morellet, où dans l'épiscopat brillent Talleyrand, Champion de Cicé, Loménie de Brienne, lequel laisse le bon abbé Audra collaborer ardemment avec Voltaire au salut de Sirven tant qu'Audra n'est pas compromettant. Il apparaît ainsi que laïques et ecclésiastiques s'accordaient sur le maintien et le respect d'une religion de bonne compagnie, en attendant que les conflits révolutionnaires vinssent mettre en péril l'orthodoxie et l'Église, et réveiller par suite au fond des âmes ecclésiastiques une foi méfiante et irritée. Enfin quand on parcourt les généalogies des familles de l'élite provinciale, on voit que, comme aujourd'hui à nouveau, la plupart don-

naient un ou plusieurs de leurs enfants à l'Église [1]. Effet des coutumes et lois successorales, dira t-on. L'explication ne vaut que pour certains cas, et, quoiqu'il en soit, de toute évidence ces ecclésiastiques devaient sur leurs parents et parentes exercer une action, une influence qu'il importe de rechercher quand on étudie la formation des idées d'alors. Madame Roland, malgré sa flamme intérieure et sa prédilection pour les audaces de la pensée, dut, avertie par son tact et sa délicatesse de sentiments, faire des concessions couramment au frère aîné de son mari, le chanoine Dominique Roland, du moins jusque 1789. Pouvait-il en être autrement dans la plupart des familles ? C'est pourquoi l'on manque à la logique et l'on fait abstraction de la réalité quand on néglige le rôle des ecclésiastiques sur la formation des idées dans les milieux où ils se trouvaient.

Autre lacune : la mentalité des femmes, à cette époque où l'homme de bon ton acceptait de si bonne grâce l'ascendant de l'esprit féminin. Sans doute on a étudié la Pompadour. Madame Geoffrin, etc., etc., les grands premiers rôles de l'intrigue et de l'intellectualité. Mais les femmes de haute condition et de condition moyenne qui n'intriguaient que pour pousser leur mari, qui ne lisaient et recevaient qu'après avoir consacré le plus clair de leur pensée à leur foyer ? Et pour prendre la question à l'origine, quelle éducation, avant leur mariage, les jeunes filles avaient-elles emportée du couvent ? Allèguera-t-on, pour écarter la difficulté, que la clôture, la discrétion absolue des maisons religieuses font de ce sujet un domaine interdit à toute investigation ? Assurément les ecclésiastiques seuls ont beaucoup de moyens d'information sur l'œuvre pédagogique des communautés de femmes. La plupart de ceux qui s'y consacrent songent surtout à faire œuvre d'édification ; et si le cardinal Mathieu s'est préoccupé plutôt de faire œuvre d'historien, les pages qu'il a laissées sur les congrégations féminines de Lorraine sont assez superficielles et n'ont guère suscité d'émules. Aussi la question demeure entière. Il n'y a pourtant pas impossibilité de l'aborder. C'est encore au beau travail que M. Perroud nous a donné sur la formation intellectuelle de Madame Roland et de ses amies comme sur toute son existence, que je pense en formulant cet acte de foi. Prétendra-t-on d'autre part

1. Sur cinq frères Roland, trois sont d'Église.

que les religieuses vivant complètement à l'écart du monde et confinées dans un cercle étroit de traditions et de croyances immuables, leurs élèves sortaient de leurs mains réfractaires pour toujours à toutes les idées du siècle ? Ce fut le cas assurément pour beaucoup, et celles-là l'éducation reçue au couvent les éloigna de prime abord du déisme et de l'envie de philosopher, pour ensuite, lors de la Révolution, les entraîner dans la réaction par horreur du schisme constitutionnel. Mais ce fait même, quand il s'est produit, doit être relevé, d'autant plus que généralement, après avoir impatiemment supporté l'émancipation de pensée de leurs époux, elles les précipitèrent avec elles dans la contre-Révolution. L'opinion cependant est trop absolue. Elle ne tient pas compte de la mondanité de nombreuses maisons religieuses qui laissaient pénétrer les échos du dehors. Elle n'explique pas comment certaines jeunes filles, à peine rentrées dans la famille, y donnaient libre cours à un appétit de lectures, y montraient une curiosité d'esprit qu'on ne peut attribuer complètement à une réaction vis-à-vis des contraintes de naguère. Il est un fait indéniable, à savoir que fréquemment au temps de Louis XV et surtout de Louis XVI, la jeune femme de bonne famille, à peine émancipée par le mariage, se considère comme vivant « au siècle des lumières » et qu'elle aura sur son mari, sur sa parenté, un rayonnement intellectuel considérable. Dans une ville secondaire comme Valence, le lieutenant Bonaparte trouve des salons tenus par des femmes charmantes et qui lui ouvrent bien des horizons sur la nécessité de meubler son esprit. La chose est encore moins contestable pour les cités de noblesse parlementaire comme Aix-en-Provence, Rennes, etc., pour les villes de haut négoce où la bourgeoisie de grande fortune se plaît à recevoir, comme Bordeaux, Lyon, Nantes, etc.

Indépendamment des lacunes qui subsistent dans l'étude de la pensée du XVIII[e] siècle, signalons une cause permanente d'erreurs. On attribue de préférence les idées politiques et sociales des hommes de ce temps à leur éducation littéraire et humaniste. J'ai indiqué plus haut qu'il y a du vrai dans cette thèse. Cependant les idées politiques et sociales d'alors dérivent davantage d'une adhésion plus ou moins consciente, plus ou moins réfléchie, mais très généralement répandue, aux principes et à la doctrine professée en économie politique par l'école dite physiocratique. En outre si les hommes du XVIII[e] siècle ont adhéré à la doctrine phy-

siocratique, c'est qu'elle cadrait avec les résultats de leur expérience journalière, qu'elle flattait leurs intérêts, qu'elle promettait, une fois passée dans les faits et traduite en réformes, de satisfaire et leurs besoins et même leurs ambitions.

Sans doute on s'enthousiasmait à cette époque pour Fénelon et Rousseau, certains lisaient Young et Thompson, et d'autres Gessner, la plupart se plaisaient aux fadeurs d'un Florian et aux descriptions si vides de poésie d'un Delille. A la suite on se découvrait une âme pastorale, on jugeait moral, salutaire et exquis le retour à la vie rustique, tandis que peu à peu les bonnets à la laitière et les robes de linon paraissaient autrement seyantes et gracieuses que les toilettes d'apparat et les étoffes somptueuses à la Pompadour. Cependant ce réveil d'inclinations et de goûts champêtres s'explique encore mieux par le retour à la terre qui se manifeste de tous côtés. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle la France avait été un pays de propriétaires fonciers. La terre était, aux yeux des riches et des aisés, la forme préférée de capital à faire fructifier. Les placements dans l'industrie et dans la banque n'étaient vus qu'avec méfiance. Puis Colbert, à coups d'ukases, avait obligé nombre de bourgeois des grandes villes à mettre des fonds dans des entreprises industrielles et de commerce, dans la colonisation, par exemple quand il contraignait le patriciat de Lyon à figurer sur la liste des actionnaires de la Compagnie des Indes. Au XVIIIe siècle, à la suite du système de Law et du développement du trafic avec les Iles, de la suprématie de nos produits de luxe et de nos modes en Europe, le commerce et l'industrie prospèraient par l'initiative même des particuliers et non plus seulement sous l'impulsion de l'État. Néanmoins la terre demeura le capital préféré du plus grand nombre. Le bourgeois enrichi dans le négoce, le titulaire d'un office, le robin tenait à posséder de la terre, surtout s'il avait l'ambition et quelque espoir de se glisser dans la noblesse, car il n'était de vrai noble dans l'opinion que celui qui faisait figure de propriétaire, qui possédait un château, à tout le moins une ancienne maison forte. A défaut de domaines ainsi susceptibles de l'aider à se hausser dans l'échelle sociale, le courtaud de boutique visait, pour le jour où il aurait fortune faite, à acquérir une maison des champs. L'amour-propre n'était pas seul en jeu dans de tels projets. La valeur de l'argent diminuait beaucoup alors et celle des denrées, matières premières et produits fabriqués allait croissant.

Les exemples et résultats de l'agronomie pratiquée en Angleterre, exemples et résultats que les théoriciens physiocrates étaient les premiers à répandre dans le public, les procédés employés de l'autre côté de la Manche pour obtenir de belles récoltes, stimulaient les propriétaires français, les poussaient à faire rapporter le plus possible à la terre, à inculquer à leurs fermiers, vignerons, etc., des méthodes d'exploitation perfectionnées. Et, quoique dans des proportions quelque peu décevantes et qu'explique la routine du cultivateur, il y eut vraiment surproduction agricole. Au reste il ne suffit pas d'envisager le revenu précis en argent, rentes d'origine ancienne et redevances pécuniaires toujours contestées par les fermiers et parfois contestables, que le propriétaire tirait de son fonds. On doit faire état du revenu en nature. Le bourgeois qui allait le dimanche promener sa famille à sa maison des champs en rapportait légumes, fruits, produits de tout genre pour la consommation du ménage. Quand il prolongeait ses séjours à la campagne, vivant à très bon compte sur le fond même, il réalisait des économies sérieuses. Enfin dans l'année, périodiquement, vin, fourrage pour les chevaux de son carrosse, comestibles provenant de la basse-cour, de l'étable, du jardin lui étaient apportés par l'exploitant et aidaient grandement à son existence matérielle. Le revenu en nature tiré des terres devait donc être considérable quoique nous ne puissions guère l'évaluer. Ainsi s'explique en partie l'attachement que conservent les propriétaires du Midi pour ce mode d'exploitation qu'est le métayage à mi-fruit, bien qu'il soit une source de chicanes incessantes entre propriétaire et fermier.

Aussi parmi les détenteurs du sol, tous ceux qui étaient plus ou moins éclairés, c'est-à-dire les gros et moyens propriétaires, ont fait adhésion aux théories des physiocrates. Précisément les physiocrates, dans l'intérêt d'un rendement plus élevé, combattaient la petite propriété au profit des moyens et des grands domaines. Surtout les physiocrates proclamaient la terre la grande source des richesses ; ils réclamaient pour ses possesseurs toutes les facilités d'exploitation et de vente des récoltes, toutes les faveurs du pouvoir, en même temps qu'ils prodiguaient les conseils et les directions pour l'accroissement du rendement des terres. Avec les sociétés dites d'Agriculture, les cercles et groupements de tout genre prêchaient le retour à la terre. Et ces faveurs du pouvoir

qu'ils sollicitaient de façon pressante, les physiocrates les obtinrent dans la seconde moitié du siècle. Tandis que la libre circulation des grains à l'intérieur du royaume était décrétée en 1763, pour une durée assez éphémère il est vrai, intendants, administrateurs de toute catégorie faisaient pénétrer dans les pays de France les plus reculés l'impression que les physiocrates et les propriétaires avaient l'oreille des gouvernants. La littérature, l'action des économistes physiocrates, le goût de la propriété foncière en étaient intensifiés.

Bien plus, la doctrine des physiocrates suscitait, nourrissait dans les âmes des ambitions analogues à celles qui poussaient à l'acquisition de la terre le bourgeois épris d'anoblissement. Les physiocrates demandaient pour la nation la concession de droits politiques, étant entendu que la nation se composait des seuls propriétaires, les propriétaires constituant la force vive du pays à l'exclusion de tous autres Français, les propriétaires supportant l'essentiel des charges publiques, représentant tous les intérêts légitimes et donnant des esprits sages et des administrateurs d'expérience par la gestion de leurs domaines. N'avait-on pas sous les yeux, dans cette Angleterre qu'on admirait, qu'on jalousait, le spectacle du rôle prépondérant joué dans la paroisse, le comté et à partir de Georges III dans la vie du Parlement par la gentry ? Adhérer à la doctrine et à l'école physiocratique, c'était travailler à la réalisation de plans politiques d'où sortirait pour la France une nouvelle noblesse sous la forme d'une aristocratie foncière qui ferait enfin place aux bourgeois et robins sur le pied d'égalité avec les gentilshommes. L'envie et l'orgueil comme le calcul trouvaient à se satisfaire par l'adoption des revendications d'un Dupont de Nemours, d'un Mercier de la Rivière, d'un Turgot, d'un Morellet.

En arrondissant ses terres et en les faisant fructifier, en professant le dogme physiocratique, on se sentait même devenir meilleur, et on en éprouvait une vanité quelque peu pharisaïque. Les physiocrates n'affirmaient-ils pas que le retour à la vie des champs était un moyen de régénération physique et morale, qu'à se retrouver en pleine nature loin de la corruption des villes, on refaisait sa santé, on reprenait goût à la pureté, aux vertus familiales, etc. ? Par là les raisonnements de l'économie politique rurale réveillaient dans les âmes l'écho des effusions lyriques de

Rousseau et de son école, se confondaient avec ces impressions désintéressées ; et, très sincèrement, les riches propriétaires se croyaient sous le charme attendri de lectures littéraires et conquis à un idéal de simplicité et d'innocence champêtre, alors qu'ils se souciaient d'agrandir leurs terres, d'en tirer plus de revenus, d'acquérir en plus par la possession de la terre un rôle politique.

C'est pourquoi, au début de la Révolution, la société française sera en grande majorité physiocrate de théories, attachée dans la pratique à la propriété rurale. M. Weulersse a bien eu raison de consacrer à l'école physiocratique un ouvrage de dimensions très considérables et extrêmement renseigné [1]. Ce sujet requérait une étude des plus amples et l'on ne saurait exagérer la place des doctrines physiocratiques, la part de la propriété foncière dans la vie politique, économique et sociale de la période antérieure à 1789. La période postérieure ne fait que confirmer cette impression. C'est parce que la majorité de la Constituante sera physiocrate d'idées et faite de gros et moyens propriétaires fonciers que la Constitution de 1791 sera censitaire et en faveur des détenteurs de la terre, après que l'Assemblée aura libéré cette terre des redevances qui l'accablaient et en aura facilité l'accès aux aisés de la bourgeoisie et de la classe paysanne par l'opération des biens nationaux. Après l'intermède de 1793-94 où la Convention, obligée de s'appuyer sur le peuple, réservera ses faveurs à la démocratie des villes et s'efforcera de créer avec la petite propriété foncière une démocratie rurale qui fasse équilibre aux riches propriétaires bourgeois, la Constitution de l'an III reprendra les errements de celle de 1791, suivis désormais par l'administration napoléonienne, par la Charte de 1814 et 1830 et les gouvernements de 1815 à 1848.

Nous pouvons donc affirmer qu'on se fourvoie quand on attribue le courant d'idées qui prédomine dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle surtout à des tendances lyriques et sentimentales, à des émotions désintéressées provoquées par la littérature. L'origine en est dans les théories physiocratiques, elles-mêmes inspirées par les intérêts et les besoins qui dominaient les contemporains, et adoptées pour ce motif par les contemporains.

D'où vient que l'on commette une telle erreur ? Elle est due à la diffusion des essais et ouvrages de critique littéraire, bien plus

1. Weulersse, *Le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770*. Paris, 1910, 2 vol. gr. in-8°.

accessibles au grand public et séduisants que la lecture de Dupont de Nemours et du marquis de Mirabeau. Les goûts agrestes et les fantaisies bucoliques de la société du XVIIIe siècle sont une mine d'anecdotes, un sujet inépuisable de thèmes faciles, légers et aimables pour les journalistes et chroniqueurs mondains en quête de copies. Rien de plus aisé, rien de plus gracieux, rien qui plaise mieux à l'imagination et au cœur d'un auditoire élégant ou de lectrices éprises de distractions sans fatigue et de petits émois, que l'évocation par un virtuose de la conférence ou un écrivain académique d'une Marie-Antoinette dans le cadre de Trianon, et d'une Cour empressée à mettre les bergeries à la mode. A quoi bon chercher davantage pour expliquer le retour à la vie champêtre ? Ainsi se répand, se transmet et se répète le mythe des origines littéraires et poétiques des idées prérévolutionnaires.

Dernière question sur la formation intellectuelle des contemporains de Louis XV et Louis XVI : de façon générale est-il toujours possible de discerner la filiation de leurs idées, de déterminer avec une précision rigoureuse ce que j'appellerais leurs « appellations d'origine » ? Le procédé est arbitraire qui consiste, après avoir catalogué les opinions d'un personnage, d'attribuer celle-ci à telle lecture et telle influence, celle-là à telle autre, de reprendre comme une affirmation doctorale l'ironique refrain : « C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau ! » Semblable opération subit trop souvent l'empreinte des circonstances, les suggestions de l'actualité. Naguère, à part les travailleurs qui avaient rencontré sur leur chemin des meneurs de la Révolution appartenant au protestantisme, les historiens négligeaient totalement parmi les causes de fermentation des esprits au XVIIIe siècle les inspirations dues à la Bible. Aujourd'hui, l'intervention américaine nous ayant créé des devoirs de politesse, c'est à qui retrouvera dans la pensée des sujets de Louis XV et Louis XVI, et ceci au petit bonheur, les leçons des ancêtres du président Wilson, des puritains de la Nouvelle-Angleterre, eux-mêmes héritiers des pèlerins de la May Flower, de John Knox et de Calvin. Surtout quand on s'ingénie à recenser et étiqueter, vis-à-vis des idées d'une époque, leurs diverses généalogies, on fait abstraction des phénomènes si puissants d'assimilation, de digestion serais-je tenté d'écrire, que pratique l'esprit humain sur toutes les lectures, discours et impressions qu'il enregistre. Après que l'esprit humain a complètement

transformé pour en faire sa substance propre toute cette nourriture intellectuelle, si l'on manque de renseignements précis par ailleurs, les démonstrations catégoriques deviennent impossibles. Le plus prudent, semble-t-il, est de récapituler quels aliments ont été à sa portée pour développer sa pensée, puis d'établir quels événements ont pu, dans la foule d'idées qu'il avait acquises, mettre au premier plan dans son esprit celles qu'il a manifestées. C'est en accord avec la réalité des faits, ou par réaction contre la brutalité de cette réalité, que nos idées sortent des profondeurs de notre être psychique et de la pénombre du subconscient. Est-ce parce qu'ils étaient devenus démocrates et républicains par leurs lectures que les hommes de 92 et 93 ont proclamé, ont tenté d'appliquer des principes de république démocratique N'est-ce pas plutôt parce que, pour renverser le Roi et ensuite pour tenir tête à la coalition et à la Contre-Révolution, il fallait obtenir l'appui du peuple des ouvriers et des paysans de France? Dans cette situation les réminiscences de ce qu'ils avaient lu et entendu sur la précellence et la vertu de la république démocratique se sont imposées à leur souvenir, sont apparues à l'ordre du jour de leur pensée, refoulant momentanément toute réminiscence d'un autre ordre. Ils se sont crus cependant guidés par les idées pures, mais parce que tout être pensant a besoin de prêter à sa conduite la portée générale ainsi que le caractère idéaliste que réclament en lui la raison et la dignité humaine.

Démêler les influences intellectuelles qui se sont exercées sur la formation d'un esprit ne suffit donc pas à expliquer l'origine de ses idées. Il faut encore rapprocher les idées qu'il a exprimées et les circonstances dans lesquelles il les a exprimées, car fréquemment c'est à l'appel de telle ou telle circonstance que telle ou telle influence intellectuelle s'est réveillée en lui sous forme de l'idée que nous étudions.

III

Une ultime réflexion devrait être présente à la pensée de l'historien de cette époque. Jusqu'à quelle couche, jusqu'à quelle classe de la population les idées de la haute société ont-elles pénétré? De nombreux ouvrages ont répété que le peuple de France

était devenu révolutionnaire par ses lectures. L'équivoque même à laquelle prête le mot « peuple » a contribué à généraliser cette opinion. Par « peuple » s'agit-il de la nation prise dans son ensemble ? Ici l'affirmation échappe à toute discussion par sa généralisation audacieuse. S'agit-il de la classe populaire ? Alors les objections se présentent en nombre à l'esprit. La première et qui pourrait peut-être suffire est que le peuple, surtout dans les campagnes, ne savait pas lire. Dira-t-on qu'une foule de revendications et de protestations sont arrivées sous forme verbale jusqu'à son entendement ? La chose est vraisemblable pour le peuple des villes, journellement en contact avec les esprits éclairés, les caractères frondeurs, les tempéraments d'opposition et qui, au surplus, ne manquait pas de gens instruits et obligeants disposés à lui faire la lecture. Peu importe du reste si thèmes, maximes et propos dangereux parvenaient déformés à ses oreilles : souvent ils ne l'émouvaient que davantage.

Mais le peuple des villes, comparé à celui des campagnes, n'était qu'une minorité. Or les paysans étaient bien plus illettrés que les ouvriers, ils avaient dans de bien moindres proportions l'écho des discussions de la classe supérieure. Très sensiblement plus arriéré qu'aujourd'hui, méfiant et réfractaire aux nouveautés de tout ordre, le paysan s'attachait avec un entêtement obstiné aux quelques idées héritées de ses ancêtres tant qu'elles n'étaient pas contraires à ses intérêts. On peut donc admettre que le mouvement intellectuel du XVIIIe siècle ne pénétra guère jusqu'à la classe des paysans. Il faut avouer que les premiers à prétendre le contraire, ce furent les nobles et les bourgeois de ce temps. Mais quand on voit sous quelles espèces les citadins se représentaient les ruraux, lorsqu'on se rappelle que le personnage qui, rentré à la ville, applaudissait sur le théâtre Annette et Lubin, Annette en robe à paniers, Lubin en petite veste élégante à rubans de soie, lorsqu'on se rappelle que ce personnage avait sans doute peu auparavant disputé âprement sur ses intérêts, à sa maison des champs, avec Lubin et qu'il avait pu voir Annette et Lubin non pas sous les aspects de bergers d'opéra-comique, mais sous les apparences de « tas de fumier ambulants ». on demeure sceptique sur le témoignage des propriétaires fonciers d'alors à l'égard des travailleurs de la terre. On ne s'explique même pas comment ils arrivaient à s'imaginer un monde de paysans heureux sur lesquels ils pourraient

pleurer de tendresse, comment ils réussissaient à draper devant leurs propres yeux un horizon de contes bleus, bien qu'il faille enregistrer plus proche de nous un autre cas d'aveuglement collectif : l'ignorance absolue où demeurèrent jusqu'au 10 décembre 1848, la bourgeoisie et la classe ouvrière de la première moitié du XIXe siècle sur le fétichisme bonapartiste des campagnes.

J'ajoute que l'adhésion apportée par les paysans au mouvement de 1789 s'explique très suffisamment sans qu'il soit nécessaire de leur prêter une pensée riche de critiques et de projets. Que le paysan eût des besoins plutôt que des idées, des passions plutôt que des principes, il n'en a pas moins accueilli les idées et les principes quand il s'est rendu compte que ses besoins et ses passions en seraient fortement étayés. Lors des États Généraux, il a laissé fréquemment les bourgeois rédiger ses cahiers, habiller de généralisations philosophiques et diluer en périodes sentimentales l'expression de ses griefs précis et de ses rancunes farouches. Ce n'est pas une raison pour lui attribuer les idées de la classe dirigeante. En adoptant cette conception fausse on ne pourrait s'expliquer pourquoi, dès qu'il eut assouvi ses colères et ses appétits, dès qu'il fut en possession de la terre, il se détourna d'une Révolution qui, tout en glissant au régime démocratique, accablait son domaine, par l'organe des représentants du peuple en mission, de réquisitions de tout genre au détriment du revenu.

IV

Il y aurait bien d'autres lacunes, bien d'autres causes d'erreurs à signaler aux historiens qui abordent le XVIIIe siècle français. Au contact d'une des époques les plus nobles du passé puisque c'est une des plus riches d'intellectualité, d'une des plus intéressantes parce que c'est une ère de transition, d'évolution, j'ai été surpris de voir combien en réalité elle était ignorée de nous. J'ai cherché des raisons de cette ignorance. J'en relève ici quelques-unes, je ne saurais les relever toutes.

L. LÉVY-SCHNEIDER.

PROGRAMME

D'UNE

BIBLIOGRAPHIE SYNTHÉTIQUE

Nous avons annoncé une réorganisation de notre Bibliographie. C'est, en effet, un des problèmes les plus délicats qui soient à résoudre pour toute Revue historique dont le programme est large, — à plus forte raison pour une Revue dont l'objet est la synthèse, — que celui d'une organisation appropriée de la partie bibliographique.

Après avoir jugé, très objectivement, notre activité passée, nous indiquerons comment il nous semble possible de mieux faire à l'avenir.

***

Parmi les formes que nous avions données précédemment au compte rendu des livres, il y avait le *Bulletin critique*.

Ce Bulletin comptait autant de rubriques que l'histoire intégrale — telle que nous la comprenons ici — compte de spécialités. Or nous ne pouvions prétendre à analyser, sous chaque rubrique, tous les ouvrages nouveaux : la totalité de chacun de nos fascicules n'y aurait pas suffi. Nous parlions des ouvrages, ou envoyés d'office par les éditeurs, ou demandés pour leurs besoins particuliers par les collaborateurs de la *Revue* : des œuvres importantes nous échappaient quelquefois, tandis que des publications médiocres nous parvenaient et obtenaient l'honneur du compte rendu. Et les proportions mêmes des comptes rendus n'étaient pas toujours en rapport avec la valeur des livres, à plus forte raison avec l'intérêt qu'ils présentaient du point de vue de la synthèse. — Sous la forme

du Bulletin, notre bibliographie faisait double emploi, il faut bien en convenir, avec la bibliographie des Revues historiques ordinaires. Elle était plus variée, peut-être, mais par là même condamnée à être d'autant plus incomplète.

Ce qui différait de la bibliographie banale et courante, dans la *Revue*, c'étaient les *Revues générales* et les *Revues critiques*.

Les premières, « inventaires du travail fait et à faire », dont le programme, établi à l'origine, a été élargi et amélioré en 1906, ont rendu des services reconnus en dressant, pour de vastes tranches d'histoire, un bilan des résultats acquis et en orientant les travailleurs mal renseignés ou novices vers les sujets à traiter. — L'inconvénient, ici encore, c'est l'ampleur du programme : comme il embrasse l'histoire entière, sous tous ses aspects, il faudrait un temps très long, ou beaucoup plus de place que nous n'en pouvons avoir à notre disposition, pour le réaliser pleinement.

Les Revues critiques, par une sorte de nécessité interne, se sont multipliées dans les temps qui ont précédé la guerre. Ce qui les distingue des notes du Bulletin critique, c'est qu'elles constituent de véritables articles, — d'étendue, au reste, très variable ; et c'est surtout qu'au lieu d'enregistrer l'arrivage fortuit des livres, elles sont consacrées, tantôt à un ouvrage d'importance capitale, tantôt à un groupe d'ouvrages qui renouvellent une question. D'autre part, ce qui les distingue des Revues générales, c'est qu'elles sont bien plus limitées pour l'étendue du sujet et pour la matière bibliographique ; c'est aussi qu'elles ne peuvent répondre à un programme déterminé, puisqu'elles naissent des publications courantes, — qui sont l'imprévu, — pour en recueillir l'essentiel et en faire apparaître les résultats importants.



Cela posé, que ferons-nous pour améliorer notre organisation bibliographique ?

Nous supprimerons le *Bulletin*, d'abord : il n'était et ne pouvait être qu'un trompe-l'œil. Parmi les ouvrages reçus, — et dont nous publierons la liste, — il s'en trouvera, qui ne fourniront pas l'occasion de Revues critiques et que, cependant, nos collaborateurs verront un intérêt à signaler. De ceux-là il sera parlé dans les *Notes, questions et discussions* : ils donneront lieu à des *Notes de*

lecture, le plus souvent groupées sous des titres divers. Nous n'afficherons plus l'ambition chimérique de tenir à jour une Bibliographique analytique de l'histoire intégrale. Ce sera de la probité scientifique et de la probité tout court.

Nous maintiendrons nos *Revues générales*. Il y aurait paradoxe à les supprimer après qu'elles ont si efficacement contribué au succès de la *Revue* et que tant de périodiques ont suivi notre exemple. La difficulté qui naissait d'un programme trop riche et trop lent à réaliser a été levée par l'organisation de la *Bibliothèque de Synthèse historique*. Les cent volumes de cette *Evolution de l'Humanité* que nous y publierons et dont nous donnons, dans ce numéro même, l'Introduction, seront quelque chose d'analogue à nos Revues générales, — avec cette différence que l'exposé des résultats obtenus aura plus d'ampleur et de vie, que la bibliographie, au contraire, sera moins étalée et moins encombrante. La *Revue* se trouvera ainsi déchargée d'une bonne partie de sa tâche et elle n'aura qu'un rôle complémentaire à jouer.

Il conviendra de publier les Revues générales qui répondront aux besoins, à l'*urgence* — telle que nous l'avons définie récemment [1]. Il y a des domaines de l'histoire où l'inventaire reste à établir, des domaines où il n'a pas été fait depuis longtemps : de là une urgence professionnelle, en quelque sorte. Il y a surtout des époques et des questions pour lesquelles un intérêt, soit pratique, soit spéculatif, exige une mise au point et l'élaboration d'un programme de recherches à entreprendre, de sujets à traiter.

L'histoire de la guerre mondiale est un champ immense : pour la solution de problèmes nombreux et divers, il importe que ce champ soit travaillé avec méthode, avec vigueur. Nous voulons contribuer, pour notre part, à une organisation qui s'impose. Comme l'*Évolution de l'Humanité* n'atteindra qu'à son terme ce sujet d'intérêt immédiat, nous lui consacrerons ici une rubrique spéciale, qui reviendra fréquemment. Et il y a là un exemple de l'esprit qui règlera le choix de nos Revues générales.

Enfin, nous continuerons à développer les *Revues critiques*. Telles que nous les avons caractérisées plus haut, et complétées

1. Voir notre Introduction au tome XXIX, *Les Études historiques et la Guerre*.

par les *Notes de lecture*, elles constituent la forme la plus souple d'une Bibliographie qui prétend, tout à la fois, suivre le mouvement historique et le régler, ne rien laisser échapper des résultats acquis et préciser sans cesse les problèmes qui restent à résoudre.

Nous demandons à nos collaborateurs, pour les domaines divers de l'histoire intégrale, de ne pas attendre nos offres de livres, nos invitations aux articles : qu'ils veuillent bien, puisqu'ils surveillent chacun une partie de l'horizon historique, intervenir spontanément toutes les fois qu'un ouvrage, qu'un ensemble de publications auront fait avancer le travail de façon sensible, et nous offrir une mise au point.



Ce que nous nous proposons surtout, pour rendre notre Bibliographie aussi efficace que possible, c'est de l'orienter, plus encore que par le passé, vers la synthèse du second degré. Bien plutôt que des résultats d'érudition, nous devons tâcher de faire apparaître des résultats de science.

Il est reconnu qu'une science ne se constitue définitivement et ne progresse sûrement que par l'élaboration d'une méthode appropriée. La faute de bien des théoriciens, épris d'histoire-science, a été de vouloir appliquer automatiquement à l'histoire la méthode de quelque autre science constituée. La faute d'un grand nombre d'historiens, attachés à la tradition, a été de considérer comme scientifique la pratique de l'empiriste naïf, qui se borne à *raconter*, ou de l'érudit méticuleux, qui se borne à collectionner des faits éprouvés par la critique. Nous avons essayé de définir la méthode qui, fondée sur la nature des choses, permettrait à l'histoire de devenir explicative. Nous avons proposé une *articulation* de la synthèse qui doit s'éprouver dans le travail même de synthèse : car une méthode répond à des hypothèses sur la causalité, que l'application justifie ou élimine.

Une bibliographie véritablement synthétique contribuera à vérifier si les faits qui composent l'histoire sont bien un complexe de contingence, de nécessité et de logique. Une bibliographie véritablement synthétique devra relever, dans la production historique, tout ce qui tend à déterminer le rôle des facteurs contingents, nécessaires, logiques. On peut concevoir — et nous chercherons à réaliser — des Revues critiques, des Revues générales et aussi des

numéros spécialisés), qui orientent la bibliographie vers l'étude de questions scientifiques précises : rôle du hasard ou des individus, rôle du milieu géographique, du milieu ethnique ou plutôt « psycho-collectif » ; nature et rôle de la « société », de l'« institutionnel » ; formes, rôle, développement de l'élément logique.

Des chefs d'équipe éprouvés, dont le concours nous est acquis pour cette tâche, suivront ici certains problèmes, rechercheront les livres propres à en avancer la solution, se feront aider eux-mêmes, pour le dépouillement, par des auxiliaires de leur choix, se communiqueront entre eux les ouvrages complexes, riches en substance scientifique. Nous projetons toute une organisation que l'éloignement de certains collaborateurs et les complications d'ordre matériel, que la nature même du sujet et les difficultés d'ordre interne, rendent délicate et longue à réaliser. Mais nous ferons notre possible pour aboutir, et nous appelons à nous les bonnes volontés.

Personnellement, nous continuerons à suivre, dans la mesure de nos moyens, le mouvement théorique, à informer nos lecteurs des tentatives, des initiatives qui se produiront, à l'étranger comme en France, pour orienter l'histoire dans des directions neuves. Nous prions, d'ailleurs, tous ceux, en tous pays, qui ne se contentent pas d'un travail routinier, mécanique, tous ceux qui réfléchissent sur l'histoire et qui tâchent à la constituer en science, de nous faire connaître leurs travaux, d'entrer en rapports avec nous. Nous désirons passionnément que de mieux en mieux la *Revue* remplisse son office, qu'elle soit un centre — un centre international — où la réflexion, la critique, l'esprit de synthèse, l'activité organisatrice mènent l'histoire à ses fins les plus hautes.

H. B.

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

IN MEMORIAM

Longue et douloureuse est la liste des pertes que nous avons faites au cours des années 1914-1919 : elle compte quelques-uns de ceux qui apportaient le concours le plus utile ou qui donnaient les plus beaux espoirs à la *Revue*.

***

Parmi nos collaborateurs et amis qui ont disparu dans cette période chargée d'événements, il n'en est pas — même des plus âgés — dont la guerre n'ait abrégé les jours — par les angoisses qu'ils ont éprouvées, par les deuils qui les ont frappés, ou simplement par la tension d'esprit qu'exigeait, chez des hommes conscients de son exceptionnelle gravité, l'effort pour suivre la crise mondiale, dans le temps et dans l'espace.

Les noms de Victor Delbos, de Gaston Maspéro, d'Albert Métin, de Lucien Poincaré, de Maurice Tourneux ont figuré dans le programme de nos revues générales. L'intérêt qu'ils ont pris à la *Revue* n'a pu se manifester par une collaboration active; mais l'appui qu'ils nous ont donné nous fait un devoir de saluer ici la mémoire de ces hommes qui, à des titres divers, ont bien mérité de la science et de leur pays.

Occasionnelle, la collaboration de Ph. Champault, de J. Delvaille, de Pierre Foncin a été pour nous honorable et utile. Édouard Chavannes, Jules Combarieu, Paul Vidal de la Blache, par des revues générales d'histoire de la Chine, d'histoire de la musique, d'anthropogéographie, parues dans les premiers volumes de la *Revue*, ont contribué à lui assurer l'autorité scientifique. Pierre Cultru, travailleur actif et probe, nous apportait pour l'histoire coloniale un concours précieux. Émile Durkheim a servi la *Revue* non seulement en lui donnant un article important, *De la Méthode objective en sociologie* (1901), mais en lui ménageant, par sa propre collaboration, celle de tout un groupe excellent de travailleurs. Souvent, nous avons fait des réserves sur le *système* de ce puissant penseur, de ce chef d'école vigoureux; mais souvent aussi nous avons proclamé tout ce que lui doit la sociologie et tout ce que nous prenions à notre propre compte de sa conception du « social ».

A Paul Lacombe nous avons dit que nous consacrerons un article. Cet hommage est dû au collaborateur dévoué, dont le nom a figuré longtemps au sommaire de presque tous les numéros de la *Revue*. Il est dû au théoricien original, qui a bien mérité des études historiques et auquel pleine justice n'a peut-être pas été rendue.

***

Louis Adelphe, Charles Ballot, Émile Bertaux, Paul Cerf, Joseph Déchelette, Abel Ferry, Aug. Georges-Berthier, René Girard, Alfred Pichon, Adolphe Reinach sont, les uns tombés au champ d'honneur, les autres morts des suites de blessures ou de fatigues de guerre.

Paul Cerf, gérant de la *Revue*, lieutenant d'infanterie, a été tué, près d'Arras, dans les premières semaines de la lutte (4 octobre 1914). Ceux qui avaient pu l'apprécier et qui connaissaient son sentiment du devoir, l'ardeur de sa nature, la vivacité de son patriotisme, l'intérêt passionné qu'il avait toujours porté aux choses militaires, craignaient bien, en août 1914, de ne le revoir jamais. Ils ne l'ont pas revu ; mais son souvenir leur reste très présent.

J. Déchelette avait été pour nous un collaborateur de la première heure. Il avait préludé ici, par une revue générale d'archéologie celtique (tome III, 1901), à l'élaboration de ce *Manuel* d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine qui est un monument admirable d'érudition et de compréhensive intelligence. A 52 ans, il avait repris du service actif, et il est tombé, lui aussi, dès octobre 1914, à la tête d'une compagnie d'infanterie. *Galliæ reliquias illustravit, pro Gallia miles cecidit*, dit de lui une simple et fière légende de médaille.

Émile Bertaux avait publié dans la *Revue* la leçon d'ouverture de son cours d'histoire de l'art à l'Université de Lyon (tome IV, 1902). Il devait nous donner des revues générales d'histoire de l'art italien et de l'art espagnol. Sa belle carrière, féconde en travaux solides et brillants, l'avait amené à Paris, — au musée André et à la Sorbonne. Comme s'il n'eût pas eu les plus fortes raisons de tenir à la vie, il s'est dépensé sans mesure pendant la guerre. Capitaine interprète, chargé, au Ministère de l'Aviation, de dépouiller des revues étrangères, il voulut voler, pour être plus compétent : la tension physique qu'il s'imposa, à 47 ans, dans son ardeur généreuse de servir pleinement, a usé sa santé et entraîné sa mort.

Historien de l'art, également, et artiste, nature fine, sensible, distinguée, Alfred Pichon nous avait donné sur Puvis de Chavannes, dans le fascicule consacré à l'histoire de l'art (février 1914), des pages pénétrantes. Il s'intéressait à la fois aux origines de la Renaissance italienne et à l'art le plus moderne : il en sentait et il en montrait les affinités profondes. Sa constitution n'a pas résisté aux fatigues et aux émotions qu'il a éprouvées dans la conduite de trains sanitaires. Il est mort le 7 août 1918, à 41 ans.

Charles Ballot était un collaborateur récent de la *Revue*. Agrégé d'his-

toire, il apportait à l'étude des questions économiques — particulièrement à celle des origines de la grande industrie en France — une rare ouverture d'esprit. Le nom de Louis Adelphe avait figuré pour la première fois au sommaire du numéro de juin 1914. Docteur ès lettres et docteur en droit, chargé de missions en Hollande, Adelphe avait commencé une enquête importante sur la genèse et sur l'influence de la doctrine politique de Spinoza : il procédait, dans ces recherches délicates d'histoire des idées, avec une méthode exemplaire. Ces deux bons travailleurs ont été mortellement frappés sur le champ de bataille.

Comme historien, Abel Ferry nous appartient presque complètement. Il a publié ici (1903-1906) sur les questions de politique mondiale qui l'intéressèrent de bonne heure une série de comptes rendus. Il projetait alors une thèse. Il avait de l'histoire contemporaine une connaissance enrichie par les souvenirs personnels et les documents particuliers de son père Charles Ferry, de son oncle Jules Ferry. Son esprit grave et ardent était de ceux qui se développent constamment au contact des hommes et au choc des événements. Malgré sa jeunesse, il s'était fait très vite une place importante à la Chambre. Mêlé à la crise de juillet-août 1914 comme sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, puis à la guerre comme officier et comme membre de la Commission de l'armée, il jouerait aujourd'hui un rôle de premier plan sans l'éclat d'obus qui l'a frappé en mission, aux avant-postes. Les lettres de lui que la *Revue de Paris* a publiées suffisent à prouver qu'il consentait à donner sa vie pour que la « ligne bleue des Vosges » ne fût plus la frontière d'une France mutilée.

Adolphe Reinach, René Girard, Aug. Georges-Berthier étaient de ceux sur qui la *Revue* comptait le plus.

Doué au plus haut point de qualités héréditaires, d'une mémoire prodigieuse, d'une vaste curiosité, d'une extraordinaire puissance de travail, Adolphe Reinach avait conquis très jeune une grande autorité scientifique dans les domaines divers mais convergents de l'archéologie, de l'épigraphie, de l'ethnographie, de l'histoire des religions. La *Revue* a publié de lui une étude considérable sur les origines de l'État athénien (*Atthis*, tomes XXIV et XXV, 1912) et un article intitulé *Égyptologie et Histoire des Religions* (tome XXVII, 1913), qui traitait d'importantes questions de méthode. Il travaillait pour elle et pour la *Bibliothèque de Synthèse historique* (il avait renoncé à un projet de voyage en Orient pour terminer un volume sur la civilisation égéenne), quand la guerre fit du bon historien un énergique et brillant lieutenant de dragons. Il a disparu, dès la fin d'août 1914, dans les Ardennes, en entraînant quelques cavaliers dans une charge héroïque, pour empêcher le recul de son bataillon.

René Girard, juriste et historien, apportait à l'étude, lui aussi, des qualités et des traditions de famille. L'histoire économique, les questions coloniales intéressaient au plus haut point cet esprit à la fois très vif et très précis, très moderne et très sage. Il s'employait activement, en 1914, à la préparation d'un fascicule de la *Revue* qui devait être consacré

à l'Islam.... Je me souviendrai toujours de notre dernière rencontre. C'était le 1er août 1914, boulevard des Capucines, au milieu de la foule agitée, vibrante. Il était calme et résolu. Il souhaitait qu'on en finît une bonne fois avec les provocations de l'Allemagne; mais il voulait le départ sans cris, sans bravades, le déploiement réfléchi d'une force maîtresse d'elle-même. Blessé, retourné au front, blessé encore, il est mort, en mai 1915, à l'hôpital de Ligny-en-Barrois. Sa belle et droite intelligence, son charme personnel laissent à ceux qui l'ont bien connu de vifs regrets et un très doux souvenir.

J'ignorais tout d'Aug. Georges-Berthier quand il m'adressa en février 1914 un article, sur l'enseignement de l'histoire des sciences en France, que j'ai immédiatement accepté — avec joie — et qui a paru dans le numéro d'avril-juin 1914 : il révélait un historien des sciences et de la civilisation, destiné à faire œuvre utile dans un domaine que nous négligeons beaucoup trop. J'ai reçu de lui, pendant les mois qui ont précédé la guerre, d'intéressantes lettres où, répondant à ma sympathie, il me renseignait sur sa personne, ses études et ses projets.

« Puisque vous avez l'amabilité de me demander quelques détails sur moi-même, m'écrivait-t-il le 1er mars, voici les grandes lignes, d'ailleurs bien dépourvues d'intérêt, de mon *curriculum vitæ* : j'ai vingt-cinq ans; après l'achèvement des études secondaires, j'ai voyagé pendant une année en Italie et dans l'Afrique du Nord ; l'année suivante, j'ai pris une licence de lettres-philosophie à l'Université de Lyon, puis, un an après, le P. C. N., tout en me familiarisant quelque peu avec la physiologie expérimentale et comparée et en publiant de droite et de gauche quelques petits articles dans de « jeunes » revues. Ensuite deux ans de service militaire, durant lesquels je me suis fait une règle de laisser les livres (sauf les mémoires et histoires militaires et les ouvrages d'éducation physique) pour étudier, dans ces circonstances exceptionnellement favorables, les hommes de toute mentalité et de toute culture parmi lesquels j'avais à vivre et dont, à la fin, comme officier de réserve, j'avais quelques-uns à dresser. Puis deux années consacrées, partie à des voyages en Angleterre, Allemagne et Italie, partie à la préparation, à Paris, à Lyon et ici (Gleizé, près de Villefranche, Rhône), d'un diplôme d'études supérieures de philosophie consacré à *la différenciation et le mécanisme en biologie*. Mon intention était, jouissant d'une petite indépendance qui suffit à mes goûts, de m'adonner aux travaux qui m'intéressent sans chercher d'autre titre que celui de docteur ès lettres : mes thèses sur le même sujet que mon mémoire de diplôme et *sur Berkeley et la science newtonienne* sont plus qu'ébauchées. Mais j'ai compris que l'enseignement ne serait pas pour moi sans de grands profits intellectuels et aussi qu'il serait à peu près impossible d'obtenir, aux approches de la trentaine, le moindre poste dans une Faculté, sans passer par la filière. D'où la résolution que j'ai prise de me présenter cette année au concours d'agrégation de philosophie, sans me faire d'illusion sur les désavantages de ma

spécialisation prématurée (je n'ai de connaissances un peu précises qu'en histoire et philosophie des sciences et en sociologie, ou mieux en ethnographie).

« Incessamment, diverses revues, dont *Isis*, publieront des articles de moi et cet été paraîtra un petit volume sur *le Mécanisme cartésien et la physiologie au XVIIIe siècle.* Pour l'instant j'écris un article sur *la distinction de la Physique et de l'Astronomie chez les Épicuriens*, destiné à l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, et une étude sur *la Sociologie et l'étude positive des phénomènes religieux*, à propos du livre de Durkheim.. . Je prends la liberté de vous adresser, à ce sujet, un article que je viens de consacrer à la *Sociologie criminelle de M. Durkheim*, ainsi qu'une petite improvisation en faveur du grec et du latin. »

Au mois de mai, après un voyage en Angleterre et tout en préparant — sans enthousiasme — l'agrégation, il projetait un article (pour la *Revue*) sur *les Étapes de la philosophie mathématique* de L. Brunschvicg et en avait presque terminé deux autres, — de sujets bien divers, — sur *Wagner et la musique française contemporaine*, sur *Descartes, médecin et les Roses + Croix*.

En juin, la préparation de l'examen qui approchait lui donnait le sentiment que, « hors l'épistémologie, l'histoire des sciences et la sociologie », ses connaissances étaient « rudimentaires et mal coordonnées » : aussi se proposait-il de consacrer une partie de ses loisirs de l'année suivante à « étendre un peu et surtout à préciser son information philosophique ». Auparavant, il comptait achever des articles sur *Durkheim*, sur *le Système du Monde chez les Grecs d'après Duhem*, sur *l'Intuition et la Pensée logique*, sur *le Principe de relativité et la nouvelle Physique*, tous travaux qu'il avait « sur le chantier », — sans parler d'un mémoire sur *la Sociologie et ses rapports avec la Philosophie et les Sciences* dont la documentation était réunie pour un concours de l'Institut.

Le 29 juillet — c'est la dernière lettre que j'ai reçue de lui — il m'apprenait son admissibilité à l'agrégation (il a ignoré qu'il était troisième admissible). « Un résultat — bien minime — de la situation extérieure, ajoutait-il, a été de me faire consacrer, ces derniers jours, plus de temps à raviver mes connaissances militaires qu'à méditer les auteurs du programme. A tout prendre, je préférerais encore accabler le jury de contre-sens que compromettre le sort des cinquante ou soixante hommes qui me seront confiés ! » — Et le 7 septembre, au col des Journaux, Georges-Berthier trouvait une mort héroïque.

La personnalité de ce jeune homme, — que je n'ai jamais vu, — d'après ses lettres et ses premiers travaux m'est apparue presque géniale. Dès 1908, au sortir du collège, il avait publié, dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*, un *Essai sur le système psychologique d'Auguste Comte*, qui témoignait d'une lecture immense. En 1914, il « rêvait » de publier une Introduction bibliographique à l'histoire des sciences : il avait réuni déjà 8 à 10.000 fiches (qu'il a léguées, avec sa bibliothèque et tous ses papiers, à l'Université de Lyon). Mais il dominait son savoir et son érudition. Ses connaissances s'épanouissaient en idées.

D'ailleurs, il avait cultivé sont esprit dans toutes les directions, conformément à son idéal d'une culture vraiment française. Dans l'article intitulé *La Modernité et l'Équivoque de la Culture générale*, qu'il qualifiait, en me l'envoyant, « d'improvisation en faveur du grec et du latin », il défend les lettres contre les partisans d'une instruction soi-disant moderne, et toute scientifique, qui ne serait que basse vulgarisation : « Oui, il est bien vrai que la science est œuvre de beauté tout autant que de vérité — si même sa vérité est autre chose que sa beauté — ; qu'elle est génératrice de vertu non seulement intellectuelle, mais morale, et de la plus haute. Mais la science, ce n'est pas cet ensemble incohérent de vagues propositions que recèlent les manuels de baccalauréat ou ces fantastiques généralisations qu'offrent à tout venant, comme autant de nouveaux Évangiles, mille ouvrages de vulgarisation. La science n'exerce son influence vivifiante sur un esprit que si d'abord cet esprit est lui-même capable de la vivifier : il n'est de vraie science qu'une science comprise, et comprendre c'est encore créer, puisque c'est non point emmagasiner une chose faite, mais prendre part à une évolution qui est vie incoercible et enrichissement sans limite. » Une culture générale ne saurait jamais être d'abord et surtout scientifique, « car, tout proche et aisément discernable dans la littérature, l'art, l'histoire, combien il est loin et combien dissimulé, l'humain, le psychologique, dans la science ! »

Il défend également la beauté gréco-latine, l'art classique, contre l'engouement pour les littératures étrangères. Le vague ou le fantastique des œuvres germaniques, la fièvre et le désordre et le « sens de l'infini » du romantisme, le pittoresque de l'exotisme ont leur attrait; mais l'intelligence est au sommet de la vie spirituelle : et l'art classique, fait de précision, de mesure, de discrétion, doit être à la base de l'éducation *française*, pour entretenir nos délicatesses les plus exquises.

Il n'est plus de Barbares, observe-t-il, — en 1913, — « pour qui n'a cure que d'une culture purement scientifique, puisque la science est et tend à être de plus en plus anonyme et cosmopolite ; ...il n'en va plus de même dès que persiste le souci de la culture littéraire, artistique, de l'affinement de la pensée et de la sensibilité, de la politesse et de la douceur des mœurs, de ce qui vraiment constitue une civilisation, avec ce qu'elle a d'original, d'incomparable et de rare. »

Et il traçait, à grandes lignes, un programme d'éducation *nationale*, avec « un même point de départ pour tout le monde » dans l'enseignement primaire. Il y faisait entrer une « attentive culture physique », et aussi la musique, la danse, le dessin, le modelage, « cette éducation artistique qu'un intellectualisme abstrait a fait *oublier* ». Il préférait le latin et le grec, l'italien et l'espagnol à l'allemand et à l'anglais, — dont il réservait l'étude tout utilitaire pour des séjours a l'étranger préparés par quelques leçons et quelques correspondances. Parce que *française*, cette culture serait à la fois *centrée* et *humaine* : « Tout ce que les Français ont accompli de grand dans le domaine des sciences ou des arts, a écrit le géographe de Roon, qui fut ministre de l'Empire allemand, a toujours eu

pour résultat le progrès de l'intelligence en général et non pas seulement celui de l'esprit français en particulier. »

J'ai insisté sur la courte carrière de ce jeune homme parce qu'il n'a pu être connu que dans un cercle très étroit. Et puis, avec un relief saisissant, il est représentatif des générations montantes, qui nous ont donné la victoire, cet admirable Georges-Berthier qui associait si intimement et de façon si lucide le culte de la vérité et l'amour de la France.



Comment conclure ces lignes, qui, en précisant nos pertes, ont avivé nos regrets, sans proclamer une fois de plus la nécessité du travail intensif ? Le travail s'impose dans tous les domaines. Nous, historiens, à la fois pour remplacer en quelque mesure tant d'hommes de sciences prématurément disparus et pour acquitter notre dette envers eux, nous devons (on ne saurait trop le redire), malgré les difficultés de l'heure présente, travailler activement, à la française, pour la vérité objective et sans patrie.

H. B.

QUELQUES BIOGRAPHIES

LE PROBLÈME DES PUBLICATIONS BIOGRAPHIQUES

Nous groupons ici un certain nombre de comptes rendus d'ouvrages biographiques. Ces ouvrages datent de plusieurs années, — les comptes rendus également (la plupart de ceux-ci étaient imprimés en 1914, pour entrer dans le numéro d'octobre — qui n'a point paru) ; les personnages dont la vie est étudiée appartiennent à des époques diverses et sont eux-mêmes très divers. Ce que nous voudrions, dans ce groupement d'aspect assez disparate, ce n'est pas tant faire connaître le contenu des livres, la personnalité des individus, qu'inviter à réfléchir sur un type de monographies historiques : la *Biographie.*

Georges Weill parle dans un compte rendu ici publié du *morbus biographicus.* Ce genre de monographies est, en effet, aussi dangereux que séduisant. La biographie est commode à traiter : elle fournit un sujet bien limité ; elle repose souvent sur des documents inédits (souvent même elle ne naît que de la trouvaille fortuite de documents inédits) ; elle a parfois un intérêt romanesque et peut lutter avec le roman dans la faveur du public. Mais ces avantages multiples n'ont rien à voir avec l'intérêt historique : trop souvent le biographe s'exagère et l'importance de *son* héros et l'utilité de son travail.

Une biographie n'est utile historiquement que dans la mesure où

l'individu étudié a joué un rôle qu'il s'agit de révéler ou de préciser; dans la mesure encore où l'individu étudié est représentatif, par sa mentalité, par ses mœurs, par sa vie économique, d'une classe, d'un milieu, d'un temps. La biographie — ou les mémoires — de tel personnage qui a fait du bruit, sans jouer de rôle, peut être infiniment moins utile à l'histoire que le livre de raison d'un petit bourgeois, d'un petit boutiquier, d'un artisan. Ce qui ne veut pas dire, au surplus, que, pour une époque donnée et pour un milieu donné, la publication des livres de raison doive être poursuivie au hasard et sans terme. Et il est évident que, parmi les biographies utiles, il y a des degrés de valeur historique, selon que l'individu étudié a été plus ou moins influent, plus ou moins représentatif.

Une biographie inutile, ou de médiocre utilité, devrait toujours être dénoncée impitoyablement. Il faut obtenir des travailleurs, de plus en plus, qu'ils ne publient pas des documents et qu'ils ne prennent pas des sujets au hasard, mais qu'ils se livrent à une délibération, à une enquête préliminaires, ou qu'ils demandent conseils aux gens avertis.

Les biographies utiles doivent être proposées comme modèles : il en faut faire ressortir non seulement la valeur intrinsèque, — ce qu'elles apportent de faits nouveaux à l'histoire pragmatique, — mais la valeur explicative, ce qu'elles apportent de données à l'histoire scientifique. Du point de vue de la synthèse, une biographie est précieuse dans la mesure où elle fournit des précisions pour résoudre ce problème : le rôle de l'individu en histoire. — H. B.



Franz Arens, *Wilhelm Servat von Cahors als Kaufmann zu London* (Sonderabdruck aus der *Vierteljahrschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, XI (1913), pp. 477-514). — M. A. a consacré une quarantaine de pages à un personnage sur qui M. Whitwell avait déjà attiré l'attention : Guillaume Servat, cahorsin, devenu bourgeois de Londres, dont, de 1273 à 1320, on peut suivre l'activité. Il apparaît tour à tour comme marchand, exportateur de laines, entrepreneur de transports, percepteur ou fermier de droits importants, banquier enfin. Cette figure curieuse d'un méridional devenu un des plus notables financiers de Londres et appelé au nombre des aldermen de la Cité, méritait bien une étude particulière ; M. F. A. l'a écrite avec beaucoup de soin et de précision : signalons en particulier l'intérêt général que présentent la conclusion et une longue note (p. 485) relative aux prêts. — L'auteur annonce la publication d'un ouvrage qu'il prépare depuis longtemps et qui doit élucider l'histoire des Cahorsins ; ce serait une contribution de premier ordre à la connaissance de la vie économique du Moyen Age. — J. Morize.

Duc de la Force, *Lauzun : un courtisan du Grand Roi* (*Figures du passé*), Hachette, 1913, 255 pp. in-8 (8 planches hors texte). — Le duc de Lauzun, le mari de la Grande Mademoiselle, est tout à la fois un

personnage d'histoire et un héros de roman : le duc de la Force, son arrière-petit-neveu, a raconté ce roman en historien clairvoyant et pénétrant. — Pour écrire la biographie de Lauzun, sur lequel tout semble avoir été dit, M. de la Force a consulté des lettres conservées aux Archives du Ministère de la Guerre, la correspondance secrète de Barrail, confident de Lauzun et de la Grande Mademoiselle, il a dépouillé une foule de documents en France, en Angleterre, en Italie. Et de tout cela se dégage une physionomie singulièrement originale. « Témoin du grand siècle tout entier, et quel témoin ! presque toujours à la meilleure place, dans l'entourage intime du roi, revêtu de hautes charges, capitaine des gardes et lieutenant-général des armées, Lauzun fut un des acteurs, secondaire à la vérité, mais toujours en vue, un des figurants illustres du règne de Louis XIV. » On ne saurait mieux dire, et de n'avoir pas exagéré le mérite et le rôle de son héros, cela révèle en M. de la Force une conscience et une précision qui sont de la plus rare qualité. — Mais il y a du roman dans cette vie, et La Bruyère a vu juste : « Straton est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman, mais il lui manque le vraisemblable : il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais ; que dis-je ? on ne rêve point comme il a vécu. » Pour conter ce roman et, comme on l'a dit, « ce beau rêve tempétueux, avec des phases de cauchemar », M. de la Force a été, ainsi qu'il convenait, pittoresque et vivant. Il a su dépeindre le contraste de la vie de cour la plus brillante, où s'épanouit délicatement un amour princier, avec le réalisme d'un impitoyable internement à Pignerol et avec le détail mélancolique d'une existence dispersée, manquée, qui se prolonge sous la régence et s'achève au couvent des Petits-Augustins... C'est un fort beau livre, dans tous les sens du mot. — LOUIS VILLAT.

WILLIAM-HENRY WILKINS, *Le roman d'une reine sans couronne*, Paris, Hachette, 1913, IV-296 pp. in-12. — Cette reine sans couronne est Sophie-Dorothée de Zell, femme de l'électeur de Hanovre qui devint le roi d'Angleterre Georges I[er]. On a souvent raconté le drame de sa vie, ses amours avec Königsmarck, le meurtre de celui-ci, la longue captivité infligée à la princesse coupable. L'auteur anglais, dont le livre est maintenant traduit, a renouvelé ce récit en consultant les lettres des deux amants conservées à Lund et à Berlin. — G. WEILL.

JEAN RÉGNÉ, *Le Livre de Raison d'un bourgeois d'Armissan près Narbonne dans le premier tiers du XVIII[e] siècle*, Narbonne, 1913, 37 pp. in-8. — Les renseignements notés, du 2 avril 1727 au 13 mai 1731, par François Durand, « bourgeois du lieu d'Armissan », dans son « livre de comptes et autres affaires », nous restituent le tableau complet de l'existence d'un notable de la région narbonnaise au commencement du XVIII[e] siècle. Celui-ci est avant tout un agriculteur, qui tire ses principaux revenus de la culture des céréales (blé, seigle et avoine). Il afferme des parcelles de l'Étang salin, territoire de pâturages entre Narbonne et le massif de la Clape, et il laisse paître les troupeaux dans

son terrain moyennant certaines redevances. Peu de vignes ; cette culture est loin d'avoir à cette époque la grande extension qu'elle a prise de nos jours. En revanche, des amandiers, des mûriers et des oliviers (qui sont aujourd'hui en état de disparition), des pigeons, des volailles et des mules. Durand possède quelques maisons à Armissan et Narbonne et il paie la dîme et la taille aux deux endroits ; mais la plus grande partie de ses terres est tenue à ferme de gros propriétaires fonciers, notamment de M. de Caylus. Le mode d'exploitation varie : exploitation directe, métayage ou fermage. Des chiffres précis nous fixent sur le rendement des terres et sur le prix des denrées agricoles.

Dans la gestion de sa propre fortune, ce bourgeois sait être pratique et réaliste ; mais c'est surtout en qualité d'agent de grands propriétaires qu'il se révèle véritablement homme d'affaires, tour à tour expert, procureur et arbitre, dans les multiples chicanes de la jurisprudence rurale. Il est certainement un des hommes les plus instruits de sa commune ; il exerce pendant longtemps les fonctions de greffier municipal ; nommé conseiller matriculé du premier rang le 8 septembre 1712, il est élevé dans la suite aux fonctions de premier consul.

Tel est le personnage, — agriculteur, homme d'affaires, fonctionnaire municipal, — que M. Jean Régné nous présente dans une courte et substantielle monographie. François Durand est le parfait représentant de cette bourgeoisie intelligente et active qui s'était rendue indispensable à la noblesse terrienne, incapable à elle seule de faire valoir directement ses grandes étendues de terres. « C'est cette même bourgeoisie, qui, au moment de la Révolution, saura profiter de la vente des biens nationaux pour transformer sa condition de fermière en celle de propriétaire. » En éclairant une des « étapes » essentielles de cette évolution, le livre de raison du bourgeois d'Armissan intéresse vraiment l'histoire générale. — L. V.

Paul Fould, *Un diplomate au XVIIIe siècle : Louis-Augustin Blondel*, Paris, Plon, 1914, 395 pp. in-8. — D'après des documents inédits, tirés de la Bibliothèque Nationale, de celle de Dresde, des Archives des Affaires étrangères, etc., M. P. Fould met en lumière la physionomie, jusqu'à présent demeurée dans l'ombre, d'un diplomate du xviiie siècle « tout à fait digne de figurer parmi les hommes les plus distingués de son temps ». — Fils d'un secrétaire de Colbert, Louis-Augustin Blondel obtint du roi, en 1714, à l'âge de 18 ans, une place dans l'Académie politique fondée par le marquis de Torcy, institution excellente que l'abbé Dubois devait réduire au simple dépôt des Affaires étrangères qui existe encore actuellement. Il débuta dans la carrière en accompagnant M. de Nacré en Espagne : il vit de près les intrigues d'Alberoni et il nota en observateur amusé une foule de détails de la vie religieuse, matérielle ou mondaine de la société espagnole. Puis il suivit le comte de Senneterre à la cour de Georges Ier d'Angleterre, qui se trouvait à Hanovre : il fréquenta chez la comtesse de Platen, la maîtresse préférée du roi, « non seulement parce qu'elle était très jolie, mais parce qu'elle

avait trois jolies filles ». Les affaires lui laissent encore beaucoup de loisirs : surveillé et desservi par son collègue Destouches, agent secret de Dubois, il ne peut aller en Angleterre et doit rentrer à Paris. — Son rôle de premier plan ne commence vraiment qu'en 1725 : secrétaire de M. de Cambis, qui allait annoncer à Victor-Amédée II le renvoi de l'infante d'Espagne, il remplit en fait les fonctions de chargé d'affaires. Il démêla tous les ressorts d'une politique tortueuse et souvent contraire aux intérêts de la France. mais il sut conquérir l'estime et l'amitié d'un souverain qui se connaissait en hommes. L'ayant soutenu dans la mauvaise fortune, il le conseilla de son mieux quand il eut abdiqué, afin de lui épargner de plus grands malheurs. Mêlé de près aux événements qui amenèrent, dès les débuts du règne de Charles-Emmanuel, l'humiliante arrestation du vieux roi, il fut le premier à sentir que sa place n'était plus en Piémont. Il demanda son rappel en 1732 : sa clairvoyance, son dévouement, sa parfaite honorabilité lui avaient fait à Turin une situation spéciale. — La notoriété qu'il avait acquise lui ménagea de nouveaux succès à la cour de l'électeur de Mayence, où nous le rencontrons au moment de la vacance du trône de Pologne et à la veille d'une guerre avec l'Autriche, — à la cour de l'électeur palatin, resté neutre dans le conflit, — à Francfort, enfin, où il est adjoint au maréchal de Belle-Isle dans l'ambassade de l'élection au lendemain de la mort de l'empereur Charles VI[1]. Et c'est après la description d'un cérémonial compliqué, qui datait de la Bulle d'or, que s'arrête, un peu trop brusquement peut-être, le manuscrit que M. Fould a suivi fidèlement. Il abonde en observations curieuses sur la politique de la France, sur les mœurs des pays étrangers, sur la vie de cour et de salon dans la première moitié du XVIIIe siècle. M Fould y a trouvé la matière d'un livre attachant et impartial[2]. — L. V.

Pouget de Saint-André, *Le général Dumouriez*, Paris, Perrin, 1914, IX-351 pp. in-12. — Ce livre est le résultat de recherches très sérieuses; l'auteur connaît bien la vie de Dumouriez, grâce à de nombreux documents inédits et souvent très intéressants. Je ne dirai pas que le rôle joué par le général, de 1789 à 1793, apparaît sous un jour nouveau ; mais nous pouvons maintenant suivre sa longue carrière de proscrit et de conspirateur entre 1793 et 1815. Le biographe a-t-il réussi à nous persuader que son héros « est un grand homme victime des événements » ? Quiconque lit ce volume sans idée préconçue verra là un exemple du *morbus biographicus* décrit par Macaulay. — G. W.

Paul Duvivier, *L'exil de Cambacérès à Bruxelles*, Malines, Godenne, 1909, 64 pp. in-4°. — *L'exil du comte Sieyès à Bruxelles*, Malines, 1910,

1. Pendant son séjour à Francfort, il eut connaissance de la révolution moscovite de 1741 et il en fait un tableau que M. Fould a détaché dans un chapitre spécial.
2. Quelques notes bibliographiques, brèves et précises, au bas des pages. Les 80 dernières pages sont occupée par la reproduction de 13 pièces justificatives et un index alphabétique des noms propres.

73 pp. in-4°. — *L'exil du comte Merlin dans les Pays-Bas*, Malines, 1911, 184 pp. in-4°. — L'auteur, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, a réuni dans ces trois brochures luxueusement imprimées (avec de beaux portraits) des détails précis, tirés des archives belges, des journaux ou des actes notariés, sur la vie des trois conventionnels exilés. C'est un utile complément aux livres publiés sur eux. La plus intéressante est l'étude sur Merlin de Douai : comme celui-ci n'a pas encore été l'objet d'une biographie sérieuse, M. Duvivier nous donne beaucoup de renseignements nouveaux qui font ressortir l'activité infatigable du grand juriste. — G. W.

Général de Piépape, *Histoire des Princes de Condé au XVIIIe siècle*. La fin d'une race. Les trois derniers Condé. Paris, Plon-Nourrit, 1913, 523 pp. in-8°. — Que dire de ce dernier volume de l'*Histoire des Princes de Condé*? Qu'il n'était peut-être pas indispensable à la science historique ? On s'en doute assez. Comme dans ses ouvrages précédents, M. de Piépape ne fait que raconter, d'après autrui, des événements souvent bien connus. Point de recherche originale, et, dans le choix de ses autorités, peu de discernement critique. Par contre un évident souci artistique : n'est-ce pas lui qui engage M. de Piépape, dans cette *histoire* des trois derniers Condé, à clore délibérément son livre après la mort du duc d'Enghien ? Comme il dit si bien, « l'épilogue du fossé de Vincennes rejette dans l'ombre la fin mystérieuse du duc de Bourbon à Saint-Leu. Aussi me dispenserai-je d'accompagner les survivants de la race, de 1804 aux dernières étapes de leurs existences déclinantes, sans intérêt désormais. » De même que dans cette histoire de l'illustre famille, le duc d'Aumale s'était arrêté assez tôt pour permettre à M. de Piépape de le continuer, M. de Piépape veut laisser quelque chose aux historiens futurs. — Voici pour le fond. Que penser de la forme ? M. de Piépape a su disposer les faits de son récit dans un aimable désordre. Et le style, parfois même l'orthographe de son ouvrage, sont peut-être ce qu'on y trouve de plus personnel. — Georges Ascoli.

E. Bernstein, *Ferdinand Lassalle*, Paris, Marcel Rivière, 1913, 229 pp. in-8°. — M. Seillère nous a donné, en 1897, l'histoire pittoresque et dramatique de la vie agitée que mena Lassalle. Dans l'ouvrage traduit par M. Victor Dave, M. Bernstein a fait une étude d'histoire sociale. C'est un tableau précis de l'état du mouvement ouvrier en Allemagne avant Lassalle, et des idées nouvelles que celui-ci a fournies aux travailleurs militants ; ses rapports avec Karl Marx, avec Rodbertus, avec le gouvernement de Bismarck, sont également indiqués. M. Bernstein montre que Lassalle n'a pas créé le parti socialiste, mais qu'il a enseigné aux prolétaires à combattre, et qu'il leur a fait comprendre la nécessité de se constituer en un parti politique indépendant. — G. W.

Vital Cartier, *Le général Trochu*, Paris, Perrin, 1913, IV-459 pp. in-12. — L'auteur, ami personnel du général Trochu, lui consacre une apologie

sans réserves ; étudiant tour à tour l'homme privé, l'homme politique, l'homme de guerre, il les trouve également dignes d'admiration. Le récit est fondé sur une étude sérieuse des livres généraux d'histoire et des œuvres imprimées de Trochu ; il contient aussi quelques fragments de lettres ou de notes inédites du général. Chemin faisant, M. Cartier prodigue les invectives à tous les adversaires de son héros, surtout aux républicains : Gambetta, par exemple, n'est-il pas accusé (p. 135) d'avoir fait échouer le plan de sortie vers Rouen, parce que Trochu victorieux fût devenu trop puissant ? — G. W.

Camille Ducray, *Henri Rochefort*, Paris, Ambert (1913), xii-321 pp. in-12. — Ce livre n'a aucune prétention érudite ou scientifique, mais c'est le récit alerte et vivant de la vie du célèbre pamphlétaire ; l'histoire de cette existence agitée se lit avec l'intérêt d'un roman. La biographie s'arrête en réalité à la fin de la Commune ; il y a vingt-cinq pages à peine sur la carrière de Rochefort, de 1875 à 1913. Une telle disproportion est évidemment voulue, mais il faut la regretter. — G. W.

Émile Faguet, *Mgr Dupanloup*, Paris, Hachette, 1914, 253 pp. in-8. — Ce volume fait partie de la collection des « Figures du passé ». L'auteur a utilisé surtout la grande biographie de Lagrange et n'apporte pas de faits nouveaux ; mais, avec ses qualités habituelles de psychologue, il met bien en lumière l'activité infatigable et guerroyante qui a caractérisé Dupanloup. Son livre est une apologie complète, qui appellerait parfois quelques réserves, à propos du « libéralisme » de Dupanloup, par exemple ; mais ces réserves, il nous les suggère souvent lui-même d'un mot dit en passant. Parmi les innombrables volumes que M. Faguet a publiés dans ses dernières années, celui-ci est un des meilleurs. — G. W.

LA VIE SCIENTIFIQUE

En ce moment où des vides trop nombreux et des difficultés de toute nature rendent laborieuse la reprise de la vie scientifique, nous noterons ici les progrès de la réorganisation du travail et nous aurons plaisir à signaler les initiatives nouvelles.

***

Nous avons suivi avec la plus vive sympathie la fondation et les débuts d'une nouvelle Société historique, la *Société Ernest Renan*, qui se propose de développer en France le goût pour les études d'histoire des religions et de philosophie religieuse et de rééditer les auteurs qui ont représenté la tradition française dans ces études.

Il est apparu avec raison aux initiateurs de cette Société, MM. Paul Alphandéry et René Dussaud, directeurs de la *Revue de l'Histoire des Religions*, qu'il y avait chez nous, en histoire religieuse (comme en histsire générale), une tradition érudite dont l'importance, dont l'influence ont été longtemps méconnues : l'érudition allemande du XIXe siècle a masqué l'érudition française des siècles antérieurs.

D'autre part, le public qui s'intéresse en France aux études d'histoire religieuse est restreint : la Société Ernest Renan vise à en faire sentir l'intérêt, à en donner le goût au dela du petit cercle des spécialistes. Bien entendu, son œuvre, purement historique et objective, sera étrangère à toute polémique.

D'après ses statuts, elle peut « former des archives et des collections, organiser des entretiens ou des conférences, publier des documents ou des travaux relatifs à la littérature et à l'histoire religieuses ». En fait, elle commence à réaliser ce programme. Une Commission spéciale a déjà décidé des publications : MM. Lods et Alphandéry ont été chargés de rééditer les *Conjectures sur la Genèse* de Jean Astruc. MM. G. Huet et H. Girard ont entrepris le dépouillement des manuscrits du fonds Renan à la Bibliothèque Nationale et une bibliographie raisonnée du maître. Des communications ont été faites aux séances mensuelles de travail. Le premier fascicule d'un *Bulletin* a paru (décembre 1919).

« Nous serions heureux qu'il se créât ici une sorte d'Office d'information, d'échange, sur tout ce qui touche a l'histoire des religions, à nos sciences, telles qu'elles se sont faites et telles qu'elle se font. Nous souhaitons que l'habitude s'établisse d'apporter ici toutes fraîches les nouvelles de ce canton de la « République des Lettres ». » Aux séances mensuelles, tous les adhérents sont convoqués ; et on se propose d'organiser des conférences « auxquelles donneraient accès des invitations très largement distribuées ». Telles sont les intentions excellentes de l'actif Secrétaire général, M. Paul Alphandéry.

Le siège de la Société Ernest Renan est 104, rue de la Faisanderie. — Le président est M. Edmond Pottier, membre de l'Institut, conservateur des Musées Nationaux ; le trésorier, M. Macler, professeur à l'École des Langues Orientales (rue Cunin-Gridaine, 3). La cotisation est de 15 francs.



La Société d'Histoire Moderne a repris ses séances et la publication de son *Bulletin*, interrompues depuis le début de la guerre.

Signalons dans le no de mars du *Bulletin* l'inauguration d'une Chronique qui contiendra des informations, des analyses ou comptes rendus critiques, des notes d'enseignement « sur certaines questions trop sommairement ou imparfaitement traitées dans les manuels, ou renouvelées par des travaux récents », et qui doit être « une œuvre de collaboration commune ». Elle est confiée aux soins de M. J. Letaconnoux, secrétaire-adjoint (3, rue de Navarre, Paris, Ve).



A Bruxelles, la Société pour le Progrès des Études philologiques et historiques a repris également ses travaux, en novembre 1919

Sur la proposition de l'éminent recteur de l'Université de Gand, M. H. Pirenne, elle a décidé la publication d'un *Bulletin Philologique et Historique*, mensuel, qui comprendra la chronique de la Société, des notices bibliographiques, des nouvelles et *personalia*. Ce bulletin n'est pas destiné à remplacer les *Revues Scientifiques* qui paraissaient avant la guerre, mais sera essentiellement un organe d'information. — A. Vincent sont chargés de la rédaction (Bibliothèque Royale, 5, place MM. O. Grojean et du Musée, Bruxelles).



Nous avons dit — et prouvé — combien nous désirions que la France offrît au public scientifique de ces grandes œuvres collectives comme l'Allemagne en a produit un grand nombre à la fin du dernier siècle et au début du vingtième.

Nous apprenons avec plaisir que la librairie F. Alcan prépare une *Histoire générale* depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Dirigée par Louis Halphen et Ph. Sagnac, exécutée par un groupe d'universitaires distingués, elle comprendra 20 volumes grand in-8°, de 400 pages environ : antiquité, 4 volumes ; moyen âge, 3 ; temps modernes, 7 ; époque contemporaine, 6. Elle commencera à paraître, par fascicules probablement, vers le début de 1924 au plus tard. Il y aura une édition anglaise.

La place nous manque aujourd'hui pour donner le plan de l'œuvre, par volumes. Conçue dans un esprit différent de l'*Évolution de l'Humanité*, elle sera, néanmoins, « résolument imprégnée de l'esprit moderne ». Elle remplacera utilement l'Histoire générale de Lavisse et Rambaud, qui non seulement a vieilli, mais était inégale et trop fragmentée.



La *Nuova Rivista Italiana*, dont nous avons parlé déjà avec toute la sympathie qu'elle mérite, annonce la publication d'une importante *Histoire d'Italie*, qui paraîtra à la librairie Vallardi, sous la direction du professeur Giacinto Romano.

Ce ne sera pas une œuvre de simple compilation, ni une histoire purement « politique », mais l'histoire spirituelle et sociale du peuple italien, où seront incorporés et fondus tous les éléments de la vie nationale. Elle aura les mêmes collaborateurs à peu près, elle sera animée du même esprit que la vaillante *Nuova Rivista Italiana*.

Nous en donnerons le plan ultérieurement.



Parmi les Revues qui ont repris leur publication, signalons : *Isis*, le *Journal de Psychologie*, la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*.

Isis, dorénavant, sera publiée en français et en anglais, surtout en anglais : M. George Sarton, son actif fondateur, a quitté la Belgique, au cours de la guerre, et trouvé asile à la *Carnegie Institution* de Washington. « Mon but, dit-il dans l'Avant-Propos du n° 6 (t. II, 2), est non seulement de donner à tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la science et de la civilisation un instrument de travail aussi parfait que possible, mais encore de défendre l'idéal du *Nouvel Humanisme*, c'est-à-dire la réconciliation de la science avec la vie, et de l'idéalisme avec le sens commun et l'expérience. »

Le *Journal de Psychologie* des Drs Pierre Janet et G. Dumas donnera à l'avenir des revues générales « des travaux les plus importants parus en Europe et en Amérique sur les différents chapitres et sur les applications de la psychologie ». Mais la plus importante modification qu'il subit consiste en ce qu'il devient, pour la psychologie, l'organe des pays latins. Il le devient par la composition de son Comité de direction. Il le devient par les langues qui pourront être employées (un résumé en français au dizième précédant les articles écrits dans une autre langue latine). Sans rompre les liens de sympathie avec les psychologues anglais et américains, « il aspire à trouver dans le monde latin les conditions de son développement, comme d'autres revues trouvent ces conditions dans le monde anglo-saxon, anglo-américain ou allemand ».

La *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, publiée par les Dominicains français du Saulchoir (Belgique), a repris ses *Bulletins* et sa chronique, qui sont si riches en renseignements sur les livres et sur les événements scientifiques (fasc. de juillet-octobre 1914, paru en novembre 1919).

La Gérante : Vve CERF.

VERSAILLES. — IMPRIMERIES CERF, 59, RUE DU MARÉCHAL-FOCH.

9

UN THÉORICIEN DE L'HISTOIRE

PAUL LACOMBE

L'HOMME ET L'ŒUVRE

I. — Les débuts. La carrière. L'œuvre historique. Le théoricien de l'histoire.

Le 2 juillet 1919, dans sa petite propriété de Saint-Fort (Tarn-et-Garonne), Paul Lacombe s'est éteint, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Depuis le début de la guerre, il n'avait plus rien publié. Dans les trois années précédentes l'état de sa santé l'avait empêché de venir à Paris. Au milieu de l'agitation que produisirent la signature de la paix, les fêtes de la victoire, les départs de vacances, sa mort passa à peu près inaperçue. Pourtant Paul Lacombe était un des hommes qui — au jugement de l'étranger — faisaient le plus d'honneur à la France.

Il était né à Cahors le 6 janvier 1834. Son père, pharmacien, homme à principes, — républicain et libre-penseur, — le mit tard aux études. Son enfance fut très indépendante, et le souvenir de sa formation personnelle inspirera en partie ses idées sur l'éducation et l'instruction. Au lycée de Cahors — où, quoique plus âgé, il se lia avec Gambetta — il fut, d'ailleurs, un élève brillant. Bachelier, il vint continuer ses études à Paris. Il y arriva au moment même du coup d'État, — qui le bouleversa et lui laissa un souvenir indigné : tout jeune, en 1848, il avait couru les clubs républicains. Il suivit les cours de la Faculté de Droit (1851-1854), puis, après un intervalle, entra à l'École des Chartes (1856). Il en sortit premier en 1859.

Jusqu'en 1870, il mena, au jour le jour, la vie difficile, militante, des intellectuels réfractaires à l'Empire. Il donna des leçons. Il remplit des fonctions de secrétaire, auprès de Victor Cousin, peu de temps, puis auprès de Mme d'Agoult, — cette femme de lettres à l'esprit viril, de culture européenne, de tendances républicaines, qui, sous le pseudonyme de Daniel Stern, a écrit les ouvrages les plus divers, des romans, des études de politique, de philosophie et d'histoire. Il fit lui-même des travaux variés de librairie et de journalisme[1]. En même temps il lisait dans toutes les directions et satisfaisait sa curiosité naturelle. Dans une lettre de Charles Ferry (Jules et Charles Ferry ont appartenu à la même génération, au même groupe républicain), je lis ces lignes : « Nous étions à la recherche, non du bonheur, — car ce mot était vide de sens pour des adolescents qui avaient vu la guerre civile et les proscriptions, — mais de la vérité. Nous l'avons trouvée, ou nous avons cru la trouver, dans la philosophie d'Auguste Comte, dégagée bien entendu des oripeaux religieux dont son fondateur l'avait affublée, et ramenée à son principe qui découlait du discours de d'Alembert sur l'*Encyclopédie*. En 1859, nous étions quelques centaines de positivistes.... J'y ai trouvé, pour ma part, la paix de l'esprit depuis trente-cinq ans (1904). » Lacombe n'a pas été un positiviste de stricte observance : mais dans le positivisme français et dans la philosophie anglaise qui s'y rattache — Stuart Mill, Spencer, Bain — il a trouvé sa principale nourriture philosophique. A la fin de sa vie, quand le goût de la spéculation se réveilla chez lui, dans une flambée suprême, il s'informait avidement de la pensée allemande, qui ne lui avait jamais été familière.

Marié en 1865, avec une amie d'enfance, et bientôt père de famille, il connut à la fin de l'Empire des temps particulièrement durs. L'avènement de la République et l'influence de son camarade Gambetta l'appelèrent à jouer un rôle politique. Ce fut d'abord, un court épisode. Il est envoyé en mission auprès du préfet du Lot et, sous un prête-nom officiel, dirige son département avec habileté et énergie. Dans la période de 1871 à 1877 il vit — sans exercer de fonction publique — tantôt à Paris, tantôt — et surtout — à Saint-

1. Édition de Malherbe (1863-64); collaboration au *Magasin pittoresque*, au Dictionnaire Larousse (1867), à la *Bibliothèque des Merveilles* de Hachette; *Petite Histoire du Peuple français* (Hachette, 1868).

Fort où l'existence lui est plus facile. Il y réfléchit, dans le calme. Il a vu le 2 décembre, la guerre de 1870, la Commune : il est alors obsédé, semble-t-il, par les questions de politique nationale et internationale. « Mes droits », « La République et la Liberté », — titres de travaux qui me sont inconnus, — la réorganisation de l'armée, les arbitrages, la paix : voilà les sujets qu'il traite dans des articles ou des opuscules. Un mémoire sur la paix lui vaut un prix mondial anglais en 1876. Il va en Angleterre, et, en 1877, il publie une *Petite Histoire* de ce pays. La même année, il est nommé sous-préfet de Figeac. Secrétaire général du Loiret en 1879, il passe, en 1882, à l'inspection générale des bibliothèques et des archives, — où il remplace M. de Rozière.

Grâce à Gambetta, l'harmonie s'établissait enfin entre ses études premières et sa fonction. Et la nature même de cette fonction, les loisirs qu'elle lui laissait lui permettaient, dès lors, de réaliser son œuvre d'historien et de penseur. Il avait acquis, au cours des années de lutte et d'action, une incomparable expérience de la vie. De sa connaissance des hommes, de son ouverture d'esprit, ses écrits témoignent, — presque jusqu'au paradoxe. Rien de moins livresque què l'œuvre de ce théoricien qui a voulu faire de l'histoire une science.



Les premiers travaux parus à la librairie Hachette, — *Les Armes et les Armures* (1867), la *Petite Histoire du Peuple français* et la *Petite Histoire d'Angleterre*, *Le Patriotisme* (1879), — un livre publié dans la *Bibliothèque Anthropologique* (Vigot, 1889), *La Famille dans la Société romaine*, montraient des tendances novatrices. Il s'intéressait moins aux événements qu'aux faits significatifs où se traduisent les nécessités permanentes de la vie sociale et le travail continu de la civilisation. Il avait compris et il soulignait l'importance du facteur économique. Sa *Petite Histoire du Peuple français*, qui néglige les « grandes dates » et les « grands personnages », s'attache aux rapports des diverses classes et montre, dans un raccourci saisissant, les transformations profondes de la vie nationale. Elle est populaire, paraît-il, aux États-Unis. C'est le seul de ses livres qui ait eu de nombreuses éditions.

Vers la soixantaine, il était en pleine activité intellectuelle. Maître d'un système d'idées très personnel, il publiait en 1894 son ouvrage capital, *De l'Histoire considérée comme science*. La préoccupation dominante à laquelle tout le travail de son esprit, ses réflexions sur l'histoire, — celle qu'il avait étudiée et celle qu'il avait vécue, — l'avaient amené peu à peu, c'était de donner aux études historiques leur statut de science. « En histoire-science, disait-il dans le premier numéro de la *Revue de Synthèse historique*, nous en sommes au plus là où en étaient les chimistes d'il y a cent ans [1]. »

Or, l'immensité même du savoir acquis par le travail d'érudition lui semblait devoir imposer aux historiens la préoccupation de *science* : « Il y a... urgence à alléger l'esprit humain d'un faix qui devient écrasant. On ne diminue le poids des phénomènes recueillis dans l'esprit qu'en les liant, et ce lien ne peut être qu'une généralisation scientifique [2]. »

On n'a pas assez remarqué, d'ailleurs, que Lacombe, tout en appelant de ses vœux l'histoire-science, en travaillant à la constituer, maintenait une autre forme d'histoire, l'histoire artistique. On lui aurait moins reproché de n'avoir pas donné de modèles de cette histoire-science, de s'en être même — dans ses études sur la Révolution — passablement écarté, si l'on avait prêté une attention suffisante à la division qu'il avait établie dans la préface de l'*Histoire considérée comme science*. Il faut, déclarait-il, tout garder du passé, mais tout démêler. L'érudition doit être « à la fois la pourvoyeuse, l'intendante de l'histoire-science et de l'histoire artistique, qui constituent les deux modes, je dirai volontiers les deux pôles, de l'impression que le passé fait sur l'homme, l'un répondant à la partie intellectuelle, l'autre à la partie sentimentale de notre nature » (p. XIII).

Tandis que l'histoire artistique cherche à évoquer la *réalité* passée, l'autre tend à dégager la *vérité*. Pour cette dernière il a repoussé le mot de « philosophie de l'histoire », comme compromettant ; il a repoussé le mot de « sociologie », comme attaché trop exclusivement par la pratique des sociologues à l'étude des primitifs. Il s'est plu, dans le titre de son maître-ouvrage, à bien marquer son effort pour assimiler la science des faits humains du

1. T. I, p. 51.
2. *Histoire considérée comme science*, p. XI.

passé aux autres sciences positives. « Seule, la science froide, rigoureuse, sévère, accepte la discipline voulue, suit la marche prudente, lente, sondée à chaque pas, qui mène à la conception *infiniment graduelle* de la vie. Sans doute rêver le monde et la vie, les imaginer d'un bloc, en totalité, est bien plus agréable et plus facile, et chacun est bien maître de préférer ses songes à la vérité, mais... il ne faut pas nous donner le songe pour le réel [1]. »

Lacombe est, en effet, à l'opposite des théoriciens comme Xénopol et cette école allemande — qu'il a critiquée en la personne de Rickert [2] — qui définissent l'histoire d'après la pratique traditionnelle et font des « sciences de l'esprit », *Geisteswissenschaften*, un empire à part dans le domaine de la connaissance. Sans méconnaître les traits propres de l'humanité, — puisqu'il va jusqu'à dire que l'histoire est, en quelque manière, une *anti-nature* [3], — il veut pousser aussi loin que possible l'identité des méthodes.

L'histoire est « un amas de faits hétérogènes ». « On ne fait pas de la science avec ce qui est absolument singulier, unique, dépareillé [4]. » Il s'agit, en laissant tomber les faits accidentels, antiscientifiques [5], de chercher, par la comparaison, des similitudes, de se procurer ainsi des faits généraux, et, une fois ces faits généraux établis, de les *rattacher à leur cause*, ou par induction ou par hypothèse et déduction, et de transformer des généralisations empiriques en *vérités*. — Voilà la thèse essentielle, qui prétend assimiler la causalité historique à la causalité des sciences physiques et atteindre des rapports constants.

Aux faits généraux de l'histoire, Lacombe donne le nom d'*institutionnel*. En dehors de Durkheim et de son école, il a souligné l'importante distinction de l' « institutionnel » et de l' « accidentel » ou, comme il dit encore, de l' « événementiel ». En théorie, il élimine l'événement, le fait unique, qui n'a point de cause, au sens scientifique du mot, pour ne considérer dans l'histoire-science que l'institutionnel. Mais les causes de cet institutionnel, il ne les cherche pas dans la *société*, comme Durkheim ; il les trouve dans

1. *Introduction à l'Histoire littéraire*, p. 354. — Nous désignerons ses deux grands ouvrages et un livre de contre-épreuve, en quelque sorte, *La Psychologie des Individus et des Sociétés selon Taine, historien des Littératures* (1906), par les abréviations suivantes : *H. S.*, *H. L.*, *Ps. I. S.*
2. *R. S. H.* (= *Revue de Synthèse historique*), t. III, p. 1.
3. *H. S.*, p. 401. Cf. *R. S. H.*, *Nature et Humanité*, t. XI, p. 15.
4. *H. L.*, p. 28. — 5. *H. S.*, p. 11.

l'*homme* : il veut « traduire » les phénomènes sociologiques en termes psychologiques.

Dans cet homme qui est agent de l'histoire, il y a un « homme général », un « homme temporaire » et un « homme individuel » : de là, pour l'historien, des éléments de valeur scientifique décroissante. C'est la science de l'homme général, la psychologie, qui fournit les constantes de l'histoire, — besoins, volontés, facultés intellectuelles, sans lesquels l'homme ne serait pas homme ; c'est la similitude et la permanence des besoins humains et des « visées » humaines, servis par l'intelligence, qui s'expriment dans les institutions: une institution est, en somme « un moyen employé communément... pour atteindre une fin générale [1] ».

Dresser la liste de ces besoins primordiaux et constants, étudier les institutions qui y répondent, reconnaître l'*urgence* relative de ces besoins et, par suite, l'importance relative de ces institutions : voilà — une fois l'institutionnel posé et son origine déterminée — la tâche capitale de l'histoire-science.

Les mobiles universels et constants, nés des besoins, régulateurs des activités, qui constituent la base de l'explication historique, — « ces instincts élémentaires, qui correspondent, en quelque manière, aux grands départements de la nature extérieure, pesanteur, chaleur, électricité, etc., et sont, de leur côté, comme les grands départements de la nature humaine [2] », — Lacombe les nomme : l'*économique*, le *génésique*, le *sympathique*, l'*honorifique*, l'*artistique*, le *scientifique*. Les institutions répondent, non pas à tel mobile unique, mais à des combinaisons de mobiles, que l'association des idées produit et que l'analyse découvre. Institutions *économiques*, institutions *familiales* [3], institutions *morales et juridiques*, institutions *de distinction ou de classe*, institutions *mondaines*, institutions *politiques*, institu-

1. *H. S.*, p. 260. Cf. *Ps. I. S.*, p. 331 : « Les besoins constants de l'homme (besoins matériels et moraux) composent comme un faisceau de forces qui produisent ou, au moins, tendent constamment à produire des effets, c'est-à-dire des actes dirigés vers des objets différents. »

2. *Bulletin de la Soc. fr. de Philosophie*, juillet 1906, p. 276 (discussion sur *la causalité en histoire*).

3. « L'économique, c'était pour moi tout ce que l'homme avait inventé, institué pour parer à ses besoins matériels, alimentation, demeure, habillement, etc. Le génésique, c'était l'histoire sommaire des formes diverses qu'avait affectées le mariage, au sens large du mot, avec ses suites : procréation, élevage des enfants, rapports des parents entre eux, de ceux-ci avec leurs enfants, etc. » *L'Appropriation du sol*, Avant-Propos.

tions *artistiques et littéraires*, institutions *scientifiques*, institutions *religieuses* : ainsi les dénombre-t-il ; ainsi les classe-t-il par rapport à l'urgence. Il donne, on le voit, le premier rang à l'économique, les derniers à la science et à la religion, un rang secondaire aux institutions politiques [1].

Lacombe se proposait d'étudier, dans une série de volumes, les diverses institutions, leurs « modalités » — effets de l'homme temporaire — et les « problèmes concrets » qui relèvent de celles-ci [2]. Il l'a fait pour une partie de l'artistique, dans son *Introduction à l'Histoire littéraire* (1898), et pour une partie de l'économique, dans son *Appropriation du sol. Essai sur le passage de la propriété collective à la propriété privée* (1912). Il a laissé des notes sur quelques points de cet immense programme. Mais au lieu de s'efforcer à le réaliser, il s'est enfoncé peu à peu dans des études sur la Révolution. Il en a analysé et critiqué les historiens [3]. Il a publié en 1911, à la librairie Hachette, un gros volume, *la Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées nationales*, dont il définissait ainsi le sujet : « l'histoire politique d'une période circonscrite de la Révolution ; pas même une année, quatre mois environ, du 10 août au 1er décembre 1792. Et pas encore toute l'histoire politique, mais presque exclusivement l'histoire des rapports de la Commune de Paris avec la Législative et la Convention ». C'était une étude de psychologie minutieuse, où il fouillait le caractère des individus de premier plan et suivait — journée par journée, discours par discours — les événements de l'Assemblée. A ce volume, dans ses dernières années, il préparait une suite, surtout fondée — elle aussi — sur les procès-verbaux de séances publiés par les journaux de l'époque. Il songeait même à « circonstancier » un jour et « détailler mieux » les faits avec les lettres et mémoires des contemporains.

On voit à quel point il se détournait des ambitions de sa verte soixantaine. Sans doute l'*Appropriation du sol* est de 1912, et Lacombe y embrassait un vaste sujet d'histoire comparative : dans l'organisation de la commune agricole et l'établissement du

1. « A mon sentiment, les formes politiques sont choses secondaires » : Lacombe est catégorique. Voir *R. S. H.*, t. XIV (1907), p. 262 (art. sur J.-J. Rousseau).
2. *H. S.*, p. 345.
3. Voir articles de la *Rev. de Mét. et de Mor.* sur Taine, sept. 1907 ; de la *R. S. H.* sur Taine, Jaurès, t. XV, XVI (1907, 1908) ; *Taine historien et sociologue* (*Bibl. de Sociologie*), 1909 ; préface de la *Première Commune révolutionnaire*....

servage il trouvait d'importantes « similarités » économiques. Mais cet ouvrage avait été formé, pour la librairie Colin, — sur la suggestion de M. Max Leclerc, — d'articles parus bien antérieurement dans la *Revue de Synthèse historique* [1] ; et la préface contenait cette déclaration : « Après la publication de l'*Histoire considérée comme science*, je formai le très ambitieux dessein de reprendre le sujet de chacun de mes chapitres, et de le développer dans un volume spécial. Ce dessein a même reçu un commencement d'exécution dans un second ouvrage, *Introduction à l'Histoire littéraire*. Heureusement, je compris, après cette tentative, combien mon projet était chimérique. C'était vraiment une pensée de débutant, à qui son ignorance dérobe les difficultés, les impossibilités même.... J'entrevis qu'en l'état actuel des connaissances acquises, une sociologie générale, d'un caractère vraiment scientifique, était au-dessus des forces d'un esprit individuel ; en tout cas fort au-dessus de mes forces. Sans peine d'ailleurs et sans chagrin je me résignai à des tâches infiniment plus modestes. »

Cette évolution de Lacombe pose une sorte de problème, qu'il s'agit d'expliquer. Il faut définir sa nature d'esprit ; il faut préciser les tendances de son œuvre — et en faire la critique : c'est le moyen de l'honorer pleinement, et comme il l'eût désiré. Il avait lui-même le don et le culte de la critique. Il l'a exercée, avec une rigueur impitoyable, contre Taine, contre Fustel de Coulanges, contre bien d'autres — qu'il estimait et dont il reconnaissait l'autorité : « C'est que la science n'admet pas le principe du *Magister dixit* ; le devoir de recherche personnelle et de sincérité passe avant tout. » Et il concluait par les lignes suivantes la préface de l'*Histoire considérée comme science* : « Je tiens qu'on est le disciple des hommes que l'on contredit, autant que celui des hommes que l'on répète. Aux endroits où je débats et finalement je récuse l'opinion d'un de mes maîtres, c'est encore lui qui m'a muni, qui m'a armé contre lui-même ; sans ce qui est chez lui une erreur, à mon sens, je n'aurais pas trouvé ce que je crois être la vérité ; et, s'il y a réellement vérité, c'est à lui d'abord que j'en suis redevable » (p. xiv).

1. 1903-1910, t. VI-IX, XII-XIV, XVIII-XX.

II. — Discussion des idées théoriques. Les tendances positivistes.

Lacombe a bien mérité de l'histoire en opposant avec force l'institutionnel à l'accidentel : en général, écrit-il avec raison, « on ne voit pas la profondeur de leur opposition [1] ». Mais cette notion, sur laquelle il a appelé l'attention des historiens, est, chez lui, beaucoup trop lâche et indéterminée. Il a abusé, non seulement du mot, récent, d'institutionnel, mais — lui qui tient à la précision du langage — du terme, ancien et usité, d'institution. Il en vient à ne pas faire de différence entre une institution et une similitude ou une généralisation quelconque. « Il n'est science que de similitudes... et un même fait, répété par une collectivité d'hommes, constitue bien évidemment entre eux une similitude. — Après cela une similitude en langage d'historien philosophe, c'est même chose que ce qu'on nomme, en langage ordinaire, une institution. *Similitude, institution, ou encore généralité, cela s'équivaut* [2]. »

Lacombe trouve donc de l'institutionnel dans « toutes les actions historiques considérées par le côté qui les rend semblables à d'autres ». Et, comme les similarités « lient ensemble » un nombre d'actes variable, « petit ou grand ou illimité », il discerne tous les degrés de l'institutionnel, jusqu'à « l'infiniment petit de l'histoire scientifique [3] ». C'est de l'institutionnel « qu'une métaphore qui a fait fortune et qu'on trouve chez plusieurs écrivains » ; c'est de l'institutionnel que « tel vers de Boileau, non quand Boileau le fait, mais quand ce vers est devenu proverbe et dans la mesure où l'on s'en sert [4] ».

Bien qu'il fût dans la bonne voie, il n'a pas su débrouiller d'une façon tout à fait satisfaisante la complexité des éléments dont est tissée l'histoire. Son institutionnel non seulement nivelle, en quelque sorte, des degrés divers de généralisation, mais confond des causes de natures diverses.

Au début de ses considérations théoriques, Lacombe insistait,

1. *H. L.*, p. 28.
2. *Ps. I. S.*, p. 303.
3. *H. L.*, p. 29 ; *Ps. I. S.*, p. 327.
4. *H. L.*, pp. 29-30.

nous l'avons vu, sur les grands cadres de l'institutionnel, et il les rattachait tous à la même cause : l'homme général, cet homme qui a l'ambition économique de *posséder à lui seul quelque chose*, qui a l'instinct *génésique*, qui a des *sympathies* et des *antipathies*, qui a l'esprit de *clan* et même bientôt de *caste* ou *classe sociale*, qui ambitionne de *se distinguer*, qui est *mondain*, qui est *politique*, qui est *artiste*, qui est *religieux*, qui est même un *savant* rudimentaire [1]. Or sa psychologie est, pour ainsi dire, massive; elle n'est pas suffisamment analytique : parmi les similitudes humaines, elle ne distingue pas ce qui est de l'homme en tant qu'être humain et ce qui est de l'homme en tant que membre de la société. Et c'est pourquoi, parmi les « actes accomplis communément », sa théorie de l'histoire ne distingue pas ceux qui relèvent d'*institutions* véritables, ceux qui ne sont pas seulement de commune nature mais qui traduisent la communauté de vie sociale [2].

Lacombe croyait être un sociologue. Il s'est servi du mot sociologie avec une complaisance croissante. En 1912, dans l'Avant-Propos de l'*Appropriation du sol*, il déclare que, si c'était à refaire, il donnerait à *l'Histoire considérée comme science* un titre différent : car cet ouvrage « se compose, dit-il, de sujets auxquels il est désormais convenu d'appliquer le nom de sociologie ». — Or il n'a pas bien vu en quoi consiste proprement la sociologie : il n'a pas compris l'effort de Durkheim et de son école, pour en préciser le concept. A Durkheim, dont il a critiqué souvent les partis pris, il reprochait d'exagérer le rôle de la société, de sublimer, de diviniser le « Social ». Et il n'avait pas tort; mais il a méconnu, lui, l'importance du social en tant que social.

Même si la société a pour fin de satisfaire les besoins des individus qui la composent, elle a, par le fait qu'elle s'est organisée, sa *nature*, ses besoins, ses fonctions spécifiques. Les *institutions*, au sens strict du mot, *expriment les besoins propres de la société*. Voilà ce que l'école de Durkheim a nettement établi. Dans les institutions, par un sociologisme outré, elle ne distingue pas — comme nous avons essayé de le faire [3] — ce qui est social originellement et ce qui, sans répondre aux besoins propres de la société, a reçu la forme sociale : elle a, du moins, posé les principes qui permettent de

1. *Ps. l. S.*, pp. 202-3.
2. Voir *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1906, p. 273.
3. *La Synthèse en Histoire*, p. 128.

discriminer l'élément social parmi les éléments divers de l'histoire.

Cet élément social constitue en histoire le domaine de la nécessité : il représente un ordre de causalité proprement « scientifique ». Or il y a un élément de l'histoire qui représente une causalité d'ordre très différent : l'élément collectif. Le collectif, c'est la contingence multipliée, généralisée, — la contingence toutefois. Dans l'institutionnel, pas plus qu'il n'a reconnu nettement le social, Lacombe n'a discriminé suffisamment le collectif.

Sans doute, il a parlé de « l'homme temporaire ». Cet homme temporaire, il le définit : l'homme général affecté dans son fond perpétuel par les *circonstances*, c'est-à-dire par le « milieu naturel », et par le « milieu social qui se forme et se reforme sans cesse [1] ». En d'autres termes, l'homme temporaire exprime certaines similitudes d'une collectivité, qui résultent elles-mêmes d'un ensemble de contingences diverses. Mais, au point de vue de la science et dans la recherche de l'institutionnel, Lacombe assimile l'action de l'homme général et celle de l'homme temporaire. Il est persuadé qu'on fait de la « sociologie » — puisqu'on généralise — quand on étudie tel « peuple », tel « milieu », tel « public »[2]. « Les *institutions*, ou le *public*, ou le *milieu*, c'est tout un », dit-il expressément[3].

Par une tendance curieuse, il attache, d'ailleurs, un intérêt tout particulier à l'homme temporaire. Il le qualifie d'*homme historique* par excellence. « C'est le momentané, le temporaire, a-t-il déclaré, qui est justement l'objet propre de la science historique [4]. » Ce n'est pas tout. Parmi les contingences qui constituent ce qu'il appelle le milieu « social », — en un sens vague, — autrement dit qui contribuent à former l'individualité collective, il y a l'individu lui-même en tant qu'individu : et voici l'individuel, et voici l'événement qui retrouvent une place en histoire-science. Au nom de la science, Lacombe inclinait à les bannir. Mais il avait trop pratiqué l'histoire et trop manié les hommes, il avait une vision trop aiguë du concret, pour que l'individuel ne s'imposât pas à lui. Il est bien évident qu'on ne peut constituer l'histoire comme science en négligeant un des aspects de l'objet qu'il s'agit d'expliquer. Lacombe

1. *Ps. I. S.*, pp. 202-3.
2. Voir la préface de *Taine historien et sociologue.*
3. *H. S.*, p. 18.
4. *H. S.*, pp. 5, 229.

obéissait à un instinct très sûr quand il faisait sa part à la contingence individuelle elle-même; et il avait raison quand il disait : « L'histoire est un tissu d'institutions et d'événements. »

Il va, d'ailleurs, beaucoup trop loin : il est aux antipodes de la vraie « sociologie » quand il voit tout émaner, en définitive, du *fait*, « imité, ou répété, ou réitéré par un nombre d'hommes plus ou moins grand », quand il définit l'institution : « un événement qui a réussi [1] ». A la suite de Tarde — et de Bagehot — il exagère le rôle de l'imitation, imitation-coutume et imitation-mode. L'imitation est un agent mécanique de similitude et ne fait que multiplier l'événement, sans pouvoir fonder ni la société, — ni la logique.

Ce troisième élément de l'histoire, que nous appelons l'élément logique, Lacombe ne le dégage pas nettement. La confusion qu'il a faite pour l'institutionnel, il l'a faite également pour l'événementiel : sous un même vocable il a réuni deux ordres de causes essentiellement différents. Il amalgame dans l'événement la manifestation contingente du « caractère singulier » et l'initiative conforme à ce « fond psychique » de l'homme général — qu'il a insuffisamment analysé mais marqué si vigoureusement. « Observons que ce que j'appelle à un endroit innovation [ou invention] est la même chose que j'ai nommée ailleurs événement.... L'innovation acceptée est même chose que la tradition ou l'imitation [2]. » En réalité, l'action qu'exerce l'individu — un Néron, un Mahomet, un Napoléon — par ses traits particuliers, auxquels sa situation sociale peut donner une portée considérable et qui font de lui souvent une cause perturbatrice [3], est bien différente du rôle de l'*inventeur* — en un sens large. L'individu, comme être social, baigne dans la société et en ressent les besoins; comme être pensant, il se relie au tout et cherche à l'assimiler : par le développement en lui de la conscience sociale ou de la raison humaine, il peut être inventeur social ou mental et jouer un rôle, non contingent, mais logique.

Ici encore, Lacombe, du reste, se corrige lui-même. Il reconnaît que l'invention, c'est l'événement « vu sous un autre angle ». Si les institutions naissent de faits individuels qui ont « la chance » d'être répétés, réitérés ou imités, son intelligence est trop pénétrante

1. *H. S.*, p. 10. Cf., sur l'imitation, *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1906, p. 273.
2. *H. S.*, p. 264.
3. *H. S.*, pp. 18, 247. Cf. *Bulletin de la Soc. fr. de Phil.*, juillet 1906, p. 275.

pour n'avoir pas discerné, en ce qui concerne le fait-invention, des circonstances, des relations propres à justifier cette « chance ». Il est allé jusqu'à opposer nettement « le contingent et le *déterminé* qui se croisent toujours dans la trame historique ». Mais il a avoué n'avoir encore que des « observations éparses » sur ce sujet de la détermination, où la recherche lui paraissait « singulièrement pénible ». Et les indications qu'il a données tendent précisément à éliminer le facteur logique, tel que nous l'entendons.

D'après lui, « il y a plus de déterminé dans l'acceptation des multitudes que dans l'invention de l'individu.... La détermination croît à mesure que les choses se développent et durent. Enfin elle réside au plus haut point dans les effets que les choses établies exercent autour d'elles [1] ». Il rapporte donc le déterminé au milieu, à la pression du dehors, et non à un principe interne d'ordre, d'organisation et de progrès : la raison. C'est l'état de civilisation atteint à un moment qui détermine le moment d'après. La civilisation a progressé ; elle continuera à progresser, probablement : mais le progrès n'a rien de nécessaire, et il est très incertain et fortuit dans sa marche. Si la prévision est possible en histoire-science, comme dans toute science, elle l'est sous cette réserve : « sauf *l'action des hommes particuliers*, c'est-à-dire : *sauf les nouveautés*, *les inventions*, ou, autre formule : *toutes choses restant ce qu'elles sont* [2] ». « Un événement, une invention, qui a été le point de départ de choses très importantes, exerce sur l'esprit humain un pouvoir de fascination, et par cela même induit l'esprit à imaginer une cause certaine, générale, infaillible, là où précisément ces sortes de causes font défaut. Sachons-le, au contraire, la naissance des choses est, en grande partie, fortuite [3]. »



Nous touchons ici au fond de sa pensée, à ses tendances philosophiques et psychologiques essentielles. Voici, tout à la fois, son grand mérite et son point faible. Il se méfiait de la métaphysique : il a voulu discréditer les philosophies de l'histoire et poursuivre

1. *H. S.*, pp. 260, 263, 264. Cf. *Ps. I. S.*, pp. 304-305.
2. *H. S.*, p. 369.
3. *H. S.*, p. 264. Lacombe *croit* au progrès (voir plus loin, pp. 111, 118) : mais sa théorie l'oblige à le tenir pour incertain.

leurs fins, qui étaient légitimes, par des moyens qui fussent scientifiques. Mais il a poussé la terreur des « entités » jusqu'à méconnaître les réalités psychologiques. Il conteste l'importance de l'hérédité ; il ne veut pas entendre parler de caractères innés, de virtualités : il se meut parmi les faits.

Malgré des remarques pénétrantes sur la « sorte de contrainte de tous sur chacun » qui a précédé la contrainte gouvernementale [1], il n'admettait pas de réalité sociale ; et c'était la raison profonde de son opposition à l'école de Durkheim.

Contre Taine il a bataillé passionnément. Il a vu dans les « génies » de race, de peuple, des explications commodes mais paresseuses, où se manifeste l' « aversion naturelle pour la contingence ». « Le génie national considéré comme quelque chose d'organique, de distinct du milieu extérieur, je demande où il se montre, quels sont les signes irrécusables de sa réalité.... Admettons d'ailleurs qu'il y ait quelque chose de réel dans cette idée..., par quelle voie s'en assurer et le prouver? Question de méthode totalement inaperçue. Le génie supposé est directement insaisissable, comme toutes les forces internes, toutes les innéités que nous supposons ; on ne va à la connaissance de cette cause que par celle de ses effets ; mais les effets propres du génie, quand on ne sait rien de la cause même, comment les discerner sûrement? » — Lacombe a raison contre les métaphysiciens de la race. Il est dans le vrai quand il exige qu'on circonscrive le problème, qu'on n'attribue pas au génie national, à des génies divers, ce qui peut être attribué aux conditions de vie, au hasard biographique, à l'imitation intérieure, à l'imitation extérieure : il y a, observe-t-il, des peuples « ouverts » et des peuples « fermés » aux influences du dehors : et c'est une circonstance qui importe beaucoup. Mais au fond, pas plus qu'à la réalité d'une « nature » sociale, il ne

1. *H. S.*, p. 73. Il définit quelque part la société : « un groupe d'hommes *où l'on se contraint mutuellement* et où l'on s'imite particulièrement » *H. S.*, p. 234. — L'évolution finale que nous constaterons s'est préparée de loin et sourdement. Dans *la Guerre et l'Homme* (1900), il parle « en passant » — et en note — de « cette vérité généralement admise, mais pas toujours nettement déterminée, que la psychologie des masses n'est pas exactement la même que celle de l'individu, élément de ces masses ; d'où il suit que la sociologie est une science particulière, *pas tout à fait adéquate à la psychologie proprement dite.* La sociologie serait tout au moins la psychologie des sentiments en tant que modifiés dans la forme et le degré par le concert, la communauté, l'assemblage contagieux ». P. 21 ; cf. une note sur les foules et leur besoin d'un chef, p. 141.

croit à la fixation héréditaire d'un caractère de peuple[1]. De l'individualité collective il est disposé à tout résoudre en phénomènes : « Ces grands mots que les historiens emploient à tout instant, race, peuple... et autres, expriment des conceptions de notre esprit : ce sont des entités.... *Il n'y a en fait que des actes individuels juxtaposés*, plus ou moins simultanés et plus ou moins semblables[2]. »

Avant les similitudes humaines qui naissent des imitations et répétitions de faits individuels, Lacombe reconnaît des similitudes « spontanées ». Il pose, comme postulat, l'identité originelle des êtres humains[3] : au point de départ de l'histoire — comme au fond de tout individu — se trouve l'homme psychique général. Mais il n'y a là que données initiales et non réalité foncière. Si l'individu en tant qu'individu est un ensemble de contingences, — sans « faculté dominatrice » ni « dépendances » internes, contrairement à la théorie de Taine, — en tant qu'homme général il est un ensemble de *faits* psychiques. Et ces faits psychiques fondamentaux sont liés à des faits biologiques, — comme sont liés « l'endroit et l'envers d'une étoffe[4] ». L'homme de la psychologie a des besoins, qui résultent de ses organes ; et il a une propriété réceptive, qui résulte de son appareil nerveux. La fonction mentale, pour Lacombe, n'est rien de plus qu' « une réaction dictée par un milieu » ou — en termes moins contradictoires — un appareil enregistreur. Comme du « génie », on abuse de l' « esprit » : « On imagine, sans preuve aucune, qu'un esprit humain est quelque chose d'existant absolument en soi, indépendamment des idées reçues, des notions acquises.... Tout ce que nous pouvons saisir avec certitude sur le compte d'un esprit est précisément d'un tout autre genre que ces innéités ou virtualités qu'on lui prête[5]. » Avec Renan, par exemple, placer aux origines de l'humanité « une sorte de miracle, une aptitude exceptionnelle pour la synthèse ou l'assimilation, c'est mal qualifier le caractère vague et lâche que l'homme met au début dans ces deux opérations toujours parallèles de l'esprit, assimiler, distinguer ».

Voici la genèse de la raison. Dans le contact avec la nature « il y a pour l'individu un principe de progrès inséparable de

1. *H. S.*, pp. 307, 318, 324, 236, 316. Cf. *H. L.*, p. 313, et *Ps. I. S.*
2. *H. S.*, p. 248.
3. *H. S.*, p. 320.
4. *H. S.*, pp. 4, 27.
5. *H. S.*, p. 225.

l'existence même » : l'esprit classe, associe, prévoit. Mais ce progrès est « purement viager : il disparaît avec l'homme qui le porte en soi[1] » ; ou plutôt il disparaîtrait si la tradition et l'imitation n'intervenaient pas. Le langage, la première des inventions, sans laquelle tout avenir était interdit à l'homme, est né « simplement sous la pression des besoins et des nécessités de l'existence[2] ». « Dans ce qu'on nomme la raison humaine, celui qui considère rigoureusement les choses n'aperçoit de nettement saisissables que quelques tendances ou habitudes, aisées à définir : la tendance à croire ce qui doit être cru effectivement ; à refuser sa créance à ce qui est en effet incroyable ; à compter sur le retour des phénomènes naturels ou humains dans la mesure de leur constance prouvée. Or ces tendances, qui constituent la raison du genre humain, sont visiblement attachées à la possession des connaissances scientifiques. Cherchez historiquement ou géographiquement par toute la terre, vous ne trouverez de la raison, définie comme nous venons de le faire, en aucun lieu d'où la science soit absente ; et vous n'en trouverez jamais qu'à proportion de ce qu'il y a de science[3]. » Ainsi, ce n'est pas la raison qui crée la science ; c'est la science qui procure la raison[4]. Celle-ci n'est pas une virtualité qui se développe : elle est un bagage fortuitement grossi et transmis du dehors. Il semble bien qu'un fils de sauvage puisse acquérir, en bloc, toutes les sciences et s'élever, d'un coup, au sommet de la raison[5].

Dès lors qu'il ne croit pas aux « aptitudes déposées dans l'organisme », à la raison créatrice, — Lacombe incline à penser que la spéculation pure n'a pu jouer un rôle considérable dans l'évolution humaine. Il critique assez vivement les théoriciens — comme Turgot, Comte, Stuart Mill, Fustel de Coulanges — qui ont professé que les *idées*, « au sens de vues spéculatives et générales sur le monde, l'espèce humaine et son destin », sont « par leurs variations propres, la cause capitale des diversités qui se présentent dans toutes les autres régions de l'histoire[6] ». Il ne voit pas,

1. *H. S.*, p. 233.
2. *H. S.*, pp. 178, 179.
3. *H. S.*, p. 284.
4. La science « *apporte* une discipline rigoureuse de l'esprit qui doit s'appliquer successivement à tout, et à la longue créer, ou recréer, par sa méthode et ses découvertes, les institutions, les lois et les mœurs » *R. S. H.*, t. XIV (1907). *J.-J. Rousseau*, p. 262.
5. *H. S.*, p. 303.
6. *H. S.*, p. 187. Cf. *Rev. Met. et Mor.*, juillet 1910 ; *R. S. H.*, t. XXVII, p. 34 (1913).

comme Auguste Comte, dans la théologie et la métaphysique des étapes nécessaires, quoique dépassées, de la pensée humaine. Il divise l'humanité en deux « partis fondamentaux », les *scientifiques* et ceux qui ont « la prétention de saisir la vérité par la *croyance* et le *sentiment*, les *non-scientifiques* [1] ». La croyance, ou « savoir imaginaire », est inopérante. Quant au savoir vrai, efficace, c'est de l'économique qu'il se dégage, par l'effet des besoins et du hasard. « La culture humaine, dans sa forme la plus haute, la forme scientifique ou véridique, est issue directement de la pratique des métiers, ... de la création de la richesse [2]. » Non pas qu'il nie la science désintéressée : il reconnaît qu'il y a dans l'appareil cérébral « une certaine spontanéité qui sollicite l'homme par le plaisir de l'exercice même » ; mais, pour lui, la curiosité est un mobile faible, vacillant; et c'est tardivement que l'activité scientifique s'est développée pour elle-même [3].

Sa thèse sur l' « ascendant » de l'économique lui tient fort à cœur, et il y est souvent revenu. « L'économique a influé avec force sur tout le reste. » « La richesse a tenu le premier rôle » : elle a dû « précéder et — dans une large mesure — promouvoir » les deux autres éléments de la civilisation, moralité et intelligence [4]. Lacombe s'est ingénié à montrer les effets de la richesse, tantôt directs, tantôt liés au travail et à l'outillage créateurs de richesse : en dehors du bien-être, qui est sa fin première, la richesse alimenterait toutes les sources de bonheur.

L'importance qu'a pour lui l'économique vient précisément de ce qu'il voit dans le bonheur la visée primaire et suprême de l'homme. Tout ce qui répond à des visées secondaires, « les arts de la pratique (depuis le métier de manœuvre jusqu'à celui de gouvernant), les beaux-arts, la science, la religion, autant d'instruments à notre disposition, pour atteindre le but universel, le bonheur [5] ». Voilà donc la donnée fondamentale. Mais donnée empirique : Lacombe ne plonge pas jusqu'à l'être; il n'explique pas la recherche du bonheur, il ne la consolide pas, en quelque sorte, par la *tendance* à être, à être le plus possible. Et, d'autre part, s'il prête un rôle subalterne à la pensée pure, c'est parce qu'il ne

1. *R. S. H.*, t. XIV, art. cité.
2. *H. S.*, p. 365.
3. *H. S.*, pp. 41, 51, 353.
4. *H. S.*, pp. 370, 151, 408.
5. *H. L.*, p. 353.

conçoit pas de lien *réel* entre l'activité mentale et les besoins. La fonction mentale ne manifeste pas un même ressort interne que la recherche du bonheur : elle n'exprime pas un principe unifiant, — qui fonderait aussi la société : elle est réceptivité pure.

Durant la période de pleine maturité, Lacombe a fait effort pour systématiser son riche acquis de notions historiques. Il a cherché le général : il n'a pas atteint le réel. Il est de la lignée de ces penseurs français qui, depuis le XVIIIe siècle jusqu'à Comte, ont travaillé à concevoir de mieux en mieux la science positive et à y intégrer l'étude des faits humains [1]. Il doit beaucoup à Comte. Il est redevable également aux psychologues anglais, — à Stuart Mill, à Bain, — et il attache, avec eux, une grande importance à la psychologie, que Comte a omise dans sa classification des sciences. Mais l'opposition est moins profonde qu'elle n'en a l'air. Si Comte a critiqué ces hommes — Cousin, Jouffroy — qui « ont essayé de transplanter parmi nous la métaphysique allemande, et de constituer, sous le nom de psychologie, une prétendue science entièrement indépendante de la physiologie, supérieure à elle, et à laquelle appartiendrait exclusivement l'étude des phénomènes spécialement appelés mentaux [2] », on a montré que, néanmoins, « il n'est permis à l'historien des doctrines psychologiques ni de taire son nom, ni de négliger son œuvre [3] ». Il n'a pas voulu pratiquer la « méthode psychologique intérieure », l' « étude directe de l'âme » : Lacombe pas davantage. Il a rattaché l'étude des faits psychiques à la biologie d'une part, à la sociologie de l'autre ; et il a été de plus en plus préoccupé de préciser le développement de nos « attributs intellectuels et moraux » dans et par la société. Or, la psychologie générale de Lacombe, nous l'avons vu, n'est que l' « envers » de la biologie ; et cette psychologie, très sommaire, mal élaborée, s'enrichit et se précise par l'histoire. Au rebours de Comte, Lacombe absorbe la sociologie dans la psychologie, mais pour arriver au même résultat, — qui est de chercher dans l'histoire le développement de l'esprit humain. Encore le psychologue prête-t-il aux idées pures un rôle moindre que ne l'a fait le contempteur de la psychologie.

1. Voir l'*Évolution de la philosophie depuis Descartes* dans mon *Avenir de la Philosophie*, pp. 219 et suiv.
2. Aug. Georges, *Essai sur le Système psychologique d'Auguste Comte*, p. 7.
3. *Ibid.*, p. 63.

Faute d'avoir atteint la réalité vive de la société et de l'individu, Lacombe n'explique le changement que par la contingence. Son histoire-science repose toute sur deux éléments : un principe de similitude, l'homme général, et un principe de changement, les « agences extérieures [1] ». Or celles-ci se décomposent elles-mêmes en « circonstances [2] » où se prolongent des contingences antérieures et en contingences neuves. La contingence brode l'histoire sur la trame de l'homme général. Et la contingence attire Lacombe. Elle l'attire d'autant plus qu'elle intéresse en lui l'historien de tempérament, très visuel, très imaginatif. Elle l'attire, même sous ses formes les plus frustes, pour ainsi dire. Celui qui a posé en principe que « le contingent, c'est pour tout chercheur animé de l'esprit scientifique, *l'ennemi* [3] », qu' « on ne fait pas de la science avec ce qui est absolument singulier, unique, dépareillé », n'hésite cependant pas à déclarer, sous des prétextes divers, que l'événement peut être « de bonne prise » et que « les singularités composent une connaissance encore fort intéressante » [4].

En vieillissant, il perd quelque peu de vue les similitudes. Il se complait au détail « fourmillant ». Du moins passe-t-il par une sorte de crise, où il condamne les ambitions de ses années héroïques. Il oubliait — momentanément — son ferme propos de remédier aux inconvénients et aux excès de l'analyse, d'aider le travail historique à aboutir [5]. Il reportait à un terme lointain l'effort de synthèse, la constitution de l'histoire universelle, comparative : « Plusieurs siècles d'études analytiques (minutieusement analytiques), accomplies par d'indispensables légions de travailleurs, doivent forcément préparer et précéder cette synthèse formidable [6]. » Et c'est alors qu'après avoir longuement critiqué les historiens de la Révolution, il s'attaquait lui-même à cette histoire, qu'il s'y enfonçait et courait le risque de s'y enliser : « La *vérité ultime* de l'histoire, déclarait-il dans la préface de *la Première Commune révolutionnaire de Paris*, consiste dans la découverte

1. *H. S.*, p. 305.
2. « Tout milieu, tout état social fourmille de circonstances » *Ps. I. S.*, p. 340.
3. *Bull. de la Soc. fr. de Philosophie*, juillet 1906, p. 274 (Discussion sur *la causalité en histoire*).
4. *H. S.*, p. 40 ; *H. L.*, pp. 28, 32.
5. En lisant la préface de *l'Histoire considérée comme science*, on songe à la page du *Cours de Philosophie positive* (1re Leçon) où Comte dit : « Hâtons-nous de remédier au mal, avant qu'il soit devenu plus grave. Craignons que l'esprit humain ne finisse par se perdre dans les travaux de détail. »
6. *Ps. I. S.*, p. 351.

des mobiles véritables de *chacun* des acteurs qui concourent à faire tel drame ou telle comédie historique. »

Nous avons étudié longuement — comme il convenait — le théoricien de l'histoire. Il est un des rares Français qui, dans le dernier tiers du XIXe siècle, aient appelé l'attention sur des problèmes négligés alors chez nous et dont l'importance, aujourd'hui encore, échappe à un grand nombre d'historiens.

De bons juges, M. Ch.-V. Langlois et M. Seignobos, l'ont souvent nommé avec déférence. Récemment encore, dans un tableau des études historiques en France pour le dernier demi-siècle, M. Langlois écrivait ces lignes : « Plus qu'à aucun historien de métier, la théorie de l'histoire est redevable à M. Paul Lacombe..., dont la pensée très claire est la rivière qui fit et fait tourner, ici et surtout ailleurs, bien des moulins pédantesques [1]. » On a salué son œuvre, de loin. On ne l'a guère discutée. On n'en a montré avec précision ni les mérites ni les défauts. Nous croyons que, malgré des indications justes et fécondes, ce n'est pas sa conception théorique de l'histoire qu'il faut admirer : c'est le détail de ses idées. Il n'avait pas une culture philosophique — ni même psychologique — complète : il le savait et il le disait. Mais la passion des idées flambait en lui. Et sa faculté d'observation, sa mémoire, son imagination fournissaient à son intelligence d'inépuisables thèmes pour des rapprochements ingénieux ou des réflexions profondes.

La richesse et la verve de ces deux livres, *l'Histoire considérée comme Science* et *l'Introduction à l'Histoire littéraire*, sont merveilleuses. On y trouve à la fois une lecture immense et un perpétuel jaillissement de pensée. Si la vérité n'y est pas totalement, les vérités y abondent, — sur les institutions, sur le progrès et ses causes, sur la vie économique et les inventions, et d'autre part sur l'imitation en littérature, sur les anciens et les modernes, sur les genres, sur la technique. A propos de Lacombe, comment ne point songer à Cournot [2] ? Il n'a pas eu toute la fortune qu'il méritait. On

1. *La Science française* (1915), t. II, p. 88. Cf. *R. S. H.*, t. XXIX, mon article sur *les Études historiques et la Guerre*, p. 21.

2. En 1900, dans un tableau de *l'Histoire au XIXe siècle*, M. Langlois rapprochait Lacombe et Cournot : « Deux esprits lucides et vigoureux, *plus connus à l'étranger que dans leur pays natal*, MM. Cournot et Lacombe, ont naguère essayé, chacun de son côté, de déterminer les conditions de l'analyse des causes, et ils ont esquissé tous deux d'intéressantes applications de leur méthode ; mais ils n'ont guère eu de disciples ou de postérité spirituelle. » *Questions d'histoire et d'enseignement*, p. 239.

n'a pas assez lu ces gros in-8, que l'auteur a publiés à ses frais et qu'aucune réclame n'a imposés au public ; on ne s'est pas rendu compte que, sévères d'apparence, ils étaient infiniment attachants, au fond, et que, résolument scientifiques, ils s'orientaient cependant vers la vie.

III. — Les œuvres diverses.

Lacombe était trop vivant pour n'avoir pas apporté à toutes les choses de la vie un intérêt passionné. Sa production d'historien est la partie essentielle, mais n'est qu'une partie de son œuvre. Du reste, les problèmes de l'histoire se reliaient de plus en plus dans ses méditations à ceux du présent et de l'avenir.

Ses travaux sur la Révolution répondaient très directement — comme dans le cas de Taine — à des préoccupations pratiques qu'il n'a pas dissimulées. Il a écrit l'histoire de la première Commune de Paris, lui qui avait vu celle de 71, avec une sensibilité frémissante. Il se dit fils de la Révolution, mais *pas de toute la Révolution* : il est « défenseur résolu de l'*Assemblée nationale*, du pouvoir légal et légitime, adversaire résolu de la Commune et de ses partisans » ; celle-ci reste, à ses yeux, « la grande criminelle que rien n'absout ». Il blâme les historiens qui ont montré « trop d'insensibilité pour le crime, pour la violation de la légalité ». L'ardeur militante lui apparaît comme un devoir : « Un historien qui s'abstiendrait absolument de juger, qui pourrait tout raconter sans s'émouvoir, ne serait plus un historien : mais une machine, un appareil enregistreur » : et, par une sorte de régression vers les historiens de 1848, il livre « crûment » toutes ses impressions, ses opinions.

Dans la préface d'où sont tirées ces citations, on trouve une véritable profession de foi politique et sociale : « Républicain dès la jeunesse, je le suis resté, pour de meilleures raisons, je pense, et non sans me débarrasser de quelques illusions, — démocrate également, mais avec des amendements de mon cru. — Socialiste ? cela dépend de la définition. Je crois à la nécessité et du reste à l'*avenir* de profondes modifications dans notre régime économique, dans la constitution même de la propriété individuelle. Avec cela très individualiste, partisan très chaud de l'initiative collective et

individuelle, je vois, avec une espérance charmée, naître et s'étendre chez nous un goût et une confiance trop longtemps inconnus, la confiance dans l'activité spontanée, libre, extra-gouvernementale. Sociétés, syndicats, confédérations, sont, à mon sens, les puissances et les formes de l'avenir qui se lève et monte sur l'horizon. Elles seront bienfaisantes, ces puissances, à une condition cependant, à la condition absolue de renier toute violence, toute illégalité.... Au XXe siècle, il n'est pas plus permis de vouloir *conquérir sur ses concitoyens* que sur l'étranger. Soyons évolutionnistes dans toutes les directions, nulle part révolutionnaires. Le temps en est passé. Toutes les pratiques de l'*activité humaine* doivent finalement se soumettre à la discipline scientifique. C'est assez dire, je crois, que je regarde en avant, *et pas en arrière* » (p. XII).

Comme citoyen, tout Lacombe se résume dans ces lignes. — Républicain, il l'était, en effet, de tradition, de tempérament, et de réflexion. En passant de l'opposition aux fonctions publiques, du journalisme et de la propagande à l'administration, il n'avait cessé d'éclairer, de perfectionner ses convictions politiques. En 1885, il a fait imprimer, à Cahors, une brochure qui s'est retrouvée dans ses papiers, et qui est doublement intéressante, par le fond solide et par la forme dialoguée, *les Propos de l'oncle Vielcazal recueillis par un ancien instituteur de Vittaterne* (*Paul Lacombe*). Il y feint de reproduire une causerie de café campagnard. Il prête une vie intense aux trois interlocuteurs, les réactionnaires Galdou et Combescure, et le républicain Vielcazal, demi-paysan mais liseur enragé, muni d'une paire de bésicles, « grandes et rondes comme on n'en voit plus », rude discuteur et plein de bon sens. Il y a là une curieuse étude de mœurs politiques. Dans la conclusion, poussé par « l'ancien instituteur », Vielcazal montre les bienfaits de la République, en lui associant la science, « celle qui a arraché l'homme à la misère de la bête ; celle qui le rachètera de la gêne, de la souffrance, et même du péché, c'est-à-dire de l'immoralité ». « La religion, elle, vous dit : il y aura toujours des misérables, et elle semble en prendre son parti fort aisément. La science, au contraire, déteste carrément la misère, elle n'en veut pas, elle la poursuit âprement, la chasse d'ici et de là.... La République, qui n'en veut pas non plus de la misère, est parfaitement d'accord avec la science, plus que d'accord ; elle l'aime et l'adore ; elle sent bien

que, pour réaliser ce qu'elle veut, le bien-être du peuple, la science c'est son bras droit.... Vienne, demain, un gouvernement antirépublicain, il sera du même coup clérical, c'est forcé : car il devra au clergé une bonne part de sa victoire ; et, soyez-en sûrs, votre puissante amie, la bienfaitrice, la libératrice de tous, mais surtout du pauvre et du malheureux, la science, s'en trouvera mal. On ne la tuera pas, parce que c'est impossible ; mais on saura lui mettre des entraves et des menottes, et les progrès du bien-être général seront retardés d'autant. »

Démocrate, il n'érigeait pas la démocratie en dogme absolu. Il n'avait pas la superstition du suffrage universel : l'usage qui en avait été fait sous l'Empire avait commencé à « étonner ses yeux et à les avertir ». Avant 1870, il trouvait déjà à la *sagesse du nombre* « un air suspect de préjugé » ; 1870 l'éclaira définitivement : « J'aperçus, alors, en pleine netteté, dit-il, ce qu'était réellement une opinion publique, celle d'un pays, celle de plusieurs pays mis ensemble. Je compris que l'accord de milliers, de millions d'hommes sur une même idée ou un même sentiment constituait un phénomène imposant, je dirai même accablant ; et rien de plus. Il pouvait arriver que ce concert formidable valût moins d'être écouté et compté que la voix d'une seule personne. Il me parut que le nombre des participants à une opinion n'était pas du tout un garant de la vérité ou justice de cette opinion ; que c'était plutôt le contraire, le courant opinionnel étant d'autant moins profond qu'il avait plus de surface.... Ce que, depuis 1870, j'ai vu se produire en France et à l'étranger ne m'a pas précisément donné des motifs de changer d'avis [1]. » Il voulait donc que l'on reprît tout ce qu'il était possible de reprendre sur le gouvernement des majorités — passagèrement nécessaire, mais d'une nécessité empirique — et qu'on restituât tout le possible à l'initiative des individus isolés et groupés.

L'histoire lui avait appris que l'individu est source de toute nouveauté et que par lui s'accroit — dans la science — la puissance de l'homme sur la nature. Elle lui avait montré aussi le développement de cette *anti-nature* qui substitue à la lutte l'accord, le *concert*, — comme il dit parfois, — et qui tend à procurer aux masses le bonheur [2].

1. *La Guerre et l'Homme*, p. 155.
2. *H. S.*, p. 401.

Ses amis l'ont entendu soutenir une thèse — d'un socialisme avisé — relative à l'héritage. La richesse héritée ne lui semblait pas plus légitime que la noblesse de naissance. Il savait, d'autre part, quel stimulant est pour l'homme, pour le père de famille surtout, la faculté de transmettre les fruits de son travail. Il désirait, en conséquence, que l'héritage fût maintenu, mais une seule fois, d'une génération à la suivante, et *en usufruit*. Ainsi le bénéficiaire d'un héritage ne disposerait, pour ses héritiers propres, que du produit de son travail et de ses économies personnelles.

D'après ce principe que « nul n'est bon juge en sa propre cause », il voulait que l'on pratiquât de plus en plus largement l'arbitrage : arbitrage à l'intérieur, pour la paix sociale, arbitrage à l'extérieur, pour la paix entre nations.

Parce que la défaite de 70 avait laissé en lui de poignants souvenirs et parce que l'histoire universelle lui avait imposé l'étude de la guerre, dans son apparente pérennité, le problème de la paix perpétuelle a hanté son esprit.

En 1871, il avait publié, chez un libraire de Cahors, Brassac, une importante brochure où il demandait la substitution, à une armée permanente et casernée, d'une armée « formée du peuple tout entier, de tel âge à tel âge, dont les divisions sont calquées sur celles du sol, nombreuse, peu coûteuse parce qu'elle reste dans ses foyers, animée d'un vif patriotisme local ». « J'ai fait causer bien des officiers, déclarait-il ; j'ai lu, j'ai étudié avec patience les ouvrages des capitaines qui ont écrit de la guerre, ceux des critiques qui se sont rendus célèbres dans la théorie du même art, les *Rêveries* du maréchal de Saxe, les *Mémoires* de Frédéric, ceux de Napoléon, du duc de Raguse, de Gouvion-Saint-Cyr ; les histoires et les traités de Jomini, les opuscules si vifs et si intéressants de Bugeaud ; j'ai lu Clausewitz, Trochu et bien d'autres, et j'ose dire que je suis parvenu, grâce à la lucidité de ces esprits éminents, à me former des idées nettes de ce qu'on appelle stratégie et tactique. » Il avait compris que « cette science très étendue, très difficile..., n'est qu'une dépendance, une région particulière de la psychologie générale » ; et c'est en psychologue qu'il cherchait non seulement l'organisation militaire qui convenait le mieux à la France pour sauvegarder l'avenir, mais les caractères permanents de cette « institution » douloureuse : la guerre.

Son ouvrage, d'une discrète érudition, sur les *Armes et les*

Armures, où il suit l'art de tuer de l'âge de pierre aux temps modernes, se termine par les lignes suivantes : « En songeant à ce faux et terrible progrès, il me semble qu'on se doit de finir un livre sur les armes, si désintéressé et si purement descriptif qu'il soit, par un vœu, par un espoir humain. Cet espoir, c'est que l'homme fera encore des progrès dans l'art de détruire, assez de progrès pour qu'à la fin il s'arrête, épouvanté devant sa propre puissance. »

Nous avons mentionné déjà le mémoire sur la paix qui fut couronné en Angleterre. En 1900, il publiait *la Guerre et l'Homme*, étude scientifique de « l'homme guerrier », cet aspect de l'homme général, et en même temps réquisitoire passionné contre la guerre. Il y recherche de façon pénétrante les causes diverses de ce phénomène ; il y passe en revue les formes variées — quelques-unes suspectes ou même basses — du patriotisme ; il analyse le courage militaire et montre que c'est une vertu malaisée, ardue, momentanée, sujette à inégalités et à intermittences, sur laquelle le public nourrit des illusions qui entretiennent l'enthousiasme guerrier ; il met en évidence tout ce qu'il y a de contingent dans la victoire ; il réfute les panégyristes de la guerre ; il étale avec un réalisme saisissant les misères physiques et dépeint avec émotion les détresses morales qu'elle entraîne ; il en détermine les conséquences, et y voit « l'exact contre-pied de tout ce que l'homme fait ailleurs, le rebours de tout ce dont il se vante : religion, sagesse, économie, civilisation ; bref, la rétrogradation absolue ». Il termine par des considérations sur l'arbitrage, propres à hâter la réalisation du « rêve millénaire ». « J'ai rêvé pour la France le rôle de missionnaire de la paix. Si elle l'acceptait, elle devrait, plus qu'une autre nation, conserver une armée forte et par le nombre et par l'armement, et par l'affection nationale. La France serait tenue à cette précaution d'abord pour n'être pas attaquée, et puis pour que son juste dessein parût ce qu'il serait réellement, et non comme le subterfuge d'une nation affaiblie.... Croyez bien qu'on ne peut prêcher efficacement les bienfaits de la paix et en être cru qu'autant qu'on porte à son côté une épée solide et dont il est connu qu'on pourrait se servir ; sinon le prédicateur doit s'attendre à des soupçons ironiques et à des nasardes. Telle est encore l'humanité[1]. »

1. *La Guerre et l'Homme*, p. 386. Dans ses vues judicieuses sur les guerres futures, il n'arrive pas à en mesurer toute l'horreur. Il évalue à 25 milliards la dette du peuple vaincu, — et ce chiffre, alors, pouvait paraître énorme.

Livre admirable, gorgé de substance historique et tout imprégné de pitié humaine, où alternent l'éloquence et l'ironie, où des fragments de dialogues, des tableaux, des descriptions sont destinés à compléter l'effet voulu : « Je le tiendrais pour bon », avait-il écrit dans la préface, « et mon but pour assez atteint, si seulement quelques-unes de ses pages portaient les marques sensibles et contagieuses du frisson — horreur, colère ou peine, — dont moi-même je fus saisi et secoué ! [1] »

Le progrès de l'humanité est lié étroitement au problème de l'éducation, et sur ce sujet aussi il a médité toute sa vie. Il ne s'est pas contenté de publier en 1899 un petit livre savoureux, qui fourmille d'idées justes, d'observations fines, de suggestions pratiques, *Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*[2] : il en préparait un autre, dans ses dernières années, sur l'*instruction-éducation*, livre de grand-père, qui s'était chargé, avec ardeur et curiosité, de commencer à instruire deux petits-fils et qui avait joint à la réflexion l'expérimentation pédagogique.

Lacombe ne connaissait pas très bien les programmes et surtout l'esprit de notre enseignement actuel. Beaucoup des critiques qu'il lui adresse ne portent pas. Les principes qu'il formule expriment en partie son propre tempérament : il avait été, nous l'avons dit, dans ses années d'apprentissage, extrêmement spontané, impulsif, rebelle à la discipline tâtillonne, à la règle trop stricte, à l'autorité trop pesante. Il proscrit donc la contrainte. Il veut qu'on fasse appel aux mobiles — la curiosité, en premier lieu, l'esprit d'imitation, la sympathie, l'intérêt — qui constituent la base de la vie psychique. C'est en excitant la spontanéité de l'enfant qu'il faut lui faire découvrir peu à peu la nature et l'homme. L'essentiel est de développer ses facultés. Et, pour cela, des causeries, des lectures, des leçons de choses opportunes valent mieux que l'application minutieuse de programmes compliqués. Dans le régime courant, on abuse du latin et des langues vivantes ; on entre à l'excès dans le détail des sciences ; l'enfant est trop « preneur de notes » et confectionneur de devoirs ; le professeur a trop de besogne stérile : sa vie devrait être « une vie d'artiste psychologue

1. Sur des questions de politique contemporaine (par ex. sur la représentation proportionnelle, sur la question d'Alsace-Lorraine) il a écrit un certain nombre d'articles dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* et dans la *Revue Politique et Parlementaire*.

2. Colin, in-16.

cultivant l'art le plus élevé qui soit, celui d'aider chaque être à se développer à la fois pour le bien général et selon sa nature propre[1] ».

Cette foi dans les heureux effets de la liberté, cette préoccupation « d'enseigner chacun selon son appétit » ne se concilient pas aisément avec l'éducation collective. Lacombe, ici, rappelle un peu Jean-Jacques. Pourtant, il est partisan de l'école, — et même de l'école unique. Et il est nettement orienté vers le réel, — au rebours de Rousseau dont il a critiqué l'esprit de chimère[2]. Il veut qu'on enseigne surtout à l'enfant le « milieu actuel immédiat » où celui-ci est plongé. Pour cela, il a une confiance entière dans la science et dans l'art. La littérature française, en particulier, lui apparaît comme un incomparable trésor, d'où l'expérience accumulée se communique par le moyen de l'émotion.

Ce trésor, Lacombe a désiré l'enrichir pour sa part. Nous n'aurions pas fait le tour de son œuvre et de son esprit, si nous ne disions quelques mots de ses facultés d'artiste littéraire. Il a éprouvé le besoin, il a connu le plaisir de ressusciter ou d'évoquer en vives images le passé et le présent, la nature et l'homme. Il est le savant ; et il est le *voyant*. Tantôt cette vision intense ne fait qu'exalter son désir de comprendre ; tantôt elle aboutit à unir l'abstrait et le concret, l'idée et l'image ; quelquefois elle se manifeste dans la simple reproduction du réel, ou encore dans la fiction qui combine des éléments empruntés au réel.

« J'ai pendant longtemps — dit-il, dans son Journal (3 juillet 1914) — plus vécu l'histoire que la vie moderne. » « Mes témoins sont Vercingétorix, Béziers, Napoléon. Mais j'en ai esquissé bien d'autres. Le consul Jean. Eustache de Saint-Pierre. Dans la Révolution, le drame de Camille Desmoulins. Une Jeanne d'Arc. D'autres encore. L'esclave (j'en ai des scènes) .... J'ai vécu et revécu ma thèse de l'École des Chartes. J'ai été sous la Révolution tantôt un noble qui avait adopté la Révolution, et tantôt un paysan plébéien devenu général et que fidèlement avait aimé la demoiselle du château, restée en France seule, pendant l'émigration, chez ses anciens fermiers, parents de son amant, à qui elle n'a jamais rien

1. *Esquisse*, p. 180.
2. Voir *R. S. H.*, t. XIV (juin 1907), *Jean-Jacques Rousseau*. « Il y a... un Rousseau métaphysicien, politique, polémiste, prédicant et pédagogue, pour qui je n'ai qu'une sympathie très modérée, pour ne pas dire pis, et qu'une estime encore plus atténuée » (p. 258).

révélé : mais c'est le secret *cru*, pour les parents.... J'ai beaucoup vécu la déroute du Mans (jeune fille noble, sauvée par un Marceau).... »

En 1908, il a réuni dans un volume, publié par l'éditeur Vanier, quatre œuvres dramatiques, — parmi lesquelles les trois auxquelles il fait allusion ci-dessus. Elles ont été composées de 1862 à 1906 : il leur a donné un titre collectif, *Théâtre contre la guerre. Scènes de guerre de tous les temps*, soit que vraiment elles aient toutes répondu à une très ancienne inspiration, soit que l'idée lui soit venue à un moment donné de les faire servir en les groupant à « la guerre contre la guerre »[1].

Il a laissé en manuscrits un drame, des nouvelles, des pages intitulées *Mes vacances*, où se mêlent les réflexions littéraires, les rêveries philosophiques et des impressions de nature à la fois vives et nuancées : « Chaque paysage, dit-il, a son heure de beauté. »

Il a laissé aussi un Journal, qui contient des pages brillantes : mais l'art n'y est que la floraison de la pensée. Ce journal, où de brèves indications fixent les grands et les menus événements de son existence, est, avant tout, le reflet de sa vie intérieure. Ce qui le remplit, ce sont des notes de lecture, ce sont les idées qui perpétuellement affluent à son cerveau, ce sont ses livres — à l'état de devenir. La pensée y est en travail incessant. Elle se pose des problèmes. Elle tâtonne et se précise. Elle garde, jusque dans l'extrême vieillesse, une souplesse exceptionnelle et un touchant désir de progrès.

Conformément à la volonté qu'il avait exprimée souvent, ses enfants m'ont laissé la libre disposition de ses papiers[2]. Son amitié pour moi, sa confiance me rendent très fier, mais m'imposent des devoirs difficiles. Son Journal est un monde. Les années 1894-1916 qu'on a retrouvées (avec quelques lacunes) constituent un monceau de pages in-folio, souvent pénibles à déchiffrer. Certains thèmes de réflexion y reviennent fréquemment, sous des formes variées, avec des retouches et des nuances. Il y a d'intéressants morceaux à

1. *Vercingétorix* (la guerre de l'an 52 av. J.-C.), 1874 ou 75 ; *Le Sac de Béziers* (la guerre en l'an 1209), 1862 ; *Une famille sous Napoléon Ier* (années 1812-1815), 1901 ; *C'est la guerre* (guerre du Slesvig-Holstein, 1864-65), 1906. Cette dernière pièce a été jouée, en 1912, sur le théâtre de la nature de Champigny.

2. Jean-Paul Lacombe, Henri Lacombe, Louis Cros, son neveu et gendre : tous trois m'ont fourni pour ces pages d'utiles renseignements.

en tirer ; mais le choix est délicat. Je ferai de mon mieux pour sa mémoire[1].

Et d'abord je me servirai ici, pour compléter l'étude de sa vie intellectuelle, des trois dernières années du Journal. Depuis le début de la guerre il n'a plus rien publié. Sans sa correspondance et son Journal, on ne pourrait se faire une idée de cette période, encore active et féconde, où ce vieillard de plus de quatre-vingts ans continuait à chercher et, sur certains points, à se dépasser.

IV. — Les dernières années. L'évolution du théoricien de l'histoire. L'essor du penseur.

Après la publication de ses grands ouvrages, Lacombe avait trouvé du plaisir à donner un concours régulier aux Revues qui recherchaient sa collaboration, — particulièrement à la *Revue de Métaphysique et de Morale*, à la *Revue Politique et Parlementaire*, à la *Revue de Synthèse historique*. Dans cette dernière, dont l'objet répondait à ses préoccupations théoriques et qui lui fournissait l'occasion de préciser par la discussion, de monnayer par des applications diverses ses thèses essentielles, il fut chez lui dès l'origine (août 1900). Longtemps il n'en laissa passer presque aucun numéro sans lui donner quelque exposé d'idées ou quelque étude critique. Il se plaisait à disséquer une œuvre, une doctrine. Sans aucun esprit de dénigrement ou d'envie, avec des formes parfaitement courtoises, il avait un tempérament discuteur et combatif. Il le manifestait, à la *Revue*, par la plume — et par la parole.

Tous les jeudis d'hiver, ou peu s'en faut, pendant quatorze ans, il est venu au bureau de la rue Sainte-Anne. Il s'installait dans *son* fauteuil. Et les habitués ou les visiteurs de rencontre recueillaient avec déférence, avec sympathie, les idées, les souvenirs, les saillies,

1. Dans son Journal Lacombe, à diverses reprises, s'invite à rassembler ses papiers, à « dresser la liste de tout ce qui serait à publier de son vivant ou après lui ». Il avait des matériaux pour le « complément de l'Histoire-science », pour l' « instruction-éducation », pour la suite de ses études sur la Revolution ; des essais — anciens — de litterature : « Articles pouvant composer une suite : essai sur une classification des esprits, plus articles sur les éloquents (Bossuet, Rousseau, Chateaubriand, Taine). — Autre volume : l'idolâtrie d'Homère chez nous. Donc deux volumes ». Il parle aussi d'un « Essai sur le genesique » : de « son socialisme. Organisation lente de la responsabilite individuelle ou economique ». Il note encore : « A faire : Organisation du travail gouvernemental ». — Jusqu'ici on a retrouvé peu de choses, en dehors du Journal.

les suggestions que ce causeur merveilleux prodiguait, — tout en roulant et en fumant des cigarettes. Modeste, peu soucieux d'honneurs officiels, il était flatté toutefois quand des étrangers, qui l'avaient lu, témoignaient leur joie de le voir et de l'entendre. Il écrivait comme il parlait, en alliant la logique et le pittoresque, avec des questions, des exclamations, une façon à lui de ponctuer, — qui répondait à un rythme oratoire plutôt qu'à des principes grammaticaux : sa conversation complétait donc l'idée qu'on s'était faite de lui, et sa personne même s'y accordait. Jusque dans l'âge le plus avancé, ce petit homme, sec et barbu, au large front, aux yeux brillants, dont une pointe d'accent du Midi relevait les discours, donnait une impression de vie ardente.

Pour continuer à fournir un travail régulier, il avait, dans la vieillesse, adopté un régime original. Couché de bonne heure, il se réveillait à trois ou quatre heures du matin, prenait une tasse de café noir et, jusqu'à sept heures, dans le calme, écrivait son Journal, poursuivait le livre ou l'article commencé. De sept à dix, il se reposait, en méditant. De dix à midi, il lisait ou écrivait. L'après-midi était consacrée, quelquefois à des séances de Sociétés savantes, le plus souvent à des visites. Il fréquentait surtout La Chesnais, son plus vieil ami, Servois et Franklin, ses anciens collègues, de plus jeunes, Lucien Descaves, Félix Mathieu, Lucien Herr, Élie Halévy.... Point de relations banales : des commerces où le cœur et l'esprit étaient également intéressés. Profondément sensible, sans effusions superflues, il a inspiré et cultivé de fidèles affections.

Veuf depuis 1904, il partageait l'année entre ses trois enfants : à Paris, à Saint-Fort et à Boulogne ; mais longtemps la grosse part fut pour Paris. Peu à peu il s'attarda à Saint-Fort. Il s'y retrempait dans la nature : il aimait l'ardeur des étés, la tiédeur des automnes méridionaux, — et il les dépeignait heureusement.

Voici le mois d'août : « Je suis installé, m'écrivait-il, (ne dites plus, je vous prie, *dans mes terres*, vous me feriez prendre pour un seigneur) mais dans une *chartreuse* à rez-de-chaussée unique, entre mes quatre à cinq vignes et mon petit bois.... Je subis une température quelque peu sénégalienne. A ce point que je puis à peine entrer en chasse à cinq heures du soir (n'allez pas croire que j'ai une chasse : ici pas de chasse réservée ; tout est ouvert à tous, et souvent on chasse chez moi tandis que j'en fais autant

chez les autres)[1]. » Une autre fois : « ... Je viens de dormir deux heures (il en est quatre de l'après-midi), volets et fenêtres absolument clos. Le soleil trône, triomphal. Pas une feuille ne bouge. Mon chien dort tout de son long ; je parierais que sur lui les puces elles-mêmes font la sieste. Les chats en rond dorment dans les coins. Devant la porte, sous l'ombre des arbres, des poules accroupies dorment la tête enfoncée dans le cou. — Nous respirerons dans une heure ou deux[2]. »

Et voici novembre : « Je jouis ici d'un temps superbe et assez chaud. Il est neuf heures du matin. Je vous écris près de ma porte, — fenêtre ouverte à deux battants, les pieds dans un rayon de soleil, la tête à l'ombre. Par delà mon étroite terrasse, j'aperçois la vallée délicieusement voilée d'une brume toute imbue de lumière et couleur d'argent[3]. » Ou encore : « Ma santé est bonne. Et je travaille plus gaîment que jamais devant ma porte à vitre fermée, mais ensoleillée, par laquelle j'aperçois à quelques mètres de distance un grand frère, un ormeau, des arbres verts, et à distance de trois kilomètres la ligne nette du long côteau qui ferme la vallée parallèlement à celui qui porte ma petite chartreuse[4]. »

La chasse ou la vendange, quelques visites, la causerie et la promenade avec ses « petits drôles », venus de Paris, à qui il faisait remarquer la naissance du blé, « verte teinture indécise sur la terre brune », mille besognes rustiques, employaient une partie de la journée. « Je m'occupe de mes arbres fruitiers, plantés et à planter. Je ne taille pas encore, les arbres ont trop de feuilles, mais je scie les branches mortes ; je racle les mousses ; je rectifie la direction des scions de l'année par toutes sortes de moyens *très ingénieux*, etc., etc. Ceci pour l'après-midi. Le matin je travaille comme à l'ordinaire. En ce moment la psychologie de la Révolution. Ça, c'est passionnant[5]. »

Au fort de la saison, la maison est toute bruissante : « Ma petite chartreuse est pleine d'êtres humains, de chiens, de chats.... Je ne parle pas des poules à qui on donne accès dans la salle à manger (au dessert). Hier, j'avais *dix* personnes dînant à la cuisine (ce n'est pas journalier heureusement). Ce qui se mange de soupe

1. Lettre du 24 août 1907.
2. Lettre du 28 août 1913. — Cf. dans *la Guerre et l'Homme*, p. 326, la belle description, aux notations très fines, d'une soirée de mi-septembre, — à Saint-Fort très évidemment.
3. Lettre du 1er nov. 1907. — 4. Lettre du 11 nov. 1911. — 5. Lettre du 15 oct. 1910.

ici est effrayant (j'en prends ma bonne part). Plus effrayant le compte du boulanger. Il faut que le chasselas paye tout ça ; c'est un débiteur qui n'est pas très sûr [1]. »

Puis le calme se fait. Parents, amis, ouvriers des champs s'en sont allés. Il reste seul avec son fils Jean-Paul, esprit chercheur lui aussi, philosophe et musicien, et sa belle-fille, attentive à le soigner. Voici l'hiver. Son cercle d'activité physique se rétrécit. « Je viens de faire sur ma terrasse, longue de vingt mètres, juste trente-cinq allers et retours, ce qui équivaut à 1.400 mètres, charmante promenade où le pied ne rencontre jamais de caillou, mais parfois une flaque d'eau, quand il a plu [2] » ; aussi lui arrive-t-il de l'arpenter « en sabots sonnants ». A certains moments, plusieurs jours de suite, il est confiné au coin du feu : « Vous avez perdu, vous autres trop civilisés, l'hypnotisme attachant du feu de bois ; c'est cela dont je jouis de longues heures, rêvassant, mais assez utilement, car je rumine là l'après-midi ce que j'ai cueilli la matinée dans mes neuf volumes (et gros) des archives parlementaires. Vous ne sauriez croire combien sont joyeux et instructifs à voir danser, au-dessus de la flamme claire, des personnages tels que Danton, Robespierre, voire même Marat ou Carrier. Avec cela j'ai presque fait mon second volume sur la Commune de Paris et la Convention. J'ai hâte maintenant d'en finir pour en revenir à mon livre *révolutionnaire* sur l'éducation. — Le feu de bois a un défaut. Qui n'en a pas ? Il vous occupe, vous dérange, quand par hasard (trop fréquent) il rencontre une bûche verte et coriace. C'est ce qui m'arrive. Je vous quitte... [3]. »

Par les tristes temps d'hiver, quand il n'y avait de gai au logis que « la grosse bûche de vieux chêne qui flambait dans l'âtre », — et même à Menton, où il passait parfois quelques semaines chez une vieille amie, — Lacombe était pris par la nostalgie de Paris. « Je commence à avoir très soif des causeries de Paris et en particulier de celles de la rue Sainte-Anne. » « Je commence à sentir un assez vif besoin de nos causeries parisiennes.... Rappelez-moi au souvenir des habitués du jeudi [4]. »

La guerre mit le désarroi dans son existence. Son fils de Paris et son gendre de Boulogne mobilisés, il vécut à Saint-Fort. Et à la longue, ce fut l'exil.

1. Lettre du 18 sept. 1912. — 2. Lettre du 2 mars 1913. — 3. Lettre du 27 déc. 1913.
4. Lettres des 16 déc. 1908, 29 janv. 1912, 22 nov. 1914.

Au cours de 1914, ses forces physiques avaient baissé. En octobre, — bien que, cette année-là, pour une affaire d'héritage, il eût encore pu voyager seul, à travers l'Italie, jusqu'à Naples, — il m'écrivait : « Je passe par une crise de fatigue, légère d'ailleurs (mais de moi inconnue). » Depuis ce temps il avait dû beaucoup « ménager son corps ». Mais il ne consentait pas à réduire son activité intellectuelle : son journal, muet sur les misères de sa santé, atteste, nous l'avons dit, la vitalité magnifique de son cerveau. En 1915 et 1916, un irrésistible besoin de causer avec ses plus intimes amis le ramena — pour un temps très court — à Paris. Dans l'appartement inhabité de son fils, il recevait — généralement étendu sur son lit. De longues conversations d'idées lui procuraient cette joie et cette excitation dont il avait peine à se passer. A son dernier séjour, en revoyant un ami cher, il lui jetait, presque à brûle-pourpoint, ces mots : « Parlez-moi de Hegel ! »



« Parlez-moi de Hegel ! » : cette invitation est significative. Le désir de connaître mieux ce philosophe — et bien d'autres — répondait à un travail de son esprit auquel son Journal nous permet d'assister.

En 1913, Lacombe avait appris que son *Histoire considérée comme science* était épuisée, et il avait décidé d'en donner une seconde édition — toujours à ses frais. Il avait songé un moment à refondre l'ouvrage ; puis il s'était arrêté au parti plus sage de le reproduire tel quel, avec une préface neuve. En juillet 1914, il avait reçu de la librairie Hachette un projet de traité. La réédition devait se faire à l'automne ; et la préface devait paraître auparavant dans la *Revue de Synthèse historique*. Les circonstances ont empêché ce programme de se réaliser, et le travail, que Lacombe comptait vivement mener, s'est poursuivi plusieurs années durant. Les idées et les notes destinées à la préface se sont accumulées à tel point que, parfois, c'est tout un livre supplémentaire qu'il envisageait. Et elles représentent, non pas un simple enrichissement, mais une évolution véritable et très intéressante de sa pensée.

Au point de départ, Lacombe voulait prendre nettement conscience de son rôle dans la bataille des idées théoriques. « L'histoire,

j'entends celle qui se raconte, j'entends la représentation verbale ou écrite des événements du passé, était une œuvre de littérature qui se faisait assez bonnement, simplement, sans tapage, il y a trente ans. Depuis vingt ans surtout (1894) la théorie, la méthodologie, la façon dont il faut faire de l'histoire, est devenue comme un champ de bataille très animé, très vivant, très intéressant, où s'abordent — civilement, d'ailleurs — un grand nombre de bataillons, dont les drapeaux sont différents. Il s'est produit, dans ce canton du savoir humain, une abondance remarquable de concepts nouveaux. »

Il était préoccupé, en particulier, de se situer — parmi les théoriciens — entre Seignobos et Durkheim. Il se demandait quel serait son titre, à cette heure, s'il avait à en choisir un : « A mon libre goût, ce serait quelque chose comme esquisse d'une histoire institutionnelle, pour faire un juste pendant à ce que j'appelle l'histoire événementielle, — celle de M. Seignobos, celle de M. Xénopol. Mais le succès a favorisé un autre terme. Le mot sociologie s'applique plutôt maintenant à un ouvrage comme le mien [1]. » On le voit, cependant, hésiter sur l'adoption définitive de ce terme ; et s'il tient bon pour son institutionnel, s'il s'attribue quelque mérite à l'avoir mis en relief, il se reproche de n'avoir pas fait la part assez large à l'histoire artistique, ou événementielle, ou « historisante ». Il a semblé jadis en vouloir décourager les adeptes ; il dira maintenant « ses dernières idées en faveur de l'événement » : « supériorité de l'événement pour l'acquisition de la science psychologique, pour l'*éthique* spécialement, et pour l'émotion artistique ».

Il en est venu à penser que Xénopol et Bernheim n'avaient pas tout à fait tort de réclamer pour leur histoire le titre de science. « Nous, sociologues, et moi tout le premier, nous le leur avons refusé, sur ce principe qu'il n'y a de science que du général : où l'avons-nous trouvé, ce principe ? dans les sciences de la nature. » En histoire, c'est autre chose. On peut faire l'histoire de la Révolution événement et l'histoire sociologique de la Révolution : il y a là une « division du travail très efficace [2] ».

Sa pensée s'affirme de plus en plus nettement : « Ce qui sera sensible dans ma préface, dit-il, ce sera le *retour* vers l'histoire

1. 2 juillet 1914. — 2. 5 juillet.

événementielle. Nous avons discuté pas mal sur la couleur de l'habit d'Arlequin[1]. » « La valeur de l'histoire événementielle, accidentelle, individuelle, vue d'une certaine manière, m'a paru parfois illimitée[2]. » « L'histoire éventuelle agit pour élever les cœurs dans un monde supérieur aux intérêts économiques. Le héros, le saint, le poète, le savant, l'inventeur[3]. »

La position que prend Lacombe ne saurait nous étonner : il s'orientait en ce sens depuis une dizaine d'années, et nous l'avions vu se plonger de plus en plus dans l'étude du particulier, dans la psychologie individuelle. — Mais ce qui est surprenant, c'est le revirement qui ne tarde pas à s'accomplir chez lui.

Pour préparer sa préface, Lacombe se met à lire ou à relire. Il lit Durkheim, il lit l'*Année Sociologique* ; il relit des articles de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, de la *Revue de Synthèse historique*, et, à diverses reprises, mon livre sur la *Synthèse en Histoire*. Lacombe ne savait pas l'allemand ; il connaissait peu les publications étrangères ; il n'avait pas suivi le mouvement philosophique. Mon livre — dont je ne m'exagère pas la valeur — lui rendait le service de poser des problèmes et de résumer des doctrines. Il me l'avait écrit plusieurs fois en 1911 et 1912 : « Je lis et relis votre volume. Je suis épouvanté... de voir ou d'entrevoir là tant de choses et de gens que j'ignorais quand il était de mon intérêt de les connaître. Nous en parlerons et longuement. Votre livre pour moi est suggestif au point que, le relisant, je dois m'arrêter souvent, fatigué de ce qui me vient ou de ce que j'essaie de débrouiller dans ma cervelle[4]. » En 1914-1915, il le reprend donc. Dans le même temps, il soumet à une étude approfondie le beau livre d'Espinas, *les Sociétés animales*. Dans le même temps, il découvre presque Cournot. — Et voici que son attitude change. Peu à peu l'événement va reperdre à ses yeux tout prestige.

Il hésite d'abord à exclure une forme quelconque d'histoire ; mais il hésite aussi maintenant à appeler science ce qui serait plutôt littérature : « Aux ouvrages d'histoire nous n'avons pas à donner des dénominations strictes, comme traité de chimie, ou de physique ; ils sont ou histoire principalement narrative, événementielle, ou histoire institutionnelle, sociologique ; appelons-les alors par l'ins-

1. 15 juillet. — 2. 4 sept. — 3. 18 oct. — 4. 26 fev. 1912.

titution ou par la série d'événements dont ils traitent, et n'intimons à l'historien aucun style, aucune forme exclusive. L'histoire se prête à toute forme, elle est susceptible de se remplir des réalités les plus précises — ou de réalités purement émouvantes. Par tous les bouts, dans tous les sens, on peut tirer de l'histoire une œuvre valable, *œuvre de science au choix ou de littérature* (roman vrai alors dans la mesure où il est vraiment historique [1]. »

Bientôt il se désintéressera de la plupart de ces formes, il concevra *l'inutilité de l'histoire des événements* (juillet 1915). Il éprouvera quelque regret d'avoir consacré tant d'années à la Révolution. La préoccupation de synthèse — de synthèse scientifique — se réveillera chez lui pleinement.

Observons que la secousse de la guerre n'a pu être étrangère à cette évolution. Elle invitait Lacombe à réfléchir, non seulement sur les grands problèmes de l'histoire, mais sur le rôle joué, dans les études historiques, par les peuples antagonistes. « Ils font supérieurement l'histoire érudition, disait-il des Allemands ; mais en Angleterre et en France, une autre histoire avait commencé d'être pratiquée, et ce n'était rien moins qu'une évolution de valeur capitale, ou si vous voulez une vraie révolution de l'histoire qui commençait : l'histoire que pour mon compte j'ai appelée l'histoire science et pour laquelle le nom de sociologie a prévalu. Cela est parti de France et d'Angleterre, d'Italie aussi. Aucune initiative allemande. Ils commencent à peine à voir qu'il y a là une science nouvelle et ne se montrent pas très disposés à la pratiquer ni même à la goûter chez les autres. Je ne citerai ici que quelques noms. En France, Montesquieu, Voltaire, Turgot, Diderot ou Raynal, Condorcet, Comte, Cournot, Durkheim, Bouglé, Berr. En Angleterre, Buckle ; en Italie, Vico. Les Allemands ont fait avec éclat, avec *vogue*, de la métaphysique avec l'histoire [2]. »

Lacombe, lui, veut faire de la science, et son « genre d'histoire » lui apparaît maintenant, comme psychologie au fond, mais, par un autre côté, comme « histoire synthétique et progressive, ou histoire statique et dynamique des civilisations [3] ». Un peu sous l'impulsion d'un projet de synthèse collective, *l'Évolution de l'Humanité*, auquel il avait été mêlé rue Sainte-Anne, il entrevoit, parmi les œuvres qui le tentent, une petite Histoire du genre humain. De

1. 12 janv. 1915. — 2. 20 nov. 1915. — 3. 2 mars 1915.

cette histoire, il aurait éliminé tout ce qui est politique, militaire, diplomatique. Des déblaiements de plus en plus importants lui semblaient justifiés par la préoccupation de *valeur*. Ce mot, à la mode [1], l'avait frappé et lui avait plu. Il a beaucoup médité sur la question, — en complétant, en modifiant, de ce point de vue, ses idées antérieures.

L'histoire lui semble présenter deux ordres de valeurs : la vie humaine vaut par la connaissance des lois naturelles, la maîtrise du cosmos: mais elle vaut aussi par le perfectionnement du microcosme, de l'ordre humain. Il insiste sur cette division capitale : ordre cosmique, ordre humain ; sur ces deux aspects de l'histoire : *industrie, socialité.*

Il en vient à rendre quelque justice à Durkheim. Il admet l'existence d'un « être social » : le besoin de chef est un besoin de cet être [2]. Il estime que le langage est la « grande invention », parce qu'il favorise la « transaction humaine ». Il souligne l'importance de l'instinct social : « Le besoin précis de sympathiser occupe un rang que je ne lui donnais pas jusqu'ici. » « J'avais inaperçu ce besoin qui crève les yeux [3]. » Mais il attribue l'origine de la sympathie elle-même au génésique : et, s'il exalte le rôle du sentiment, il insiste beaucoup moins sur la solidarité des éléments sociaux, — née de l' « attrait du semblable pour le semblable [4] », — sur les lois de la réalité sociale, que sur les formes diffuses de la sympathie. « Ma sociologie aboutit à cette conclusion : le suprême bien, au-dessus du bien-être même, c'est le sentiment de vivre avec ses semblables dans un accord de bienveillance, de bons offices, animé et joyeux [5]. » « Sans paradoxe, l'émotion la plus délicieuse est celle de protéger et aimer un être faible, ou malade, ou malheureux (Noble destinée. Dieu n'approche pas de l'homme) [6]. » « Certaines vieillesses *sourient* à tout le genre humain (effet de l'attendrissement final — devant les enfants et les femmes) [7]. »

Sans doute, il maintient, sinon la *primauté*, du moins la *priorité* de l'économique : « L'homme est le fils de la terre et de sa vie grégaire, combinant leurs effets. » Il s'ingénie à trouver des précisions, il accumule les réflexions profondes sur le rôle de la main,

1. Voir ma *Synthèse en Histoire*, pp. 223-226.
2. 15 juillet 1915. Voir plus haut, p. 110, note. — 3. 6 et 23 juillet.
4. Voir *Synthèse en Histoire*, p. 128.
5. 18 nov. — 6. 13 juillet. — 7. 11 mai.

des sens, sur le développement du cerveau, — « La moelle cérébrale est la véritable fleur de notre planète[1] », — sur les répercussions de mille découvertes pratiques, sur les progrès du savoir : « L'art et la science sortent également du métier. La technique précède tout[2]. »

Mais ici encore Lacombe élargit son horizon. Il découvre « l'idée nouvelle de l'*appétence* illimitée de l'homme[3] ». Les besoins — besoins fondamentaux et besoins de jeu, besoins organiques et besoins cérébraux — ont leur racine profonde dans la *vie* : l'être humain est « finaliste ». Détachons une page « capitale » :

« C'est fini, le voilà entré dans l'existence. Jusqu'à ce qu'il en sorte, il va vivre de quoi ? De besoins à satisfaire et satisfaits avec plus ou moins de plénitude : besoins bien différents en espèce, en force, en durée ou en fréquence et se fondant dans un besoin impérieux, violent, le besoin de vivre, de durer, de ne pas mourir... Non, il faut qu'il vive et éternellement, maintenant qu'il est une fois né.

« Voilà, je pense, de l'histoire universelle, et qui se continue tous les jours, et de l'histoire fondamentale. On ne comprend pas que les historiens philosophes comme Turgot, Comte, Cournot, cherchant les lois de l'histoire et du cursus de la civilisation, d'abord n'aient pas consulté l'histoire vécue, telle qu'elle a été au début de l'humanité, et telle, je le répète, qu'elle recommence à être tous les jours avec l'enfant qui naît[4]. Mais c'était trop simple, pas assez philosophique, pas assez pensé et pas assez relevé pour une créature si supérieure à l'animal qu'est l'homme. Et ils ont pensé rendre justice à l'homme en le faisant surgir dans l'histoire avec l'une des préoccupations qui, pour eux philosophes modernes, sont la marque d'une sorte de noblesse originelle. Ils lui ont donc attribué tout de suite les préoccupations mystiques, religieuses. (Voyez encore comme s'exprime M. Durkheim.)

« ...A présent je vois que moi aussi je ne regardais pas assez à l'histoire. Car au stade où nos historiens prennent l'homme, celui-ci manifeste bien déjà la préoccupation religieuse essentielle, puisqu'elle existe encore, et qui est de trouver en dehors de lui, individu, de toute collectivité, même en dehors de toute son espèce, une protection surhumaine, — besoin qui... a pris extension,

1. 24 juin. — 2. 8 nov. — 3. mai.
4. Ici Lacombe a écrit en marge : *capital*.

exigence et élévation en un sens. Mais décidément ce qui demeure c'est l'idée fausse que la forme de penser en religion se *répercute* dans les autres ordres de *spéculation*.... C'est l'hypothèse de Comte, une hypothèse que rien n'autorisait *a priori*, et aussi Comte a dû faire violence aux faits et aux idées pour donner quelque apparence à cette prétendue analogie entre les toutes diverses spéculations d'un même stade. — Quelle hypothèse semblait plus indiquée? Que l'homme irait d'abord au plus pressé, qu'il s'occuperait de se nourrir, vêtir, se couvrir d'un toit quelconque, puisque c'étaient les besoins qui gouvernaient, non les idées [1]. »

Si les besoins sont à l'origine, Lacombe, parmi les idées, en discerne qui tendent à la satisfaction des besoins : il fonde maintenant la « science objective » sur la vie et voit dans la raison l'épanouissement du besoin ; il fait des concessions au *logique*, comme au *social*. Même en ce qui concerne le rôle des idées pures, il est de moins en moins affirmatif. Dès 1914, il apercevait là un problème. Après avoir parlé de l' « être social » de Durkheim et conclu ainsi : « Prenons garde, chacun de notre côté, à ne pas trop pousser dans notre sens, l'un dans le social, l'autre dans l'individuel », il ajoutait : « Berr lui, sa préoccupation, c'est la logique. Ce qu'a produit la logique? La logique *du haut de la tête*, métaphysique ou philosophie, à laquelle Berr pense [2], n'a rien produit pour bien-être, sentiment ni connaissance. La logique hégélienne, par exemple, la logique de Kant, qu'a-t-elle produit? (Mais laissons cela pour le moment; je ne suis pas assez renseigné, ne disons pas de bêtise) [3]. »

Il lui est arrivé de reconnaître que les idées « aberrantes » — religieuses et métaphysiques — ont pu exercer une influence heureuse sur le sentiment et même ont pu donner lieu à certaines découvertes pratiques. « Ne faisons pas de bévue », se dit-il encore en décembre 1915.

Néanmoins, il a toujours peur des « brumes de l'idéalité, de la métaphysique ou du mysticisme ». Les concepts philosophiques — catégories, universaux, antinomies, etc., etc. — provoquent ses railleries. « Dieu, l'âme, la création sont une liaison de trois idées

1. 27-28 juin.
2. « C'est à vérifier », ajoute-t-il ici. J'ai distingué, en effet, diverses formes de la logique, et je la fais partir de très bas.
3. 3 juillet 1914. En marge de ce passage, il y a un point d'interrogation.

pernicieuses. » « Quel poids accablant de pauvres imaginations dans les hérésies, les métaphysiques, les philosophies[1] ! » Le pullulement des systèmes n'est autre chose que l'effet d'un besoin d'immortalité qui possède les hommes. « Que c'est curieux ! L'homme s'étonne d'être, s'étonne qu'il y ait quelque chose et que le tout ne soit pas rien. Naissance et mort sont causes de cela. *Si je dois mourir*, pourquoi suis-je né ? — Interprétons les phénomènes au plus près[2]. »

Mais ici nous atteignons le terme curieux de cette évolution dernière qu'a accomplie la pensée de Lacombe. Sa curiosité ravivée s'exerçait en tous sens : « Tout esprit qui, d'une façon superficielle mais large, n'est pas encyclopédique, n'est pas encore tout à fait humain. Le poète même, quand il n'est pas cela, n'est qu'une serinette ou un racleur de guitare[3]. » Cette curiosité devait aussi creuser à fond : la philosophie est l'aboutissement des grandes ambitions intellectuelles. Lui qui se méfie des philosophes, il s'enfonce par degrés dans la méditation — et même dans la rêverie — philosophique.



Le 30 octobre 1916, il m'écrivait : « Je vous relis à petits morceaux, à cause de mes yeux. Avec votre livre, avec Cournot, avec des articles de la *Synthèse* et avec des articles de la Revue Léon, je fais des incursions intéressantes chez les métaphysiciens et les philosophes. *Avant de faire de l'histoire, je suis demeuré avec eux assez longtemps. Je les rejoins un instant.* Ce ne sera pas, je crois, sans profit pour mes idées sur l'histoire. » Et il me demandait *l'Evolution créatrice* de Bergson.

Historien, Lacombe se considérait comme matérialiste, à cause du rôle qu'il attribuait à la technique. « Mon grand morceau, notait-il le 15 novembre 1914, doit être fait avec l'histoire technique, matérialiste, en pendant avec l'histoire idéaliste, le problème de l'influence des idées » ; et deux ans plus tard (29 septembre 1916) : « Dans l'épilogue de mon livre (réimpression) quels sujets traiterai-je ? Et quels écarterai-je ? — Mon sujet capital. Le matérialisme historique.... »

1. Mai, 15 juillet, 4 oct., 5 déc. — 2. 3 sept. — 3. 14 juillet 1915.

Philosophe, il se met à construire un système qu'il croit également matérialiste. « Bien matérialiste paraîtrai-je, moi qui entre matière et pensée pense qu'il n'y a nul abîme, nul fossé infranchissable. » « Chapitre à faire. L'orgueil du spiritualiste. Puérilité de la distinction : spiritualisme et matérialisme. — Voici la rose. Elle a, non pas seulement pour conditions, mais pour causes réelles, efficientes, sa tige et ses racines qui pâturent dans le fumier. La pensée est la fleur d'un cerveau, qui lui-même est la résultante d'un corps qui, chaque jour, se soutient et se renouvelle à la matière [1]. »

Lacombe rumine donc sa « psychologie matérialiste », base de l'histoire : « La base c'est l'individu, et l'individu en toute *corporéité*.... Il faut partir de là [2]. » « Ne rougissons pas de n'être pas des dieux [3]. »

Il reprend et il approfondit ses vieilles idées sur les origines de la vie mentale. Il ne se contente plus de dire que « l'aperception du semblable » se relie à l' « organisme animal et humain » ; ou que la pensée est « une simple image renouvelée hors de la présence de l'objet par l'automatisme des cellules médullaires » [4] : il découvre l'importance de la mémoire; elle lui apparaît comme une propriété surprenante et fondamentale de la vie. « Nature, c'est mémoire organique. L'homme, encore nature dans sa base, a une mémoire organique propre à des membres et des portions de membres, mais dans ce qui est chez lui humain, son sensorium, mémoire consciente, qui s'affermit et s'achève par le langage [5]. » Grâce à la mémoire, rien ne se perd : grâce à elle, la reproduction, la création des espèces, l'évolution de la graine sont moins mystérieuses. « Avant l'organisation, il y a la vie : traduction à moi du mot de Lamarck, *c'est la fonction qui fait l'organe*. Le corps n'est pas un fourreau où quelqu'un met l'esprit [6]. »

En même temps que sur les rapports de la pensée, efflorescence de la vie, et de la matière vivante, il réfléchit sur ceux de la pensée et de la vie avec la matière apparemment inerte. Mille problèmes se posent à lui, relatifs au rôle des excitants, des poisons, des aliments qui agissent sur l'esprit, qui se transforment en esprit. « L'homme n'est pas enraciné à la terre, il n'en est pas non plus totalement libéré.... La sève de la terre ne lui entre point par les

1. 8 nov., 10 déc. 1915. — 2. 30 janvier 1915. — 3. Août 1914.
4. 22 sept. 1915, août 1916. — 5. 26 oct. 1916. — 6. 2 nov. 1916.

pieds, mais par tout le corps et la bouche, par les sens, par l'alimentation, par l'estomac où les produits de la terre introduisent les aliments terrestres déjà... animalisés, comme les phosphates et les azotates [1]. »

« Je creuse de plus en plus la matière », écrit-il le 24 août 1916. L'étude de la vie a détourné Lacombe de son phénoménisme et elle l'a mené peu à peu à une conception des choses qui n'est pas vraiment matérialiste, mais *moniste* [2]. Il oppose avec raison l' « organique » au « téléologique », c'est-à-dire la tendance au dessein ; mais, par contre, après les avoir assimilés, il en vient à distinguer l' « organique » du « mécanique », et à trouver la vie partout. Il médite profondément sur le « métamorphisme », le « protéisme » de la *substance*.

« La substance éternelle est douée d'une muabilité sans termes ni bornes. » « Chaleur, lumière, mouvement moléculaire, le mouvement, élément fondamental de la vie, traverse tout, atteint tout. » « Ce sont nos premiers concepts sur Dieu et sur l'âme qui nous empêchent encore de prendre bonnement l'*existence* du cosmos et ce que c'est que la vie.... Les probabilités du cosmos : *pluralité* des mondes habités et... la suite. » « A définir corrélativement : L'infini. — L'*espace*, l'*étendue*, l'*élasticité* de l'infini. L'étendue n'indique qu'une impression de la vue ; l'espace, ce qui est disponible pour des corps à placer. — La muabilité de toutes choses. — Germe. Ferment. L'imperceptible. — La création, idée fausse et obstaculaire. »

« Cosmos. Son élasticité infinie dans la substance, dense jusqu'à la pesanteur des métaux comme le platine, volatile comme le gaz des marais, et plus encore, à peine saisissable à l'un des sens humains. Protée aux milliards de formes, soit dans l'ordre successif, soit en simultanéité. La vie y naît comme un germe presque inexistant et tend à s'y développer en formes énormes, monstrueuses [3]. Comment vous représentez-vous un pareil être ? Vous pouvez le concevoir en paroles successives, mais pas en figure

1. 5 juin 1915.

2. Nous entendons par *monisme* (Lacombe, lui, n'a pas donné à ce terme un sens précis) le système qui, tout à la fois, écarte la transcendance et attribue la même essence au sujet et à l'objet, à l'être pensant et à tout ce qui est. Voir *Avenir de la Philosophie*, p. 299, et *Peut-on refaire l'Unité morale de la France ?* p. 103.

3. Cf. 29 oct. : « La surface de la planète est une mer bouillonnante de cellules où chacune s'élance avec le dessein demesuré de devenir un soleil et de vivre éternellement. »

délimitée; pas de représentation possible pour le sens de la vue humaine. Cependant regardez cette gouttelette d'eau savonneuse, à peine visible. Elle va se gonflant, se dilatant : c'est un ballon qui couvre de sa rondeur une plaine, puis une province; puis monte et s'élargit dans l'azur; cela devient un continent, un monde, le monde... Les mers sur leurs rivages donnent un peu l'idée de cet état de flottement, d'extension et de rétraction perpétuel. — Tout est plein à des degrés différents, mais toujours capable de se remplir plus, comme, au contraire, de se raréfier : du vide, du vide absolu, non, impossible. (A ce propos, savoir ce que Hegel entend par l'*un* [1].) »

« *On ne veut pas comprendre que le tout est un animal vivant.* Au début de l'histoire on a été mal préparé à admettre ce concept. Car on aurait eu plutôt envie de s'étonner qu'il y eût quelque chose. Bergson l'a remarqué. Seulement le tout ne se manifeste aux regards de l'homme que par des individualités. — Seuls les peuples orientaux ont mieux conçu et senti l'âme universelle et rêvé de finir en se confondant finalement avec elle [2]. »

Pour contrôler, pour préciser ces vues sur la matière vivante, sur le cosmos, Lacombe fait appel à la science. « Laissons de côté tous ces métaphysiciens; mais la curiosité humaine est légitime. C'est un noble besoin que celui de pénétrer autant que possible la constitution du monde où nous vivons et de nous connaître nous-même humanité. Mais sachons désormais quelle route nous devons suivre. Cessons de rêver et de croire, constatons, éprouvons, expérimentons, recueillons finalement des certitudes, et rien que des certitudes [3]. » Il se garde donc bien de se fier trop à ses hypothèses. Comme Renan, dans ses *Dialogues philosophiques*, il distinguerait volontiers : Certitudes, Probabilités, Rêves. Il s'avoue à lui-même ses embarras, ses lacunes. Il se recommande des lectures. Il voudrait s'initier à certaines connaissances, — chimiques, biologiques, — entrer en rapports avec certaines personnes: il note les questions à leur adresser. Il s'interdit des curiosités tardives, présomptueuses : « Ne pas s'enfoncer dans des études sollicitantes. Plus assez de vie pour cela [4]. »

Mais il ne peut s'empêcher de rêver. Et sa philosophie ébauchée s'achève en rêves magnifiques de progrès infinis. S'il regarde danser les flammes du foyer, ce n'est plus Danton qui lui apparaît,

1. 30 août, 3 sept., 27 sept., 24 oct. 1916.
2. Oct. 1916. — 3. 6 août 1916. — 4. 21 sept. 1916.

ou Robespierre. Il est le voyant d'un avenir plus éblouissant que l'âtre embrasé.

« Tout va vers l'illimité ou du moins l'indélimité, depuis l'atome jusqu'à l'organe cérébral de l'homme ou de son équivalent sur les autres globes. Le progrès constaté d'une civilisation plus riche en tout que telle autre antérieure, mais qui sera dépassé par une autre, et ainsi indéfiniment. Cependant chaque vivant a une limite dans l'espèce ou le genre qui lui a été dévolu, — hors l'homme, ce semble. En voit-on la cause? C'est que, pour lui, il y a, par-dessus le progrès organique, un progrès artificiel, super-organique, et qui fait de l'être humain un être hors de toute espèce, vol d'aigle par exemple, course au delà de la gazelle et du lièvre, vue d'une supériorité extraordinaire.... » Méditation de 31 décembre[1]. Dans ce petit vieillard, au corps épuisé, la « fleur cérébrale » s'épanouit superbement[2].



Le travail incessant de cet admirable cerveau finissait pourtant par l'user. A partir de 1917, quand il ne quitta plus Saint-Fort, quand il n'eut plus l'apport et la diversion des causeries amicales, l'effort solitaire de pensée — joint aux émotions de la guerre — aboutit à une crise de fatigue. Il avait, depuis longtemps, les yeux très affaiblis, les paupières douloureuses : il « souffrait à lire et à écrire ». Ses lettres devenaient plus rares, son écriture moins ferme.

Au cours de l'été 1917, après une période de dépression extrême, il m'écrivait : « Un jour j'ai vu la fin de la guerre telle qu'elle serait, et ce fut une renaissance. Je rapporterai à Paris, j'espère, un petit volume d'un genre nouveau pour moi.... Je me suis réveillé sous le coup de Bergson. » En novembre : « Ma vue se fatigue beaucoup trop vite pour l'immense besogne que j'ai à faire pour tirer parti des derniers travaux que j'ai entrepris, et cela m'attriste » ; mais, au-dessous de sa signature, il ajoutait : « plein

1. 1915. — 2. Dans le même temps ou les plus hauts problèmes l'attirent, ou l'avenir de notre « patrie cosmique » l'obsède, il fait de curieuses observations, — par exemple sur l'imitation chez les animaux, — des remarques fines comme celle-ci, à propos d'un petit chien d'un mois : « Mon approche l'effraye. Une caresse sur la tête, et la bête répond par le geste de remerciement, le balancement de la queue, ce *sourire* où revit tout le passé de la race. Comme c'est prompt, comparé à l'homme! » 14 oct. 1916.

d'espérance, d'ailleurs, quant à la destinée de la France et de l'humanité ».

Au début de 1918, il « travaillait toujours »; il me demandait la publication d'Andler sur le pangermanisme; il portait ses quatre-vingt-quatre ans « assez gaillardement ». Mais, au cours de l'année, nouvelle crise. Le 27 juillet, il dictait pour moi ces mots à sa belle-fille : « Je viens de subir une crise dont je sortirai, j'espère, grâce à la tournure des événements. C'est nous, France, qui l'emportons, je n'ai plus d'incertitude; et ce sont surtout les souverains qui sont en train de perdre le gouvernement du monde. Je m'en irai content, avec des espérances trop longues à exprimer en ce moment. » Et il signait pour la dernière fois. Dans la dernière lettre qu'il ait même dictée (11 février 1919), il disait encore : « Depuis que les événements se sont améliorés fortement pour notre pays, je suis bien remonté, quoique pas tout à fait. Je m'efforce de revenir jusqu'au point de me mettre à écrire.... »

Lacombe a donc vu la victoire. Elle lui a donné un suprême sursaut. Dans les mois qui ont précédé sa mort, sa mémoire le trahissait de plus en plus, et sa pensée s'embrouillait quelque peu. Mais il avait encore de claires flambées d'intelligence. « Je m'en irai content », disait-il dans la lettre du 27 juillet 1918 : cet invincible optimiste s'en est allé content.

Parce qu'il était philosophe, au fond, malgré ses préventions contre la philosophie, il a connu la joie des plus hautes spéculations : il a cherché à relier la nature et l'humanité, la science et l'histoire; il a entrevu leur unité. Et c'est là, pour tout penseur, pour tout théoricien de l'histoire, le problème par excellence [1].

Parce qu'il était homme de foi, au fond, malgré son hostilité pour les religions, il a trouvé la vie bonne; il a voulu vivre intensément : le seul remède contre les terreurs de la mort, c'est « de persister dans la volonté de vivre avec intensité, *jusqu'à la dernière minute* [2] ». Il y a persisté, même jusqu'à espérer la survie. Ses rêveries messianiques ont l'intérêt et parfois la beauté étrange de celles de Renan.

1. Le 8 juillet 1915, après une lecture philosophique, il critique ces gens qui, philosophant sur la vie humaine, « oublient de la regarder dans l'histoire, c'est-à-dire dans la vie vécue séculairement par les hommes réels. Mais ils la voient dans les connaissances qu'ils ont amassées très proche autour d'eux, hommes d'un seul temps, d'un seul moment. »

2. 5 juin 1915.

6 août 1915. « Une autre vie. La nature nous la donnerait-elle si l'homme savait se servir d'elle, malgré elle ou du moins sans son consentement spontané? La nature n'a pas mis même une paire de sabots dans l'homme naissant tout nu. On l'a forcée récemment de nous permettre le vol, un vol magnifique que ne possède aucune de ses créatures ailées. Et voilà la grande leçon séculairement donnée à l'homme : Aide-toi, aidez-vous entre hommes; car rien en dehors de l'homme ne vous secourra. Tout est au prix de tes efforts et de ta volonté intelligente. Oui, le passé ainsi interprété n'interdit pas absolument l'espérance d'une autre vie. »

11 janvier 1916. « Rêve d'ambition pour l'homme. Il devient créateur ou, pour mieux dire, rénovateur; il fait repasser à l'homme les portes de la mort d'une manière ou d'une autre. Voir déjà ce rêve dans Condorcet. Cela suivra les découvertes dans la biologie poussée à fond pendant des siècles : biologie appliquée. »

15 février. « ... Les germes contiennent en eux et transmettent non seulement des traits de l'espèce et de la sexualité, mais des traits individuels, des ressemblances de corps et de visage avec un père, ou oncle, ou grand-père, ou même parent plus éloigné. (Et ceci est vraiment étonnant et de quoi nous faire espérer.) Le germe ne contient-il et ne transporte-t-il pas des ressemblances mentales, morales? Si, nous le savons. On a souvent entendu dire : « Cet homme tient ce tic moral de son grand-oncle ou de son grand-père ». Et alors, ne pourrait-on pas, grâce à la science, à l'art, susciter dans le germe, dans l'esprit porteur du germe, jusqu'à des idées, des souvenirs plus précis de son existence antérieure? C'est sans doute une espérance qui semblera bien chimérique... Mais y a-t-il des choses qui soient chimériques définitivement et pour tout l'avenir? »

9 septembre. « *Bon espoir gît au fond*, devise de Rabelais, je crois. Ici je pense à faire mon chapitre d'espérance si hardie en l'avenir de l'homme. — Osez espérer tout, y compris l'immortalité, et l'espérer de votre génie, de votre travail. Savoir et bonté. »

23 septembre. « Laissons faire les savants. Il se pourrait, en effet, qu'ils trouvassent à la fin, non pas certain dieu, mais un dieu, assez divin pour être adopté par les déistes d'aujourd'hui (s'ils vivaient encore à l'époque éloignée où cela se passera). Ce Dieu-là satisfera à l'obligation fondamentale du dieu, qui est de

nous assurer une autre vie éternelle ou de nous prolonger indéfiniment l'existence actuelle. »

1er novembre. « Supposons qu'après des siècles et des siècles d'inquisition scientifique, l'homme parvienne à découvrir, non un créateur, mais un suprême ordonnateur, l'artiste divin de Renan : cela se peut supposer. Ce dieu sera tout à fait loin de ressembler à aucun des concepts de nos religions pratiquées. Car si l'homme va le remercier de son bonheur, ce dieu lui répondra : je n'ai pas fait ce bonheur, qui est en partie votre œuvre, pour que vous vinssiez m'adorer, m'encenser. Je ne suis ni si égoïste, ni si vaniteux. Je l'ai fait pour avoir la joie de vous voir heureux. Vous l'êtes. C'est la récompense que j'enviais. S'il répondait autrement, il ne serait pas celui que nous cherchons ; car il serait dans une vraie infériorité vis-à-vis de l'être faible en puissance mais autrement moral que lui. »

« *Savoir* et *bonté* » : voilà les clefs du paradis terrestre. Tout Lacombe est dans ces deux mots, complétés par ceux-ci : « Rien n'est impossible. » « Le merveilleux le plus merveilleux imaginable est chose possible si l'homme a devant lui des milliers de siècles, comme il en a derrière lui [1]. »

HENRI BERR.

1. 8 nov. 1915.

LES INFLUENCES ETHNIQUES
DANS LA RELIGION GRECQUE

Essai d'application de la méthode ethnologique
à l'histoire religieuse[1].

TROISIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES DE DIONYSOS

Les mystères les plus célèbres après ceux de Déméter sont ceux de Dionysos.

On a remarqué depuis longtemps que le culte de Dionysos occupe une place à part dans la religion grecque, et présente un caractère tout spécial. Il ne s'est introduit qu'à une époque assez tardive et il est facile de suivre son développement.

Dans les poèmes homériques, Dionysos ne joue presqu'aucun rôle ; il n'est pas l'objet d'un véritable culte, et il n'est même pas caractérisé par son attribution essentielle des temps ultérieurs, celle qui en fait le dieu de la vigne et lui attribue l'invention du vin ; lorsque Ulysse raconte l'origine de cette boisson, il la fait remonter au héros Maron et à Apollon. C'est Hésiode qui, le premier, rattache Maron à Dionysos, qu'il donne comme son grand-père dans les *Travaux et les Jours* (v. 614) ; il appelle le vin « don de Dionysos ».

Ainsi donc, dans les premiers temps, Dionysos ne semble être

1. Voir le précédent numéro, p. 35.

guère plus qu'un héros, un demi-dieu. Il n'est admis que graduellement dans l'Olympe. Au ve siècle, au temps des poètes tragiques, il est définitivement associé aux dieux olympiens, et aussi considéré qu'aucun d'entre eux. Mais même alors il se tient encore à l'écart des autres dieux. Son culte se développe indépendamment et prend un caractère particulier. Ses mythes comme ses rites présentent les traces d'une barbarie et d'une grossièreté étrangères à la civilisation grecque. L'entourage du dieu, son cortège, est composé d'êtres à peine sortis de l'animalité, Satyres, Pans et Silènes, ou animés d'instincts sauvages tels que les Bacchantes. Ses fêtes sont des orgies, et conservent plus ou moins dissimulés certains rites barbares, tels que l'omophagie et les sacrifices humains. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait pensé à rechercher l'origine du culte de Dionysos en dehors du monde grec. De nombreuses tentatives ont déjà été faites dans ce but, et dans des sens bien différents.

Il y a peu d'années, M. Paul Foucart concluait à l'origine égyptienne de ce culte, et assimilait le dieu à Osiris, à l'imitation d'Hérodote [1]. Mais si l'on peut reconnaître certaines ressemblances de ce côté, et partant de là admettre que certaines influences se soient fait sentir du Nil en Grèce, on n'arrive pas à expliquer les multiples aspects du dieu grec par son prototype égyptien. « S'obstiner, dit M. Toutain [2], à ne voir dans le Dionysos grec qu'un reflet d'Osiris, se refuser à reconnaître les analogies que les Grecs eux-mêmes saisissaient entre certains rites dionysiaques et les cérémonies des cultes phrygiens et thraces, c'est se fermer un domaine où les recherches peuvent être aussi fécondes qu'en Égypte. »

C'est en effet en Thrace et en Phrygie que la majorité des savants vont chercher à l'heure actuelle les origines du culte de Dionysos. Les cultes phrygiens comportaient des fêtes et des rites orgiastiques semblables aux cérémonies dionysiaques. Les Thraces, frères des Phrygiens, avaient un dieu national, Sabazios, que les Anciens identifiaient avec le dieu grec. De nombreux mythes rattachent celui-ci à la Thrace, et l'orphisme, cette doctrine mystérieuse originaire de la même contrée, explique par son influence les éléments mystiques dont est imprégné d'une façon si inattendue le culte naturaliste du dieu de la vigne.

1. P. Foucart, *Le Culte de Dionysos en Attique*; *Mém. Acad. Inscr.*, t. XXXVII, p. 22, 1904.
2. *Rev. de Synth. hist.*, fév. 1910, p. 92.

En raison de ces analogies, M. Perdrizet s'est attaché, dans une étude récente [1], à situer dans un canton spécial de la Thrace historique, la région du Pangée, l'origine du culte dionysiaque, et à y localiser les plus anciennes légendes relatives au Dieu. La plupart des savants rapportent toutefois ces légendes à une Thrace mythique, située en Piérie auprès du mont Hélicon, et dont il est difficile de préciser le relation avec la Thrace historique.

Ce serait du reste mal comprendre le culte de Dionysos que de lui attribuer un bereeau unique. Il a emprunté et s'est assimilé des éléments venus de régions diverses, dans chacune desquelles il semble qu'il ait absorbé quelque vieille divinité locale.

En Crète, par exemple, il se confond avec un dieu indigène, Zagreus, dieu taureau, parèdre de la déesse Mère, et sa mythologie s'enrichit de ce fait de tout un cycle de mythes étranges. En Lydie il prend, sous le nom de Bassareus, un type efféminé, à mitre et à vêtements longs, qui sent nettement l'Orient. Bref, ses aspects sont si variables que les érudits de l'antiquité s'efforcèrent d'expliquer cette multiplicité de formes en distinguant plusieurs Bacchus ; Cicéron en compte cinq, Diodore trois.

Il semble qu'on doive expliquer cette extension et ce polymorphisme du culte de Dionysos en y voyant la transformation de vieilles croyances religieuses remontant à une époque bien antérieure à la formation de la religion grecque. Étouffées un moment par celle-ci, elles ont repris de la vitalité par un phénomène de survivance bien connu, mais en revêtant une modalité différente suivant les terrains. Il leur est resté toutefois des traces indiscutables de leur état primitif.



On a reconnu depuis longtemps dans le culte de Dionysos les traces d'un culte de la nature et de la végétation, de vieux rites agraires, peut-être même, comme le croit M. Perdrizet [2], des rites de chasse plus anciens encore que les rites agraires. On y trouve aussi des éléments tout à fait barbares qui nous reportent aux premiers âges de l'humanité. Tel est le rite de l'omophagie qui

1. Paul Perdrizet, *Cultes et Mythes du Pangée ; Annales de l'Est*, 24e année, fasc. 1.
2. *Loc. cit.*

rappelle le cannibalisme des sauvages. Les adeptes du dieu, dans l'orgie, déchiraient des animaux vivants pour en manger la chair crue. Dans plusieurs cas, il apparaît que l'immolation de l'animal rachète un sacrifice humain qui fut la coutume primitive. Au temps de la guerre médique trois prisonniers perses furent encore déchirés en l'honneur de Dionysos Omestès. Dans les légendes des Prœtides, des Minyades, on voit les femmes furieuses déchirer des hommes. Dans le mythe de Zagreus, c'est le dieu lui-même qui est mis en pièces et dévoré.

L'origine de rites aussi sauvages doit être si ancienne qu'il n'est pas suffisant de la chercher, comme on le fait en général, soit chez les peuples voisins des Grecs à l'époque historique, soit chez les prédécesseurs immédiats des Grecs sur le sol hellénique. A mon avis il faut aller plus loin, et remonter franchement à l'époque préhistorique, aux premiers cultes grossiers de l'âge de la pierre. Voici quelques observations de nature à corroborer cette opinion.

Certains indices tendent à établir un rapport entre le culte de Dionysos et l'usage des monuments mégalithiques. On a souvent supposé que le menhir a pu représenter une divinité, et cette interprétation est rendue vraisemblable par ces pierres figurées de l'époque néolithique qui sont en somme des menhirs vaguement dégrossis en forme de statues. Or, nous connaissons un Dionysos Stylos, c'est-à-dire « colonne ». Les auteurs anciens nous rapportent qu'on élevait en l'honneur du dieu des colonnes, qu'on entourait de lierre, ou même qu'on revêtait de vêtements et qu'on surmontait d'un masque barbu. On se contentait souvent de simples poteaux de bois, des *xoana* à peine travaillés ; c'est ainsi qu'en Béotie, Dionysos Cadmus était figuré dans la Cadmée par un morceau de bois serti d'airain. Mais la colonne symbolique était le plus souvent en pierre, et elle a donné naissance au type des Hermès dionysiaques, dont la partie supérieure était seule figurée. Le prototype a dû être infiniment plus grossier, et se composer soit d'un simple pilier à peine dégrossi, soit, à une époque encore plus reculée, d'une pierre brute plantée debout. On remonte ainsi à une époque où Dionysos aurait été représenté par un véritable menhir.

Mais, dira-t-on, les Grecs n'ont pas connu les monuments mégalithiques. On n'en a pas trouvé en effet sur leur territoire, mais ils ont pu en avoir connaissance soit par leurs traditions personnelles,

soit parce qu'ils en avaient vu dans d'autres pays. Ils avaient, en effet, conservé le souvenir de vieux cultes locaux adressés à des pierres brutes appelées *argoi*. D'autre part, ils nous parlent des colonnes d'Hercule qui étaient vraisemblablement des menhirs, ainsi que d'une *Stêlè Borealis* située sur les rivages de l'Océan, et qui devait avoir le même caractère. Il faut probablement aussi regarder comme telles ces *stêlai* ou *nussai* que les mythologues et même les historiens signalent dans plusieurs contrées, précisément en y rattachant le nom de Dionysos qui les aurait élevées au cours de ses voyages. C'est ainsi que dans sa célèbre expédition aux Indes, il en aurait laissé, en souvenir de son passage, en Bactriane et dans la vallée du Gange. Ce sont ces monuments que Quinte-Curce [1] nous dit avoir été retrouvés par Alexandre : 1° au delà du Tanaïs, près d'Alexandria Eschata, où il les appelle *Liberi patris termini*. 2° dans les Indes près du mont Mérou, où il les attribue à la fois à Hercule et à Liber pater.

Il nous décrit les premiers comme des pierres disposées en ligne à intervalles serrés, c'est-à-dire comme de véritables alignements mégalithiques.

Apollodore [2] raconte de son côté que Dionysos arrivé en Thrace y éleva des stèles avant de gagner Thèbes et Argos. Rappelons enfin que dans le cortège du Bacchus romain il y avait un dieu Terme qui n'est qu'une borne divinisée ; un autre compagnon du dieu, Priape, conserve encore des traces du même mode de représentation.

On saisit donc un rapport étroit entre le culte de Dionysos et certains monuments formés de pierres brutes dressées debout. Ce sont évidemment des menhirs, isolés ou en allées. Si l'on n'a pas encore retrouvé ceux que signale Quinte-Curce en Bactriane, on sait qu'il en existe un grand nombre dans les Indes. Quant à ceux de Thrace, on sait également que ce pays est la seule région du sud-ouest de l'Europe où l'on en rencontre.



Un autre lien entre Dionysos et les mégalithes peut se retrouver dans le nom même du dieu, si l'on accepte une hypothèse émise

1. Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, liv. VII, 9 ; liv. IX, 4.
2. Apollodore. 3, § 1, 2. *Frag. hist. græc.*, t. I, p. 155.

récemment par M. Cuny[1] au sujet du sens du mot *nussa*. On traduit ordinairement ce mot par : borne. D'après M. Cuny le double *s* qui y figure est peu grec et rattache ce mot à ceux terminés en — *ssos* qu'on a relevés en Grèce et en Asie-Mineure, et qui paraissent bien appartenir à des langues antérieures au grec. M. Cuny arrive ainsi à rapprocher le mot *nussa* du nom géographique Nysa, en faisant remarquer que *ss* s'atténue souvent en un simple *s*, et que d'ailleurs le nom de lieu Nysa se présente quelquefois avec deux *s*. Il en conclut que les localités ainsi dénommées devaient se signaler par l'existence sur leur emplacement de ces objets appelés *nussai*, dans lesquels il voit des bornes ou des buttes.

J'adhère pleinement à la première partie de cette hypothèse qui explique très simplement la multiplicité des Nysa connues. On sait, en effet, qu'il existait des villes de ce nom dans des pays très éloignés et chez des peuples très différents. Même en mettant de côté celles qui n'ont qu'une existence mythique, il en reste encore beaucoup d'historiques. Mais je vais plus loin que M. Cuny en voyant dans les *nussai* qui ont donné leur nom aux localités dont il s'agit non pas de simples bornes, ni des buttes, mais des pierres levées, ou menhirs. L'une de ces localités les plus célèbres, celle de Thrace, est dans un pays où il existe des mégalithes. Pour les autres, le fait est plus douteux sans être impossible ; des recherches ultérieures pourraient l'établir.

Or, on sait quel est le rapport étroit établi par la mythologie entre la Nysa mythique et Dionysos. C'est là qu'il a été élevé, et c'est de là, a-t-on souvent dit, qu'il a tiré son nom ; il serait le Dieu de Nysa. En m'en tenant à cette étymologie qu'on a certes contestée, mais sans en démontrer pleinement la fausseté, j'y ajouterai, en m'appuyant sur l'hypothèse de M. Cuny, qu'on peut traduire le nom de Dionysos par « dieu des *nussai* », c'est-à-dire à mon avis par « dieu des menhirs », ou encore par « dieu-menhir ».

Dionysos serait donc primitivement la divinité à laquelle certains peuples néolithiques rendaient un culte en dressant des pierres levées, soit à titre commémoratif, soit comme une véritable représentation divine.

Ce rapport avec les populations préhistoriques est encore

1. Cuny, *Rev. Et. anc.*, XII, 1910, p. 157.

confirmé par le caractère étrange et tout à fait primitif du cortège et des compagnons du dieu, Silènes, Pans et Satyres. Les noms de Silène et de Pan sont parfois appliqués chacun à un seul personnage, mais ils sont très souvent au pluriel. Ils ne sont pas absolument synonymes entre eux ni avec celui des Satyres. Les Silènes sont de provenance asiatique, et plus particulièrement phrygienne. M. Salomon Reinach a montré que c'étaient probablement des démons-ânes ; ils sont représentés avec une queue de cheval, d'âne ou de bœuf. Ils ont un type de figure grossier et difforme mais sans prognathisme, avec un nez petit et creux ; c'est, semble-t-il, le type le plus grossier des vieilles populations brachycéphales de l'Asie.

Les Satyres sont, comme Pan, des démons-boucs ; ils en ont la queue et les cornes, et souvent même les jambes. Ils sont, comme Pan, originaires de l'Arcadie, mais on retrouve leur type chez les Faunes italiens, ce qui reporte leur origine encore plus à l'ouest. Leur type de figure, aussi grossier et difforme que celui des Silènes, en diffère par un prognathisme prononcé, un nez long et plat, et un profil camard ; il se rattache ainsi à celui des vieilles races dolichocéphales de l'Europe, peut-être même à la race de Néanderthal ; il en possède la pilosité probable, et même l'attitude de marche en flexion que rappelleraient ses jambes de bouc. Ces êtres, vêtus de peaux d'animaux, aux goûts grossiers et sensuels, sont bien les représentants d'une humanité très primitive. Or, quand ils accompagnent le Dieu dans ses expéditions, leur foule prend tout à fait l'allure d'une véritable armée, bien plus, d'un véritable peuple en migration. N'y aurait-il pas là le souvenir d'un peuple primitif, celui qui élevait ces *nussai* que Dionysos édifiait sur son passage avec l'aide de ses satyres ?



La place que tiennent dans la légende de Dionysos les monuments en pierre brute, le rôle qu'y jouent des personnages d'aspect et de mœurs sauvages, tout nous reporte dans un monde primitif qui paraît correspondre à l'époque mégalithique. Ce serait donc à cette époque et dans la civilisation correspondante qu'aurait pris naissance le culte dont nous nous occupons.

Pour en déduire des conclusions ethnologiques, il faut se rendre

compte, dans la mesure du possible, de ce qu'était cette civilisation et les peuples qui l'ont développée. Les Préhistoriens ont actuellement une tendance à contester l'attribution des mégalithes à un peuple spécial qui en aurait disséminé l'usage dans ses migrations. On veut y voir une coutume spontanée, née en diverses régions au cours de la période néolithique ; ce serait une caractéristique de la civilisation néolithique, diffusée comme on sait sur une grande partie du monde ancien, sans qu'on puisse l'attribuer en propre à un peuple ou à une race distincte. Cette manière de voir soulève cependant bien des objections. Il est étonnant que l'usage des mégalithes soit inconnu dans la plus grande partie de l'Europe orientale et centrale, où cependant la civilisation néolithique a été si développée. On a remarqué depuis longtemps que la civilisation aryenne, née à la fin du néolithique, ignore absolument les mégalithes. En somme, ceux-ci sont cantonnés surtout sur les côtes septentrionales et occidentales de l'Europe, comme si les populations qui les élevaient avaient été refoulées ou écartées par celles de l'Europe centrale. On a voulu, il est vrai, expliquer ce cantonnement en faisant remarquer que cet usage avait dû se propager par la voie maritime en suivant les côtes de la Méditerranée et de l'Océan. Mais il faut admettre pour cela qu'il est né en Orient, où cependant l'on constate qu'il est moins ancien que dans le nord et l'ouest de l'Europe.

Je ne veux pas développer ici toutes les raisons qui militent en faveur de la théorie, soutenue depuis longtemps, et reprise encore dernièrement avec des arguments nouveaux, de l'origine septentrionale des monuments mégalithiques[1]. J'ai déjà donné ailleurs quelques indications à ce sujet[2]. A mon avis, ces constructions sont dues à des populations d'une race spéciale, originaires du nord de l'Europe, qui ont porté cet usage dans leurs migrations vers le sud. La race à laquelle elles appartiennent serait la race nordique, grande, blonde et dolichocéphale, non pas toutefois avec le type auquel on réserve généralement ce nom, mais sous une forme plus grossière, à face plus large et crâne moins allongé. Ce serait la race primitive du Nord, tandis que le type ordinairement

1. G. Wilke, *Sudwesteuropæische Megalithkultur,* Wurzburg, 1912. — Peake, *The origin of the Dolmens ; Man*, XVI, 1916, in-8°, p. 116.

2. G. Poisson, *La Race germanique et sa prétendue supériorité : Rev. anthropologique*, n° 1, 1916.

considéré proviendrait de son mélange avec des éléments méditerranéens qui l'ont affiné en accentuant sa dolichocéphalie et sa leptoprosopie. C'est le produit de cette évolution qui figure dans le groupe de populations mixtes constitué sous le nom d'Indo-Européens, où il forme l'élément le plus caractéristique, sans être cependant le plus nombreux ni peut-être même le plus influent. Cette fusion des Nordiques mégalithiques au milieu de races probablement plus civilisées explique que les Aryens, nés de ce mélange, n'aient pas conservé un usage aussi spécial que celui des mégalithes.

Mais les Nordiques primitifs n'ont pas tous été absorbés par l'évolution aryenne; il en est resté des groupes qui, sous la pression des Indo-Européens, se sont dispersés dans différentes directions en emportant leurs usages. Leurs adversaires occupant tout le centre de l'Europe, ces migrations de peuplades mégalithiques n'ont pu se produire que suivant le pourtour du continent. Les unes ont suivi les côtes occidentales et se sont étendues jusque dans l'Afrique du nord, peut-être même jusqu'en Égypte où l'on a retrouvé quelques mégalithes, et où les obélisques et les pyramides paraissent procéder des mêmes usages. Du côté de l'est, un autre courant s'est propagé dans la Russie, où il faut lui attribuer la construction des plus anciens kourganes. Il a poussé des pointes d'une part en Thrace, où nous avons constaté l'existence de mégalithes sporadiques, et d'autre part en Asie-Mineure et en Syrie où certaines régions sont riches en monuments de ce genre. Il semble même que cette poussée ait pu s'étendre jusqu'en Bactriane et dans l'Inde, où il existe aussi de ces monuments, d'apparence relativement moins anciens qu'en Europe.

Le culte de Dionysos, si on l'associe à l'usage des monuments mégalithiques, serait donc né, sous sa forme la plus primitive, dans le nord de l'Europe, chez les ancêtres des Indo-Européens de type blond. Il participe de la grossièreté de mœurs que présentait encore ce peuple, malgré le développement de sa culture matérielle, qui était celle de l'époque néolithique. A quelles idées religieuses répondait-il ? On a souvent voulu rattacher les mégalithes à une religion solaire, et tout récemment encore on a édifié une théorie très détaillée à ce sujet[1]. J'estime qu'il y a là, soit une pure hypothèse

1. Marcel Baudouin, *L'Orientation des Mégalithes funéraires et le Culte solaire à l'époque néolithique : Cong. Inter. Anthr. et Arch. préh.*, XIV[e] sess. Genève, 1912.

fondée sur des apparences fallacieuses, soit en certains cas une confusion avec les premiers indices de l'introduction en Europe d'un culte solaire importé d'Asie, qui s'est superposé aux cultes antérieurs et en a influencé les rites. Certains monuments mégalithiques d'époque tardive ont pu être adaptés au culte nouveau, dans leurs dispositions particulières, ou par l'apposition sur leur surface d'emblèmes solaires. Mais originairement les mégalithes, en tant qu'emblèmes religieux, ressortissent à des conceptions différentes.

On a remarqué depuis longtemps que certains d'entre eux, les menhirs, paraissent avoir été des symboles de la force génératrice, en raison de leur aspect phalloïde. Bien des hypothèses hardies ont été développées à l'excès sur ce point de vue [1], mais s'il faut s'en défier et en rabattre beaucoup, il est impossible de leur refuser toute base sérieuse. Il y a, en effet, en faveur de cette théorie, des arguments de valeur. Tout d'abord les Anciens ont eux-mêmes attribué une telle signification à diverses pierres sacrées. D'autre part, on a souvent signalé les usages et les superstitions locales qui s'attachent encore de nos jours aux monuments mégalithiques et spécialement aux menhirs, comme à des sources de force génératrice, susceptibles d'assurer le mariage aux jeunes gens, la vigueur aux maris, la fécondité aux femmes, et la guérison de la stérilité. Certaines de ces pierres ont des formes phalloïdes ou présentent des figurations sexuelles. Il est donc permis de voir dans l'érection de ces monuments un hommage aux forces génératrices de la nature, considérées spécialement au point de vue masculin, tandis que le culte méditerranéen de la Terre s'adressait à l'aspect féminin des mêmes forces. Les Nordiques primitifs ont divinisé l'œuvre du mâle qui perpétue la race et crée de nouvelles énergies ; peut-être ont-ils vu aussi quelque chose de divin dans l'émotion violente qui accompagne l'accomplissement de cette œuvre. Ils ont été conduits ainsi à donner aux faits sexuels une importance particulière dans leur culte, dans leurs cérémonies, et probablement aussi dans leurs mœurs.

Or, la sensualité sous son aspect le plus brutal joue un grand rôle dans le culte de Dionysos. Ses compagnons, Satyres et Silènes, sont représentés dans des attitudes significatives, et sont des types

1. En dernier lieu par M. de Paniagua dans plusieurs ouvrages.

de salacité. Certaines statues du Dieu, notamment les Hermès, celles de Pan, de Priape ou du dieu Terme sont ithyphalliques. Les Bacchantes se livrent à toutes les débauches dans l'accomplissement même de leurs cérémonies. Tout l'ensemble du culte est imprégné de cet esprit, et se rattache ainsi aux tendances que nous venons de relever dans la civilisation mégalithique.

On relève également dans celle-ci d'autres tendances à une passion non moins grossière, celle de l'ivresse. A sa dernière période, en effet, elle possède dans son matériel domestique, tel que nous le révèlent les fouilles, un vase typique, le gobelet cylindrique, qui y est très répandu, et sert souvent à la faire reconnaître. L'extension subite et extraordinaire de ce vase, très orné et destiné évidemment à la boisson, prouve l'usage excessif d'une liqueur fermentée, récemment découverte, hydromel ou bière. Or, Dionysos est le dieu de l'ivresse, et si en Grèce il est pour ce motif le dieu du vin, certains indices montrent qu'il a dû être primitivement celui de la bière. C'est ce qu'a établi Miss Harrison [1], en faisant remarquer que le nom thrace du dieu, Sabazios, devait dériver du nom thrace de la bière, *sabaiôn*.

Tous ces rapprochements concordent pour justifier l'hypothèse que le culte de Dionysos a pris naissance chez le peuple Nordique primitif, et pour faire reconnaître chez ce peuple des tendances religieuses assez grossières, qui consistaient en un naturisme vague, attaché surtout au culte de la force génératrice mâle, et voyant des forces divines dans toutes les passions qui créent de l'émotion et de l'enthousiasme dans le cœur de l'homme.



Comment ces idées religieuses sont-elles reparues en Grèce, au moment de l'affaiblissement du culte des dieux homériques ? On peut toujours admettre, comme il a été dit précédemment, que certains éléments de race nordique, absorbés dans le groupe aryen et figurant par suite dans le peuple hellénique, avaient conservé sous leurs nouvelles croyances un vague souvenir d'autres idées religieuses, répondant mieux à leurs tendances mentales, et qu'ils

1. *Loc. cit.* — Opinion combattue par M. Perdrizet, *loc. cit.*

y revinrent inconsciemment dans leur recherche d'un idéal religieux plus satisfaisant que celui du culte officiel.

Mais il semble bien qu'il ait fallu pour susciter ce mouvement une influence extérieure provenant d'un centre où les traditions religieuses du Nord s'étaient maintenues d'une façon plus concrète. Ce centre a été la Thrace, où nous avons vu que l'existence de monuments mégalithiques prouve la survivance de certaines tribus de Nordiques assez rebelles à la culture aryenne pour avoir conservé quelques-uns de leurs usages primitifs. Parmi ces usages devait figurer le culte du vieux dieu nordique, symbolisé par le menhir, dieu des forces de la nature génératrices de vie et d'enthousiasme. C'est de Thrace que ce culte est parti pour réveiller dans l'esprit de certains Hellènes de vagues souvenirs et d'obscurs sentiments, et pour retrouver dans ce milieu un renouveau de vie et de faveur, au point de faire admettre finalement son dieu dans l'Olympe, quelque peu étonné de cette recrue et de son étrange cortège. Mais cette entrée dans l'Olympe a eu comme rançon l'abandon d'une grande partie de ce qui, dans l'ancien culte, répugnait au génie aryen, de ce qui au contraire avait le plus de prix pour les âmes encore troublées par d'ataviques instincts. Aussi certains adorateurs du nouveau dieu ont-ils voulu maintenir dans son culte ce qu'ils considéraient comme la vraie doctrine ; ils n'ont pu le faire qu'en dissimulant ces croyances et les rites qui les matérialisaient, et ils en ont fait l'objet de mystères interdits aux non-initiés. De là sont nés les mystères de Dionysos que l'on voit d'abord se développer en Béotie, dans un milieu imprégné d'éléments thraces, et qui ont fini par se fusionner en Attique avec ceux de Déméter.

A vrai dire, les mystères dionysiaques n'ont eu que très peu de développement individuel. Ils apparaissent, presque dès le début, liés à ceux de Déméter, à Éleusis, et pour ce motif on a souvent attribué aux uns et aux autres la même origine, la même signification, à savoir le culte des forces végétatives de la nature, représentées d'une part par la production du blé, et d'autre part par celle du vin. Les deux cultes mystiques, considérés ainsi comme d'anciens cultes agraires, ne pouvaient manquer de se rapprocher. Ils apparaissent presque simultanément à Éleusis : Eumolpe, l'ancêtre légendaire des hiérophantes, était prêtre de Déméter et de Dionysos. Les cérémonies mystiques commémoraient les deux

divinités sans qu'on voie bien quelle était la plus honorée. Il semble même que ce soit le renouveau d'esprit religieux apporté au VIIIe siècle par le culte de Dionysos qui ait permis au culte archaïque de la Terre-mère de reprendre une existence publique en marge de la religion officielle. Peut-être également est-ce lui qui apporta à Éleusis les éléments mystiques de la doctrine ésotérique qui s'y constitua peu à peu ? On pourrait en douter d'après ce que j'ai dit sur le culte dionysiaque et ses tendances grossièrement naturistes. Et cependant les Anciens nous montrent dans ce culte, à côté de rites et de cérémonies presque barbares, toute une doctrine philosophique et des aspirations élevées qui détonnent presque dans un pareil milieu. Comment expliquer cet aspect paradoxal ?

On se l'explique lorsque l'on constate que, dès son apparition, le culte de Dionysos est lié à la légende d'Orphée, de sorte qu'il peut très naturellement participer aux doctrines plus relevées qu'on groupe sous le nom d'orphisme. On a même voulu confondre les deux doctrines, sous prétexte qu'elles admettent les mêmes conceptions d'origine totémique, par exemple les meurtres rituels de Dionysos Zagreus et d'Orphée, déchirés le premier par les Titans, le deuxième par les Bacchantes, et qu'on y reconnaît le même mythe agraire, celui de la mort et de la renaissance des divinités de la végétation. Mais dans ce cas comment expliquer que l'orphisme, sorti des mêmes conceptions primitives que le culte de Dionysos, ait produit le développement spéculatif et philosophique qui le caractérise ? Cette doctrine est si élevée que Gomperz a refusé aux Thraces d'avoir été pour quoi que ce soit dans sa formation. Le même peuple qui a enfanté les rites grossiers des Bacchantes n'a pu arriver de lui-même, à son avis, à une pareille élévation morale. Et cependant toutes les traditions s'accordent à faire sortir l'orphisme de la Thrace, et à le rattacher dès le commencement au culte de Dionysos.

Pour trancher ces difficultés, il faut examiner en quoi consiste exactement ce qu'on appelle l'orphisme.

QUATRIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES ORPHIQUES

Le troisième mouvement mystique que l'on peut distinguer dans la religion grecque présente un autre aspect que les précédents. Il ne se caractérise pas par le nom d'une divinité particulière, mais par le nom du personnage auquel on attribue son origine. Il n'a pas en effet pour principal objet la propagation d'un culte déterminé. Il constitue presqu'à lui seul une religion complète. Dès le VI[e] siècle avant notre ère, il possédait une doctrine, c'est-à-dire une cosmologie, une théologie, et une psychologie. Néanmoins, par une sorte d'adaptation conciliatrice, il a respecté le cadre de la religion officielle, et il a englobé les autres mystères, en leur ajoutant des éléments moraux et psychologiques qui leur manquaient. Il opéra ainsi une synthèse entre les vieilles traditions religieuses et les aspirations nouvelles de l'âme grecque. Des unes il conservait certains mythes d'aspect primitif tels que celui de Dionysos Zagreus, ainsi que des rites et des cérémonies d'initiation analogues à ceux des autres mystères : mais, à côté, il offrait à ses initiés des enseignements d'un ordre élevé, et il a inspiré des œuvres écrites d'une véritable valeur morale constituant la littérature dite *orphique*.

Dans ces conditions doit-on attribuer à l'orphisme la même origine qu'aux autres cultes mystiques ? Représente-t-il aussi l'évolution d'un ancien culte préhistorique ? On est porté à le croire quand on voit les éléments primitifs et encore barbares qu'il a conservés. Le Dionysos orphique, Zagreus, est déchiré par les Titans, et Orphée lui-même subit un supplice identique sous les mains des Bacchantes. N'est-ce pas là le souvenir d'un vieux rite aboli ? En réalité nous sommes là en face du paradoxe inverse de celui que nous offrait la religion dionysiaque. Celle-ci, grossière dans son ensemble, nous étonnait par certaines échappées morales et intellectuelles. L'orphisme, bien supérieur au point de vue de la doctrine, conserve néanmoins certaines traces d'un état plus grossier. Il faut en conclure que les deux religions eurent leur origine aux époques anté-helléniques, mais qu'elles ont évolué différemment. Nous verrons en outre qu'elles ont réagi l'une sur

l'autre au point que les Grecs ne les distinguèrent pas toujours très nettement, ce qui explique la présence dans chacune d'elles d'éléments qui semblent empruntés à l'autre.

Ces deux doctrines avaient en effet des rapports auxquels on a souvent donné une importance et une signification qu'ils n'ont pas. Elles ont été identifiées par Hérodote et par bien d'autres écrivains. On a représenté Orphée comme ayant fondé et propagé le culte de Dionysos. Cela vient de ce que les mystères orphiques furent établis dans l'Attique sur la base du culte de Dionysos, sans y prendre une individualité bien nette au point de vue exotérique. On savait qu'ils étaient originaires de la Thrace, où était né et avait vécu le personnage mythique auquel ils devaient leur nom. Or nous avons vu que le culte de Dionysos était venu de la même région, et l'on supposait qu'il avait apporté en Grèce les enseignements attribués à Orphée. La mort de ce héros, déchiré par les Bacchantes, n'était-elle pas un rite dionysiaque, dont le souvenir attestait la parenté primitive des deux doctrines ?

Quelques auteurs anciens ont déjà remarqué que ces traditions pouvaient au contraire s'interpréter comme impliquant un antagonisme primitif entre les adorateurs de Dionysos et les disciples d'Orphée. Diodore[1] fait de celui-ci non le créateur, mais le réformateur des mystères bacchiques, ce qui est bien différent. C'est son dédain pour la religion de Dionysos, nous dit Eschyle, qui fut la cause de sa mort, les bacchantes thraces ayant voulu le punir du mépris qu'il montrait pour leur dieu. De vieilles traditions nous le montrent en effet beaucoup plus en rapport avec Apollon qu'avec Dionysos. Il est donné quelquefois comme son fils, et Pindare nous dit qu'il a propagé son culte[2]. Le mythographe Eratosthène[3] rapporte qu'en Thrace il n'honorait pas Dionysos, mais qu'il vénérait comme le plus grand des dieux Hélios, auquel il donnait le nom d'Apollon. On a du reste trouvé la trace de vieux cultes d'Apollon dans les localités auxquelles la tradition attache le nom d'Orphée. N'est il pas naturel enfin que ce poète et musicien ait eu pour patron le dieu des arts et de la poésie ?

On arrive ainsi à reconnaître que, si à l'époque classique l'orphisme semble parfois se confondre avec les mystères diony-

1. Diodore de Sicile, III, 65.
2. Pindare, *Pyth.*, IV, 176.
3. Eratosthene, *Cataster.*, 24.

siaques, la doctrine ancienne symbolisée par le nom d'Orphée était bien distincte du culte primitif de Dionysos ; qu'elle a même été jadis en antagonisme avec lui, jusqu'au jour où il s'est produit entre les deux une certaine fusion qui leur a donné des caractères mixtes. Nous devons donc rechercher l'origine propre de l'orphisme en dehors du milieu où nous avons vu naître le culte de Dionysos.



Le personnage d'Orphée tient une place à part dans la mythologie grecque. C'est un simple héros, qui n'a pas de parenté avec les divinités de l'Olympe, car s'il est donné quelquefois comme fils d'Apollon, il est plus souvent considéré comme le fils d'un mortel. Il n'a pas reçu après sa mort les honneurs divins, ni même le simple culte local dont ont bénéficié tant de héros. Il n'est le patron d'aucune localité, l'ancêtre d'aucune race ou famille. Il est isolé dans la mythologie et y apparaît comme un élément adventice, étranger à la race grecque. Il est né en Thrace d'Œagros, roi de la contrée où l'Hèbre prend sa source. C'est chez les Cicones qu'il enseignait, et l'on nous dit qu'il avait reçu lui-même sa doctrine de ses ancêtres Thraces. C'est sur les bords de l'Hèbre qu'il périt. Il n'est en relation avec les héros grecs que dans l'expédition des Argonautes, c'est-à-dire en dehors du sol de l'Hellade. C'est un législateur, un civilisateur, ce qu'on appelle un *culture-hero*, et cependant nous ne connaissons pas de peuple grec qui lui doive sa civilisation. Son rôle à ce point de vue semble remonter au delà de l'histoire même légendaire, presqu'aux premiers âges de l'humanité. La religion dont il est supposé l'inspirateur, le prophète, devait donc appartenir à l'un des plus anciens peuples de l'Europe, dont les descendants pouvaient encore exister en Thrace aux premiers temps de l'histoire grecque.

Pour retrouver ce peuple, rendons-nous compte d'abord de la nature exacte de la religion orphique, et de ses éléments constitutifs les plus anciens. Nous avons déjà vu que le culte d'Apollon devait y jouer un rôle prépondérant. En y regardant de plus près on voit que cet Apollon avait surtout un caractère solaire. Le passage déjà cité d'Ératosthène nous dit nettement que, sous le nom d'Apollon, c'était Hélios qu'adorait Orphée. C'est ce que confirme la suite de la citation, où il est dit que le héros, se réveillant au

milieu de la nuit, gravissait les pentes du mont Pangée et arrivait au sommet avant le lever de l'aurore ; là, les regards tournés vers l'Orient, il attendait l'apparition du dieu brillant dont il voulait être le premier à saluer le retour. C'est bien là une description des plus caractéristiques d'un culte solaire. Nous savons d'autre part combien le culte du Soleil était répandu en Thrace. Rhésus, ce roi thrace qui est quelquefois donné comme le frère d'Orphée, possédait les chevaux du soleil. Sophocle nous dit que Hélios était un dieu cher aux cavaliers thraces, et, d'après Pindare, Apollon est le dieu des Hyperboréens du Danube. Macrobe enfin rappelle que les Thraces adoraient le soleil et lui élevaient un temple de forme ronde. D'autre part, les monuments thraces nous révèlent l'existence d'un dieu cavalier chassant une bête sauvage, qui a tous les caractères d'un dieu solaire. C'est, à mon avis, cet aspect de la religion thrace que représente le nom d'Orphée.

On objectera sans doute que la doctrine orphique, telle que nous la connaissons, ne comporte pas un culte spécial pour Apollon ou pour Hélios, et n'attribue à ces divinités qu'un rôle bien secondaire. Mais pouvons-nous nous flatter de connaître toute la doctrine orphique, surtout dans sa partie ésotérique? En tout cas si Apollon ni Hélios n'apparaissent dans les ouvrages orphiques qui nous sont parvenus, il est peut-être possible de les y retrouver sous une forme cachée, sous un nom mystique. Prenons en effet les cosmogonies orphiques ; on sait qu'elles sont multiples et souvent assez différentes ; elles mêlent la cosmogonie d'Homère et d'Hésiode à quelques conceptions qui paraissent être d'origine orientale. Mais le trait caractéristique de la plupart d'entre elles est le rôle attribué à un personnage nommé *Phanès*, né dans un œuf d'argent dont les deux moitiés ont formé le ciel et la terre. Ce premier-né des êtres, antérieur aux dieux de la mythologie ordinaire, à la fois mâle et femelle, contenait en germe tous les autres êtres. Il engendra, par l'intermédiaire du ciel et de la terre, Kronos, père lui-même des dieux olympiens. Mais, circonstance remarquable, Zeus aurait ensuite englouti Phanès, et serait ainsi devenu capable d'engendrer une nouvelle race de Dieux.

Cette absorption inexplicable a évidemment pour objet de rattacher les dieux olympiens à des divinités plus anciennes dont Phanès était la principale. On dissimulait ainsi sous le culte officiel un ancien culte qui était probablement la véritable raison d'être

des mystères orphiques, mais que l'on devait cacher aux non-initiés, et peut-être même à la plupart des initiés ordinaires.

Or, l'objet principal de ce culte, Phanès, présente un caractère solaire[1]. Son nom même, qui signifie le brillant, a permis de l'assimiler soit à la lumière, soit au jour, soit surtout au soleil. Gruppe[2] cite différents textes qui montrent bien que les anciens le considéraient comme le soleil. C'était évidemment le nom mystique de ce dieu, et par suite d'Apollon.

Nous sommes conduits dès lors à voir dans Orphée le représentant légendaire d'un vieux culte anté-hellénique consacré au soleil. Ce culte serait entré en conflit, dans une région au nord de la Grèce symbolisée par le nom de Thrace, avec la religion dionysiaque. Les sectateurs de celle-ci auraient d'abord triomphé de leurs adversaires par la violence, comme le rappelle la mort d'Orphée, mais ils se seraient ensuite inclinés devant la supériorité de la civilisation adverse, et il en serait résulté une fusion des deux cultes et un mélange de leurs mythes. Puis le tout aurait été recouvert par la grande vague de la civilisation hellénique. Seulement ces vieux cultes auraient conservé des fidèles dans les masses populaires, et ils auraient laissé des souvenirs persistants un peu partout. De là leur renaissance plus tard sous une forme à demi-secrète, sous le couvert d'un rattachement apparent au culte officiel.

Si l'on admet cette manière de voir il reste à chercher d'où provenait cet ancien culte du soleil, et à quel peuple primitif de l'Europe il appartenait en propre.



Le culte du soleil et celui du feu qui s'y rattache ont-ils été développés chez les ancêtres des Indo-Européens? Cela n'apparaît pas à première vue dans les mythologies des Aryens d'Europe, Grecs, Celtes, Germains ou Slaves, chez qui le dieu du soleil ne joue qu'un rôle secondaire. Mais chez les Aryens orientaux il en est autrement, et le culte de l'élément igné y passe au premier rang. Il se présente dans les Védas avec un caractère primitif et presque matériel; le dieu est bien la flamme elle-même, et il en porte le

1. Voir à ce sujet Roscher, *Lexic.* v°. *Phanes.*
2. Dans Roscher, *Lexic.*

nom, Agni, ce qui ne se retrouve chez aucun peuple aryen. Mais il devient aussi le soleil lui-même, sous divers noms, Surya, Savitri, Aditya. D'autre fois il n'est que le fils du soleil, son représentant sur la terre[1]. Considéré comme l'élément bienfaisant, source de chaleur et de lumière, il se transforma peu à peu en une divinité tutélaire, dieu de bonté et de vérité. De même le soleil, sous le nom particulier de Mithra, sortit de son rôle purement physique pour veiller sur le monde entier et protéger ses fidèles[2].

Chez les Iraniens, c'est seulement sous une forme évoluée que nous retrouvons le culte du feu. L'Avesta, livre sacré d'une religion déjà épurée, ne connaît plus de dieux du feu ni du soleil. Ses sectateurs anciens ou modernes ont cependant été appelés les adorateurs du feu, en raison de la place que tient cet élément dans leurs cérémonies religieuses. En réalité ils ne vénèrent plus le feu que comme l'image d'Ormuzd, tout au moins dans la pure doctrine de Zoroastre. Mais la religion primitive des anciens Perses devait différer sensiblement de cette doctrine et y mêler des éléments plus grossiers ; il semble notamment que le feu y ait été adoré sous une forme concrète et identifié avec le dieu lumineux Mithra. C'est le même que le Mithra védique, mais son rôle a dû être plus important. Il devait être un des plus grands dieux des Indo-Iraniens primitifs, ainsi que le prouve la découverte de son nom sur les tablettes de Boghas-Kœi, datées d'environ 1500 avant J.-C. Il redevint au début de notre ère le dieu suprême de la religion mazdéenne, et transporté de l'Iran en Asie Mineure, puis sur les bords de la Méditerranée, son culte fut sur le point de conquérir le monde[3]. C'était alors un dieu purement solaire.

On voit la place qu'a tenue dans l'évolution religieuse des Aryens orientaux le culte du soleil et du feu. C'est tout autre chose que ce que nous voyons dans les mythologies européennes où ce culte n'a ni individualité ni importance. Mais il n'en est plus de même si l'on remonte aux cultes préhistoriques dont on a trouvé des traces en Europe. On y constate en effet l'existence et la grande diffusion d'un culte nettement solaire.

On a émis parfois des hypothèses trop aventureuses sur l'exis-

1. Max Muller, *Nouvelles Études de Mythologie*, trad. Job, p. 566.
2. Max Muller, *loc. cit.*, p. 92.
3. Salomon Reinach, *La Morale du Mithraïsme*, dans *Cultes, Mythes et Religions*, t. II, p. 222.

tence de ce culte à l'époque préhistorique. Une théorie récente[1] a voulu en voir la manifestation dans les monuments mégalithiques, en s'appuyant principalement sur l'orientation de ces monuments. Mais cette thèse se heurte à bien des contradictions, et ce n'est que dans quelques constructions mégalithiques d'époque récente, telles que l'enceinte de Stonehenge, qu'apparaissent quelques dispositions se rattachant au culte solaire, et dues probablement à une influence étrangère aux véritables idées religieuses des constructeurs de mégalithes.

L'apparition du culte solaire en Europe n'est véritablement établie qu'à l'époque du bronze, ainsi que l'a montré Déchelette[2]. C'est sur les monuments de cette époque que l'on trouve des figurations du soleil, soit sous une forme reconnaissable, et posé sur un char ou une barque qui fait ressortir son caractère divin, soit sous des formes symboliques et schématiques dérivées de ce mode de représentation.

Déchelette a montré, par l'examen de quelques traditions mythologiques, les rapports de ce culte avec le peuple des Ligures. J'ai essayé, dans plusieurs études[3], d'établir que le culte solaire, répandu principalement dans le centre de l'Europe et dans les vallées du Danube et du Rhin, appartenait à ces populations brachycéphales qui ont apporté d'Asie en Europe la civilisation du bronze, et qui ont pris une part importante dans la formation de la famille indo-européenne et de sa civilisation caractéristique. Ces brachycéphales ont emprunté le culte du soleil et du feu à l'Asie, où il apparaît dans les plus anciennes civilisations touraniennes et sémitiques. Ce sont les Aryens orientaux plus exposés à cette influence asiatique qui ont conservé leur importance à ces divinités. Chez les Aryens d'Europe au contraire, l'influence des autres cultes préhistoriques a été plus efficace, et a produit une évolution religieuse où le soleil n'a plus occupé qu'une place secondaire parmi les autres forces naturelles divinisées.

C'est la résurrection de ce culte, dans les conditions déjà plu-

1. Marcel Baudouin, *loc. cit.* — Voir la réfutation scientifique de cette théorie par le commandant Devoir dans *Bull. Soc. préh.*, 1916, n. 7-8.

2. Déchelette, *Le Culte du Soleil aux temps préhistoriques ; Rev. archéol.*, 1909, I, p. 305.

3. G. Poisson, *L'Origine celtique de la légende de Lohengrin*, déjà citée. — *Les Monuments du Cavalier à l'anguipède en Auvergne ; Bull. hist. et scient. de l'Auvergne*, 1919, n. 1-4.

sieurs fois exposées ci-dessus, qui s'est manifestée par le développement des doctrines orphiques.

Ces doctrines sont nées en Thrace, vaste contrée où depuis le Danube jusqu'à la mer Égée s'agitaient bien des races diverses. A côté de peuples au type nordique auxquels j'ai attribué les monuments mégalithiques de la région et par suite le culte de Bacchus, il y avait de nombreux éléments brachycéphales, ancêtres des populations de ce type qui dominent aujourd'hui dans les Balkans. J'ai proposé récemment d'y reconnaître les Gètes ou Daces, dont M. Perdrizet a montré la différence ethnique avec les véritables Thraces [1]. Or, on sait que les Gètes étaient tout à fait remarquables par le développement de leurs institutions religieuses ; qu'ils avaient un prophète, Zalmoxis, dont ils tenaient leurs doctrines, et des collèges religieux pour conserver celles-ci [2]. Il y a là tout ce qu'il faut pour expliquer le caractère spécial d'Orphée et de ses mystères. La religion orphique se rattache ainsi à ce groupe de religions anciennes possédant une doctrine constituée et un clergé puissant, que l'on trouve chez les Celtes avec les druides, chez les Romains avec leurs collèges de flamines, chez les Iraniens avec les mages, et chez les Indiens avec les brahmanes. M. Vendryès a récemment mis en lumière les rapports linguistiques qui existent entre ces quatre peuples au point de vue des choses du culte [3]. J'y ajouterai les Gètes ou Daces dont j'ai montré ailleurs la parenté avec les Latins [4], et qui, restés au berceau probable du groupe aryen dans la basse vallée du Danube, sont peut-être au point de départ de ce grand mouvement religieux, dont l'importance historique a été cachée par le développement ultérieur des religions classiques. L'orphisme, venu de Thrace, en serait une manifestation tardive, réagissant sur le culte officiel grec pour lui substituer d'anciennes conceptions mystiques et sacerdotales.



Les idées religieuses introduites par l'orphisme en Grèce seraient donc propres à l'élément brachycéphale de la famille indo-euro-

1. Perdrizet, *Géta, roi des Edones ; Bull. Corr. hell.*, 1911.
2. Voir à ce sujet mon étude : *L'Origine latine des Roumains ; Rev. anthr.*, 1917, n. 9-10.
3. Vendryès, *Journ. asiat.*, 1917.
4. *Loc. cit.*

péenne. Il les aurait apportées de l'Asie, d'où il est lui-même originaire, et il les aurait maintenues prépondérantes chez ceux des peuples aryens où il est resté particulièrement abondant et puissant. Chez d'autres peuples, au contraire, auraient prévalu les tendances des autres éléments ethniques du groupe aryen, fondues en un syncrétisme général. C'est ce qui s'est produit d'abord chez les Grecs, jusqu'au jour où les vieilles doctrines y sont ressuscitées sous la forme de mystères.

Mais celle qui s'est propagée à ce moment sous le nom d'Orphée, était loin d'avoir sa pureté primitive. Le culte du soleil et du feu ne s'y reconnaissait plus distinctement. Elle avait été contaminée en Thrace par le culte si différent de Dionysos, après avoir en vain lutté contre lui, et c'est dans ce cortège compromettant qu'elle était arrivée en Grèce. De là ces antinomies, ces contradictions, ces singularités qu'elle présente, et dont nous sommes maintenant en mesure de la débarrasser pour rétablir son véritable esprit.

Nous arrivons ainsi à comprendre le caractère prophétique, civilisateur et presque sacerdotal du personnage d'Orphée. Son nom lui-même paraît confirmer son rôle et ses affinités. Il semble d'abord que ce soit un nom générique, car Suidas nous parle de sept Orphées. Les adeptes de la mythologie comparée [1] l'ont rapproché du sanscrit *ribhu* qui désigne des personnages mythiques, héros ou hommes divinisés, qui font partie des Pitris ou ancêtres légendaires de la race humaine, et qui sont représentés comme des sortes de prêtres ou sacrificateurs, chanteurs et poètes, et artisans habiles. Or, ces Ribhus ont été identifiés d'autre part aux Elfes germaniques, Alfar en nordique, Albi- en gothique [2]. Il y a donc un rapport linguistique entre les noms d'Orphée et des Elfes. Or j'ai essayé, dans une précédente étude [3], d'établir que ce dernier nom, sous sa forme la plus ancienne, Alb, se retrouve dans beaucoup de noms de lieux et de peuples anciens, particulièrement dans des contrées où il a été vraisemblablement apporté par des populations se rattachant au courant d'émigration brachycéphale venu de

1. Max Muller, *Myth. comp.*, p. 164. — Ce rapprochement a été contesté comme tous ceux qu'avait proposés la Mythologie comparée, mais il semble qu'on tende maintenant à se montrer moins sévère, ainsi que le prouve le mémoire de M. Vendryès cité précédemment.

2. Kuhn, *Zs. f. vgl. Sprachf.*, 4, 116. — Voir la note précédente.

3. G. Poisson, *La Race germanique et sa prétendue supériorité*; *Rev. anthr.*, 1916.

l'Asie. Ce serait probablement le nom le plus général de la troisième des grandes races européennes, et Orphée en serait le représentant dans la tradition grecque.

Ces brachycéphales, introducteurs en Europe de la civilisation du bronze, étaient de bons artisans ; ils ont apporté avec eux l'usage des bourgs fortifiés, ce qui explique la légende d'Orphée construisant les murs des cités. Ces bons ouvriers étaient en même temps des poètes, car Apollon est à la fois le dieu des arts et de la poésie ; il en est de même du dieu Lug en Irlande, et l'on a constaté dans le vieux monde celtique un curieux rapport entre les poètes et les ouvriers en cuivre[1]. Enfin cette race possédait une organisation religieuse très complète qu'elle a fait pénétrer chez les Celtes, les Latins, les Gètes, les Iraniens et les Indiens, et qui s'est introduite en partie dans le monde hellénique sous la forme de l'orphisme. Tout concorde donc pour justifier l'origine que je propose d'attribuer à l'influence civilisatrice symbolisée dans la mythologie par le nom d'Orphée, et au mouvement religieux représenté dans l'histoire grecque par les mystères orphiques.

CINQUIÈME PARTIE

CONCLUSIONS

On peut dire, en résumé, que les mystères grecs sont dus à d'obscures influences ethniques, dont l'individualité, disparue pendant longtemps dans l'homogénéité factice du groupe indo-européen et dans son syncrétisme religieux, s'est manifestée à nouveau à l'époque historique, vers le VIIIe siècle avant notre ère, par le développement spécial de certaines tendances religieuses.

J'ai essayé de reconnaître les races primitives auxquelles sont dues ces influences et auxquelles par suite on peut attribuer les tendances qui se sont développées dans les mystères. Si l'on accepte les résultats de cette recherche, on obtient une vue d'ensemble sur les conceptions religieuses spéciales aux plus anciennes races européennes. On se rend compte également de l'action que ces croyances ont exercée sur la civilisation de chacune

1. D'Arbois de Jubainville, *Les Bardes en Irlande ; Rev. hist.*, 1878, 3, p. 7.

de ces races, car la religion, aux époques primitives, règle l'organisation sociale.

Nous voyons ainsi que les peuples de race méditerranéenne ont adoré les forces de la nature sous leur aspect féminin. Pour expliquer cette tendance, il faut se rappeler la constatation curieuse qui a été faite chez certaines peuplades australiennes, où l'on ignore encore le rôle du mâle dans la conception. Il semble que les premiers hommes, encore ignorants de la culture et de l'élevage, ont pu croire que la terre produisait spontanément les végétaux, et que les femelles des animaux engendraient d'elles-mêmes leurs petits. Les forces de reproduction de la nature résidaient donc entièrement pour eux, dans le principe féminin, ou, d'une façon plus concrète, dans la Terre et dans la Mère. Cette croyance s'est traduite dans l'ordre social par l'importance attribuée à la mère dans la constitution de la famille; c'est ce qu'on appelle le *matriarcat*, avec ses conséquences, polyandrie, filiation maternelle, couvade, etc. Il serait facile de montrer que ces coutumes ont été surtout constatées chez les peuples se rattachant à la race méditerranéenne.

Les peuples de race nordique ont également adoré les forces génératrices. Mais ils ont évité l'erreur des Méditerranéens, ou l'ont vite écartée; l'expérience de l'agriculture et de l'élevage leur a montré que la terre ne produisait pas sans la graine et sans l'eau du ciel, et que les femelles des animaux ne devenaient pas fécondes sans l'intervention du mâle. C'est ce dernier qu'ils ont considéré comme possédant le véritable principe générateur, dont la femelle n'est que l'instrument. Ils l'ont exalté, et ils ont vu quelque chose de sacré dans ses fonctions caractéristiques, et dans son libre épanouissement [1]. Dans l'ordre social, l'homme, considéré comme le véritable créateur de la famille, en est devenu le seul représentant, la femme n'étant plus qu'une auxiliaire que l'on peut prendre ou laisser à volonté, changer ou multiplier, sans que l'unité familiale en souffre. C'est là le régime patriarcal avec ses conséquences, rapt ou achat de la femme, répudiation arbitraire, polygamie, etc.

Les brachycéphales, ayant poussé plus loin l'étude des phéno-

1. Les mêmes raisons ont pu les pousser aussi à diviniser le ciel, considéré comme l'auteur de la pluie. De là un autre aspect de la religion nordique qui semble avoir prévalu dans le syncrétisme aryen.

mènes naturels, ont reconnu que la terre ne produisait qu'à certaines époques de l'année, et que la reproduction des animaux était réglée elle aussi par les phénomènes célestes. Ils en ont conclu que c'était le soleil, le grand régulateur des saisons, qui dispensait à la terre, et aux animaux mâles et femelles, la force génératrice que l'on constate en eux à certaines époques. C'était donc lui le véritable principe de toute force, le dieu suprême. Son représentant sur la terre était cet élément mystérieux, le feu, source de bien-être et de multiples inventions. Dans la famille, l'homme et la femme, n'étant plus tous deux que les instruments de la même force divine, reprirent une certaine égalité; le rôle de la femme, gardienne de la précieuse flamme du foyer, retrouva sa dignité; de là sortit peu à peu la véritable famille monogame, groupée autour du foyer symbolique par le culte spécial rendu au feu. C'est cette organisation sociale, conciliatrice des deux autres indiquées ci-dessus, qui prévalut en général dans la civilisation aryenne. Mais dans le domaine religieux, les Aryens ne se rallièrent pas tous au culte du soleil; il se produisit chez eux un syncrétisme plus large, aboutissant à une personnification de toutes les forces de la nature, avec prédominance toutefois des puissances célestes.

Ce système religieux, fondé sur un compromis quelque peu factice, manquait de stabilité, et surtout de cette emprise sur les âmes qui soutient seule les religions. Il a été battu en brèche par les croyances qu'il croyait concilier, individuellement plus étroites et partant plus vivaces. Elles se sont manifestées une première fois en Grèce par l'apparition des cultes mystiques en marge du culte officiel. Ce sont elles encore qui expliquent la grande extension des religions orientales au déclin définitif du paganisme, sous l'empire romain. Alors reparut le culte de la Terre-Mère sous la forme de la Grande Déesse ou d'Isis, et le culte du Soleil dans le Mithraïsme et dans les religions syriennes. On ne constate pas, il est vrai, la réapparition de la religion nordique, trop grossière; peut-être faudrait-il en rechercher l'écho dans certaines sectes philosophiques, matérialistes ou panthéistes, ou même dans une simple incrédulité, négatrice du divin, à laquelle devait aboutir la glorification des instincts naturels. Tout ce bouillonnement désordonné des vieilles religiosités ethniques a été étouffé par le développement du Christianisme. Encore serait-il possible de retrouver

dans l'histoire de celui ci des réapparitions sporadiques, des résurgences des instincts religieux des vieilles races européennes. Cette question sort toutefois du sujet de la présente étude, qui est limitée à la religion grecque, et qui laisse également de côté les autres religions antiques, égyptiennes[1] ou sémitiques, où il y aurait cependant à faire des constatations de même nature.

G. Poisson.

1. Dans la religion égyptienne notamment, Isis, Osiris et Horus représentent les trois stades religieux exposés ci-dessus, et il ne serait pas impossible de les attribuer aux mêmes races. Cela expliquerait les analogies constatées par M. Paul Foucart entre les mystères d'Éleusis et les cultes d'Isis et d'Osiris. Voir son dernier ouvrage, *Les Mystères d'Éleusis*, paru après la rédaction du présent mémoire, de même que *Les Mystères païens et le Mystère chrétien*, de M. A. Loisy. Voir également l'article de M. S. Reinach, *Quelques enseignements des Mystères d'Eleusis*, Rev. Arch. 1919, dans lequel il est dit qu'un des secrets de ces enseignements serait la hiérogamie de Déméter et de Dionysos, avec Apollon comme fils, ce qui grouperait bien les trois cultes que je donne comme l'origine des mystères.

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'ART RUSSE [1]

Existe-t-il un art national russe ou, pour poser la question en d'autres termes, l'*histoire de l'art russe* n'est-elle pas plus exactement l'*histoire de l'art en Russie*? Ne se réduit-elle pas, à l'analyse, en une série de chapitres disparates qui pourraient s'intituler : L'expansion en Russie de l'art grec, de l'art byzantin, de l'art italien, de l'art français ?

Il est certain que dans aucun autre pays on ne constate une pareille proportion de maîtres étrangers, « venus d'outre-mer » (zamorskié mastera), selon la vieille expression russe. Ce sont des artistes grecs qui ont construit et décoré les deux Sainte-Sophie de Kiev et de Novgorod. Ce sont des maîtres italiens (Friazines) qui, à la Renaissance, ont élevé les cathédrales, les palais et les tours d'enceinte du Kreml de Moscou. A partir du règne de Pierre le Grand, l'influence étrangère (inozemchtchina) ne fait que croître. C'est à des architectes italiens : Trezzini, Rastrelli, Rinaldi, Quarenghi, Rossi, que Saint-Pétersbourg doit quelques-uns de ses plus beaux édifices : le Palais d'Hiver, le Palais de Marbre, le Palais Michel, etc... La part des architectes français n'est pas moins considérable : Leblond trace le plan de la nouvelle capitale, Vallin de la Mothe construit le magnifique palais de l'Académie des Beaux-Arts, Thomas de Thomon la Bourse, Ricard de Montferrand la cathédrale Saint-Isaac. Sous Nicolas Ier, c'est aux Allemands que vont les principales commandes : l'architecte officiel Thon construit à Moscou en style pseudo-russe la cathédrale du Sauveur et le Grand Palais du Kreml, tandis qu'à Pétersbourg, le Bavarois Klenze édifie le nouveau Musée de l'Ermitage.

L'histoire de la sculpture russe prête aux mêmes observations. Le plus beau monument de Saint-Pétersbourg, la statue équestre de Pierre le Grand, est l'œuvre du sculpteur français Falconet.

1. Cette étude est extraite de l'Introduction d'une *Histoire de l'Art russe* dont le premier volume paraîtra prochainement chez l'éditeur Laurens.

Les noms étrangers abondent également dans l'histoire de la peinture. Le peintre d'icones le plus réputé du XIVe siècle s'appelait Théophane le Grec. Au XVIIe siècle, des peintres allemands, flamands ou polonais ont leur atelier à l'*Oroujeinaïa Palata* de Moscou. A partir de Pierre le Grand, les peintres étrangers ne cessent d'affluer sur les bords de la Néva. Ce sont des Français comme Caravaque, Tocqué, Le Prince, Lagrenée, Mme Vigée Le Brun, etc., des Italiens comme Rotari, des Autrichiens comme Lampi, des Suédois parisianisés comme Roslin. Sous leur nom travesti à la russe, un certain nombre de peintres du XIXe siècle dissimulent des origines étrangères : le portraitiste Kiprenski est en réalité un Allemand du nom de Schwalbe. Le célèbre Brullov, l'auteur du *Dernier Jour de Pompéï*, s'appelait originairement Bruleau et descendait d'une famille de réfugiés français, chassés par la Révocation de l'Édit de Nantes. Le peintre de genre Venetsianov était fils d'un émigré grec Venetsiano. Rappelons encore l'origine française de Gay, des Benois, de Lanceray, italienne de Bruni, grecque de Kouindji, arménienne d'Aïvazovski. Orlovski et Vroubel sont Polonais, Levitane et Bakst Juifs. Il serait facile d'allonger cette nomenclature. Bref, si l'on dressait la liste complète de tous les artistes étrangers qui ont travaillé en Russie, de toutes les œuvres qu'ils y ont laissées, on serait surpris du peu qui reste à l'actif de l'art russe proprement dit.

A cela les Russes répondent : ce dénombrement d'étrangers ne prouve rien contre l'originalité de l'art russe. Un artiste appartient plus au pays où il a œuvré qu'au pays où il est né. Est-ce que l'École flamande ne revendique pas à juste titre le Mayençais Hans Memling, l'Italie le Français Jean Bologne, l'Espagne le Crétois Theotocopuli (el Greco)? La France ne s'annexe-t-elle pas des Hollandais tels que Claus Sluter, Jongkind et Van Gogh, le Bruxellois Philippe de Champaigne, le Suédois Roslin ou l'Anglais Sisley ? Il en va de même pour la Russie. Sans doute parmi les étrangers qui ont vécu sur son sol, il en est quelques-uns qui n'ont fait que passer, qui se sont contentés d'enseigner sans rien apprendre. Mais combien d'autres se sont laissé conquérir par leur pays d'adoption, se sont accommodés à ses traditions, ont oublié leur patrie d'origine et ont fini par se russifier (obrousèt) ! Beaucoup de nos grands écrivains avaient aussi dans leurs veines du sang étranger : le prince Kantemir était Moldave, von Vizine un

Allemand de Livonie, Lermontov d'origine écossaise, Pouchkine était un descendant du nègre Annibal. Cependant personne n'aura l'idée de prétendre que Kantemir et von Vizine, Lermontov et Pouchkine n'appartiennent pas à la littérature russe. De même, bien que leurs origines ne soient pas russes, il est impossible de ne pas porter à l'actif de l'art russe des architectes tels que Rastrelli, Quarenghi, Rossi, des peintres comme Kiprenski, Brullov ou Vroubel qui se sont formés en Russie et qui y ont laissé des œuvres très différentes de celles qu'ils auraient créées dans leurs pays d'origine.

Non seulement les Russes ont absorbé un grand nombre d'artistes « allogènes » : mais ils se sont assimilé leurs leçons. Ils ne se contentent pas de copier les modèles étrangers : ils les adaptent à leurs convenances et à leurs traditions; ils les combinent dans des synthèses originales. C'est ainsi que les formes de l'architecture byzantine s'accommodent aux nécessités du climat russe, que les éléments décoratifs de la Renaissance italienne se mêlent aux motifs populaires slaves. Les influences combinées du sol, de la religion, de l'histoire ont produit avec ces éléments disparates un art qui ne ressemble à aucun autre et qui est le miroir de la Russie.



Ainsi nous sommes en droit de parler d'un art russe, original malgré ses emprunts, qui n'est pas, comme on l'a prétendu, un reflet de l'art byzantin jusqu'à Pierre le Grand et depuis lors un écho de l'art français. Mais ici une seconde question se pose. Cet art a-t-il produit de vraies grandes œuvres, dignes de prendre place dans l'histoire de l'art universel ou ne présente-t-il qu'un intérêt local ? La Russie a-t-elle donné naissance à de grands architectes, à de grands peintres, à de grands sculpteurs qu'elle puisse opposer aux maîtres d'Occident ?

Certes il serait fort exagéré de placer l'art russe sur le même plan que l'art français ou l'art italien. La Russie n'a jamais connu de mouvement artistique comparable à celui qui a suscité en France l'architecture gothique ou en Italie la Renaissance. C'est en vain qu'on chercherait dans l'histoire de l'art russe de très grands noms, d'une réputation universelle. Elle n'a jamais eu de sculpteur qui puisse rivaliser même de très loin avec un Michel-Ange ou un

Rodin. Elle n'a jamais eu de peintre qu'on puisse comparer sans ridicule à des géants comme Léonard de Vinci, Rembrandt ou Velasquez.

Ce qui confirme bien l'infériorité relative de l'art russe, c'est son absence presque totale de rayonnement. Il a reçu beaucoup plus qu'il n'a donné. On peut écrire de gros livres sur l'expansion de l'art byzantin au Moyen Age, de la Renaissance italienne, de l'art hollandais au XVII[e] siècle : un nouveau Rivarol pourrait longuement discourir sur l'universalité de l'art français au XIII[e] siècle d'abord, puis dans les temps modernes au XVIII[e] et au XIX[e] siècle. L'art musulman et l'art japonais ont également rayonné bien au-delà des frontières de l'Islam et du Japon. Sur l'expansion de l'art russe, il n'y a presque rien à dire. Il n'a même pas réussi à se diffuser dans les pays slaves ou orthodoxes des Balkans. Les ressemblances que présente avec lui l'art serbe ou roumain proviennent d'une commune origine byzantine. L'histoire de l'expansion de l'art russe se réduirait à la chronique des succès du ballet russe dans ces dix dernières années.

A ce point de vue, les arts plastiques cèdent en Russie le pas à la littérature qui, malgré son développement tardif, a su exprimer plus profondément l'âme russe et la répandre dans le monde entier. Il n'y a pas un seul architecte ou un seul peintre russe dont le nom soit allé aussi loin que celui de Pouchkine ou de Tolstoï.

Il ne suffit pas de constater cette infériorité. Il faut encore essayer de l'expliquer. L'art a été, en Russie, non seulement la résultante, mais à bien des égards la victime du sol, du climat, de l'état social, de l'histoire.

La Russie est une contrée mi-européenne, mi-asiatique. C'est un pays de transition, intermédiaire entre deux mondes, rattaché par sa civilisation à l'Europe, par la nature à l'Asie. Il n'existe aucune frontière naturelle entre les deux continents. La chaîne de l'Oural ne forme pas barrière : c'est bien plutôt l'arête médiane de la Russie. La preuve que cette frontière intercontinentale est essentiellement conventionnelle, c'est qu'elle a varié plusieurs fois au cours des siècles. Les anciens géographes grecs faisaient commencer l'Asie beaucoup plus à l'Ouest, au fleuve Tanaïs, c'est-à-dire au Don. Le Bosphore cimmérien (détroit de Kertch) qu'ils considéraient comme l'embouchure du Tanaïs séparait les rivages

européens des rivages asiatiques. Plus tard, au XVII[e] siècle, pour le voyageur allemand Adam Olearius, c'est le cours de la Volga qui forme la limite entre l'Europe et l'Asie. Il est certain que la « matouchka Volga » fleuve national des Moscovites, qui est en grande partie un fleuve tatar, tourne le dos à l'Europe. Par la Volga, la Moscovie est donc entraînée dans la direction de l'Asie. Au surplus par sa configuration massive, par le faible développement de ses côtes, la Russie participe davantage du continent asiatique que du continent européen. Il s'ensuit que l'art russe a, comme le pays lui-même, un caractère *hybride* ; il n'est ni franchement asiatique, ni franchement européen : il est simultanément ou alternativement l'un et l'autre.

A la différence de l'Europe qui est caractérisée par l'extrême variété de son relief, la Russie est une grande plaine uniforme où les lignes de partage des eaux sont à peine indiquées. Cette absence presque totale de relief et le développement du réseau fluvial sembleraient devoir faciliter les communications entre les différentes parties de l'incommensurable (neobiatnaïa) Russie. Mais le climat continental, la période des grands froids qui arrête tout travail et suspend pour ainsi dire la vie active et surtout l'époque des changements de saison (printemps et automne) qui transforme la Russie entière en un vaste marécage et rend les chemins impraticables (raspoutitsa) entravent la circulation. D'ailleurs, il y a, en Russie, de larges espaces désertiques : toundras de l'Océan Arctique, steppes salés de l'isthme ponto-caspien qui sont impropres à toute civilisation. Il en résulte que la population, au lieu de se répartir à peu près également dans un grand nombre de villes, s'agglomère en un petit nombre de points.

La population urbaine est insignifiante par rapport à la population rurale. Leroy-Beaulieu[1] compare les villes de l'Europe occidentale aux îles pressées de l'Archipel et les villes russes aux îles clairsemées de l'Océan Pacifique. Pendant la période moscovite, il n'y avait guère en Russie qu'une ville, la capitale et encore celle-ci n'était-elle qu'un grand village en bois. Les cités chétives émergent à peine de l'immense Océan des campagnes. Ce sont des oasis au milieu de la *glouch* : mot intraduisible qui désigne quelque chose de pis que la « province » française, anémiée par la centrali-

1. *La Russie et l'Empire des tsars*, I, p. 307.

sation : une grisaille infinie, royaume de la torpeur, de l'inertie intellectuelle, de la vie végétative, de l'ennui.

De cette répartition de la population caractérisée par la rareté ou l'insignifiance des centres urbains résultent des conséquences très importantes pour la vie artistique : tandis qu'en Italie et en Allemagne l'art se diffuse et se diversifie dans une multitude de provinces et de cités, en Russie il se concentre dans un très petit nombre de villes et dans des zones très étroites ; alors que dans les pays de l'Europe occidentale de nombreux foyers d'art apparaissent simultanément, en Russie ils se succèdent. Il est rare qu'il y ait plus d'un centre artistique à une même époque. Après la chute de Kiev, l'art émigre à Vladimir, puis à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg. Un flambeau s'éteint quand l'autre s'allume. Des portions énormes du territoire russe n'ont jamais participé à la vie artistique. Si l'on reporte sur la carte de l'immense Russie les centres d'art, on est étonné de voir le peu de place qu'occupent ces oasis privilégiées au milieu de la *glouch*. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, le territoire de la Russie actuelle n'a connu que quatre foyers artistiques : le littoral de la Mer Noire, la route du pays des Variagues au pays des Grecs, c'est-à-dire de la Scandinavie à Constantinople par Novgorod et Kiev, la Mésopotamie moscovite comprise entre la haute Volga et l'Oka avec les villes de Vladimir, Moscou, Iaroslavl et enfin Saint-Pétersbourg.

L'état social de la Russie s'opposait au développement d'une vie artistique aussi intense que dans l'Europe occidentale. La Russie a toujours été un pays essentiellement rural. Encore aujourd'hui, au xx[e] siècle, les paysans représentent 80 0/0 de la population. La bourgeoisie cultivée (intelligentsia) n'est qu'une infime minorité. Or l'art ne se développe que dans les civilisations urbaines. C'est dans les grandes villes que se crée la richesse mobilière, que des besoins de luxe apparaissent et suscitent les industries somptuaires, que l'artiste, encouragé par les commandes d'amateurs opulents, se dégage de l'artisan. L'art d'un peuple de paysans qui besognent isolément sans émulation, sans modèles, sans ressources est forcément rudimentaire. L'institution du servage, introduite en Russie à la fin du xvi[e] siècle par Boris Godounov, aggrave encore ces inconvénients. Les propriétaires s'habituent à faire tout fabriquer sur place, dans leurs domaines, par leurs serfs. L'industrie rurale enlève ainsi à l'industrie urbaine sa main-d'œuvre et ses

débouchés : les peintres ou les ébénistes serfs font concurrence par leurs adroites copies aux artistes qualifiés.

L'histoire nous explique d'autres caractères non moins importants de l'art russe. Si nous suivons son évolution à travers le temps, depuis le baptême de saint Vladimir jusqu'à la révolution de 1917, nous le voyons toujours, comme le calendrier russe d'ancien style, en retard sur le reste de l'Europe : c'est un perpétuel anachronisme. Le Moyen Age se prolonge en Russie jusqu'au xviiie siècle. A l'époque où Rubens et Rembrandt portent la peinture moderne à son apogée, les peintres d'icones en sont encore à copier à la détrempe des poncis byzantins. La Bastille épiscopale de Rostov est contemporaine du palais de Versailles. Ce retard tient en partie aux raisons géographiques que nous avons déjà signalées : l'isolement de la Russie, son immensité, la difficulté des communications. Mais il s'explique surtout par deux grands faits historiques : la *conversion au christianisme de rite grec* et l'*invasion mongole*. Il ne faut pas oublier que la Russie a été christianisée cinq siècles après la France. Saint Vladimir, le Clovis russe, vivait à la fin du xe siècle. C'est donc un retard initial de 500 ans. De plus, seule de tous les grands États de l'Europe, la Russie reçut le christianisme de Byzance et non de Rome : et par là elle s'isola de l'Europe occidentale, elle se condamna à rester en marge de la « chrétienté ». Malgré tout, sa civilisation aurait sans doute marché à peu près du même pas que celle de l'Occident si, au xiiie siècle, une catastrophe inouïe ne s'était abattue sur elle et n'avait arrêté net son essor. L'invasion mongole qui se prolonge jusqu'à la fin du xve siècle isole la Russie de l'Europe et la soude à l'Asie musulmane. Lorsqu'elle réussit à se débarrasser de ce joug, elle avait tout à rapprendre : sa civilisation ruinée devait être reprise à pied d'œuvre. Qu'on songe que l'imprimerie, introduite à Paris en 1466, n'a essaimé à Moscou qu'en 1553, après que les Espagnols l'avaient déjà importée au Mexique.

La Russie n'a jamais rattrapé ce retard malgré le vigoureux coup de barre que lui imprima Pierre le Grand au commencement du xviiie siècle. Au surplus, cette révolution par en haut, qui précède de deux cents ans la révolution populaire de 1917, eut pour effet de briser le cours de l'art russe et de lui imposer un nouvel apprentissage. Jusqu'alors la tradition byzantine était restée prédominante. A partir de ce moment, les influences

occidentales renversent toutes les digues opposées par la tradition religieuse et la xénophobie. Les coupoles sont remplacées par des flèches en charpente; la sculpture, proscrite par l'Église orthodoxe, fait son apparition; la peinture à l'huile d'après le modèle vivant (jivopis), se substitue à la détrempe d'après les poncis byzantins (ikonopis). L'art cesse d'être exclusivement religieux: il se laïcise. Chose plus grave,: il cesse d'être populaire; il devient l'apanage d'une aristocratie cosmopolite. Entre l'ancienne et la nouvelle Russie, entre la *Rous* antépétrovienne et la *Rossia* pétrovienne, il semble que tous les ponts soient rompus. Le fil de la tradition est brisé.

Ce défaut de continuité dans l'évolution de l'art russe est un des traits qui le différencient des arts de l'Occident. L'art français ou l'art italien par exemple subissent une série d'actions et de réactions. La Renaissance succède à l'art gothique, le classicisme au style baroque et rococo, le réalisme à l'académisme. Mais ces alternances n'empêchent pas la perpétuité d'une tradition. Les églises et les châteaux de la Renaissance conservent longtemps une structure gothique; nos peintres les plus modernes ne songent pas à répudier l'enseignement d'Ingres ou de Poussin. En Russie, au contraire, la cassure est nette et profonde. Nous verrons que l'occidentalisation de la Russie est antérieure d'une cinquantaine d'années à la fondation de Saint-Pétersbourg et que Pierre le Grand n'a fait que précipiter le mouvement commencé sous le règne de son père, Alexis. Mais quelle que soit la date initiale de cette rupture, elle n'en est pas moins réelle. L'art russe est bicéphale comme l'aigle héraldique des tsars : il a une tête tournée vers l'Orient byzantin et asiatique et l'autre vers l'Occident.

La psychologie du peuple russe, telle qu'elle a été façonnée par la géographie et par l'histoire, permet de compléter cette analyse sommaire des caractères spécifiques de l'art russe. Nous ne ferons pas intervenir ici la notion confuse de race : car les Russes sont loin d'être des Slaves purs : ils sont fortement mélangés d'éléments finnois et tatars, et il est impossible d'apercevoir le moindre air de famille entre les arts des différents pays slaves. Rien ne ressemble moins à l'art russe que l'art tchèque ou l'art polonais. Il est évident que, dans ce domaine, le facteur ethnique a une importance beaucoup moins décisive que le facteur historique ou religieux.

D'après Dostoïevski, le trait le plus frappant chez ses compa-

triotes est leur faculté d'assimilation. Le Russe n'a rien de l'impénétrabilité, de l'intolérance des Occidentaux : il sait s'assimiler les idées, les usages, les langues de tous les peuples étrangers. Il sympathise avec tout ce qui est humain, sans distinction de nationalité. Cette large *humanité* dont les Russes sont si fiers a cependant son revers : ils sont généralement plus passifs qu'actifs, plus réceptifs que créateurs. Leur faculté d'assimilation est plus développée que leur puissance créatrice, le talent d'imitation leur tient lieu de génie d'invention. En un mot, ils manquent de personnalité.

Un autre trait du peuple russe est la faiblesse de la volonté qui se traduit soit par une sorte de laisser-aller, d'indolence, d'apathie que le romancier Gontcharov a incarnée dans son personnage d'Oblomov, soit, au contraire, par un manque d'équilibre et de mesure. Le Russe passe volontiers d'un extrême à l'autre : tantôt assoupi, tantôt frénétique, il est incapable de continuité dans l'action. Ses efforts sont spasmodiques et brefs. Peut-être les oppositions d'un climat extrême expliquent-elles les outrances du tempérament moscovite et il est bien possible aussi que l'interruption forcée du travail pendant l'hiver ait contribué à donner à l'activité du moujik quelque chose de déréglé et de décousu qui exclut l'esprit de suite et la régularité du labeur quotidien [1].

Quoi qu'il en soit, il est facile de deviner les conséquences de ce tempérament sur la production artistique. L'artiste russe n'a pas le goût, si répandu en France chez de simples artisans, de la perfection, du fini : il ne connaît pas davantage l'application obstinée et pédantesque de l'Allemand ; il se contente volontiers d'esquisses ou d'ébauches sommaires : il n'est pas assez ennemi de l'à peu près. Il est très rare de rencontrer dans les Musées d'art russe des peintures d'une exécution très poussée et d'une impeccable technique. Beaucoup d'indications intéressantes ; très peu d'œuvres abouties.

L'artiste russe se sent plus porté vers les rapides improvisations toutes de verve du décor de théâtre que vers le minutieux fignolage des tableaux. Incapable de s'imposer une discipline, ignorant de toute tradition, il est sujet à de brusques engouements pour

1. La langue russe associe l'idée du travail à celle de servitude *rab*. esclave, *rabotat*, travailler). La moisson est pour le paysan le temps de la passion : *stradnoe vremia*.

toutes les modes étrangères avec une tendance à les exagérer, à surenchérir sur leurs excès. Il met son orgueil à être plus révolutionnaire que les hommes de 89 et plus cubiste que les cubistes.



Il nous reste maintenant à examiner l'effet de ces tendances générales de l'art russe sur le développement des différents arts plastiques. Ce développement a été extrêmement inégal. Tandis que l'art français nous apparaît comme un art *complet* où architecture, peinture, sculpture fleurissent en même temps, l'art russe présente cette curieuse particularité d'avoir des branches atrophiées et longtemps stériles. La richesse de l'architecture et de l'art décoratif contraste avec l'indigence de la sculpture.

En effet, la sculpture est inexistante en Russie jusqu'à Pierre le Grand et son histoire ne commence, en réalité, que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, sous le règne de Catherine II. A ce point de vue, la Russie est aux antipodes de la Grèce pour laquelle la sculpture fut, de tout temps, l'art souverain.

Cette extraordinaire proscription qui dura plus de sept siècles tient surtout à des motifs d'ordre religieux. L'Ancien Testament prohibe formellement les représentations figurées. Jéhovah avait dit à son peuple : « Tu ne feras point d'images taillées ni aucune figure de tout ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre » (Exode, XX, 4). — « Maudit est l'homme qui fait une image de sculpture qui est l'abomination du Seigneur (Deutéronome, XVII, 15) ». Les Pères de l'Église, craignant un retour offensif du paganisme, crurent devoir renforcer cette prohibition. Mais l'anthropomorphisme gréco-romain avait poussé des racines si profondes que l'Église catholique dut transiger. On vit d'abord paraître des statues-reliquaires ; puis les portails des cathédrales se couvrirent d'un monde d'apôtres et de saints. La sculpture religieuse et funéraire connut, à partir du XIIe siècle, un merveilleux épanouissement.

Si l'Église orthodoxe a maintenu dans toute leur rigueur les prescriptions mosaïques, c'est peut-être parce qu'un retour à l'idolâtrie paraissait plus à craindre en Russie que dans les pays d'Occident gagnés depuis plus longtemps à la foi chrétienne. Mais il faut aussi tenir compte de ce fait que l'art oriental et byzantin d'où

dérive l'art russe a pour tradition constante de substituer au relief plastique l'ornementation méplate et le décor polychrome. En outre, l'absence de beaux matériaux de pierre ou de marbre et la prédominance des constructions en bois ou en briques n'étaient guère favorables au développement de la statuaire monumentale.

Quoi qu'il en soit, la Russie présente cette particularité unique parmi les grands peuples de l'Europe d'avoir complètement ignoré la sculpture jusqu'au xviiie siècle. Si l'on fait abstraction des reliefs méplats de caractère décoratif qui ornent les édifices à parements de pierre de la région de Vladimir-Souzdal, la sculpture est totalement absente des façades d'églises. La Russie n'a pas connu davantage la sculpture funéraire qui a joué un si grand rôle en Occident à la fin du Moyen Age et à la Renaissance. Aujourd'hui encore, on est frappé de ne voir à l'intérieur comme à l'extérieur des églises aucune statue. Cette inexistence de la sculpture est une des lacunes les plus considérables de l'art russe ancien.

La peinture a bénéficié de cet effacement de la statuaire. Le programme iconographique qui, dans nos églises romanes ou gothiques, se déploie sur les chapiteaux historiés ou les tympans sculptés des portails est, dans les églises russes, exclusivement réservé à la fresque. La peinture monumentale prend en Russie un développement beaucoup plus ample que dans n'importe quel autre pays : car elle remplace à la fois la fastueuse mosaïque byzantine et le vitrail gothique, « mosaïque de verre », qui suppose de larges baies. En Occident, l'architecture gothique, qui évide les murs et les réduit à de simples claires-voies, ne permet pas à la peinture murale, si florissante à l'époque romane, de se maintenir : le mur se dérobe sous elle et elle est contrainte de céder la place à la peinture sur verre. En Russie, au contraire, où les églises sont des cubes massifs percés de baies étroites comme des meurtrières, les peintres disposent de larges surfaces. A la fin du xviie siècle, les églises d'Iaroslavl sont entièrement peintes comme en France, au xiie siècle, l'abbatiale romane de Saint-Savin.

Le trait le plus frappant de la peinture russe, c'est qu'elle se dédouble en deux genres : l'*ikonopis* et la *jivopis*, qui sont aux antipodes l'un de l'autre. La peinture d'icones, qui se perpétue du xie au xviiie siècle, est byzantine par ses origines, ne traite que des sujets religieux, ne connaît pas d'autre technique que la fresque et la détrempe et se borne à reproduire des poncis tradi-

tionnels sans jamais consulter le modèle vivant. La peinture moderne ou *jivopis*, introduite en Russie à la fin du XVIIe siècle par des peintres occidentaux, est caractérisée au contraire par la prédominance de sujets profanes, la technique de l'huile et l'étude de la nature. On ne saurait concevoir antinomie plus absolue.

C'est dans le domaine de l'architecture et de l'art décoratif que la Russie a donné toute la mesure de son génie. Depuis le XIe siècle jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'histoire de l'architecture russe est jalonnée de chefs-d'œuvre. Encore n'en connaissons-nous qu'une faible partie. Car les monuments de l'architecture en bois, qui ont été de tout temps particulièrement nombreux dans ce pays de forêts où la pierre à bâtir fait défaut, ont presque tous disparu, soit par suite d'incendies, soit à cause de leur vétusté. L'architecture russe se distingue moins par la perfection du détail que par l'art de grouper les masses, de combiner les proportions, de détacher les silhouettes et de les harmoniser avec le paysage. C'est peut-être ici que l'artiste russe a le mieux montré sa faculté d'adaptation. Loin de copier servilement les formes byzantines, il les adapte ingénieusement aux exigences d'un climat plus rude. Il rétrécit les ouvertures, raidit les pentes des combles pour assurer l'écoulement des eaux et empêcher l'accumulation des neiges. Il remplace la coupole byzantine en sphère aplatie, faite pour les pays de soleil, par une originale coupole bulbeuse en forme d'oignon (loukovitsa) ou par une pyramide en forme de tente (chater), empruntée à l'architecture en bois, qui conviennent mieux au pays des neiges.

Le vice de l'architecture en maçonnerie qui se substitue peu à peu, à cause de ses qualités de solidité et de durée, à l'architecture nationale en bois, c'est qu'elle ne dispose pas sur place de beaux matériaux. La Russie n'a rien d'équivalent aux marbres du Pentélique et du Proconèse. La pierre de taille est si rare qu'on ne l'utilise que pour des revêtements. L'architecture russe est une architecture en briques comme l'architecture byzantine et, comme elle, il lui faut recourir aux stucages et à la polychromie pour masquer son indigence. Malheureusement, sous le rude climat de la Russie, les enduits s'écaillent, les badigeons se délavent : de sorte qu'il faut périodiquement ravaler les édifices qui, sous ces couches toutes fraîches de peinture, perdent leur patine et semblent construits d'hier.

La polychromie des édifices atteste le goût naturel des Russes pour les couleurs vives. En russe, les mots qui expriment les idées de beauté (krasota) et de couleur (kraska) dérivent de la même racine [1]. Le moujik le plus grossier a un sens décoratif très développé. Il aime dans son izba, dans son costume, les couleurs gaies, les bigarrures éclatantes. Les robes et les sarafanes des « baby » [2] russes sont quelquefois de véritables orgies de rouge. Ce goût de la polychromie lui est commun avec tous les peuples de l'Orient. Tandis que l'art gréco-romain est basé sur un principe tectonique et vise à satisfaire la raison, l'art asiatique est essentiellement coloriste et s'adresse aux sens. Les briques émaillées qui revêtaient les palais babyloniens et persans, les mosaïques et les émaux de Byzance, l'orfèvrerie cloisonnée des Barbares, la vive polychromie du décor russe procèdent de la même esthétique.



Si nous récapitulons les caractères de l'art russe que nous avons essayé de dégager, nous aurons sans doute l'impression d'un art de seconde main et de second plan. A beaucoup de points de vue en effet, il se montre inférieur aux arts des grands peuples de l'Occident et de l'Orient. C'est un art *hybride*, mi-européen, mi-asiatique, qui doit plus qu'aucun autre aux apports étrangers. C'est un art *sans rayonnement* qui n'a eu aucune expansion et n'a jamais essaimé au dehors. C'est un art *retardataire* qui, à partir du XIIIe siècle, s'est toujours laissé distancer. Enfin c'est un art qui, comparé aux arts d'Occident, nous semble *discontinu* et *incomplet* avec des ruptures brutales dans son évolution et d'énormes lacunes dans son épanouissement.

Mais de ces éléments hétérogènes et parfois contradictoires, l'art russe a su tirer des harmonies imprévues. Inférieur en sculpture, il s'élève très haut dans l'architecture et dans l'art décoratif où les insuffisances de la forme et la pauvreté de l'exécution sont rachetées par un sens exquis des proportions et de la couleur. Un pays qui a donné au monde des chefs-d'œuvre d'architecture tels

1. C'est surtout la couleur rouge qui éveille dans l'esprit du peuple russe l'idée de beauté. Cf. *krasivy*, beau et *krasny*, rouge. La plus belle place de Moscou s'appelle *Krasnaïa Plochtchad* : la Place Rouge.
2. Pluriel de *baba*, femme de moujik.

que Saint-Dmitri de Vladimir, Vasili-Blajennoï de Moscou, le couvent Smolny et l'Amirauté de Pétrograd, des chefs-d'œuvre de peinture comme les fresques et les icones de Novgorod, qui, de nos jours, a puissamment contribué au renouvellement du décor d'opéra et des arts graphiques, mérite assurément une place dans l'histoire de l'art européen.

Louis Réau.

REVUES CRITIQUES

LES RAPPORTS ENTRE LA MAGIE ET LA RELIGION

A PROPOS DE DEUX LIVRES RÉCENTS

La traduction par M. Paul Hyacinthe Loyson d'un ouvrage de J. G. Frazer, *The Magical Origin of Kings*[1] et la publication d'*Etudes sur l'origine et le développement de la vie religieuse*, par M. Richard Kreglinger[2] posent devant le public français, si peu au fait de ce que doit la critique religieuse à l'étude des primitifs, abordée surtout par les anglo-saxons, des problèmes de méthodologie que l'historien ne saurait sans préjudice dédaigner ou méconnaître. L'un et l'autre ouvrage s'attachent à déterminer quelle relation a existé entre la magie et la religion.

On trouve dans les *Origines magiques de la Royauté*, traitée pour elle-même et avec certains développements nouveaux, l'une des opinions que Frazer a développées avec le plus d'insistance dans son *Rameau d'Or*. Le contenu de l'ouvrage peut se décomposer ainsi : un fait, point de départ et perpétuel point de comparaison ; une multitude d'autres faits évoqués pour éclairer le premier ; une thèse fondée sur les phénomènes allégués.

Le point de départ c'est l'étrange culte du roi et de la reine du Bois (Nemorensis), près du lac de Némi, aux plus anciens temps de l'histoire romaine. Le « roi » de l'antique et mystérieuse forêt, prêtre de Diane, possédait son sacerdoce et sa souveraineté tant qu'il réussissait à se défendre, en combat singulier, contre

1. James George Frazer, *Les origines magiques de la Royauté*. Trad. P. H. Loyson. Paris, Geuthner, 1920, in-8 de 359 p.

2. T. I, 1919 ; II, 1920 : autres en préparation. Bruxelles, Lamertin.

quiconque l'attaquait pour l'en dépouiller ; lui-même ne devait sa dignité qu'à sa meurtrière victoire sur son prédécesseur. — Une grande quantité de faits sont cités, de toute origine, en vue d'éclairer cette sauvage pratique par l'examen de croyances ou de rites comparables : à ce propos l'immense documentation de l'auteur fait merveille. — La thèse enfin consiste à soutenir que le passage de la magie à la religion s'est effectué à l'occasion de la transformation du magicien primitif, qui agissait directement sur la nature, en roi plus ou moins assimilé à une divinité : la religion désormais visera non à régir des événements par des formules ou des rites, mais à implorer des dieux conçus à l'image de l'homme, puisque les premiers dieux auront été des hommes.

Une théorie si grosse de conséquences, quoique si simple, ne peut, malgré l'abondance des faits invoqués, présenter qu'un caractère hypothétique. Elle exclut l'ancienne attitude animiste, qui postulait que l'homme primitif croit trouver dans la nature des âmes comme la nôtre. La théorie magique s'oppose à cette vue abstraite comme le pragmatisme à l'intellectualisme ; elle prétend que la donnée première est le rite, qui intervient dans les événements : les dieux ou le dieu supérieur qu'elle conçoit ne sont encore que des magiciens transcendants, capables d'accomplir, quand on les en prie, ce que les magiciens humains se reconnaissent impuissants à réaliser. Une autre originalité de la théorie est de proclamer la fonction religieuse du chef temporel, sans prêter au fait religieux une signification sociologique. La pratique assidue de la méthode comparative, maniée d'ailleurs au caprice d'une ingéniosité native plutôt que selon des règles rigoureuses, suffit à l'auteur pour conduire sa recherche sans s'asservir à des préjugés d'école.



L'ouvrage de M. Kreglinger est en cours de publication ; mais il a déjà traité des primitifs, de l'Egypte, de l'Inde, de la Perse (T. I), des Grecs et des Romains (II). C'est assez pour qu'apparaisse l'esprit de l'entreprise. On décrit la religion des primitifs et la prend comme principe d'explication des religions évoluées ; on décrit les religions évoluées et les explique en retrouvant chez elles la mentalité primitive. La base de tout l'ouvrage réside ainsi dans les 165 premières pages, qui définissent les religions primitives par

ces deux caractères : croyance au *mana*, matière religieuse amorphe, impersonnelle ; et croyance à l'efficacité de la magie, par laquelle le rite gouverne ou contrecarre les activités de la nature. Cette religion sans dieux, en contraste avec les panthéons et les théologies, demeure néanmoins, pense-t-on, le substrat de tous les Sinaïs, de tous les Olympes et de toutes les métaphysiques. A l'autre pôle de la vie religieuse il faut placer les religions évoluées, exaltant de grandioses personnalités divines. Celles-ci tirent leur origine des peuples qu'elles incarnent ou, si l'on préfère, qu'elles spiritualisent : Aton exprime la monarchie égyptienne unifiée par l'assimilation de tous les nomes dont les princes, décédés ou vivants, étaient dieux ; le Brahman hindou est l'héritier sacerdotal de l'Indra védique, suprême idéal de chaque roitelet des tribus guerrières indo-européennes conquérantes des plaines de l'Indus et du Gange ; le νοῦς d'Aristote, Dieu suprême de la culture grecque, transpose dans le monde intelligible la souveraineté de Zeus en Thessalie, parmi les Achéens ; Mars, puis Jupiter furent les maîtres des tribus indo-européennes descendues en Italie, parmi des populations qui ne révéraient que des *numina* impersonnels et sans forme, que désignaient des adjectifs en *us* ou des substantifs d'action en *or*, employés pour connoter des manières d'être ou d'agir de la nature. Toute l'intelligibilité que comporte la science des religions se réduit ainsi à jongler avec ces deux facteurs : au principe, la matière religieuse ; au terme de l'évolution, une notion humanisée de la religion.

Cette conception, dont nous accentuons à dessein les arêtes saillantes, nous paraît procéder de l'introduction, dans l'ordre des faits religieux, d'une méthode très usuelle en d'autres ordres de science. Elle s'apparente au matérialisme, dans la mesure où elle tente d'expliquer le plus par le moins, le but par les conditions — en l'espèce le dogme par le rite, et où elle se complaît à proclamer le caractère matériel, objectivement réaliste, du sacré. Mais son matérialisme est mitigé en ce que le point de départ renferme les germes de ce qui définira le point terminal ; le sacré amorphe et anonyme est déjà du divin : le protoplasme religieux est un « théoplasme ». Cette théorie du « god-stuff » se calque, à vrai dire, sur celle du « mind-stuff » par laquelle on s'est flatté naguère, au moyen d'une matière spirituelle, de reconstituer l'esprit : il y a là un décalque des thèses de William James. Il n'est point

surprenant que l'Amérique du Nord, qui a tant fait pour la science des primitifs, ait inspiré un théoricien désireux d'expliquer l'évolution religieuse par les religions primitives.

Nous n'apercevons toutefois dans ce qu'a fait paraître M. Kreglinger aucune raison péremptoire de tenir les Indiens d'Amérique ou les Océaniens pour des « primitifs » ; nous regretterions plutôt que l'on confonde les uns et les autres, au lieu de s'appliquer de les distinguer. Mais à combien d'ethnographes la même objection pourrait-elle s'adresser ! Combien peu reconnaissent dans la notion de primitif le dernier avatar de l'idée de commencement absolu, dont l'avant-dernier était celle de génération spontanée ! Nous craindrions de manquer d'équité si nous reprochions à un auteur son adhésion à un préjugé partagé par le plus grand nombre de ses contemporains. Passons donc condamnation sur ce point. Mais nous avons le droit d'examiner si l'essai d'explication réussit ou échoue, c'est-à-dire si l'on opère, sans faire appel à d'autres principes ou à d'autres facteurs, le passage du point de départ au point terminus.

Or la bonne foi de l'auteur répond d'elle-même. Pour restituer, en chaque domaine de l'histoire religieuse, la transition du stade pseudo-polynésien au stade historique des religions dites « évoluées », M. Kreglinger se trouve dans la nécessité de faire intervenir un type de religion irréductible à celui du *mana* et de la magie rituelle : la religion tribale, celle qui divinise non les forces impersonnelles de la nature, mais la puissance personnelle du chef de tribu. Le schéma de toute évolution religieuse comporte ainsi, aux yeux de l'auteur, la synthèse d'une croyance primitive, où règne le matérialisme religieux des premiers âges, et d'une foi faite de l'obéissance, de la fidélité à un maître temporel, foi introduite dans le pays par une invasion étrangère. Les Indo-Européens jouent naturellement ce rôle parmi les Méditerranéens préhelléniques, comme parmi les Dravidiens de l'Inde. Mais la notion de l'envahisseur étranger, loup tombant dans la bergerie, présente aussi peu de positivité que celle du primitif ; car s'il n'existe guère d'autochtone absolu, comment y aurait-il un étranger absolu ? Il nous suffit d'ailleurs de remarquer que l'on revient de la sorte au dualisme des religions naturistes et des religions d'origine sociale.



Plus positif en apparence que l'ouvrage de M. Kreglinger, le travail de M. Frazer est, à dire vrai, le plus systématique : il subordonne la religion à la magie, comme un phénomène secondaire à une donnée primordiale. L'historien belge adopte au contraire une attitude syncrétique : à l'en croire, « les deux disciplines sont autonomes et naissent indépendamment l'une de l'autre. Il est exact que le paysan romain répétait les cérémonies de son culte sans se soucier des dieux et que ce n'est pas de leur intervention qu'il en attendait la réussite ; mais il n'est pas douteux non plus que dès la plus haute antiquité il se sentait entouré de démons mystérieux... le rite magique est une manifestation de l'activité pratique ; la religion extériorise, concrétise, et finalement systématise des émotions... Magie et religion finissent par se rencontrer, mais il est capital de reconnaître la diversité de leurs origines et les besoins divergents qu'elles s'efforçaient de satisfaire. » (II, 219.)

Ce passage implique, de la façon la plus expresse (p. 218, n. 1), une critique de l'œuvre de Frazer. Critique assez inoffensive, qui repose sur une subreptice restitution de l'ancien animisme dont l'auteur anglais s'abstrayait. Pour que magie et religion aient chacune son irréductible spécificité, il faut, croit-on, qu'elles coexistent à travers tous les temps, fondées la première sur les actes humains, la seconde sur une certaine projection au dehors de nos idées ou sentiments. Nous demanderons alors, à notre tour, comment elles se distinguent, si agir, sentir, penser ne vont guère l'un sans l'autre, ou comment elles « se rencontrent », si ces fonctions opèrent en indépendance.

Cet arbitraire dans l'hypothèse serait évité si les historiens adonnés à l'étude des religions s'abstraignaient à observer cet élémentaire précepte, dont la mise en pratique a suffi pour mettre dans le droit chemin toute science, quelle qu'elle fût : procéder du plus connu au moins connu, se servir du connu pour explorer l'inconnu. Cet axiome de l'induction, devenu banalité en physique ou en biologie, paraît encore insoupçonné dans l'ordre des sciences humaines. S'il en était autrement, comment oserait-on se flatter d'expliquer le connu par l'inconnu, les religions historiques par une religion préhistorique, censée analogue à celle des sauvages

d'Amérique ou d'Australie ? Or nous ne croyons pas que les religions positives qu'atteste l'histoire autorisent la formation de cette hypothèse : une religion primitive toute pragmatique, c'est-à-dire qui serait magie pure. Rite et dogme s'accompagnent comme l'action et la pensée ; toute doctrine se traduit dans des actes, et tout culte, fût-il incompris de nous, voire de celui qui l'exerce, possède une signification. Si grossières qu'elles soient, les religions vivent de représentations, de croyances dont dérivent les cérémonies auxquelles se livrent leurs sectateurs. A l'inverse, l'invocation, la prière, l'adoration ne tendent, au sein des religions les plus raffinées, qu'à faire entrer en jeu une intervention divine nécessaire pour la réalisation de nos desseins. Le culte le plus spiritualisé se trouve de la sorte équivaloir à une magie indirecte ; le but et l'indice de l'accès au divin est l'obtention de pouvoirs surnaturels. Par ses mérites aussi bien que par ses incantations, le fidèle force son Dieu à mettre sa toute-puissance à son service ; « l'occasionalisme » de ce contemplatif, Malebranche, coïncide en droit avec un formulaire de magie ; la cime de la vie religieuse est atteinte par un prophète, par un bodhisattva, par un saint, par un mahdi, quand il suffit de méditer pour agir d'une efficience sans obstacles, en et par le principe suprême, sur soi, sur autrui, jusque sur les choses. A moins donc que l'on réserve le mot de religion pour l'invocation des puissances bienfaisantes et celui de magie pour la technique des maléfices, magie et religion paraissent de la sorte, dans les religions historiques, inséparables. Nous ne démontrerions cette thèse que par une induction comparative plus méthodique, plus avertie de ce qui est comparable et de ce qui ne l'est pas, que la glane capricieuse à laquelle se livre Frazer ; mais de quiconque contesterait cette théorie c'est encore l'emploi de la même méthode que nous réclamerions.

P. Masson-Oursel.

OSSIAN EN FRANCE

D'APRÈS M. VAN TIEGHEM[1]

La Littérature comparée s'est enrichie d'un important travail dont le sujet avait déjà été abordé par Mlle Tedeschi en un ouvrage plus rapidement élaboré. On savait que M. Van Tieghem apporterait plus et mieux. Il n'a pas déçu notre attente.

Dans une copieuse et utile introduction, il pose les divers problèmes ossianiques, il fait connaître ce qu'étaient les poèmes anciens dont se sont inspirés Macpherson, puis Smith, et il distingue les différents cycles assez maladroitement confondus par les imitateurs. Il présente, simplement et logiquement, l'histoire et les motifs de la supercherie littéraire qui a tant agité poètes et érudits en Angleterre et en France ; il fait nettement ressortir ce que l'Ossian de Macpherson, source de tout l'ossianisme littéraire, a conservé des poèmes anciens, ce qu'il en a négligé, ce qu'il y a ajouté.

Ainsi préparé, le lecteur comprend mieux le caractère complexe de l'œuvre moderne où survit quelque chose de l'inspiration ancienne ; il entrevoit comment la controverse ossianique viendra modifier, au cours des années qui vont suivre, l'influence d'Ossian sur les esprits français, comment elle excitera parfois la curiosité, comment, plus sûrement, elle restreindra une action qui, sans ces débats et les déceptions qu'ils provoqueront, eût sans doute été plus profonde et plus durable.

Pour conter l'histoire d'Ossian en France, M. Van Tieghem suit l'ordre des temps. C'était le plan de Mlle Tedeschi dans son étude moins complète, moins sûre, mais intelligente et substantielle déjà.

La *Révélation* du poème se fait entre 1760 et 1776. M. Van Tieghem,

1. P. Van Tieghem, *Ossian en France*, Paris, Rieder et Cie, 1917, 2 vol. in-8, 441 et 544 p.

avec raison, s'attache à caractériser les premières traductions fragmentaires parues ici et là, car c'est par elles que les Français ont d'abord connu Ossian, et ce sont leurs caractères à elles qu'ils se sont accoutumés à trouver en lui. A travers elles, on le distingue — un peu banalisé et adouci peut-être — en somme assez ressemblant. Ce qui assure son succès, « ce sont les faiblesses même ou les lacunes » de cet Ossian macphersonien, « dépourvu de l'originalité profonde qui fait le génie, mais qui lui impose l'isolement comme rançon de sa grandeur » ; c'est « son rythme abrupt, son style neuf et hardi, son décousu » qui contrastent avec les qualités littéraires à la mode ; c'est surtout ce paysage inquiétant, sublime et monotone, qui révèle à la France « une nature nouvelle, nue, déserte, éminemment poétique », si vague et si indécise que chacun lui prêtera aisément ce qu'il souhaite y introduire; c'est enfin cette mélancolie, ces ruines, cette douce émotion, « ces pleurs sans grandes douleurs » où se complaisent alors les âmes tendres. On aime aussi des poèmes vertueux et moraux où s'affirme — croit-on — la perfection primitive de la nature humaine, des poèmes « philosophiques », d'où la religion et les prêtres sont absents, où le lieu commun moral tient une place si grande, des poèmes aptes à satisfaire à la fois les disciples de Rousseau, de Diderot et de Voltaire. De plus, on y croit trouver des documents de premier ordre sur le langage et la poésie des peuples primitifs, un monument historique précieux de la civilisation des Celtes : la curiosité érudite, elle aussi, est satisfaite.

La première traduction complète de l'Ossian de Macpherson, celle de Le Tourneur, inaugure en 1777 la période de *Diffusion*. Elle parut à certains « trop nouvelle, extraordinaire, enflée, forcée », mais M. Van Tieghem lui reproche plus justement de paraphraser plutôt que de traduire, « de réduire, d'éviter le concret, le coloré, le brusque, l'elliptique, le particulier, le poétique », de prodiguer au contraire « le convenu, l'élégant, l'abstrait... de substituer au style coupé un nombre ample et oratoire ». Les caractères de cette traduction qui a été fort lue — c'est elle qui a vulgarisé Ossian chez nous — expliquent que toujours Ossian ait, en France, fait appel à l'esprit et au cœur plus qu'au goût artistique et poétique. En 1795, à l'Ossian de Macpherson se joint l'Ossian de Smith, enfin traduit en français sous le nom supposé de Hill. Tout l'Ossian littéraire est connu en France ; son

influence, qui ne s'est point encore dégagée des influences contemporaines et concordantes, celle du genre moyenâgeux et troubadour, celle des bergeries de Gessner, celle de la mélancolie romantique, spontanément éclose en France, va, pendant quelques années, sous l'effet d'un hasard heureux, se développer brusquement : ce sera l'*Apogée* de l'Ossianisme.

Ce hasard heureux fut le goût décidé de Bonaparte pour Ossian. Du Premier Consul, et bientôt de l'Empereur, le goût fit loi : Baour-Lormian, habile à saisir les modes, adapte en vers l'Ossian de Le Tourneur. On voit se multiplier et les prétendues découvertes de vieux poèmes, et divers essais bardiques et septentrionaux : les *Poésies* de Clotilde de Surville, les *Poésies Occitaniques* de Fabre d'Olivet, les romances écossaises qui mettent à la mode, d'abord dans les milieux élégants, et dès 1830 jusque chez les bourgeois, les prénoms harmonieux qu'on trouvait chez Ossian. Le Théâtre et l'Opéra s'emparent de sujets ossianiques ; la peinture aussi, encore qu'ils se prêtent peu, par leur imprécision, aux nécessités de l'œuvre plastique. C'est l'époque où Chateaubriand — spontanément ossianique — s'inspire du poète qu'il croit ancien, en fait un de ses maîtres, qu'il ne reniera jamais complètement, même après les pires déceptions. C'est l'époque où Madame de Staël jette assez maladroitement son dévolu sur Ossian pour en faire une des pièces maîtresses de son système, « l'Homère du Nord », le père, ou du moins le type de la poésie septentrionale.

Ossian est-il un des maîtres de l'heure ? Va-t-il être le grand inspirateur de la littérature nouvelle ? En réalité, son succès n'est que mode : la chute de Napoléon a tôt fait d'entraîner celle du poète qui fut son héros littéraire. Les critiques qui dirigent l'opinion vont censurer sans relâche les poèmes étrangers issus d'une supercherie, et dont la faveur prolongée risquerait de faciliter le renouvellement littéraire dont on aperçoit les premiers signes.

L'influence d'Ossian est pourtant évidente chez les plus grands de nos poètes romantiques. Lamartine surtout, séduit sans doute par ce qu'il y a de vague, de « vaporeux » dans Ossian, lui doit plusieurs traits de ce qu'on a appelé son « paysage intérieur ». Si l'action d'Ossian est moins sensible chez d'autres, n'est-ce pas lui, pourtant, qui les a accoutumés à mêler à la poésie ces lieux communs philosophiques qu'il indiquait si souvent : la misère de l'homme éphémère, l'effrayante rapidité du temps, la petitesse de

l'homme devant la grandeur sereine de la nature? Et c'est de lui encore que viennent, sans aucun doute, certaines notes mélancoliques que nous entendons résonner dans leurs chants. Au reste, aucune des déclarations ou des professions de foi de l'école nouvelle ne cite Ossian comme un maître ; son influence qui a préparé l'épanouissement de celle d'un Byron ou d'un Scott, disparaît dans l'éclat que projettent alors ces deux grands noms, plus généralement connus et invoqués. Singulière et décevante destinée d'Ossian : ceux qu'il a inspirés n'osent pas ou ne veulent pas le mettre à l'honneur, tandis que leurs adversaires ne se font pas faute de le ridiculiser pour atteindre, derrière lui, les théories nouvelles.

Après 1835, *le Déclin* déjà commencé va s'accentuant. Lacaussade traduit en prose l'Ossian de Macpherson en 1842, mais sa traduction — de beaucoup la plus remarquable — demeure peu connue et ne saurait sauver le poète de l'indifférence générale. A la même date, malheureusement, la traduction en prose de Christian, qui décolore et banalise encore l'Ossian déjà bien appauvri de Le Tourneur et de Hill, et qui, seule, sera lue pendant la fin du siècle, ne justifie que trop l'oubli complet où Ossian va bientôt tomber.

Il reste que pendant une longue période le succès d'Ossian a été grand en France, qu'il n'a pas été uniquement dû, comme on l'a cru, à ce que ces poèmes apportaient de nouveau à l'imagination et à la rêverie françaises, qu'ils ont, au contraire, intéressé surtout comme document historique, philosophique et moral, si bien qu'ils ont autant d'importance dans l'histoire de nos idées que dans celle de nos sentiments ; que l'influence d'Ossian eût été sans doute plus considérable si les discussions sur l'authenticité et l'évidence de la supercherie ne l'avaient pas compromis aux yeux mêmes de ceux qui l'aimaient ; qu'en tout état de cause, l'ossianisme a marqué une étape non négligeable du goût français entre le classicisme et le romantisme. C'est ce que M. Van Tieghem a indiqué, avec des preuves nombreuses, en des termes forts et justes, dans ce livre qui lui fait grand honneur. On lui saura gré, surtout, d'avoir su, en se montrant complet, probe et décisif sur le sujet principal qu'il traitait, ne jamais perdre de vue les événements littéraires contemporains, dont il a éclairé, à propos, divers aspects.

Georges Ascoli.

PRINCIPAUX OUVRAGES RÉCENTS

DE

LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE[1]

Je reprends cette chronique annuelle, interrompue depuis 1913 par la guerre et ses conséquences. Je la reprends dans le même esprit, attentif à démêler surtout ce qui, dans tant d'études diverses et venues de tous les points de l'horizon, apporte des matériaux vraiment utiles à la construction de l'histoire littéraire des peuples modernes : recherches de détail ou synthèses partielles de faits suffisamment établis, répertoires bibliographiques dont le manque se fait si vivement sentir dans tant de domaines, ou études générales sur les principaux aspects de la littérature. Ces différents genres sont justement représentés dans la liste des ouvrages que

1. F. Baldensperger, *La Littérature. Création, Succès, Durée.* Paris, Flammarion (*Bibliothèque de Philosophie scientifique*), 1913, in-16, 330 p. — Martin Lamm, *Upplysningstidens Romantik.* Förra Delen. Stockholm, Hugo Geber, 1918, in-8, XI-482 p. — Laurie Magnus, *A general Sketch of European Literature in the centuries of Romance.* Londres, Kegan Paul, 1918, in-8, XVI-410 p. — L. Reynaud, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne.* Paris, Hachette, 1914, in-8, 554 p. — William Davids, *Verslag van een onderzoek betreffende de Betrekkingen tusschen de nederlandsche en de spaansche Letterkunde in de 16-18 eeuw.* La Haye, Martinus Nijhoff, 1918, in-8, XII-186 p. — H. E. Mantz. *French criticism of American Literature before 1850.* New-York, Columbia University Press, 1917, in-8, VIII-165 p. — L. M. Price, *English-German literary influences.* Bibliography and Survey (Part I. Bibliography). Berkeley, University of California Press, 1919, in-8, 111 p. — Caroline Goad, *Horace in the English Literature of the 18th Century.* New-Haven, Yale University Press, 1918, in-8, 640 p. — J.-J. A. Bertrand, *Cervantes et le Romantisme allemand.* Paris, Alcan, 1914, in-8, VIII-635-(32) p. — J.-J. A. Bertrand, *L. Tieck et le Théâtre espagnol.* Paris, F. Rieder et Cie, 1914, in-8, 182 p. — S. A. Nulli, *Shakespeare in Italia.* Milan, Hœpli, 1918, in-12, 245 p. — H. Tronchon, *La Fortune intellectuelle de Herder en France. — La Préparation.* Paris, F. Rieder et Cie, 1920, in-8, 570 p. — *Bibliographie critique.* Id. 70 p. — H. L. Bruce, *Voltaire on the English Stage.* Berkeley, University of California Press, 1918, in-8, 152 p.

j'étudie aujourd'hui. Plusieurs de ces ouvrages sont déjà vieux de quelques années : ce sont ceux qui ont paru à la fin de 1913 ou en 1914. Je prie les auteurs d'excuser ce long retard, imposé par les circonstances, et qui m'a d'ailleurs procuré le plaisir de les lire deux fois. La *Revue*, qui a reçu leurs livres, se doit d'en rendre compte, et s'estime heureuse de renouer ainsi le présent au passé.



Je commence par le livre de M. Baldensperger sur *La Littérature*, non parce qu'il est le plus anciennement publié, mais parce qu'il est le plus général. On avait à plusieurs reprises étudié les caractères communs des œuvres littéraires, mais non de cette façon. M. Baldensperger considère la littérature non pas du point de vue statique, mais du point de vue dynamique : ce n'est pas un érudit qui examine et classe les volumes d'une bibliothèque, c'est un biographe, un psychologue, un sociologue et un historien, qui fréquente chez l'homme de lettres, qui assiste à la formation de ses idées, à la naissance de son œuvre, qui le regarde travailler, qui suit la fortune du livre, flâne chez le bouquiniste, écoute, non seulement le critique en renom, mais la voix populaire, note les enthousiasmes, les simplifications, les déformations des idées ou des types, constate la mort prompte ou lente, ou la survie, ou les résurrections inattendues de l'œuvre d'art. Un tel sujet exigeait les qualités les plus opposées en apparence, l'infatigable patience du collectionneur de petits faits — de ces « petits faits circonstanciés et significatifs » que réclamait Taine, et que l'histoire littéraire de son temps, exception faite pour Sainte-Beuve, ne recherchait guère — et les vues générales du philosophe qui, sans se laisser noyer dans la quantité infinie des faits, les domine, les classe, les distribue en tendances diverses, et aperçoit ainsi quelques-unes des lois générales auxquelles obéit la destinée, en apparence capricieuse, de l'œuvre d'art. Ni les unes ni les autres de ces qualités ne manquent, on le sait, à l'auteur de *Gœthe en France* ; elles sont soutenues, ici encore plus qu'ailleurs, par une érudition prodigieuse et par le clair regard d'un savant à qui sont familiers les écrivains les plus éloignés dans le temps et dans l'espace, y compris les plus récents, car il est visiblement très au courant de la littérature des jeunes. — Un tel sujet exigeait aussi l'art difficile de se

limiter et de rester clair en résumant en quelques pages l'expérience de tant d'années de lecture et le résultat de tant d'enquêtes et de réflexions : car la matière était immense, et il aurait fallu beaucoup de gros volumes, je ne dis pas pour l'épuiser, mais pour la traiter avec quelque développement. En trois cent et quelques pages moyennes, non seulement tous les aspects principaux du problème sont examinés avec précision, mais les questions de détail sont reprises avec une singulière pénétration : il n'est guère d'alinéa qui ne contienne une idée distincte, souvent très importante et parfois très neuve, dégagée avec finesse des idées analogues avec lesquelles elle ne doit pas être confondue.

Une telle richesse et une telle plénitude dans un espace si restreint exigeaient une grande clarté dans les divisions et les subdivisions de l'ouvrage. Ces qualités ne sont pas incompatibles avec une lecture aisée, rapide même : j'ai vu des adolescents, dont l'esprit n'était pas encore mûri, lire cet ouvrage avec le plus grand plaisir, retenus sans doute principalement par le charme des nombreuses anecdotes contées avec brièveté. Mais elles invitent à reprendre le livre, pour en mieux pénétrer les idées souvent neuves ou abstraites et exprimées avec une grande concision, quoique dans un style extrêmement figuré : j'ai vu des étudiants en lettres l'étudier, le discuter et l'annoter d'un crayon ardemment attentif et pointilleux, pour le plus grand bien de leurs études d'histoire littéraire. C'est qu'ici l'écrivain, si riche qu'il soit, enrichit encore bien davantage son lecteur, non seulement par ce qu'il apprend, mais par ce qu'il lui fait trouver en lui-même ; il pense, mais surtout il fait penser.

Le seul vrai défaut que je trouve à cet ouvrage, c'est d'être trop court : défaut peu commun. Naturellement, quiconque a beaucoup lu et pas mal réfléchi ne peut se trouver, absolument et sur tous les points, du même avis que l'auteur touchant l'explication de certains faits ou la conclusion à tirer de certains autres. Etant infiniment riche d'aperçus, le livre prête souvent à la discussion : il est impossible que quelques affirmations ne paraissent trop générales, etc... On aurait aussi désiré y trouver d'utiles développements sur la pénétration des grandes œuvres littéraires dans la conscience morale d'un peuple par l'intermédiaire des vers ou phrases cités proverbialement : Dante, Shakespeare, Corneille, Molière, Pope, Schiller, Hugo ont joué à cet égard un rôle qui n'a plus rien de

proprement littéraire, comme avant eux Virgile [1], Horace, Juvénal avaient préparé des formules où la pensée moderne est venue se mouler. Dans un genre d'idées voisin, on pouvait aussi indiquer la déviation du sens ou de la portée de l'œuvre d'art grâce à laquelle, par exemple, le *demi-monde* de Dumas est devenu, dans l'acception usuelle du terme, tout autre chose que ce qu'il est dans la pièce.



L'important ouvrage suédois de M. Martin Lamm : *le Romantisme de l'âge des lumières* ou *de la période rationaliste*, est consacré à étudier les courants d'idées et surtout de sentiments qui, pendant presque tout le XVIIIe siècle, circulaient au-dessous de la littérature régnante, toute régulière, rationaliste et classique, et devaient, en apparaissant brusquement à la lumière vers la fin du siècle, assurer le succès éclatant du romantisme. C'est à peu près ce que nous appelons le Préromantisme : M. Lamm l'étudie en Suède comme M. Mornet l'a étudié en France. Mais ses recherches dépassent sensiblement le domaine de la littérature suédoise. Sa longue introduction offre un tableau intéressant du préromantisme européen en général, au moins sous ses principaux aspects. Ses chapitres sur la sensibilité et surtout sur l'influence de Rousseau (et ce dernier n'occupe pas moins de 85 pages) sont d'excellents chapitres d'histoire littéraire européenne. Ainsi M. Lamm écrit l'histoire littéraire de son pays comme on devrait le faire toujours, en rattachant les faits constatés à d'autres faits généraux, qui les conditionnent et qui les expliquent : en suivant les mouvements étudiés dans leurs origines et dans leurs prolongements. D'autre part, et ce n'est pas une moindre qualité, il explique le plus souvent les faits littéraires par des faits qui ne sont pas littéraires, mais moraux, religieux ou sociaux. C'est en eux qu'est habituellement la raison des succès et des avortements, des changements du goût régnant et des opinions littéraires. Pour n'être pas assez convaincus de cette vérité, pour n'avoir pas assez élargi le cercle de leurs investigations, beaucoup d'historiens des lettres ne font

1. Quelques remarques sur les pages 268-273. Le *Surgit amari aliquid* n'est pas de Virgile, mais de Lucrèce (II. 1128) ; il ne donne pas généralement lieu à un contresens comme le *Sunt lacrimæ rerum*. — L'auteur paraît adopter l'opinion des critiques qui jugent la fonction de professeur « exclusive d'un don éminent » ! — Lire : Roland est *preux* (et non *pieux*).

qu'une œuvre imparfaite et stérile. Le sujet de M. Lamm l'amenait à donner une importance prépondérante aux éléments moraux et religieux, particulièrement au mysticisme, au piétisme, aux frères moraves, à Swedenborg (qu'il a étudié à fond dans un autre ouvrage). Il accorde avec raison une grande valeur à la lutte de ces éléments contre le rationalisme de l'âge des lumières. M. Lamm nous promet, pour une date prochaine, la seconde partie de son ouvrage : nous l'accueillerons avec grand plaisir, persuadé que ce volume sera digne de son aîné.

M. Laurie Magnus étudie dans son ensemble une autre période de la littérature européenne, celle qu'il comprend sous le nom, intraduisible en français, de *the Centuries of Romance* : depuis les premières origines de la littérature nationale des peuples modernes jusqu'au triomphe de l'esprit classique au XVIIe siècle. L'auteur se propose de faire suivre ce volume d'un second, consacré à l'âge classique, et d'un troisième, qui traitera probablement du XIXe siècle. Nous n'avons pas en France d'ouvrages de cette sorte, sauf l'*Histoire des littératures comparées* de Fr. Loliée, qui ne tient pas tout à fait les promesses de son titre et qui est un abrégé par trop abrégé ; il existe en allemand plusieurs histoires générales de la littérature souvent peu claires, très ennuyeuses, et qui ne peuvent même pas servir de répertoire bien ordonné [1] ; en Angleterre on avait l'ancien Hallam, qui couvre en partie la même étendue que celui-ci, et, depuis, la médiocre série de *Périodes de la littérature européenne* publiées sous la direction de M. Saintsbury. De pareils ouvrages sont, ou seraient, fort utiles : il faut absolument qu'on écrive l'histoire littéraire par siècles, et non plus seulement par pays ; c'est une condition essentielle pour qu'elle devienne intelligible. Des faits, des œuvres ou des noms comme la légende de Charlemagne et de Roland, le Roman de Renart, les mythes scandinaves, l'humanisme de la Renaissance, Érasme, n'ont leur place réelle que dans des livres comme celui-ci. Il faut que l'étudiant en littérature possède des manuels amples et précis où se dessinent les grands courants, pour pouvoir ensuite avec fruit porter ses investigations sur tel point particulier. — Mais de pareils ouvrages sont fort difficiles à composer. Ceux qu'on a faits jusqu'ici ont toujours l'air d'une

1. Malgré l'apparence, les *Grands Courants de la littérature européenne au XIXe siècle*, de Georg Brandes, ne peuvent être considérés comme appartenant à ce genre, car chaque volume traite d'une nation particulière.

enfilade de chapitres sur des écrivains particuliers ou des nations distinctes, mis bout à bout plus ou moins heureusement. On n'a jamais l'impression d'une véritable synthèse. L'un des plus récents et des meilleurs essais d'histoire littéraire générale, *La Renaissance du Nord dans la littérature du* XVIIIe *siècle*, de M. Anton Blanck, étudie la question successivement dans les principales nations littéraires, et non par genres et par tendances. De plus, il faut savoir grouper les faits et les œuvres autour des axes principaux, et ce n'est pas facile, la découverte de ces axes de pensée et d'expression qui traversent une époque demandant de longues réflexions préliminaires. Il faut en tout cas élaguer beaucoup : trop de noms, trop d'œuvres, la plupart à peine caractérisées en passant, c'est de la poussière littéraire ; il me semble qu'il ne faut rien citer dont on ne puisse laisser au moins une impression nette. Il faut surtout suivre les idées, les sentiments, les genres, plutôt que la carrière souvent multiple et capricieuse des auteurs.

Les limites d'une histoire de ce genre sont toujours délicates à établir, et, quoi qu'on fasse, on ne satisfera pas tous les critiques. M. Magnus s'arrête en 1637 (à cause de l'Académie française), mais dans certaines régions dépasse cette date au point de comprendre la carrière entière de Calderón et de Milton, et même Leibniz, tandis qu'il laisse pour le prochain volume Malherbe et les poètes « attardés » du temps de Louis XIII ! On acceptera difficilement cette délimitation. Le plan de détail est parfois déconcertant. On aimerait à trouver tout l'apogée du drame espagnol dans le même chapitre, Calderón avec Guillem de Castro ; l'*Aminta* à côté du *Pastor fido* dans un chapitre consacré à la pastorale en Europe, et non à côté de la *Jérusalem délivrée* ; Saxo le grammairien après les Sagas dont il tire la substance de son *Histoire*, et non avant elles ; Bacon ailleurs qu'entre Spenser et Lope de Vega. L'ouvrage d'ailleurs est très attachant par le ton personnel et sincère qu'on y remarque, par l'aisance et la clarté des développements : il peut rendre de grands services comme initiation à la littérature européenne de cette longue période si variée et si intéressante.



Le gros ouvrage de M. L. Reynaud a paru quelques mois avant la guerre, et ne peut donc être soupçonné d'avoir subi l'influence

des événements et le parti pris d'un belligérant. Seulement l'auteur voyait plus clair que d'autres, et savait dans la répartition des deux influences réciproques, France sur Allemagne et Allemagne sur France, réclamer pour notre pays la plus considérable de beaucoup et la plus féconde. On se souvient peut-être que dans la dernière Revue annuelle de littérature comparée parue ici, en 1913, je reprochais justement à M. Dupouy d'avoir dans son petit livre *France et Allemagne* développé beaucoup plus la dette de la France que celle de l'Allemagne. Les faits donnent raison à M. Reynaud : depuis le haut moyen âge jusqu'à l'époque la plus récente, l'Allemagne, dans l'art, dans la pensée, dans la littérature, dans les mœurs, a vécu en grande partie d'emprunts contractés chez nous; et heureusement pour elle, comme l'ont reconnu ses plus grands esprits et tous ceux que n'aveuglaient pas une teutomanie dont j'ai essayé ailleurs de démêler quelques-unes des causes [1] et une gallophobie rageuse dont les réels motifs n'étaient pas malaisés à apercevoir. Trop de critiques et d'historiens, même chez nous, ont grossi la dette de la France et singulièrement réduit celle de l'Allemagne. M. Reynaud remet les choses au point. Il avait déjà traité avec détail un seul aspect d'une seule des périodes qu'il considère ici, dans ses *Origines de l'Influence française en Allemagne* (850-1150). Cette fois il brosse un large tableau d'ensemble, mais dont tous les détails sont le résultat de longues et minutieuses recherches.

Déjà dans l'*Introduction*, dont les dix pages sobres et lumineuses sont extrêmement attachantes, on voit se dessiner très bien le programme de l'auteur et sa méthode, qui consiste essentiellement à mettre à la portée du public simplement lettré, ou du moins non germanisant, les résultats acquis depuis quelques dizaines d'années par le travail sincère des savants — dont plusieurs sont des Allemands — sur l'origine réelle de mœurs, de faits, d'œuvres d'art et d'ouvrages littéraires dont, depuis Schlegel et Grimm — et j'ajouterai pour quelques-uns, depuis le milieu du XVIIIe siècle — on voyait à tort la source en Allemagne. Le dernier chapitre du livre résume et conclut, mais en ajoutant des vues pénétrantes sur le rôle res-

1. *La Mythologie et l'ancienne poésie scandinaves dans la littérature européenne au XVIIIe siècle*, paru dans l'*Edda* (Kristiania), Ve partie, année 1920, première livraison. — *Ossian et l'Ossianisme dans la littérature européenne au XVIIIe siècle*, Groningen et La Haye, 1920, in-8 (*Neophilologiese Bibliotheek*, n° 4), p. 42-45.

pectif des deux peuples et la manière dont ils ont réagi l'un sur l'autre. Entre ce point de départ et ce point d'arrivée se déroule l'ample tableau des influences diverses de la France sur l'Allemagne : les origines, les races, les mœurs et les institutions ; un premier apogée [1] aux XII[e] et XIII[e] siècles ; l'émancipation de l'Allemagne et l'aide qu'y apporte la « France dissidente » — émancipation incomplète bien entendu, heureusement pour les émancipés.

On a pu reprocher à M. Reynaud de vouloir trop prouver, de se montrer trop préoccupé de réformer l'opinion vulgaire, et de faire inconsciemment pencher la balance trop souvent du même côté. Cependant son attitude générale est équitable, et l'impression d'ensemble est celle d'un ouvrage conçu et écrit avec sérénité, quoique avec des opinions très nettes. Je lui en veux davantage d'un parti pris trop visible contre nos romantiques, dont il ferait trop aisément les alliés des romantiques allemands. Il est possible que lorsque Victor Hugo est très beau, il soit véritablement classique en un certain sens, comme tout ce qui est très beau ; mais on ne peut dire que « le romantique, en lui, est puéril ou grotesque » (p. 329). Surtout le plan appelle des réserves, non dans ses grandes lignes, qui étaient indiquées par le sujet même, mais dans le détail. A l'intérieur de ces chapitres parfois énormes (84, 148, 180 pages), qui ne sont pas assez subdivisés, il y a du flottement ; il est question de Lessing, de Herder, à dix endroits différents, et chaque fois d'une manière importante, sans qu'on puisse dégager une bonne fois leur attitude en fait d'influence française. Le livre de M. Reynaud reste bien attachant, et a acquis depuis six ans une terrible actualité.

Je serai beaucoup plus bref sur les trois ouvrages suivants, qui eux aussi étudient les rapports généraux de deux littératures. Le petit livre hollandais de M. William Davids sur les rapports entre

1. Pourquoi M. Reynaud fait-il *apogée* du féminin ? Cette faute, qui s'étale en lettres capitales au titre courant de quelque 230 pages sur 535 de texte, est vraiment désagréable. — P. 78 : *equester* plutôt que *equestris*, surtout avec *ordo*. — P. 364 : le *lac de Wannsee !* — P. 366 : il est vrai que *L'Allemagne* de M[me] de Stael n'a été publiée qu'en 1813, mais l'ouvrage était *imprimé* dès 1810 : on ne peut donc dire qu'il soit « un symbole éclatant de cette victoire morale de l'Allemagne sur l'influence française qui a accompagné sa victoire militaire sur nos armées » : c'est une grave erreur. — P. 367 et *passim : Villers* et non *Villiers*. — P. 412 : le *Contrat social* n'a pas agi surtout en France, et la *Nouvelle Héloïse* surtout en Allemagne : je renvoie l'auteur à l'étude de M. Mornet sur le succès en France du roman de Rousseau (*Revue du Mois*, mai 1909).

les littératures hollandaise et espagnole du XVIe au XVIIIe siècle traite un sujet intéressant et, dans son ensemble, assez neuf. Malheureusement il le traite mal, et le livre n'est pas bon. Je sais bien qu'il s'intitule modestement : *Rapport sur une enquête*, mais l'enquête n'est pas conduite clairement, et le rapport manque complètement d'intérêt. C'est une liste de quelques ouvrages espagnols traduits en hollandais, avec, pour chacun, quelques détails, assez peu complets, et plusieurs pages de texte dans les deux langues, présentées parallèlement. Aucune conclusion, et partant peu d'utilité ; tout au plus ceux qui lisent l'espagnol et le hollandais peuvent-ils s'amuser à la comparaison des textes ; le profit est mince. On pourrait tirer, non du livre tel qu'il est, mais d'une enquête mieux conduite, non un livre, mais une page ou deux utiles, sur la diffusion du roman picaresque dans les pays les moins préparés à le goûter par leurs mœurs et leur état social.

L'enquête de M. Mantz est très limitée : elle répond à la question suivante : Que pensait-on en France de la littérature des États-Unis jusque vers 1850 ? — On en a fort peu parlé jusque vers 1835 ; puis deux noms se présentent, Tocqueville et Philarète Chasles. On lui a été d'abord sympathique pour des raisons sentimentales et politiques, puis plus sévère. On a voulu à toute force qu'elle reflétât le Nouveau Monde, ses sauvages, ses déserts, ses forêts, etc... ; on s'est étonné et on a déploré qu'elle ressemblât tant à la littérature anglaise. M. Mantz donne nombre de citations amusantes de naïveté ou de parti pris ; d'autres textes suggèrent des idées importantes sur la nature et la destinée de la littérature, et confirment ou complètent certaines vues de M. Baldensperger dans l'ouvrage que j'ai étudié tout à l'heure. Naturellement Cooper est le seul écrivain américain très célèbre en France pendant cette période ; un peu plus tard, on aurait vu naître ou grandir les renommées contemporaines de Longfellow, Emerson et Poe.

On sait combien les études de littérature comparée ou générale, encore plus peut-être que celles qui ont pour objet telle ou telle littérature particulière, réclament des secours bibliographiques complets et au courant. Quelques comparatistes français se sont récemment groupés pour essayer de dresser, section par section, une bibliographie *critique*, car c'est là une nécessité urgente, laissant tomber les non-valeurs et les ouvrages dépassés depuis longtemps, mettant en relief les sources essentielles, indiquant

aussi les questions à étudier et les régions à explorer. En attendant que les premiers chapitres rédigés puissent être publiés, il faut apprécier le présent que nous fait M. Price, d'une Bibliographie de l'influence anglaise sur l'Allemagne. Elle compte 1046 numéros (addition faite des *bis* et déduction faite des trous dans la numérotation) ; elle contient, chose très utile, l'indication des principaux articles critiques publiés sur l'ouvrage cité, et quelquefois une brève analyse ou du moins l'indication de ce qu'on trouvera dans le livre ou l'article. De pareils travaux sont austères et ingrats ; ils sont extrêmement utiles [1].



Voici maintenant quelques travaux destinés à élucider la fortune particulière d'un écrivain dans un pays ou auprès d'un auteur déterminé. L'*Horace en Angleterre au* XVIIIe *siècle* de Caroline Goad représente un labeur considérable, qui assurément aurait pu donner de meilleurs résultats. Le peu d'idées générales qu'il contient est exposé au début. Horace a été pour les écrivains anglais du XVIIIe siècle : 1° un maître de morale usuelle, correcte, sans élévation ni profondeur ; 2° un maître en art poétique, dont les enseignements font loi en cette époque classique ; 3° un maître d'élégance dans l'esprit et de pureté dans le style. L'apogée de son succès se place autour de Pope, dans la première moitié du siècle. On lui emprunte force épigraphes, et son *Art poétique* est cité plus que n'importe quel ouvrage de n'importe quel auteur. Pour établir dans le détail ces conclusions, l'auteur considère successivement quatorze écrivains, qui semblent choisis sans qu'on s'explique les raisons de ce choix, consacre à chacun un chapitre qui n'est qu'une énumération de ce qu'il emprunte à Horace, et reprend dans le même ordre les mêmes écrivains dans l'Appendice, en remplaçant l'indication par les textes mêmes. C'est proprement déverser sa boîte à fiches sur le lecteur, ce n'est pas l'instruire. Cette série de monographies sèches ne fait pas un livre. Et Young (comme auteur

1. M. Price ne connaît qu'un trop petit nombre de périodiques français : trois en tout, je crois bien. Pour ne citer que deux exemples personnels auxquels je m'excuse de me borner, s'il avait dépouillé la *Revue du Mois*, il y aurait trouvé (mars 1906) *La Notion de littérature comparée* ; et dans la *Revue de Synthèse historique*, XXV-1 (1912), p. 66-71, un compte rendu développé du n° 416. — Sur Ossian en général, la note de la p. 37 doit être largement complétée.

des *Conjectures*), et Gray et son groupe, et les frères Warton ? Et la masse des critiques, des écrivains secondaires, de tous ceux qui représentent l'opinion moyenne ? Et dans Horace, que goûte-t-on, qu'imite-t-on le plus ? Il faudrait pour le savoir refaire tout le livre. Il fallait dominer le sujet, dégager les aspects différents d'Horace, consacrer un chapitre ou une partie à chacun d'eux. Le plus intéressant est sans doute le rôle qu'il joue dans les idées littéraires. Horace est-il l'allié des classiques purs ? S'il en est ainsi, qu'en ont pensé les novateurs ? La réponse à ces questions et à d'autres analogues était justement ce qui nous intéressait, et l'auteur ne nous la donne nulle part. Les textes sont là, du moins en grande partie ; le livre reste à écrire.

Celui de M. J.-J. A. Bertrand sur Cervantes et le Romantisme allemand est intelligemment conçu et bien divisé. Cervantes, et non seulement *Don Quichotte*, mais l'ensemble de ses œuvres, a été sinon découvert, du moins mis en lumière et en honneur par les romantiques allemands. Par haine du classicisme idéaliste et du rationalisme, ils cherchaient partout des modèles à opposer à ceux qu'offraient le XVIIIe siècle et les littératures classiques modernes. Ils trouvaient dans *Don Quichotte* et dans les *Nouvelles* beaucoup d'imagination, d'ironie, de fantaisie, avec il est vrai une forte dose de réalisme ; mais ceci passait à la faveur de cela, et en bons croyants d'un évangile nouveau ils ne voyaient que ce qu'ils voulaient voir. Surtout ils voyaient dans *Don Quichotte* ce qui n'y était sans doute pas, mais ce qui leur plaisait le plus, ce que Tieck essayait pour sa part de mettre dans ses ouvrages d'imagination : un double et un triple sens, des symboles et des allégories. L'histoire des interprétations successives du chef-d'œuvre de Cervantes est la partie la plus intéressante de cette étude. La résistance de l'Espagne à Napoléon rend cette nation sympathique à l'Allemagne alors sous le joug, qui voit dans la conduite des Espagnols un modèle et une leçon ; les écrivains espagnols grandissent d'autant dans l'estime des romantiques. C'est là un exemple curieux des répercussions de l'histoire sur les idées critiques. Mais d'après M. Bertrand l'apogée du succès de Cervantes se place entre 1798 et 1803.

Je trouve le livre de M. Bertrand un peu long pour son sujet, ou le sujet un peu mince pour le livre. Certaines parties sont tout à fait

inutiles, comme tout ce qui concerne les voyages en Espagne avant le romantisme (p. 52-64). C'est parfois de l'histoire générale des rapports entre Allemagne et Espagne, ou du moins entre Espagne et romantisme allemand. Et je reconnais qu'on ne pouvait guère se borner rigoureusement à Cervantes sans être un peu obscur. Mais il aurait peut-être été possible, soit de resserrer beaucoup l'ouvrage si on gardait ce sujet, soit de traiter d'ensemble la place de la littérature espagnole dans le romantisme allemand. Ce dernier sujet avait une vraie unité; il embrassait, avec la question étudiée ici, celle que traite l'autre ouvrage de M. Bertrand. En tout cas, ce volume est d'une lecture intéressante et facile; le chapitre VI, *L'interprétation romantique*, est particulièrement plein d'idées importantes et utiles pour l'histoire littéraire générale. La forme semble trahir quelque hâte, soit pour le style, qui paraît parfois improvisé ou décousu, soit surtout pour la correction typographique qui laisse beaucoup à désirer[1].

L'autre ouvrage, moins volumineux, de M. Bertrand, auquel je faisais allusion tout à l'heure, est aussi une contribution à la connaissance de la place qu'occupaient les œuvres du *siècle d'or* espagnol dans l'estime et dans les idées des romantiques allemands. De ceux-ci, Tieck est le plus souple et le plus varié. Son rôle comme introducteur en Allemagne du théâtre espagnol est considérable. M. Bertrand l'étudie d'une manière très nette et claire, sans longueurs ni détails inutiles. Peut-être même certaines questions essentielles au sujet se posaient-elles ici, qu'on aimerait à voir étudier. On pouvait mieux situer la critique calderonienne de Tieck et de ses amis — car Calderón ici occupe presque toute la place, Lope de Vega et tous les autres dramatistes espagnols sont tout à fait relégués au second ou au troisième plan — en considérant l'ensemble des idées du premier romantisme allemand sur l'art dramatique et même sur l'art en général. Ainsi compris, l'ouvrage aurait plus de valeur pour l'histoire littéraire générale, tandis que M. Bertrand en a fait surtout une monographie, fort intéressante d'ailleurs, de Tieck et de l'évolution remarquable qui se manifeste dans ses idées.

Le *Shakespeare en Italie* de M. Nulli ne vaut pas à beaucoup près

1. P. 140 : Gessner, mort en 1788, ne peut faire, en 1793, la connaissance de *Galatée*. Il faut sans doute lire 1783, et alors il s'agit de la *Galatée* de Florian, qui parut cette année même.

le *Schiller en Italie* de L. Mazzuchetti qui a paru en 1913 dans la même collection, et dont j'ai rendu compte ici-même. On se demande s'il était bien utile de consacrer à un aussi grand et beau sujet un volume de 245 pages moyennes, étant donné qu'il ne s'agit pas d'un résumé, qui serait toujours le très bien venu, des travaux déjà faits. Car ces travaux sont nombreux, quoique aucun n'ait épuisé le sujet; M. Nulli le sait, et les cite à la fin de son ouvrage. Il s'excuse et justifie son essai en disant dans sa conclusion qu'il a voulu transporter la question de l'influence de Shakespeare sur la littérature italienne et particulièrement sur le romantisme, de la sphère de l'histoire littéraire, où elle était jusqu'ici confinée, dans la sphère de l'esthétique. On s'en doutait à lire son livre, qui parle d'esthétique un peu à tout propos, mais qui montre un auteur moins familier avec les méthodes de l'histoire littéraire. L'esthétique est une admirable chose, et nous savons l'importance qu'elle a prise depuis nombre d'années parmi les compatriotes de M. Benedetto Croce. Mais enfin l'histoire de Shakespeare en Italie reste malgré tout une question d'histoire littéraire, plus particulièrement de littérature comparée. On ne trouvera presque rien ici qui réponde aux exigences légitimes de ce genre de recherches. Ce petit livre est composé de cinq parties, la première générale, les quatre autres consacrées à considérer, dans leurs rapports avec Shakespeare, Monti, Foscolo, les romantiques italiens et Manzoni. Dans chacune de ces parties, les écrivains italiens sont étudiés d'abord en général, et seulement après il est question de Shakespeare; si bien qu'environ la moitié du livre reste hors du sujet. Il n'y a aucun dessein précis, suivi avec soin : ce sont des boutades, parfois des réflexions intéressantes, le tout décousu, jeté au hasard, sans précision, sans dates [1]; la forme manque souvent de tenue, et l'impression est horriblement incorrecte : il y a des fautes typographiques en italien, en français, en allemand, en anglais, en latin. Pour montrer (et l'idée était intéressante) « comment l'esprit italien s'est comporté devant la grande figure de Shakespeare »

1. P. 10 et 11 : on aimerait à dater les textes de Conti et de Rolli. — P. 23 : Mme de Staël est appelée « une femme auteur de grande réputation », et à côté « le célèbre Monti ». Ni l'une ni l'autre n'ont besoin de cette petite présentation. — P. 24 et suivantes : il était bien inutile d'analyser les *Nuits romaines* de Verri qui n'ont rien à faire ici. — P. 205 : ce n'est pas V. Hugo, c'est Chateaubriand qui voulait substituer à la critique des défauts la critique féconde des beautés. — Pas d'index, qui serait pourtant bien nécessaire.

(p. 3), il fallait, je crois, s'y prendre autrement. Shakespeare n'est pas un atome indivisible : on peut distinguer en lui les sujets, historiques ou non, l'art avec la question des règles et de la mise en scène, le style et la poésie avec toutes les questions que ce style a soulevées sur le continent, enfin la philosophie, l'attitude devant le monde, la religion, la vie. Ce n'est qu'ainsi qu'on arriverait à mettre un peu d'ordre dans ces enthousiasmes, ces colères, ces réserves, ces concessions, ces imitations, ces inspirations, qui forment la trame de l'histoire de Shakespeare en Europe. A cet égard M. Nulli aurait pu s'inspirer du livre de M. Gundolf sur Shakespeare et l'esprit allemand.

Les difficultés présentes de l'impression ont empêché M. Tronchon de donner à son livre sur Herder en France toute l'étendue dont il était susceptible. Il a dû remettre à une époque plus favorable la publication des résultats auxquels ses longues et infatigables recherches l'ont conduit en ce qui concerne Edgar Quinet, interprète et propagateur en France des idées de Herder, et l'influence de ce dernier à partir de 1830. Il nous donne seulement aujourd'hui l'histoire détaillée des premiers contacts de la France avec la pensée de Herder par des rencontres de plus en plus fréquentes, prolongées et significatives, qui se sont produites pendant la Révolution, l'Empire et la Restauration, entre les penseurs français et l'œuvre de Herder. Jusqu'à l'émigration, ce n'est guère qu'un nom qui figure de loin en loin dans quelques livres ou journaux. Alors que, depuis 1750 environ, la curiosité se tourne volontiers vers les poètes allemands, ces nouveaux venus dans la littérature ; alors qu'on signale, qu'on traduit, qu'on loue de forts médiocres auteurs d'idylles, de satires, de comédies, les ouvrages de Herder, pourtant nombreux depuis 1767, n'éveillent presque aucune attention. Comme pour Kant, comme pour d'autres penseurs allemands, c'est l'émigration qui marque nettement le point de départ, je ne dirai pas de l'influence, mais tout au moins de la connaissance de Herder en France. Il trouve sa place dans l'*Allemagne* de Mme de Staël, mais une place trop modeste ; il est inégalement connu et diversement apprécié de Charles de Villers, de Benjamin Constant, de Degérando, de Sismondi. Quelques-unes de ses idées aident à naître ou à se préciser celles d'un Ballanche ou d'un Guizot. Les années de *Préparation* (c'est le sous-titre de

l'ouvrage de M. Tronchon) sont terminées : Edgar Quinet va enfin traduire les *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* et permettre ainsi à quelques-unes de ces idées de se répandre. Mais nous restons au seuil de cette terre promise, où nous comptons bien qu'un prochain volume nous conduira.

A vrai dire, cette *Fortune intellectuelle de Herder en France* consiste surtout en une série d'échecs et de malchances. A chaque instant Herder manque de près l'occasion d'être connu, compris, et d'exercer sur les historiens, les philosophes, les critiques français une influence féconde. Plusieurs entreprennent de l'analyser ou de le traduire : des circonstances diverses font que l'analyse demeure inédite et que la traduction en reste au prospectus. Mme de Staël va à Weimar : Herder vient de mourir, et M. Tronchon en est réduit à donner un tableau imaginaire de ce qu'aurait pu être leur entretien. Du moins parlera-t-elle de lui comme il le mérite ? Tout semblait l'y incliner : mais elle écrit son grand ouvrage sous l'œil et peut-être sous l'inspiration de Guillaume Schlegel ; or celui-ci est ennemi de Herder, et les inimitiés de Schlegel ne lâchent pas aisément prise. Même ceux dont la pensée présente avec celle de Herder d'incontestables analogies ne subissent pas réellement son influence : M. Tronchon le démontre pour chacun avec beaucoup de finesse et de franchise, car il ne cède guère à la tentation, si commune en ce genre de recherches, de retrouver son auteur partout et de prendre pour influence ce qui n'est que rencontre. Au total, Herder a été fort longtemps — et peut-être est resté — le moins lu, le moins traduit, le moins connu des grands écrivains de l'âge classique de la littérature allemande.

Pourquoi ? L'auteur de cette étude, qui indique en détail, au commencement de son livre, pourquoi Herder aurait pu être, dès avant la Révolution, connu et compris en France, n'explique peut-être pas assez les raisons de cet échec ou de ce manque de diffusion. Il est difficile de le suppléer sur ce point. Certaines explications qui m'étaient venues à l'esprit en le lisant, ne me satisfont pas à la réflexion. Caractère trop fragmentaire de son œuvre jusqu'aux *Idées* ? Difficulté de bien entendre sa pensée à cause de la forme ardente et poétique de son style ? Variété trop grande de ses sujets et de ses idées ? Ou plutôt hardiesse trop marquée de ces idées ? Herder est l'un des pionniers du préromantisme européen : en théologie, en histoire, mais surtout en littérature, il

va de l'avant impétueusement, il prodigue les idées neuves, il s'intéresse avec passion aux manifestations littéraires les plus éloignées du goût régnant. Or ces critiques du temps de Louis XVI, ces émigrés, étaient bien classiques et bien timorés pour le suivre. Il fallait le romantisme français pour se trouver au niveau de Herder.

Si, malgré le peu de résultats positifs de son enquête, M. Tronchon a écrit néanmoins un volume de 570 pages, c'est qu'il a donné un énorme développement à tout ce qui, même indirectement, se rattachait à son sujet. Et je ne le blâmerai de cela qu'un peu, sachant par expérience que certains tableaux sont nécessaires pour situer dans l'histoire des idées une influence littéraire. Il semble néanmoins que s'il avait eu le courage de renoncer à de nombreux et abondants développements latéraux, de se borner à Herder seul au lieu d'étendre son enquête à une grande partie de l'influence allemande en France pendant cette période, il eût pu dans le même nombre de pages tracer l'histoire entière de Herder en France. Mais sans doute il a tenu à faire profiter ses lecteurs, et en particulier ceux qui travaillent dans le même domaine ou dans des domaines voisins, des trésors de son érudition. Celle-ci est extrêmement étendue et fort précise : ce livre peut être considéré comme une mine de renseignements sur tout ce qui touche les contacts des deux littératures dans le champ de la pensée et sur les nombreux intermédiaires qui se sont rencontrés pendant la période de la Révolution et de l'Empire. Malgré cette fourmillante abondance de notes, de textes et de références, le livre est bien écrit et d'une lecture attachante [1]. On regrette l'absence d'un index, particulièrement nécessaire ici, mais qui sans doute eût encore trop grossi l'ouvrage. Il doit faire partie du second volume, où sera retracée la suite de la fortune de Herder en France. Quant à la bibliographie, elle trouve place dans un petit volume distinct. Elle est fort bien présentée et rendra service pour d'autres études analogues.

M. Bruce étudie dans son petit ouvrage sur *Voltaire sur la scène anglaise* une question limitée, mais intéressante, et il l'étudie suivant une bonne méthode. On a beaucoup et même trop écrit sur l'influence du théâtre anglais sur celui de Voltaire, et par lui

1. Mais il n'est pas toujours parfaitement clair : j'avoue avoir relu plusieurs fois l'affaire Joseph de Maistre-Herder-Voltaire (p. 470-471) sans arriver à la bien comprendre.

sur la scène française. Quelle a été en retour l'influence des pièces de Voltaire sur le théâtre anglais du XVIII[e] siècle (car il ne peut guère être question d'une époque plus récente, si ce n'est par quelques survivances isolées) ? Le problème n'offre d'intérêt que pour les tragédies; M. Bruce y joint l'étude des comédies de Voltaire, qui ont été fort exploitées outre-Manche, mais c'est une autre question. Les adaptateurs anglais des tragédies de Voltaire sont des médiocres ou des inconnus. Leur travail consiste parfois à les traduire, plus souvent à les transformer, à les enrichir d'incidents et de scènes à grand effet, à les orner d'images et de morceaux poétiques. Dans certains cas, *Mahomet*, *Mérope* ou *L'Orphelin de la Chine* n'offrent plus qu'une toile de fond assez grise, sur laquelle l'adaptateur anglais jette audacieusement les complications d'une intrigue qui achemine ces pièces vers le mélodrame le plus boursouflé, et brode les ornements les plus fantaisistes d'un style poétique, alambiqué ou déclamatoire, qui les fait ressembler à des parodies de Shakespeare. Car l'influence de Shakespeare est partout reconnaissable : si Voltaire, par timidité ou seulement par prudence avait *dé-shakespearisé Othello*, Aaron Hill *re-shakespearise Zaïre*, et ce petit jeu est amusant à suivre. De même, dans la comédie, la *Pamela* de Richardson avait inspiré la *Nanine* de Voltaire, et de celle-ci on tire un *Man of the World* qui obtient un succès prolongé. L'exposé de M. Bruce, sans dégager peut-être assez l'essentiel, est à la fois minutieux et clair [1]. L'auteur aurait pu se servir davantage du livre de M. Henri Lion, qu'il cite dans sa bibliographie.

P. VAN TIEGHEM.

1. Quelques erreurs de détail : p. 2 : Strasbourg était déjà en France au temps de Voltaire ! — Voltaire n'a pas dû prendre le chemin de l'Angleterre par « sacrifice pour une cause » ni parce qu'il était « antiroyaliste » (p. 105). — P. 7 : le *Cid* n'est pas du seizième siècle. — Le style de Voltaire poète tragique n'est pas exempt de faiblesses, mais s'il y a quelque part convention, artifice, déclamation, ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher ces défauts, c'est dans le pathos prétentieux, dans l'enflure hyperbolique de ses adaptateurs anglais du XVIII[e] siècle.

LA MÉTHODE EN HISTOIRE DE L'ART

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT[1]

En cette même Revue, M. Hourticq avait, en février 1914, indiqué ce que ne devait pas être la méthode en histoire de l'art ; il reprochait aux historiens d'abuser du document écrit, aux littéraires de se borner à des comparaisons générales entre la littérature et l'art d'une époque, aux uns et aux autres de ne pas étudier directement les œuvres artistiques. Sans méconnaître le talent de M. Mâle, il affirmait que ses explications iconographiques ne sauraient remplacer une explication plastique ; sans nier l'intérêt de Taine, il estimait que « sa méthode était un procédé d'exposition plus que de recherche ». Après cette partie négative, on eût aimé trouver une partie positive qui révélât la bonne, la vraie méthode, mais M. Hourticq tirait une révérence au lecteur, sans même lui annoncer une suite au prochain numéro.

Pouvait-on du moins des livres de M. Hourticq déduire cette méthode? Les volumes publiés par lui étaient des ouvrages de vulgarisation d'après lesquels, tout excellents qu'ils fussent, il eut été injuste de définir ses procédés. Au contraire, le livre qu'il vient de consacrer à *la Jeunesse de Titien*, se présente sous la forme d'une démonstration ; c'est une thèse et l'on sent que le nouveau docteur a voulu donner à ses confrères une leçon de critique, tout autant que leur apporter une solution du problème posé. La chasse l'intéressait autant que le gibier et, pour gagner plus d'honneur au succès, M. Hourticq avait choisi un gibier lointain et qui semblait habile à dépister les chercheurs. M. Hourticq n'a pas montré ce goût, qu'il condamne chez les historiens, de se complaire aux

1. *La Jeunesse du Titien — Peinture et Poésie — La Nature — L'Amour — La Foi*, par Louis Hourticq, Paris, Hachette, in-8°, 1919.

époques riches en documents : c'est sur une planche nue qu'il va opérer ses tours de prestidigitateur et tirer du bonnet de Giorgione les œuvres méconnues de Titien.



Suivons donc M. Hourticq. Dès sa préface, il nous apprend qu'il faut avoir l'inspiration : « en ces matières se fait gravement sentir l'infirmité de l'intelligence et de la langue à trouver et à formuler les raisons qui déterminent nos convictions. Cette conviction échappe au raisonnement ; elle jaillit de l'intuition » (p. XII). Il ne faut donc pas comme les historiens procéder à petits pas, mais se lancer, tout illuminé par cette bergsonienne intuition, guidé par cette apparition mystique et complète de la vérité. M. Hourticq n'avait-il pas déjà fait l'éloge de la conjecture en son article de la *Revue de Synthèse* ? L'historien de l'art doit commencer par avoir du génie, ou, si vous préférez, du flair. Voilà qui promet de belles courses à ceux qui se lanceront sur cette piste, mais ne risquent-ils pas souvent de prendre le contrepied ?

Le second acte de la méthode consiste à justifier les intuitions. A vrai dire, M. Hourticq n'en éprouve pas le besoin, car il serait à souhaiter que le lecteur participât d'un trait à cette illumination et ne forçât point l'auteur à employer le procédé moins noble du raisonnement discursif. « C'est un des tourments du critique d'art, écrit M. Hourticq, qu'il soit obligé de découvrir les raisons qui ne sont pas celles qui ont déterminé sa propre croyance ; se résigner à des affirmations non motivées est impossible ; ce serait demander au lecteur une docilité dont il n'est pas toujours capable. » Hélas ! Pourquoi le lecteur ne se contente-t-il pas de quelques fulgurations ? Pourquoi se refuse-t-il à accepter, bouche bée, les oracles que le critique d'art lancerait du haut de son trépied ? Ce sont au moins ces maudits historiens qui lui ont donné la mauvaise habitude de réclamer des preuves. Enfin ! puisque le lecteur n'est pas « capable » de cette abnégation, il faudra bien le satisfaire et lui livrer cette palpitante intuition morte et désséchée entre les termes d'un raisonnement. En sa bonté pour le lecteur, le critique d'art donnera même à ce raisonnement la forme rigoureuse d'un syllogisme : la graphie *A* ressemble à la graphie *B*, or la graphie *B* est l'œuvre de *X*, donc la graphie *A*, bien que traditionnellement

attribuée à *Z*, est aussi l'œuvre de *X*. Le lecteur ne pourra plus se plaindre maintenant que « le critique n'a pas démontré sa foi » (p. XIII).

Cette méthode comparative est-elle bien nouvelle? MM. Morelli et Berenson ne l'avaient-ils pas employée ? MM. Gronau et Lionello Venturi ne l'avaient-ils pas appliquée déjà à Giorgione? C'est même là ce qui nous inquiète : étudiant les mêmes œuvres avec les mêmes moyens, ils étaient arrivés à des résultats tout différents. Avaient-ils donc mésusé des bons procédés ? La méthode serait-elle dangereuse et ne devrait-elle être confiée qu'à des mains expertes ? Mais alors cette méthode perd toute portée générale ; elle n'est plus qu'un art individuel de justifier une intuition personnelle. Mérite-t-elle encore le nom de méthode ?

Prenons-la telle que M. Hourticq l'emploie en ses premiers chapitres. Son effort tend à démontrer que le *Concert champêtre* du Louvre est non pas de Giorgione, mais de Titien. Si nous réduisons à une forme logique le raisonnement de M. Hourticq, nous apercevrons qu'il est le suivant : Le *Concert champêtre* est composé de plusieurs éléments : le paysage *A*, une femme nue debout *B*, une femme nue assise *C*, un jeune homme brun *D*, un jeune homme blond *E*. Or *A*, le paysage est lui-même composé d'arbres, de maisons, etc... *a*, *b*, *c*, *d* ; nous retrouvons l'arbre *c* dans un dessin de Titien. *B* est composé de *e*, *f*, *g*, *h*, nous reconnaissons la jambe *h* dans un tableau de Titien ; *C* est composé de *i*, *j*, *k*, *l*, nous découvrons les épaules tombantes *k* dans un autre tableau du même artiste, donc *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, c'est-à-dire le *Concert champêtre* est de Titien.

On peut à ce raisonnement opposer plusieurs objections ; d'abord tous les rapprochements sont-ils probants ? la similitude vaut-elle l'identité ? l'identité même de deux œuvres prouve-t-elle la communauté d'origine ?

Il faudrait pouvoir discuter en détail tous les rapprochements de M. Hourticq ; un volume serait alors nécessaire. Contentons-nous d'un exemple : il est facile d'apercevoir sur le tableau du *Concert champêtre* que la jambe gauche de la femme debout n'était pas jadis cachée par la jambe droite : elle « ressort » aujourd'hui sous les repeints. M. Hourticq la reconstitue et obtient une figure 2 « telle qu'elle fut probablement peinte ». Il remarque que cette figure 2 ressemble à l'Ève de Madrid et en conclut que la femme

debout est de Titien comme l'Ève. Tout le raisonnement repose donc sur la figure 2 qui est uniquement « probable ». Nous avouons même n'être pas de l'avis de M. Hourticq : l'examen du repeint nous laisse croire que la jambe gauche était beaucoup moins écartée de la droite que M. Hourticq ne la représente et alors le raisonnement perd la plus grande partie de sa valeur. Ainsi certains rapprochements nous semblent problématiques.

D'autres nous apparaissent comme le résultat d'une conviction personnelle. C'est ainsi que les concordances entre l'Ariane de l'*Ariane et Bacchus* et la vraie mère du *Jugement de Salomon* ne nous apparaissent pas comme frappantes. Ailleurs nous craignons que le rapprochement manque de fondement. M. Hourticq compare le Christ de Brescia au Laocoon qui venait d'être découvert. Il existe bien — dans le dessin de M. Hourticq — une similitude entre les deux torses, mais le mouvement du bras gauche est différent ; la jambe droite de Laocoon est repliée, tandis que le Christ repose sur cette jambe. Ce qui donne surtout l'impression qu'il y eut imitation, c'est le bras droit également tendu, mais nous savons par M. Helbig (*Führer*) que ce bras droit est l'œuvre du restaurateur Comacchini, date de 1730 environ et ne correspond pas au mouvement véritable qu'avait beaucoup mieux compris Michel-Ange.

Supposons même que tous les rapprochements de M. Hourticq soient justifiés, sa thèse, logiquement, serait-elle valable? M. Hourticq, par ses comparaisons, arrive à montrer que certaines œuvres se ressemblent ; accordons-lui même qu'elles sont identiques : il n'est pas fondé de l'identité des œuvres à conclure à l'identité de l'artiste.

Tout d'abord une constatation de fait : M. Lionello Venturi avait comparé avant M. Hourticq la femme debout du *Concert champêtre* et la mère du *Jugement de Salomon*, mais en avait déduit non pas qu'elles étaient l'œuvre de Titien, mais celle de Sebastiano del Piombo.

On pourrait aussi montrer que M. Hourticq n'a pas osé tirer de ses prémisses toutes les conclusions : M. Hourticq laisse à Giorgione les *Trois Philosophes* de Vienne, et pourtant nous y apercevons un arbre en premier plan comme il plait à Titien d'en peindre (cf. p. 16 du livre de M. Hourticq) ; nous retrouvons dans le paysage de ce tableau le même village avec les maisonnettes, avec cette

espèce de tour coiffée d'un toit à double rampant et percée d'une vaste porte cintrée que nous avons vu dans la *Vénus de Dresde*, dans l'*Amour sacré et l'Amour profane*, dans *Jésus et la Madeleine* de Londres. M. Hourticq, partant de cette constatation, avait conclu que ces trois derniers tableaux étaient de Titien ; pourquoi, en vertu de ce raisonnement, ne lui donne-t-il pas les *Trois Philosophes* ? Intuition ?

Lorsqu'on se promène dans la galerie du Louvre, on aperçoit, toutes voisines, des vierges de Titien, de Palma, de Giorgione, et l'on remarque que toutes trois ont la tête inclinée de même, couverte d'un voile semblable, et l'on se rappelle la Vierge avec Sainte-Ulphe et Sainte-Brigitte du Prado. Pourquoi, puisqu'il y a similitude, n'affirmerait-on pas qu'il y a identité d'auteurs [1] ?

C'est que la similitude peut avoir d'autres causes. Deux peintres vivant dans la même ville à une même époque ont pu s'inspirer du même modèle, le Titien a eu les mêmes amis que le Giorgione ; nous savons que les personnages de ses tableaux étaient des portraits. Serait-il extraordinaire qu'il eût peint à Padoue un de ses camarades déjà portraituré par Giorgione dans le *Concert champêtre* ? Un peintre peut aussi imiter un type : M. Hourticq admet que le François de la Vierge de Castelfranco a eu des devanciers chez les Bellini ; pourquoi n'en serait-il pas de même pour les personnages de Titien. M. Hourticq ne reconnaît-il pas formellement que Titien a copié certaines figures dans Mantegna (pages 41 et 98)? Pourquoi ne veut-il pas qu'il en ait usé semblablement à l'égard de Giorgione ? L'anonyme de Morelli nous dit que le Titien acheva la Vénus de Dresde ; M. Hourticq considère que le paysage, le Cupidon, le corps entier de la Vénus sont l'œuvre du maître de Cadore ; que reste-t-il à Giorgione ? la tête uniquement. Est-ce là ce qui s'appellerait « achever ». Le raisonnement de M. Hourticq repose sur le fait que la *Vénus d'Urbin* et la pseudo *Antiope* du

1. Cette méthode, employée pour l'étude de certaines périodes, aboutirait à des résultats paradoxaux. Qu'on l'applique par exemple aux productions de l'art byzantin, on en arrivera à attribuer à un même auteur des œuvres éloignées par le temps et par l'espace et qui, comme l'a si bien montré M. Millet dans son *Iconographie de l'Évangile*, sont, à plusieurs siècles de distance, les répétitions d'un même thème. Ainsi que l'avait dit M. Bayet, « en fait de peintures byzantines, il est sage de n'accepter d'autres dates que celles qui s'appuient sur les données certaines, indépendantes du style et de l'iconographie ». (Art byzantin, p. 148). Nous savons fort bien que M. Hourticq ne pousserait pas l'application de sa méthode jusqu'à ces excès, mais notre raisonnement par l'absurde a pour objet de montrer combien il est difficile de fixer une limite à des procédés aventureux.

Louvre ont exactement la même position : Titien, qui avait emprunté à Mantegna, ne pouvait-il pas s'être souvenu de la *Vénus* de Dresde qu'il avait achevée et dont il pouvait avoir pris un dessin ?

Cette reproduction d'un type consacré est en effet chose fréquente au Moyen Age et à la Renaissance. On pourrait en citer bien des exemples à l'époque même du jeune Titien : tel ce saint Sébastien en buste, la tête penchée sur l'épaule gauche, une flèche inclinée de gauche à droite, dans la main droite : les élèves de Perugin, Andrea d'Assisi, Raphaël ont reproduit ce type que nous retrouvons dans le tableau du Hofmuseum, de Vienne, improprement appelé le *Berger à la flèche*, et qui serait une copie ancienne d'après Giorgione.

M. Hourticq se refuse donc à admettre que Titien ait imité des types créés ou reproduits par Giorgione. Lui qui reconnaît les influences subies par Titien, celles de Mantegna, de Bellini, de Giotto, de Dürer, en arrive à diminuer autant qu'il lui est possible celle que la tradition affirmait comme la plus forte. « De toute façon, écrit-il, se trouve réduite à cette période très brève le temps où Titien n'était encore qu'un élève et où Giorgione était déjà maître de sa manière moderne... Il ne faut donc pas assimiler la parenté entre les deux artistes à une filiation de maître à élève. Titien n'a jamais été *garzone* chez le peintre de Castelfranco... la rencontre de Giorgione n'eut pas pour Titien l'importance d'une révélation. » M. Hourticq parvient à cette conclusion après avoir démontré par ses comparaisons que le *Concert champêtre* était de Titien ; mais précisément si le Titien a subi l'influence du Corrège et a imité ses types, le raisonnement ne vaut plus. M. Hourticq est d'ailleurs bien forcé d'admettre ailleurs (pp. 102, 113, 142) que la tradition n'est pas complètement fausse et de reconnaître ce que Titien doit à Giorgione.

La méthode des comparaisons repose donc sur un postulat; deux œuvres semblables ont le même artiste pour auteur, ce qui est simplement une façon de jouer sur le principe d'identité, base des raisonnements logiques.

Il y a plus ; elle ne tient compte que d'abstractions. Elle élimine volontairement la couleur, la manière, pour se contenter du dessin. M. Hourticq déclare en sa préface (p. XIII) : « Parmi tant d'analogies que le regard remarque et que la mémoire enregistre,

parfois à notre insu, j'aurais voulu retenir seulement celles qui présentent un caractère d'identité matérielle ; seules les particularités du dessin autorisent ces « évidences »; les parentés des couleurs pour des raisons de mille sortes — car elles vont de la linguistique à la chimie — laissent place au doute et aux contestations. Pour les identités linéaires mêmes, une difficulté subsiste ; il est impossible de transposer des images précises en mots ; le langage verbal si précis pour suivre un raisonnement paraît indifférent, amorphe, quand on lui demande de transcrire du dessin. On a donc jugé utile de joindre à ces descriptions quelques copies. En de telles matières un simple trait en dit plus qu'une page de prose. Ces modestes gravures n'ont pas la valeur documentaire de photographies, mais elles ont une grande supériorité didactique. Elles ne prétendent pas représenter des originaux, mais indiquer seulement, comme avec le doigt, ce que l'on offre à l'attention du lecteur. » On voit donc qu'il s'agit de schémas où ne seront conservés que les traits nécessaires à la démonstration. Or un critique d'art, qui est animé par une conviction forte, n'aura-t-il pas inconsciemment tendance à insister sur les similitudes et à laisser de côté les différences? Première abstraction.

Deuxième abstraction : M. Hourticq se contente du contour, il lui suffit que « deux figures s'inscrivent dans une même silhouette ». Il n'hésite même pas (p. 103) à dater un tableau perdu d'après une gravure du XVIIe siècle. Or, le contour est peut-être ce qu'il y a de moins personnel dans une œuvre ; le fait que deux personnages ont même silhouette ne prouve pas qu'ils sont dus au même artiste ; nous avons essayé de le montrer plus haut. Autrement individuelle est la manière de dessiner, de poser la touche, d'empâter ou de peindre transparent, d'employer telle ou telle couleur. Or, M. Hourticq estime que « les parentés de couleurs... laissent place au doute ». Certainement, mais pas plus que des parentés de dessin, ou plutôt moins encore ; il est possible à un peintre de copier les types d'un autre peintre ; il lui est plus difficile d'imiter exactement sa manière. La comparaison des graphies n'est pas plus objective que celle des couleurs ou des manières. La rigueur de la démonstration est toute apparente.

Il est vrai que la comparaison des graphies est plus commode que celle des couleurs ou des manières : elle peut se faire à domicile à l'aide de bonnes photographies ou même, si l'on se contente

du contour, avec les *Annales du Musée* d'un Landon quelconque. Elle n'exige pas de déplacements, elle ne nécessite pas une mémoire visuelle aiguë et une connaissance de la technique qui ne s'acquiert que par la pratique personnelle d'un art.

C'est pourquoi cette méthode nous semble conjecturale, artificielle et dangereuse pour des critiques d'art, qui n'auraient pas l'ingéniosité et la conscience de M. Hourticq.

Celui-ci l'a si bien senti que, malgré son article de la *Revue de Synthèse*, il est revenu dans la seconde partie de son œuvre à la méthode des historiens et des littéraires. Lorsqu'il a uni tous ces procédés, il a obtenu non plus des vraisemblances, mais, nous semble-t-il, des quasi-certitudes. Autant la première partie de son ouvrage est hypothétique (nous ne disons pas fausse), autant la seconde nous apparaît comme solide.

La méthode littéraire d'abord. Nous ne voulons pas dire que M. Hourticq l'applique, parce qu'il soigne parfois le couplet littéraire ou donne à son ouvrage comme sous titre : « Peinture et Poésie, la Nature, l'Amour, la Foi ». Brunetière n'avait-il pas soutenu que ces trois thèmes étaient les thèmes éternels de la poésie lyrique et tous les esthéticiens du XVIIIe siècle n'avaient-ils pas répété le « Ut pictura poesis » ? La méthode littéraire, telle qu'il la définissait lui-même, consiste à expliquer une œuvre plastique par une œuvre littéraire. M. Hourticq montre ingénieusement comment *l'Amour sacré et l'Amour profane* fut inspiré par le *Songe de Polyphile*, comment les trois tableaux peints pour le Duc de Ferrare sont une transcription de Philostrate, de même que M. Màle avait rapproché les façades des cathédrales gothiques du *Miroir* de Vincent de Beauvais.

M. Hourticq n'ignore point la méthode historique, mais met une certaine coquetterie à cacher les documents et à ne pas élever les pages de son livre sur un appareil de citations. On pourrait croire que tous les arguments sont uniquement tirés de l'esprit de l'auteur [1]. M. Hourticq n'en a pas moins dépouillé les

1. Certains des rapprochements tentés par M. Hourticq l'avaient été déjà par M. Gronau. Il semblerait, à lire son livre, qu'il identifie pour la première fois l'*Homme au gant* : M. Dreyfous, dans son Giorgione, après d'autres, avait déjà reconnu en lui Girolamo Adorno. On trouve chez M. Hourticq une comparaison entre le *Concert champêtre* et le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet qui se trouvait déjà dans un article de M. M. Reymond (*Gazette des Beaux-Arts*, 1913). Or, on sait que le *Déjeuner sur l'herbe* est une transcription de Raphael.

textes relatifs à Titien et reconnu que certains documents étaient « précieux » (70, 200). M. Hourticq travaille donc comme les autres historiens de l'art, mais il a donné à son livre une allure dégagée — c'est une manière d'affirmer, au lendemain de cette guerre, qu'on n'obéit pas aux modes dites germaniques — et il ajoute aux procédés des historiens et des littéraires ceux de l'école morellienne. Lorsqu'il use seulement de ces derniers procédés, il nous apporte uniquement des probabilités : M. Salomon Reinach disait récemment dans un article sur le maître de Flemalle : « C'est aux documents, comme ne cessait de le répéter Eug. Müntz, agacé du dogmatisme esthétique des Morelliens, qu'il appartient de dire le dernier mot. » (*Bulletin Archéologique du Comité*, 1918, p. 89.)

Dans l'état actuel de nos connaissances, on doit se borner à constater que les œuvres attribuées à Giorgione présentent de grandes ressemblances avec des œuvres de Sebastiano del Piombo ou de Titien. Il est permis de faire à ce sujet des conjectures, mais en sachant bien que, pour ingénieuses qu'elles soient, ce sont des conjectures. M. Hourticq a si bien compris que sa thèse n'était qu'une hypothèse qu'il a dû faire appel à l'intuition. Le *Concert champêtre* est de Titien, nous dit-il. Il se peut, mais la seule affirmation certaine qu'on soit autorisé à émettre, c'est : le paysage et les personnages du *Concert champêtre* ressemblent à des paysages, à des personnages de Titien. On pourrait dès lors aussi bien supposer que Titien a imité Giorgione ou qu'il a achevé le *Concert champêtre*, comme il acheva la Vénus de Dresde.

L'exemple de M. Hourticq nous prouve qu'il ne peut y avoir en histoire de l'art une méthode unique.

La méthode à employer dépend d'abord de l'état de la science : Quand les documents font défaut, on doit nécessairement se borner à la comparaison des œuvres, mais en sachant bien que les résultats seront provisoires et les conclusions hypothétiques. Lorsque les documents abondent, il faut savoir les critiquer, sans négliger, bien entendu, l'examen des œuvres, et M. Hourticq a parfaitement raison de regretter que certains historiens s'intéressent plus aux archives notariales qu'aux monuments eux-mêmes.

La méthode dépend aussi du genre de sujet ; elle variera suivant qu'il s'agit d'une biographie, de l'étude d'un style, de la description

d'un mouvement général. La part de l'histoire sera plus ou moins grande.

La méthode enfin change avec le point de vue où l'on se place. Une œuvre d'art est à la fois sujet et forme : par son sujet, elle est un document historique et souvent littéraire ; il est naturel qu'on recoure à sa méthode historique, à la méthode littéraire, à l'iconographie ; il est certaines époques où l'influence de la littérature fut plus grande qu'à d'autres. Par sa forme, l'œuvre d'art est dessin, composition, couleur ; il faut donc examiner les contours, le trait, la pâte, la matière, les rapports de tonalité, bref le métier, la technique.

Le talent de l'historien d'art consistera à choisir sa méthode, suivant les documents dont il disposera, le sujet qu'il étudiera, le point de vue où il se placera. Il devra successivement recourir aux divers procédés et corroborer les résultats des uns par les résultats des autres.

L'intuition peut être féconde, mais ce n'est pas une méthode ; elle peut suggérer une hypothèse qu'il appartiendra alors de vérifier au moyen, non pas certes de la méthode expérimentale, puisqu'il s'agit d'une science morale, mais au moyen de la méthode historique qui donnera à l'intuition personnelle une valeur plus générale, transformera la conjecture, sinon en certitude absolue — en est-il en histoire ? — du moins en certitude morale et assurera aux conclusions vraisemblables une plus grande probabilité [1].

Louis Hautecœur.

1. M. Hourticq nous permettra de lui signaler pour sa prochaine édition quelques lapsus dans les titres d'ouvrages ou noms de personnages étrangers :

Page 42 (note) et page 295, M. Hourticq cite *Detlev Freiherrn von Hadeln*, mais en français on emploie le nominatif, il n'y a donc aucune raison de ne pas dire *Freiherr*.

Page 95. M. H. écrit que *Vecellio* est le diminutif de *Vecelli*. Ce diminutif serait *Vecellino*.

Page 292. M. H. traduit *da Jacopo Morelli* par « le D. Jacopo ». Or, D. ne veut pas dire Docteur, mais Don ; l'article est donc inutile ; d'ailleurs, il n'y a pas en italien *dal*, mais *da*. Le titre du volume contient plusieurs fautes de transcription. Il faut lire *metà* et non *metu*, *quel* et non *quele*, *pubblicata* et non *publicata*, *biblioteca* et non *bibliotheca*.

Page 295. Dans le titre de l'ouvrage de Sansovino, *città* et non *citta*.

— — — Tizianello, *consanguinità* et non *consanguinita*.

Page 297. — — Boschini, *città* et non *citta*.

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

LA DÉPOPULATION ET L'HISTOIRE [1]

Livre bizarre que l'ouvrage, déjà ancien, de Henri-F. Secrétan, qui a pour titre *La Population et les Mœurs*; livre déconcertant, mal composé et mal intitulé, où les divers chapitres sont réunis par une préoccupation dominante qui ne constitue qu'un lien très lâche; où l'un d'eux, le dernier (« Le Droit et la Force »), qui renferme des réflexions justes, n'est qu'un hors-d'œuvre encombrant; où pullulent les digressions [2]; où la forme est aisée et agréable, mais déparée de ci de là par des négligences [3]; où certains aphorismes discutables reviennent à tout instant; où les défauts de méthode [4], les erreurs matérielles [5] sont trop fréquents; mais qui s'occupe d'un grave problème, trop rarement abordé, et incite à la réflexion. Les événements des sept années courues depuis la date qu'il porte ne lui ont rien enlevé de son intérêt; bien au contraire.

En ce qui concerne la première moitié du livre, je dirai tout de suite que je suis d'accord avec l'auteur sur le point essentiel : j'estime comme lui que la population, dans le monde romain, a commencé de décroître de très bonne heure, dès la fin de la République; les textes, sans être catégoriques, conduisent tous à la même conclusion [6]; les observations archéologiques que Secrétan a empruntées à M. C. Jullian (p. 114 sq.) sont impressionnantes, et il est très vrai que les lois pour favoriser la

1. Henri-F. Secrétan, *La Population et les Mœurs*, Paris, Payot, 1913, 439 pp. in-16.

2. Sur la nature de l'esclavage, p. 169 sq.; sur les miracles, p. 267-278, etc...

3. Les « allégeances » d'impôts (p. 29) sont sans doute des allègements. P. 63 : « Il est imprudent de soumettre les *idées* les plus sacrées à de trop fortes épreuves ». Je goûte peu les expéditions policières « punitives » (p. 92). Que veut dire ceci (p. 86) : « Le maître pouvait l'évincer à bien plaire comme un intrus »? P. 107 : Il faut... « s'adresser à l'homme, parce que l'homme reste ».

4. On ne cite pas, p. ex., les Panégyriques latins d'après Dom Bouquet.

5. Rutilius Numatianus n'a jamais existé (cf. p. 43); je n'ignore pas d'ailleurs que certains dictionnaires (ainsi celui de Ch. Lebaigue) l'ont inventé.

6. Il convient de savoir qu'Otto Seeck a, lui aussi, examiné la question et s'est prononcé dans ce sens (*Geschichte des Untergangs der antiken Welt*, 3. Aufl., Berlin, 1910, pp. 337-390 et notes, pp. 556-576). M. Secrétan aurait trouvé là d'importantes références.

natalité supposent une dépopulation déjà avancée (p. 119) : les mesures démographiques d'Auguste sont donc caractéristiques. Mais l'auteur ne dit jamais très nettement sur quels siècles il raisonne ; il semble confondre les époques, et surtout il a des arguments qu'on ne saurait admettre. Ainsi (p. 78) « la sécurité générale est un facteur capital de la dépopulation ». A ce compte, elle aurait dû être largement enrayée au IIIe siècle, période continuellement troublée, où des provinces entières étaient la proie des bandits de grands chemins (d'où le système lamentable des *patronages*). P. 176 : « La rareté de la main-d'œuvre maintenait la nécessité de l'esclavage, qui se recrutait incessamment ». Seul, Vogt a émis l'hypothèse, qui ne supporte pas l'examen, d'une augmentation de la classe servile durant le Haut-Empire. En réalité, les grands déversements d'esclaves sur le marché datent de la fin de la République et du commencement de l'Empire ; mais ensuite les guerres deviennent bien moins fréquentes et n'entraînent pas les mêmes captures. Le IIe siècle en particulier dut faire très peu d'esclaves. Et les statistiques de Ciccotti, basées sur l'épigraphie, tendent à montrer l'élimination progressive, dans les métiers, de l'élément servile par l'élément libre, qui travaillait mieux et dans des conditions économiques meilleures[1]. L'auteur semble dire que, si les empereurs donnèrent de hautes charges à des affranchis, c'est que les ingénus étaient trop rares et ne permettaient aucune sélection suffisante (p. 176). Non point : mais les anciens esclaves des princes, qui leur devaient tout et leur demeuraient attachés par un reste d'obligations, offraient beaucoup plus de garanties. Pour certains emplois, les esclaves même méritaient plus de confiance : c'est ainsi qu'à Athènes la police était faite par des archers scythes.

Mais les études de Secrétan concernent également l'époque contemporaine et tout particulièrement la France. Ce Vaudois a été très frappé du fléau qui désole aussi la Suisse occidentale, surtout Genève, la ville des millionnaires. Les causes, il ne prétendait pas les avoir découvertes ; voilà longtemps qu'on les a cataloguées. Je voudrais toutefois m'exprimer sur quelques-unes et discuter la façon dont Secrétan les a formulées.

Et d'abord je ne crois absolument pas à l'influence du partage égal des héritages. Elle agirait dans le monde entier, car il n'y a guère que l'Angleterre qui ait conservé le droit d'aînesse, et pour les terres seulement, pour le *fils* aîné seulement, pour les seules successions *ab intestat*.

« L'intelligence réfléchie constitue, par excellence, le frein de la fécondité » (p. 328). Oui, celle qui s'appesantit sur les intérêts privés, sans percevoir leur solidarité avec les intérêts nationaux, ni les effets inévitables du malthusianisme quand il aura gagné tous les individus. L'homme n'est pas uniquement consommateur : il est aussi producteur. Réduisez la natalité, vous réduisez la production et la richesse générale. L'enrichisse-

1. Secrétan estimait que l'homosexualité est née de l'esclavage, sur les *latifundia* (pp. 83, 182). Je n'en crois rien : l'origine de ce vice est grecque, lacédémonienne, et répond à un rite d'initiation. Il s'est développé d'abord dans les couches supérieures de la population, où l'on avait aussi des esclaves femmes.

ment rapide de l'Italie moderne avant la guerre récente était dû en majeure part au grand nombre de ses enfants et à l'accumulation de leurs salaires, gagnés au dehors, concentrés en Italie même. Ce n'est point du tout le degré de culture d'un ménage qui décide aujourd'hui, en France, de sa fécondité ; c'est plutôt son avoir ; récemment encore, la fécondité était en raison inverse de la richesse familiale. L'enfant, pour certains, n'est pas seulement une cause de dépenses ; c'est une chaîne, un assujettissement ; avec lui, plus de liberté pour la vie mondaine ou les lointains voyages, ou simplement la flânerie. Il faut donc incriminer le besoin de luxe et de confort, mais en outre l'horreur croissante de toute contrainte. Je reconnais, avec l'auteur, qu'un régime démocratique, et surtout démagogique, en exaltant l'ambition de chacun, a un effet restrictif sur la natalité ; et, plus encore que l'auteur, qu'il est vain d'opposer à ce point de vue catholicisme, protestantisme ou libre-pensée. « L'enseignement catholique, qui considère le célibat religieux comme une vertu supérieure, contribue à diminuer le nombre des mariages. » Sans doute, par contre, il n'a point, pour les manœuvres préventives ou abortives, l'indulgence aujourd'hui si commune. Or, en France la nuptialité est très élevée, mais souvent stérile. Secrétan estimait que la pauvreté et l'ignorance sont des sources de fécondité. Qu'a-t-il pu alléguer à l'appui? L'exemple de la Bretagne, des pays flamands comparés aux wallons. Ce n'est point décisif. L'Espagne, ignorante et pauvre, est stationnaire. Les populations riveraines de la Garonne ne sont ni plus pauvres, ni plus ignorantes que celles du Nord, et elles s'éliminent peu à peu. Il faut tenir grand compte des promiscuités, rares à la campagne, sauf exceptions, et qu'entretient l'usine. Les populations industrielles se maintiennent ou augmentent par la multiplicité des bâtards, qui, avec l'immigration, soutient aussi les chiffres des grandes cités. A Paris, les naissances décadaires dépassent *quelquefois* les décès, mais c'est presque toujours grâce aux illégitimes, qui font le tiers ou le quart du total. Que faut-il attendre d'un mouvement aussi prononcé, qu'il semble impossible d'enrayer?

Si Secrétan n'était pas mort, il serait peut-être aujourd'hui porté à des réflexions nouvelles sur le sujet par la grande crise si longue à se dénouer. Dans son livre, il demeurait très sobre de pronostics sur les suites de la dépopulation. Et pourtant déjà alors nos voisins d'outre-Rhin bâtissaient des plans belliqueux sur notre faiblesse numérique ; l'assurance qu'elle leur procurait se manifestait ouvertement. Elle était fondée dans une large mesure : sans la médiocrité de nos réserves en hommes, on peut se demander si l'invasion aurait eu lieu, aurait même été préparée ; en tout cas les hostilités n'eussent pas duré quatre ans et plus, ni obligé la France à des marchés onéreux, à des alliances indispensables, dont les résultats ont apparu si lentement dans la guerre, si rapidement dans la paix. Et maintenant que celle-ci est conclue, mais non appliquée, si nulle entente internationale précise et sans réserves ne vient garantir les voisins immédiats de l'Allemagne contre un nouveau coup de tête du peuple « élu », il nous faudra maintenir des effectifs militaires considé-

rables, menaçant d'excéder nos forces économiques. Admettons, au contraire, que cette garantie nous soit donnée : si le territoire, peu à peu, se vide d'habitants, nos amis ou alliés eux-mêmes trouveront-ils juste d'assurer la tranquillité à un pays fertile et plein de ressources, d'où la vie lentement se retire, et de consentir qu'il se ferme à toute invasion même pacifique ? Il n'est pas de loi ni de décret qui puisse empêcher les États de se comporter comme des vases communiquants.

Et voilà le danger. Du livre de Secrétan se dégage cette impression d'ensemble que la dépopulation se produira partout, plus ou moins tôt. Mais si vraiment chaque pays doit arriver à l'équilibre entre morts et naissances, il n'est pas sans intérêt de prévoir où cet équilibre se fixera. Chez nous, à la densité de 70? Et en Allemagne, Angleterre, Belgique, Italie, chez les nations de l'Europe centrale...? A 140 peut-être. Leur force, en ce cas, sera double de la nôtre. Nous ne pouvons pas, aux colonies, en pays protégés, viser à exclure comme chez nous l'élément étranger. Des races plus prolifiques y occuperont fatalement la place de nos « fils uniques » et y mettront en danger notre suprématie. Nous devrons prendre chez nos rivaux des commis-voyageurs pour notre exportation — médiocres intermédiaires. Ils useront d'une autre langue que la nôtre, qui, par la logique du nombre, vient de subir dans les congrès d'hier l'humiliation que l'on sait. Vous entasserez en vain les chefs-d'œuvre pour conjurer cet abandon; la masse ne s'y arrêtera pas.

Toutefois, un symptôme rassurant est que les pouvoirs publics ont fini par comprendre la nécessité et l'urgence de mesures budgétaires et fiscales en faveur des ménages de bonne volonté. Il en fallait, au moins temporairement, pour déterminer un courant plus raisonnable, prévenir les découragements. Mais ici deux tendances fâcheuses se font jour. Tel, attentif seulement au mérite supérieur, exceptionnel, ne songe qu'aux familles « surabondantes », si j'ose dire. Il y a là matière à récompense, non à prosélytisme. Neuf enfants, ce n'est point l'idéal; mieux vaut une bonne moyenne. — D'autre part, la foule des travailleurs manuels, désormais rebelle au peuplement, crie les besoins, l'avidité de l'individu, qui se refuse à modérer ses prétentions au bénéfice des charges de famille, que l'employeur s'offrait à alléger. Puisse l'ouvrier, qui est le nombre, ne point glisser longtemps sur cette pente mortelle ! Ses intérêts et son devoir le rendent à ce point de vue solidaire des autres « classes ». Or justement, d'après les observations les plus récentes, on dirait que la bourgeoisie, une partie tout au moins, va par le bon exemple reprendre sa mission de classe dirigeante. C'est un beau rôle qui lui revient.

Le livre de Secrétan, sans avoir été fait pour nous, devrait trouver en France des lecteurs attentifs. C'est un avertissement discret, trop discret même; aussi me suis-je laissé entraîner à ce commentaire étendu, qui dépasse la recension proprement dite, mais ne me paraît pas hors de saison.

Victor Chapot.

TROIS PUBLICATIONS SUR L'HISTOIRE DE L'INDE

Rien de moins banal qu'une histoire de l'Inde. Trois ouvrages de cette nature viennent d'être soumis à notre jugement : mais leur examen nous persuadera davantage encore qu'un travail faisant en la matière époque et autorité n'existe toujours point.

La « Society for promoting christian knowledge », éprouvant à juste titre le désir d'offrir au lecteur anglais une Histoire de l'Inde, a réédité le livre composé sur ce sujet par le capitaine L. J. Trotter, en 1874, puis revisé par lui en 1899 [1]. M. W. H. Hutton a complété ce travail par quelques notes et par l'adjonction de deux chapitres qui, consacrés surtout à décrire l'œuvre de lord Curzon, acheminent le lecteur jusqu'en 1911. Le soin, l'élégance avec lesquels se présente ce volume en font une publication comparable à celles que nous donnons en prix aux collégiens studieux. La personnalité de l'auteur, né à Calcutta en 1827, mort à Oxford en 1912, officier dans l'armée anglo-indienne et fécond vulgarisateur, ne manque pas d'un certain intérêt, mais extérieur à l'indianisme ; cette Histoire n'a guère été composée que pour exalter la gloire de l'empire britannique.

L'ouvrage de M. Vincent A. Smith paru en 1919 sous ce titre : *The Oxford History of India, from the earliest times to the end of 1911* [2], a été conçu comme un livre scolaire, mais nous apporte un répertoire consciencieux embrassant la totalité de l'histoire indienne. A deux reprises l'auteur s'était antérieurement essayé à traiter cet ample sujet : son *Oxford Student's History of India* ne représente qu'une ébauche du présent ouvrage, mais son *Early History of India from 600 B. C. to the Muhammadan Conquest* (3e éd., 1914, Clarendon Press) abordait avec plus de développements l'étude de l'Inde antique. Ses monographies consacrées à Açoka, à Akbar, son *History of fine art in India and Ceylon*, attestaient un savant à qui les dynasties du Sud ou l'empire Mongol ne sont pas moins familiers que le plus ancien Bouddhisme ; et ce savant a dans son passé toute une carrière d'archéologue. Ni les connaissances de détail ni les vues d'ensemble ne lui font donc défaut. M. Vincent A. Smith était donc qualifié pour condenser dans les limites d'un manuel les données essentielles de l'histoire indienne. En fait le manuel qu'il nous offre est, si l'on met à part la *Chronology of India* esquissée naguère par C. Mabel Duff, (Westminster, 1899), le seul précis digne de ce nom qui envisage le sujet dans toute son étendue.

On commettrait quelque injustice en reprochant à un tel ouvrage de n'être pas un travail scientifique ; car son originalité consiste à traiter de façon succincte, mais claire, une matière infiniment diverse et confuse.

1. *History of India, from the earliest times to the present day.* Revised edition, brought up to 1911, by W. H. Hutton. London, Soc. f. prom. Chr. Knowl., 1917, grand in-8 de xxiv-497 p.

2. Oxford, Clarendon Press, 1919, xxiv-816 p.

C'est pour vouloir être en un certain sens complet, qu'il devient superficiel. La description du monde brahmanique, l'évolution du Bouddhisme sont abordés avec le ferme propos de s'en tenir aux rudiments; mais le récit relatif aux périodes musulmane et britannique apprendra beaucoup aux indianistes non anglais de l'Occident, aux yeux desquels, par un préjugé inverse de celui qui s'impose aux anglo-indiens, les faits et gestes des potentats islamiques ne comptent guère. Il n'est pas indifférent à la connaissance même du vieux fonds hindou, base permanente de la civilisation d'un pays où l'importance des événements politiques imputables surtout à des envahisseurs étrangers ne doit pas être exagérée, que l'on trouve en ce volume une chronologie générale, spécifiée en chronologies particulières pour divers États qui ne furent, qu'à des périodes très distantes, brassés en une même unité nationale. Quelque incertains que puissent être les points de repère dont nous disposons pour fixer l'époque approximative d'un Açoka ou d'un Kaniṣka, les dates proposées par V. A. Smith (232 av. J.-C. pour la mort du premier, 162 de notre ère pour celle du second) acquièrent de la vraisemblance par l'énumération des événements historiquement établis qu'il paraît nécessaire de situer dans leur ambiance ou dans l'intervalle qui les sépare. Et quoique la détermination des sources ne fasse l'objet que d'une indication sommaire, le livre donne le très juste sentiment que les fondements de la chronologie indienne ne se doivent guère chercher que dans les faits imputables à l'influence gréco-romaine, dans les données fournies par les pèlerins chinois, dans celles qu'apporte Alberunî, enfin dans les chroniques persanes, dont celle de Firishta est le prototype. Voilà assez de mérites pour recommander un ouvrage de cette nature. Regrettons que son caractère de manuel ne lui ait pas permis de développer certaines idées chères à l'auteur, telles que la grande importance de l'élément mongol, — d'origine gùrkha ou tibétaine, — dans la formation des peuples indiens septentrionaux, pendant les deux triades de siècles qui ont tant précédé que suivi le début de notre ère. Rattacher comme on le fait à une telle origine non seulement la constitution tribale des Licchavis, mais la personnalité des fondateurs du Bouddhisme et du Jainisme, ce n'est, en l'absence de nombreuses présomptions à l'appui, qu'aventureuse hypothèse.

La traditionnelle émulation entre Oxford et Cambridge paraît avoir incité les indianistes du second de ces vénérables foyers de haute culture à entreprendre eux aussi la composition d'une Histoire de l'Inde. Le plan d'une œuvre collective en six volumes était esquissé en 1913 et dès 1914 le premier paraissait; mais la guerre a retardé l'apparition des autres. Le professeur E. J. Rapson s'est chargé de pousser l'exposé depuis les origines jusqu'au XIe siècle; le lieutenant colonel T. W. Haig doit envisager la période musulmane et sir Théodore Morison, la période anglaise. La première section de la première partie [1] traite des origines et s'étend jusqu'au début de l'ère çaka des Kuṣanas, en 78 ap. J.-C. Ce récit, moins détaillé, souvent plus approfondi que celui de Smith, domine de plus

1. E. J. Rapson, *Ancient India*, Cambridge, University Press, 1914, VIII-199 p.

haut le sujet : les événements tiennent moins de place ; les vieilles littératures, les monuments apparaissent davantage comme la source principale de documentation ; une exceptionnelle compétence de numismate sert largement l'auteur. Ce dernier fait preuve d'un intérêt constant pour la géograhie historique. Un chapitre consacré à l'examen de l'hégémonie de l'empire perse, prédécesseur du macédonien, sur le N.-O. de l'Inde s'intercale fort à propos entre la description de l'antiquité brahmanique ou bouddhique et l'histoire de la dynastie Maurya, du Magadha.

P. Masson-Oursel.

UN PORTRAIT DU PRÉSIDENT WILSON

La matière du livre de M. Sheridan Jones : *President Wilson, the man and his message* (Londres, William Rider and Son), révèle qu'il a été composé à la fin de 1918, entre la demande de paix des Empires centraux et la révolution allemande des premiers jours de novembre. A défaut de cette indication de fait, le ton de l'ouvrage permettrait encore de le situer, non certes avec autant de précision, mais tout de même avec une approximation assez exacte, vers la même époque.

Du premier jour de la guerre jusqu'à aujourd'hui la renommée de M. Wilson en Europe a subi en effet des fluctuations diverses, fort curieuses à suivre, et qui s'expliquent sans doute par ce fait que nos idées sur les États-Unis nous viennent pour la plupart de l'Est du pays, et qu'on rencontre dans l'Est une forte majorité de Républicains. Or les Républicains furent acquis bien avant M. Wilson à l'idée d'une intervention armée des Etats-Unis en Europe. Du torpillage de la *Lusitania* jusqu'à quelques mois après sa réélection, menés par le tonitruant, pittoresque et brutal Roosevelt, ils ne cessèrent de le vilipender. Il avait dit possible qu'on fût trop fier pour se battre. Il envoyait à l'Allemagne note sur note comminatoire, pour se contenter ensuite de vagues assurances bientôt démenties par les faits. Aussi le représentaient-ils comme un homme faible et hésitant, qui parlait haut mais n'agissait pas, qui, selon l'expression de M. Elihu Root, menaçait d'abord du poing et ensuite du doigt, et, pour tout dire en un mot, dans le domaine des relations extérieures, comme une sorte de Louis-Philippe américain. Leur voix, venant de l'Est, était la seule qui arrivât jusqu'en Europe. Nous les crûmes d'autant plus volontiers, d'ailleurs, que la politique qu'ils préconisaient répondait à nos désirs. Et, sur la foi de leurs affirmations, nous vîmes en M. Wilson, à tort il n'est pas besoin de le dire, un homme qui, par pacifisme sincère ou par germanophilie, suivait une politique personnelle sans fermeté ni dignité et contraire aux désirs de la généreuse nation américaine.

Puis peu à peu les choses changèrent. Instruit par les Allemands eux-

mêmes du caractère véritable de la guerre qu'ils faisaient et du danger que leur triomphe ferait courir à la nation américaine, M. Wilson fut conduit à accepter la guerre. L'ayant acceptée, il la voulut intense. Les Républicains se rallièrent à sa politique, et du coup on vit monter l'estime dans laquelle il était tenu en Europe. Ses adversaires politiques ne souscrivaient pas, il est vrai, à toutes ses idées sur la paix. Mais cette fois, avec l'étrange faculté que nous avons eue pendant la guerre de n'écouter que qui nous disait ce que nous désirions entendre, nous ne prîmes plus garde à leurs critiques. Pour avoir conduit la nation américaine à la guerre, M. Wilson jouit d'un prestige devant lequel tout dût s'effacer. Il fut admis que tel avait toujours été son dessein et qu'il avait manœuvré supérieurement pour le réaliser. Il devint le truchement officiel des Alliés. Des peuples entiers furent suspendus à ses lèvres comme si un oracle avait parlé par sa bouche. Si d'aventure on se hasardait à le critiquer, ou simplement à faire observer que son parti était en minorité au Sénat américain, qui partage avec le Président le pouvoir de faire les traités, on était qualifié, au choix, de vil réactionnaire, de vieille culotte de peau, de sordide impérialiste, ou tous les trois à la fois !

Cette espèce d'intoxication, qui gagna les foules après l'arrivée en grand nombre des soldats américains, prolongea ses effets assez avant dans le cours de 1919. Comme il était inévitable, la prise de contact direct et personnel avec un homme qu'on avait juché sur un si haut pinacle dégrisa cependant quelque peu. La grande époque en est la fin de 1918. Le livre de M. Sheridan Jones appartient incontestablement à cette période. Et cela se voit, entre autres choses, à ce qu'on y loue comme de hautes qualités certains des défauts les plus funestes de M. Wilson.

Il n'entre certes pas dans nos intentions de nier les éminentes qualités du Président américain. Nous apprécions autant que quiconque son haut idéalisme, sa droiture, sa probité, la puissance et la netteté de son intellect. Autant que quiconque nous apprécions les grands et nobles services qu'il a rendus à la cause commune. Mais nous ne pouvons ignorer non plus que l'œuvre de M. Wilson n'a pas porté, à beaucoup près, tous les fruits qu'on en attendait. Sans doute on en peut rejeter la faute sur ses adversaires. Mais elle ne leur incombe pas tout entière. Il appartient à un homme d'État qui veut aboutir de tenir compte des obstacles qu'il rencontrera sur sa route, et de prendre ses dispositions en conséquence. M. Wilson semble avoir voulu tout bonnement les heurter de front. Il a été intransigeant et tout d'une pièce. C'est à coup sûr faire preuve de caractère. Mais il est permis de se demander si la politique du tout ou rien convient bien aux chefs de gouvernement et aux conducteurs de peuples.

Le fait est que M. Wilson — on le lui reproche souvent aux États-Unis, même dans son propre parti — a volontiers des manières d'autocrate sec et cassant. La chose n'est pas pour surprendre chez un Écossais doublé d'un puritain. Les circonstances dans lesquelles fut exigée

récemment la démission de M. Lansing indiquent d'ailleurs que tout n'est pas calomnie ni même médisance dans ce grief. On sait aussi que les difficultés rencontrées au Sénat américain par le traité de paix sont venues en grande partie de ce que M. Wilson laissa systématiquement les Sénateurs dans l'ignorance de ce qui se faisait à Paris ou de ce qu'il se proposait d'y accomplir. Souvent même ses collègues de la délégation américaine ne savaient rien de ses intentions. Et il voulait régler personnellement jusqu'aux plus intimes détails. C'est d'ailleurs, chez lui, une méthode constante. Jugée sur les résultats, elle est mauvaise. Et pourtant M. Sheridan Jones félicite hautement M. Wilson de la suivre.

Pareille pratique est encore étonnante chez un homme en qui l'on salue l'un des grands démocrates de notre temps. M. Wilson lui-même se pique volontiers d'être le serviteur du peuple et non pas d'un parti, et M. Sheridan Jones accepte sans critique ses affirmations sur ce point. La délégation américaine à la Conference de la paix, même alors que les Républicains étaient en majorité au Sénat, ne comptait cependant pas un seul Républicain. Il est vrai que M. Wilson méprise les politiciens — et naturellement tous les sénateurs rentrent dans cette catégorie — et voit en eux les serviteurs d'intérêts particuliers et non les représentants de la volonté populaire. Dans le tout premier article de sa carrière, cité à la page 28 du livre de M. Sheridan Jones, il regrettait « qu'il n'y eût personne au Congrès pour parler au nom de la nation ». Cet homme par qui s'exprimait la voix de l'Amérique, il s'est flatté de l'être, et de l'être seul, lui désintéressé au milieu de « bosses » corrompus. Ses discours de Septembre 1919 répètent l'un après l'autre cette étonnante affirmation qu'il connaissait les véritables sentiments de la nation américaine mieux que ses élus récents. Et le pis est qu'insuffisamment renseignés sur son passé et ses idées, nos dirigeants l'aient cru sur parole quand, à Paris, il leur tenait les mêmes propos !

Telles sont quelques-unes des ombres que l'on voudrait ajouter au portrait entièrement flatteur, et d'ailleurs connu pour avoir été le seul qu'on voulut regarder à une certaine époque, que trace M. Sheridan Jones du Président Wilson. Son livre est du reste, en même temps que concis, clair et bien ordonné. Sur l'origine du pacifisme de M. Wilson, sur ses idées et son caractère, sur les différentes étapes de sa carrière, il donne plus d'un renseignement utile et encore ignoré des Européens. En somme, M. Sheridan Jones ne pêche que par excès d'enthousiasme pour son sujet. C'est un défaut fort honorable, et qui n'empêche pas que si on garde sa liberté d'esprit et n'accepte pas tels quels tous ses jugements, on pourra en le lisant apprendre à mieux connaître M. Wilson et se former une image adéquate de sa personnalité.

Avril 1920.

R. Pruvost.

NOTES DE LECTURE

F.-S. Couvreur, *Géographie ancienne et moderne de la Chine*, Hien-hien, Impr. de la Mission Catholique, 1917, 425 p. in-8. — Le présent ouvrage est la dernière publication du P. Couvreur, qui l'avait préparé de longue date et y mit la dernière main à quatre-vingt-deux ans, avant de s'éteindre deux années après, en 1919. L'infatigable travailleur auquel nous devons, entre autres travaux, un excellent dictionnaire chinois-français et de sûres traductions des classiques (*Quatre livres*, *Cheu King*, *Chou King*, *Li Ki*, *I li*, *Tch'ounn ts'iou* et *Tso tchouan*) a fait, cette fois encore, œuvre de grande utilité en compilant ce répertoire des noms des provinces et villes chinoises sous les différentes dynasties. On sait combien ont varié, à travers les vicissitudes d'une histoire agitée, souvent confuse, les désignations géographiques de l'Empire du Milieu et des régions avoisinantes, tantôt soumises, tantôt soustraites à son influence. En dressant des tables destinées à fixer des précisions, l'auteur a rendu un service des plus signalés. Ces tables sont obtenues : La première (p. 1 à 222) par le dépouillement du *Ta ts'ing i t'oung tcheu*, édité sous K'ien loung, réédité sous Kouang sin; — la seconde (p. 223 à 227) par l'énumération des neuf provinces du grand Yu (Cf. le chap. du *Chou King* intitulé *Tribut de Yu*; — la troisième (p. 229 à 256) par la consignation des noms géographiques du *Tch'ounn ts'iou* et du *Tso tchouan*. Un index alphabétique collige les noms qui figurent dans la première de ces tables, malheureusement sans établir les correspondances avec les deux autres. Des cartes exposent topographiquement le contenu de ces diverses tables.

Cette analyse montre ce qu'il faut, et ce qu'il ne faut pas, demander à ce volume. Le lecteur n'y trouvera pas un mot de description, de nature à faire connaître la terre chinoise ou ses habitants. Il importe qu'à cet égard le titre ne fasse pas illusion. Le livre apporte un répertoire de noms, les uns fort anciens, les autres relativement modernes, mais rien de plus; il n'a que le titre de commun avec la *Géographie de l'Empire de Chine* par le P. L. Richard (Chang-Haï, 1905, imp. de la Mission catholique), qui énumère, sous leurs noms modernes, les préfectures, sous-préfectures et villes notables, et fournit d'abondants renseignements sur les contrées ainsi que sur les hommes. L'ouvrage du P. Couvreur est donc un travail non de géographie, mais d'érudition littéraire. Cependant l'on se méprendrait d'une autre façon encore si l'on supposait qu'il exprime un effort de critique. Il consiste en un répertoire que s'est construit, pour son propre usage, le traducteur des Chroniques de Lou et du *Chou King*. Mais il ne renferme aucune bibliographie soit chinoise, soit européenne et n'apporte aucun renseignement sur l'état actuel de la critique historique en ces matières. Quiconque voudra utiliser ce volume devra au préalable s'initier à l'histoire de la géographie chinoise en prenant connaissance de la décisive étude de Chavannes, *Les deux plus*

anciens spécimens de la cartographie chinoise (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903, III, p. 214-247). Il complètera cette initiation par le dépouillement des travaux parus depuis lors sous les auspices de notre École d'Extrême-Orient et trouvera quelques indications dans un bref article de G. Vacca (*Note sulla storia della cartografia cinese*, *Riv. geografica italiana*, XVIII, fasc. 3, 1911). On se mettra ainsi en mesure d'apprécier le degré exact de valeur et d'utilité d'un travail qui, malgré sa toute récente publication, doit trouver place dans l'intervalle entre le *Dictionnaire historique des villes de la Chine*, composé par Ed. Biot en 1842 et les recherches de la sinologie contemporaine. En situant l'ouvrage dans la série des œuvres de sinologie, nous ne prétendons nullement le présenter comme périmé dès son apparition : ce livre restera toujours à sa façon définitif, puisqu'il constitue un index géographique complet des classiques. Aussi bien l'entrée dans l'histoire ne consacre-t-elle pas une vie de savant telle que celle qui vient de finir après avoir grandement honoré la science française? — P. Masson-Oursel.

Docteur-Médecin Ernst-Muller, *Cäsaren-Porträts*, Bonn, Marcus et Weber, 1914, 39 pp. in-8, 4 pl. — Curieuse monographie, où un médecin, étudiant les portraits (bustes ou effigies monétaires) des personnages impériaux de l'ancienne Rome, les classe par groupes familiaux, s'efforce à retrouver la transmission de certains traits ou particularités de physionomie, à distinguer l'hérédité masculine ou féminine, et compare avec les données historiques — reflets, bien souvent, de traditions mensongères — les indications qu'on peut tirer de l'iconographie. Il serait bon de ne pas s'aventurer dans cette voie trop imprudemment, car le visage n'est pas toujours le « miroir de l'âme ». Cependant on trouve dans cette brochure quelques réflexions dignes d'intérêt. — Victor Chapot.

Une étude sur les poids et mesures du moyen âge. — M. P. Guilhiermoz dont tous les médiévistes connaissent les remarquables travaux publie, dans le dernier numéro de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, (t. LXXX, année 1919, pp. 5-100) des *remarques diverses sur les poids et mesures du moyen âge*. Ce sont mieux que des *remarques*, car les considérations de M. P. Guilhiermoz s'appuient sur de nombreux documents inédits et attestent un immense travail de dépouillement. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire économique du moyen âge et du xvie siècle ne devront point manquer, désormais, de recourir à cette savante étude. — G. H.

Livres allemands sur le moyen âge. — Dans son tome LXXX, année 1919 (pp. 305-349), la *Bibliothèque de l'École des Chartes* donne la bibliographie alphabétique et méthodique des livres relatifs à l'histoire du moyen âge qui ont été publiés en Allemagne de 1914 à 1919. Ce répertoire ne comprend pas moins de 533 numéros. Il ne semble point, en le lisant, que la guerre ait arrêté l'activité des divers séminaires historiques des universités allemandes, car de nombreux travaux d'érudition ont paru dans les collections universitaires habituelles de Leipzig, de Iéna,

de Halle, de Berlin, de Munster et de Gotha. A défaut d'ouvrages d'histoire du moyen âge français, de multiples contributions à l'étude de la philologie romane ont paru durant ces années de guerre : elles ne devront pas échapper aux philologues français. Il est à noter aussi qu'une deuxième édition de la classique *Hierarchia catholica medii aevi* d'Eubel, a paru à Munster, en 1914. — G. H.

Robert Parisot, *Histoire de Lorraine (Duché de Lorraine, Duché de Bar, Trois Evêchés).* Tome I, *Des origines à 1552*, Paris, Aug. Picard, 1919, in-8, xi-520 pp. 16 grav. et 1 carte. — M. Parisot, bien connu des érudits par d'importants travaux sur nos provinces de l'Est, a entrepris d'écrire une *Histoire de Lorraine.* En voici le premier volume ; il va des origines à 1552, date du célèbre « voyage d'Austrasie » accompli par Henri II. M. Parisot n'a pas conçu son *Histoire* comme un ouvrage d'érudition ; elle s'appuie pourtant sur les recherches érudites les plus précises et les plus solides. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'intérêt que présentent des livres de cette sorte : le passé de la France est fait pour une bonne part du passé de ses vieilles provinces, dont les traditions particulières sont venues peu à peu se fondre dans la grande tradition nationale. Il serait également superflu d'en indiquer le risque : qui est de reproduire, à propos d'histoire locale, des tranches d'histoire générale. On ne s'étonnera pas que M. Parisot ait échappé, — sinon toujours [1], au moins le plus souvent, — à cet écueil. M. Parisot est animé d'un patriotisme local ardent, qui revêt dans son *Histoire de Lorraine* une expression plus tempérée peut-être que dans ses précédents ouvrages, mais très nette. Il regrette encore le démembrement de l'antique *Lotharingie*, — en qui pourtant il est difficile de voir autre chose que l'éphémère création d'une politique soucieuse avant tout d'intérêts dynastiques. Faut-il le chicaner sur ses sentiments? Non certes. Car ils le soutiennent dans ce grand labeur, dont les résultats nous sont si utiles. — Marc Bloch.

Un instrument de travail d'histoire contemporaine. — La deuxième édition du livre de MM. L. Cahen et A. Mathiez, *Les lois françaises de 1815 à nos jours, Recueil des documents avec notices explicatives* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-16, iii+374 pp., Bibliothèque d'histoire contemporaine), rendra de très grands services aux historiens. La première édition de cet ouvrage s'était très rapidement imposée à l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux questions d'histoire de France contemporaine. A dire le vrai, un livre comme celui de MM. Cahen et Mathiez, qui permet à un historien, à un étudiant ou à un homme politique de trouver en une seconde le texte de la loi Falloux ou celui du traité de Francfort, devrait inspirer à d'autres spécialistes de l'histoire moderne ou contemporaine, le désir de mettre au point un travail du même ordre, soit pour la

1. La description de la société franque (p. 117 et suiv.) est à la fois bien rapide et, dans certains de ses traits, semble-t-il, contestable. Peut-on dire qu'elle est « hiérarchisée, comme celle de l'empire romain? »

France de l'ancien régime, soit pour tels grands états européens. Il semble, en effet, que l'ouvrage de MM. Cahen et Mathiez soit *l'instrument de travail type* qui s'adresse à un public extrêmement vaste puisqu'il n'est pas destiné seulement à quelques spécialistes à vue courte mais à tous ceux — et ils sont nombreux — qui peuvent avoir besoin de se reporter à une mesure législative du courant du XIXe siècle. C'est pourquoi, étant donné le chiffre des lecteurs qu'un pareil ouvrage doit toucher, on aurait voulu plus de précisions dans son titre même qui ne correspond point toujours aux documents rassemblés. En effet, MM. Cahen et Mathiez ne publient point seulement des *Lois*, mais aussi des circulaires administratives, des documents parlementaires et diplomatiques, qui sont toujours d'importance et utilement groupés. Leur titre aurait donc dû être modifié et élargi, car, qui aurait l'idée d'aller chercher le texte de la Convention de la Haye, du 29 juillet 1899 ou un jugement du Tribunal de Brive, du 23 décembre 1908, relatif à l'application de la loi sur la Séparation des Églises et de l'État, dans un livre qui s'intitule *Les lois françaises* ? En outre, si les historiens professionnels savent où retrouver le texte complet des lois et documents législatifs publiés, parfois avec quelques coupures, par MM. Cahen et Mathiez, les étudiants, les parlementaires et les diplomates appelés à utiliser ce livre seront hors d'état de reconstituer les références qui manquent complètement à ce volume.

Nous souhaitons que la troisième édition de ce volume qui, encore une fois, rend et est appelé à rendre de très grands services, fournisse, pour chaque texte publié, la mention exacte du répertoire ou de la collection dont ce document aura été extrait. — GEORGES HUISMAN.

GIOVANNI CASTELLANO, *Introduzione allo studio delle opere di Benedetto Croce*, Bari, Laterza, 1920, 303 pp. in-12. — Il n'est guère d'ouvrage se présentant comme une « introduction » à une doctrine, qui porte ce nom aussi légitimement que celui-ci. Sans apporter de lui-même autre chose que la connaissance approfondie de Croce, M. G. Castellano a composé le livre le plus objectif et le plus susceptible de guider un lecteur dans l'étude de l'illustre philosophe et polygraphe. Une table complète jusqu'à l'année 1919 énumère les multiples écrits du grand Italien, ainsi que les traductions faites de ses ouvrages en des langues étrangères; elle y ajoute la liste des principaux travaux consacrés par la critique à étudier ses productions et ses idées. Enfin 230 pages présentent des extraits fort judicieusement choisis de jugements portés dans les divers pays sur l'œuvre de Croce. — P. M.-O.

LA VIE SCIENTIFIQUE

Sous la direction de M. Gabriel Hanotaux, une *Histoire de la Nation Française*, des origines préhistoriques jusqu'à nos jours, a commencé à paraître (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs).

L'ouvrage comprendra quinze volumes in-4°, illustrés, de 550 à 600 pages : deux volumes pour une Introduction générale et la Géographie humaine de la France ; trois volumes pour l'Histoire politique ; deux pour l'Histoire militaire ; un pour l'Histoire économique et sociale ; un pour l'Histoire des arts ; deux pour l'Histoire des lettres et deux pour l'Histoire des sciences.

La plupart des collaborateurs ont une compétence indiscutable. Il y aura là un ensemble intéressant d'histoires spéciales, plutôt peut-être qu'une Histoire de la Nation Française.

« Dans ces volumes, dit le prospectus, nul étalage d'érudition. La compétence de chaque auteur est la meilleure caution de la valeur de son témoignage. L'ouvrage est fait pour être lu. L'*Histoire de la Nation Française* se conforme aux traditions de l'École historique française ; elle écarte résolument les méthodes germaniques ; ses auteurs veulent écrire, penser et aboutir. » — Dans les années qui ont précédé la guerre, il avait paru en Allemagne un assez grand nombre d'ouvrages de vulgarisation historique *sans notes* : ce parti pris était aussi discutable que l'excès d'érudition. On verra si l'entreprise nouvelle observe un juste milieu.



Signalons deux nouveaux périodiques italiens : *Logos*; *Rivista di Studi Filosofici e Religiosi.*

Le professeur Antonio Aliotta, de l'Université de Naples, entreprend de faire revivre l'ancienne revue *Logos*. Nous connaissions sous ce nom une *Internationale Zeitschrift für die Philosophie der Kultur*, qui, sous la direction de Georg Mehlis (Fribourg-en-Brisgau), se publiait depuis 1910 en rédaction allemande et, d'une façon parallèle, en édition russe, chez Mohr, à Tubingue. Elle se réclamait d'illustres patrons étrangers : E. Boutroux, H. Bergson pour la France ; B. Croce pour l'Italie ; Hugo Münsterberg pour l'Amérique du Nord. Le nouveau *Logos, Rivista internazionale di Filosofia,* dont le premier fascicule se présente sous cette rubrique : Anno III, fasc. I, gennaio-marzo 1920, paraît chez Francesco Perrella, de Naples (Galleria Principe di Napoli, 16) ; son Comité de rédaction comprend, pour l'Italie : A. Aliotta, secrétaire ; A. Bonucci, G. Calò, F. de Sarlo, E. di Carlo, A. Giardina, G. Maggiore, B. Varisco ; pour la France : P. Masson-Oursel ; pour l'Angleterre : A.-E. Taylor ; pour les États-Unis : I. Woodbridge Riley. Cette Revue accueille des articles italiens, français,

anglais, allemands, espagnols; mais tous ceux qui sont écrits en une langue autre que le français sont résumés en cette dernière langue. La concision est de rigueur : on recommande de ne pas dépasser dix pages par article.

L'inspiration que M. Aliotta voudrait infuser à ce périodique est une inspiration de synthèse. Elle procède d'un idéalisme pluralistique dont il a exposé les articulations essentielles en un ouvrage paru sous ce titre : *La guerra eterna e il dramma del l'esistenza* (1917). L'univers ne subsiste que par la coexistence des moi dont la rivalité, génératrice de luttes sans fin, n'exclut pas, à travers un long progrès, une graduelle harmonisation. D'où le manifeste par lequel s'ouvre le *Logos* de 1920 : *Il carattere nazionale del pensiero e la collaborazione internazionale*; l'hétérogénéité des pensées nationales doit contribuer à la richesse de cette synthèse : la vérité humaine. Thèse que l'auteur s'applique aussitôt à justifier par quelques pages d'épistémologie : *I gradi di verità*. A ses yeux une idée, une théorie est vraie si elle réalise une coordination des activités humaines entre elles et avec toutes les autres activités du monde de notre expérience; plus complexe, plus vaste est cette harmonie, plus haute est la vérité. Il appartient à une méthode expérimentale de promouvoir en tous domaines les progrès de cette synthèse.

Le premier numéro fait place à trois autres articles. M. P. Masson-Oursel présente la *Philosophie comparée* comme la *véritable science de l'esprit*, en cherchant à établir que le seul moyen d'aborder, de façon critique et positive à la fois, l'étude de la pensée humaine consiste à la saisir dans les religions ou philosophies qui l'ont exprimée à travers l'histoire, et en particulier dans la confrontation des trois principales civilisations dont le développement a été parallèle pendant les âges historiques : celles de l'Occident, de l'Inde et de la Chine. Les divergences et les similarités s'éclairant les unes les autres, la méthode comparative prépare une synthèse qui n'assimile qu'en distinguant : à cet égard l'article français est conçu dans le sens du programme exposé par le maître italien. — M. A. Giardina, s'attachant à définir *le concept d'individu en biologie*, observe que la négation de l'individu aboutit à transférer l'individualité soit à l'univers, soit aux éléments, atomes ou électrons; il trouve dans l'image de notre corps, instrument constant de notre activité personnelle, le prétexte de notre conception de l'individualité. — Une autre conciliation de l'un et du multiple fait l'objet d'un court article de M. G. Marchesini : *Il compromesso nell' educazione*. L'éducation doit sans doute réprimer certaines tendances, mais non pas au point de mutiler le sujet ou de fausser sa légitime spontanéité; elle n'imposera pas un idéal, mais elle amènera le sujet à se former tel idéal : toute éducation est une rééducation.

Abonnement annuel : pour l'Italie, 15 francs ; pour l'étranger, 25 francs.

M. Alessandro Bonucci, professeur à l'Université de Sienne, vient de fonder la *Rivista trimestriale di Studi Filosofici e Religiosi*, dont l'administration et la rédaction sont fixées à Pérouse (2 via Baldeschi, Perugia).

Le premier numéro porte la mention : vol. I, n. 1, 1er trimestre 1920. Prix de l'abonnement : pour l'Italie, 15 lire; pour l'étranger, 20 lire.

L'idée directrice de l'entreprise est d'associer systématiquement la double étude de la philosophie et de la religion, avec la conviction que ce sont là deux expressions d'une même aspiration à l'absolu : « la religion ne saurait parvenir à une pleine conscience d'elle-même, de son essence, de sa valeur, que par le moyen de cette consciente unité de toute l'expérience en laquelle consiste la philosophie; et la philosophie se renie elle-même quand elle oublie la réalité de l'expérience religieuse, qui, parmi toutes les sortes d'expérience, est la plus voisine d'elle-même ». La nouvelle revue tend ainsi non pas à confondre deux domaines distincts, en subordonnant un point de vue à l'autre, mais au contraire à comprendre plus profondément le sens de la religion en y confrontant la philosophie et le sens de la philosophie, en ne méconnaissant point que son problème essentiel ne fait qu'un avec celui de la religion.

L'excellente qualité des travaux que publie ce premier numéro garantit la conscience avec laquelle doit être menée l'entreprise. M. Bonucci, qui croit à la possibilité d'éclairer l'une par l'autre la science juridique et la recherche philosophique (*Verità e Realtà*, 1911, Modena, Formiggini; *Il fine dello Stato*, 1915, Roma, Atheneum), étudie l'idée d'obligation (*l'Imperativo*) et nous offre en outre une chronique où il rend compte de la production austro-allemande depuis 1915 en matière d'histoire du judaïsme et du christianisme. M. Buonaiuti, de l'Université de Rome, examine, sous ce titre : *Conversazioni del Risorto*, des « Logia » de Jésus ressuscité, récemment découverts et publiés. Dans un article sur *l'innénarentisme idéaliste et l'expérience religieuse,* il détermine quelles postures à l'égard des questions religieuses résultent des attitudes adoptées dans l'ordre de l'explication métaphysique. M. Adolfo Levi commence un exposé de la philosophie de Varisco, qui compte aussi parmi les collaborateurs de la *Rivista*. Les travaux relatifs à l'histoire des religions — de toutes les religions — sont « recensés » en une critique bibliographique destinée à devenir très substantielle. — P. Masson-Oursel.

***

Quelques savants français — MM. Denis, Haumant, Diehl, Meillet, Boyer, Eisenmann, etc. — ont pris l'initiative de fonder à Paris un *Institut d'Études Slaves*. Il s'agit, d'une part, d'attirer les Slaves à la science française, d'autre part, de développer la slavistique en France en fondant une grande Bibliothèque Slave et en multipliant le nombre des chaires de slavistique dans l'enseignement supérieur. Les gouvernements tchécoslovaque et yougo-slave subventionneront le nouvel Institut.

La Gérante : Vve CERF.

TABLES DU TOME TRENTIÈME

TABLE DES AUTEURS

(ARTICLES ET REVUES)

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

REVUES CRITIQUES

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

VERSAILLES. — IMPRIMERIES CERF, 59, RUE DU MARÉCHAL-FOCH.